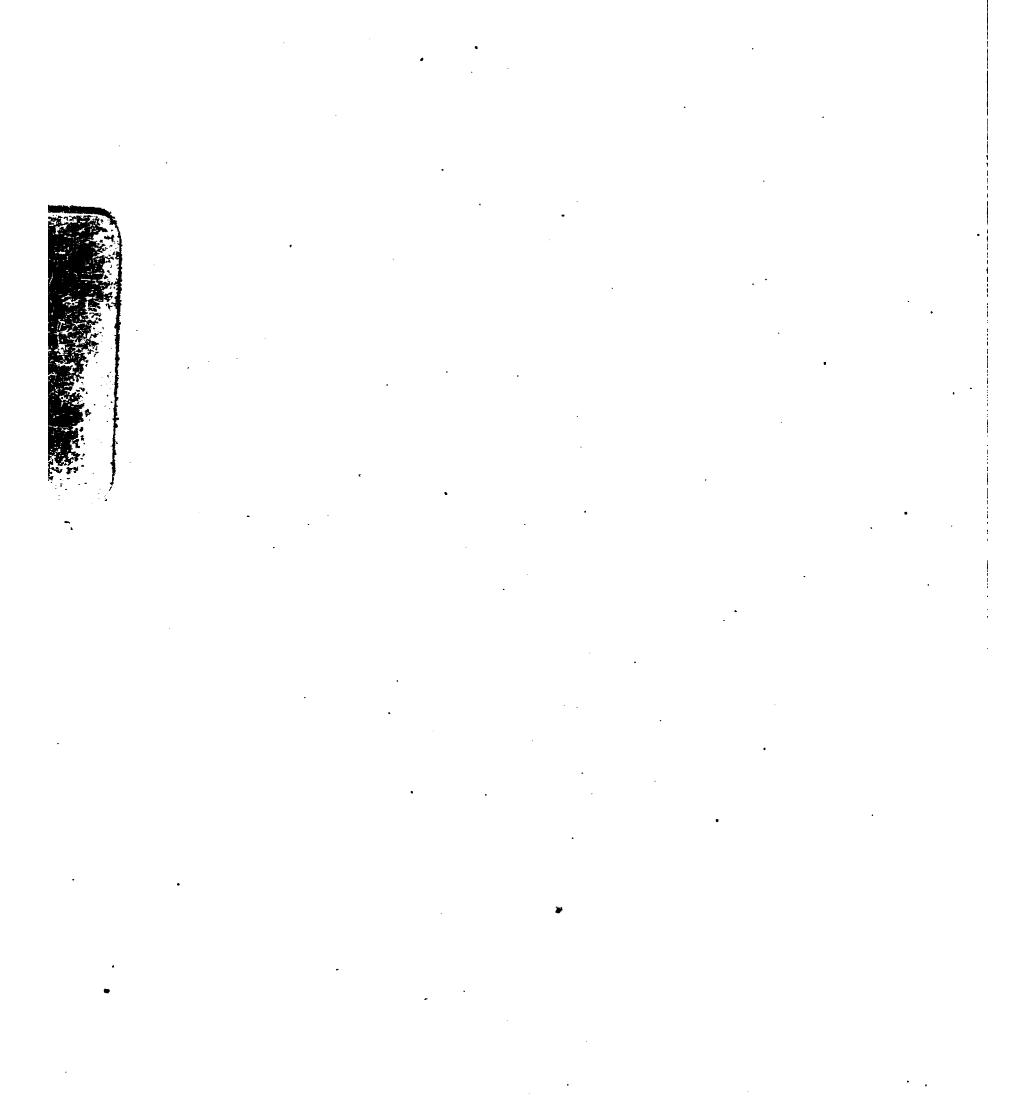
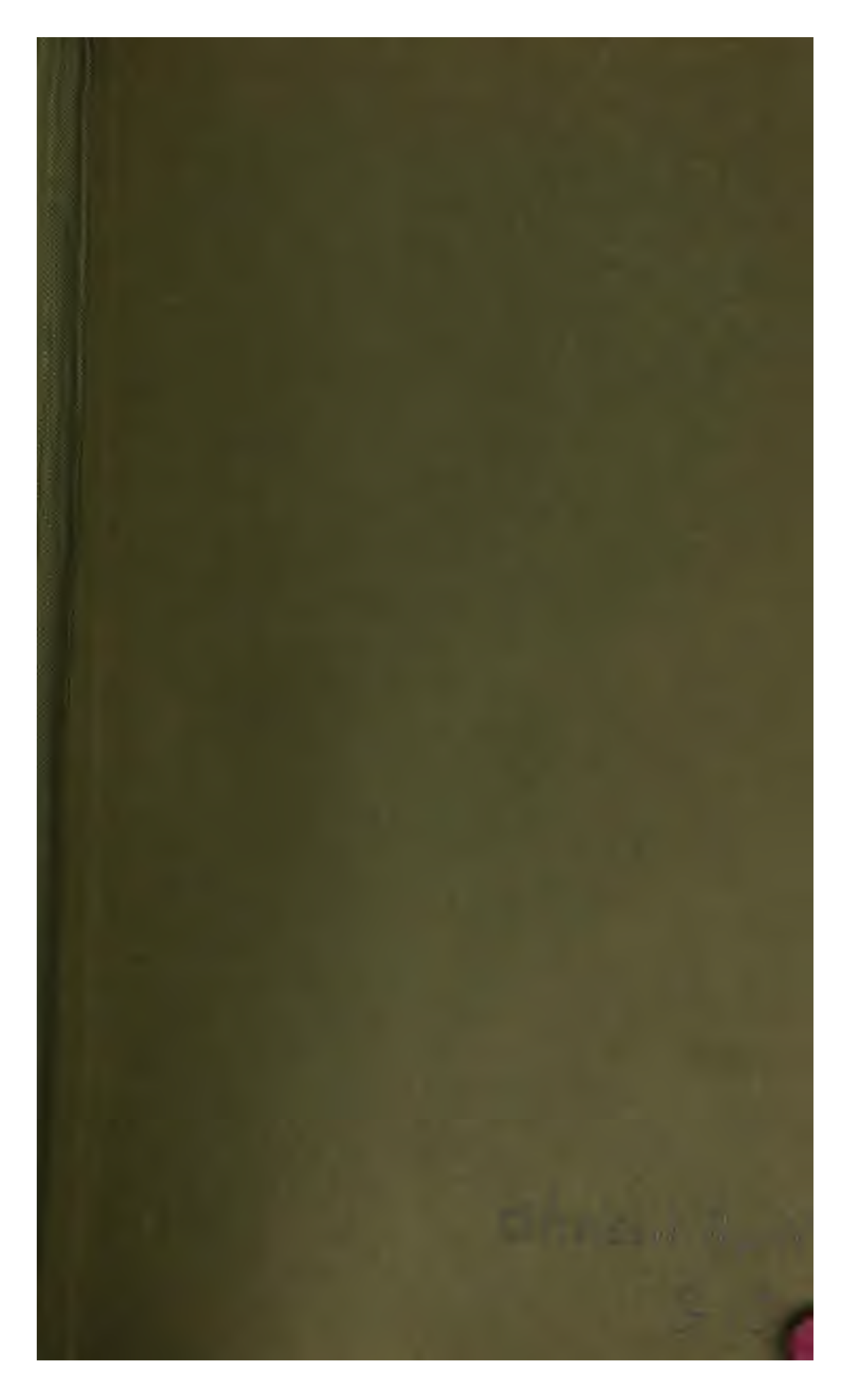




VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME DEUXIÈME.

ÉPERNAY. IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY ET DUCROT.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN,

en Grèce, dans la Troade,

LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE,

PAR M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

AMBASSADEUR DE FRANCE A CONSTANTINOPLE.

Seconde Édition,

AUGMENTÉE DE NOTICES HISTORIQUES D'APRÈS LES VOYAGEURS MODERNES LES PLUS CÉLÈBRES,

Rédigées avec le concours et les Observations inédites de M. HASE, de l'Institut, Conservateur des manuscr. de la Biblioth. royale, Professeur de grec moderne A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES,

Et de M. MILLER, de la Bibl. royale, éditeur et traducteur du PÉRIPLE DE MARCIEN D'HÉRACLÉE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE J.-P. AILLAUD,

QUAI VOLTAIRE, N° 11.

1842.

TABLE

DES ARTICLES DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE TREIZIÈME.

(*) Voir pour les planches, la deuxième partie de l'Atlas.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN,

en Grèce, dans la Troade,

LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis que j'osai publier le premier volume du *Voyage pittoresque de la Grèce*. Cette entreprise était une témérité de mon âge. Quel éclat de talents, et en même temps quelle maturité de refléxion, n'eût-il pas fallu pour parler dignement de ces régions enchantées par la Fable et consacrées par l'Histoire ; de tous ces lieux jadis si célèbres, si riches de souvenirs, si imposants encore dans leurs ruines ! je les avais parcourus et contemplés avec l'enthousiasme de la jeunesse, et c'était surtout des illusions de cet enthousiasme, qu'en écrivant j'avais à me défendre. Heureusement je ne tardai pas à le reconnaître. Prêt à retracer cette foule d'impressions diverses dont le sentiment était en moi si présent et si vif, je craignis qu'on ne

m'accusât tour à tour d'exagérer ce que j'avais vu, et de parler avec légèreté de ce que je n'avais pas su voir. Cette crainte, si bien fondée, ne me fut pas inutile : elle me laissa bien toute ma faiblesse, mais au moins elle me sauva de plus d'une erreur, de celle surtout qui m'aurait entraîné à traiter des questions trop au-dessus de mes forces.

D'autres avaient pu se croire dignes d'embellir, par les talents de l'imagination et les charmes du style, la description des pays que je venais de parcourir ; je n'avais que la simple ambition de les décrire avec la fidélité d'un voyageur exact et d'un observateur attentif : encore me fut-il trop facile de m'apercevoir combien souvent je restais loin d'un tel but, et sous combien de rapports qui intéressent à la fois la navigation, le commerce et les arts, ces contrées méritaient d'être mieux observées. Aussi, tandis qu'on daignait accueillir avec indulgence les notes qui accompagnaient mes dessins, je me promettais bien de réparer de nombreuses imperfections, et de présenter dans la suite un travail moins indigne d'un si beau sujet.

Sans doute un intervalle de tant d'années eût dû suffire pour en acquérir les moyens ; il semblait du moins que je n'aurais à m'en prendre qu'à moi-même de ce qui manquerait à mes recherches : mais aujourd'hui, ai-je besoin de dire que ce travail a rencontré hors de moi d'innombrables obstacles ; qu'il a été long-temps et douloureusement interrompu ; que dans ces temps de délire, où l'indigence elle-même

fut dépouillée comme la richesse, où l'on persécuta le génie sans faire grâce à la médiocrité, les matériaux que j'avais pu recueillir furent dispersés et presque anéantis? Et quand ils auraient échappé à tant de destructions, aurais-je pu trouver en moi la force nécessaire pour en occuper ma pensée? Ah! combien se fût déclaré indigne d'estime, combien étranger à toute humanité, celui qui durant cette longue et désolante époque, cruellement frappé dans presque tous les objets de ses affections ou de ses hommages, et frémissant sur la destinée de tout ce qui survivait encore, eût pu ressentir d'autre besoin que celui d'une douleur profonde! Supporter une telle existence, c'était déjà un effort de courage; chercher à se distraire par des jouissances de l'esprit, eût été un défaut de pudeur. Cependant des jours moins orageux se levèrent sur cette terre agitée par tant de malheurs; le sang du moins n'y coulait plus, et le Français expatrié put reposer quelque temps son cœur et sa pensée. Plus épargné par le sort que la plupart de mes compagnons d'infortune, déjà d'honorables consolations avaient relevé ma destinée dans une région hospitalière: la bonté la plus généreuse, la grandeur la plus auguste, me comblaient de bienfaits, et daignaient rouvrir devant moi la carrière des arts; mais dépouillé du fruit de mes longs travaux, j'avais perdu l'espoir d'achever la description de la Grèce.

J'allais donc, non sans un vif regret, renoncer pour toujours à cette douce occupation, lors-

qu'après un événement qui ouvrit tous les cœurs à l'espérance, j'appris que la proscription dont j'étais frappé venait enfin d'être révoquée. La certitude de revoir encore ma patrie me pénétra de joie et de reconnaissance. A peine rentré, je ne puis dire dans mes foyers, mais du moins sur ma terre natale, je portai mon activité vers la recherche des seuls objets qu'il m'était permis de redemander. On voulut bien me rendre une partie des matériaux que j'avais successivement fait passer en France, et qui n'avaient pas tous été détruits ou dispersés. Je regrettai sans doute ce qui resta perdu pour moi : je revis avec transport ce qui m'était rendu ; et il m'est doux de penser que c'est surtout à des amis, à des dépositaires tels qu'il en exista pourtant à cette époque, que je dois la possibilité de rendre encore quelques hommages au souvenir d'Illion et aux ruines d'Athènes.

C'est avec ces moyens incomplets, mais précieux encore, que je vais continuer la publication de ce voyage. Le lecteur apercevra des lacunes, des imperfections de plus d'un genre, mais sans doute il ne me les imputera pas toutes ; peut-être même accordera-t-il quelqu'intérêt au courage que je me retrouve de recueillir tous ces débris, de les garantir d'une perte certaine si difficile à réparer, et par l'effort d'un travail nouveau, de les faire servir, tout informes qu'ils sont, à l'histoire des Arts, je n'ose dire à leurs progrès. Peut-être le culte que j'ai rendu à ces arts dès ma première jeunesse, et celui que je leur rends

encore aujourd'hui, m'obtiendront-ils une bienveillance dont je n'eus jamais autant de besoin qu'après ces quinze années de découragement.

On voudra bien aussi ne pas perdre de vue que la forme de cet Ouvrage n'annonce que le porte-feuille d'un voyageur, un simple recueil de cartes et de dessins, auxquels sont jointes les explications que réclamait la célebrité de ces lieux; qu'ainsi l'exactitude et la clarté en doivent faire le principal mérite, et que c'est dès-lors le seul qu'on ait droit d'exiger.

Une autre considération, qu'il me tardait de présenter, m'interdit désormais une source féconde d'intérêt où tous les voyageurs, surtout les voyageurs en Grèce, semblaient avoir le droit de puiser.

Dans le premier volume de cet Ouvrage je me plaisais à orner mes descriptions du charme des plus douces espérances: ces sentiments élevés, ces mouvements généreux des âmes fières et indépendantes, qui exaltaient les anciens Grecs, et avaient enfanté au milieu d'eux tant de modèles d'héroïsme et de vertus, ont pu animer quelquefois mon langage. Je m'affligeais sincèrement de ne plus les retrouver dans ces temps dégénérés. Tous les mots qui me semblaient en retracer plus énergiquement le souvenir, je ne les employais qu'avec admiration, avec une sorte d'amour: je n'avais point encore appris à m'en défier! Mais après ce que nous avons vu, serait-il possible de les reproduire sans effroi? Je ne me reproche point sans doute mes premiers sentiments; et l'on me pardonnera, j'espère, la vive expression

que je leur donnais : jeune alors, pouvais-je parler de la Grèce avec tout le calme de la raison ? Mais aujourd'hui que les ans, que la dure expérience ont guéri de tant d'illusions, on comprendra combien de motifs, et quels souvenirs me commandent de me renfermer dans le cercle plus étroit que trace autour de moi l'étude des beaux-arts.

Ma passion pour l'antiquité m'avait conduit une première fois dans la Grèce : plusieurs années après, le devoir m'y ramena. En 1784, le Roi me nomma à l'ambassade de Constantinople. Je reçus de sa bonté particulière les encouragements, les conseils, et toutes les lumières qui pouvaient m'être le plus utiles : et combien n'eus-je pas lieu d'être frappé de son zèle éclairé pour les sciences, de la rectitude de son jugement, de la probité de sa raison, si l'on peut créer cette expression pour lui, et de cette instruction solide et variée qui eût étonné même dans un particulier ! Mais tel était alors l'égarement public, qu'on ne daignait seulement pas la remarquer. Sur le premier trône du monde, seul de tous les Rois il n'eut jamais un flatteur ; seul il se vit refuser jusqu'à la plus stricte justice : on l'avait réduit à n'oser se la rendre lui-même, et l'empire de l'opinion semblait l'avoir aussi subjugué. Quel présage n'était point cette disposition des esprits, première époque d'erreur et de vertige, où le trône ayant perdu l'utile et magique puissance qui relève avec éclat jusqu'aux simples intentions du bien, on en était déjà venu à méconnaître des qualités réelles, précieuses et

bienfaisantes, qui eussent été vénérées et chéries sous le toit le plus vulgaire !

La mission dont je fus honoré avait un caractère particulier. Le Gouvernement avait cru devoir placer sous ma direction quelques ingénieurs, plusieurs officiers d'artillerie, un détachement de constructeurs et de maîtres d'équipages du corps de la marine. Il serait hors de mon objet, et peut-être hors de convenance, d'examiner en ce moment si ces faibles moyens répondaient aux vues de la France et aux besoins de son allié : ils étaient destinés à soutenir, à ranimer un vieil empire prêt à succomber sous les efforts d'une puissance encore dans toute la force de la jeunesse. Je n'aurais sans doute pas eu trop de tous mes moments pour essayer de remplir une tâche si difficile ; mais l'insouciance musulmane condamnait souvent mon zèle à de pénibles loisirs, et le temps qu'elle ne me permettait pas de donner au sort futur de ces belles contrées, je crus ne pouvoir mieux l'employer qu'en m'occupant de leur grandeur passée.

Jamais je ne m'étais senti un goût plus vif, un attrait plus impérieux pour voir, pour apprécier les productions des anciens, pour en recueillir, du moins par une exacte imitation, tout ce qui a pu résister aux outrages des siècles ; mais je sentis avant tout l'extrême utilité de reconnaître le théâtre véritable de leur gloire, et ce fut vers ce but important que se tournèrent mes premiers travaux. Leurs résultats formeront la partie essentielle, peut-être le seul mérite de cette collection ; et puisque ce sont des opé-

rations topographiques qui pourront obtenir grâce pour ce qui ne paraîtra pas aussi heureusement traité, je dois rappeler ici rapidement quel était l'état de nos connaissances géographiques sur la Grèce, lorsque je me suis efforcé de les rectifier et de les accroître.

« La Géographie, dit Voltaire, est encore de tous « les arts celui qui a le plus grand besoin d'être per- « fectionné, et l'ambition a mis jusqu'ici plus de « soins à dévaster la terre qu'à la décrire. »

Il est rare que l'on se trompe en accusant l'ambition; mais ce n'est peut-être pas sous ce rapport qu'elle a mérité le plus de reproches. Si les Pizarre, si les Cortez ne parcoururent le monde que pour le ravager, ce ne fut pas sans doute une cupidité dévastatrice qui fit franchir les bornes de l'univers connu, à Vasco de Gama, à Colomb, à Vespuce, à Magellan; et les savants doivent surtout une reconnaissance bien pure à ce prince Henri de Portugal, qui, près d'un siècle avant l'époque de ces célèbres navigateurs, jeune encore et dédaignant les passions vulgaires, se dévoua à l'étude de l'astronomie, fit élever à grands frais un observatoire, concourut à l'invention de l'astrolabe, entrevit le premier l'utilité de la boussole; fit instruire et forma sous ses yeux les pilotes qui découvrirent l'île de Madère, et prépara ainsi les grandes entreprises maritimes qui illustrèrent la fin du quinzième siècle. Cependant longtemps encore les progrès de la géographie furent loin d'en égaler les conquêtes. Les navigateurs guer-

riers ou marchands, enflammés par ces premiers succès, se montraient plus jaloux, et trouvaient aussi plus facile d'envahir de nouvelles contrées, que d'éclairer pour leurs successeurs les routes qu'ils venaient de parcourir. Les découvertes astronomiques étaient d'ailleurs retardées par l'imperfection des instruments. Les plus habiles marins se bornaient à indiquer les principaux mouillages, à prendre des latitudes le plus souvent avec négligence, et à conjecturer plutôt qu'à déterminer quelques longitudes, dans l'impuissance où ils étaient de les obtenir par des observations exactes et multipliées. Jusqu'au moment où Cassini parvint à soumettre au calcul les mouvements des satellites de Jupiter, on sait en effet qu'on n'avait, pour fixer les longitudes, que des phénomèmes célestes trop rares, dès-lors insuffisants, et que peu de navigateurs étaient en état et en position de bien observer. Ainsi, l'audace tenait lieu de la science; et dès-lors on ne doit pas trop s'étonner que, pendant long-temps, on n'ait pas su tracer avec certitude la position et les limites de ces mers nouvelles que l'on traversait presqu'au hasard, et de ces régions lointaines que l'on était d'ailleurs plus avide de conquérir que de connaître.

Mais malgré cet état d'imperfection des connaissances humaines, il est pourtant permis d'être surpris qu'on ne connût guère mieux une mer placée en quelque sorte sous les yeux des géographes; une mer dont tous les rivages ont été le théâtre des événements les plus célèbres; qui fut, il y a huit siè-

cles, traversée si fréquemment par les innombrables armées que précipitait sur les côtes d'Asie, l'Europe alors pieusement guerrière; une mer enfin qui, depuis 200 ans surtout, est sans cesse couverte des navires de toutes les nations européennes, empressées à saisir quelques branches du commerce utile qu'encourage l'inertie des maîtres actuels de l'empire d'Orient.

Les cartes géographiques des anciens, sur lesquelles cette mer devait occuper une si grande place, ou n'existent plus, ou, comme celles de Ptolémée, nous sont parvenues très-imparfaites par de successives et inévitables altérations. On a réussi toutefois à les recomposer avec beaucoup de vraisemblance d'après ce qui nous reste des grands géographes de l'antiquité, soit dans leurs ouvrages, soit même dans les écrits de ceux qui ne les ont cités que pour les combattre. C'est ainsi qu'à l'aide de Strabon, de Pline et de Ptolémée, on a pu, non-seulement construire des cartes conformes aux systèmes de ces auteurs, mais aussi celles d'Ératosthène, d'Hipparque, de Polybe, de Marin de Tyr, dont les ouvrages sont perdus. Ces cartes ainsi rétablies nous montrent les premiers tâtonnements des Grecs, l'enfance de leur géographie. C'est un spectacle digne d'intérêt, que ces efforts de quelques hommes supérieurs luttant contre les fausses idées de leur siècle, et faisant une application nouvelle des connaissances acquises en astronomie, pour parvenir à connaître la forme de la terre. Jusqu'alors ce n'avait été que

sur de simples relations de voyageurs, et d'après des évaluations presque toujours erronées de mesures itinéraires, que l'on avait essayé de tracer des cartes; et loin de penser que ce fût dans le ciel qu'il fallût chercher la description de la terre, on sentait à peine qu'on eût besoin d'opérations géométriques.

Plus d'un siècle avant l'ère chrétienne, Hipparque avait jeté les fondements de la géographie astronomique, et ouvert la carrière que parcoururent ensuite Strabon et Ptolémée. La réputation dont a joui Ptolémée, regardé comme le restaurateur ou même comme le législateur de la géographie, surpasse de beaucoup son mérite réel; car souvent, et particulièrement sur la mesure de la Méditerranée, il s'est trompé encore plus que ses prédécesseurs qu'il prétendait réformer : et s'il est parvenu à effacer la gloire d'Hipparque, ce n'a été qu'en faisant revivre la méthode de ce dernier, qui avait été négligée après sa mort. Ce n'est pas la seule fois que le génie s'est ainsi vu ravir la gloire qui lui appartenait, et que l'Histoire elle-même s'est rendue complice de cette usurpation : mais on se plaît à voir qu'il arrive une époque de vérité où chaque réputation rentre dans ses droits ou dans ses limites; et l'on applaudit au critique éclairé qui, fût-ce après vingt siècles, vient exercer cette suprême justice. C'est ainsi que les savants ouvrages de M. Gossellin nous font connaître aujourd'hui tout le génie d'Hipparque, et les erreurs ou les progrès des anciens géographes, dont il apprécie les travaux avec une rare sagacité.

Il ne paraît pas que, dans l'antiquité, aucun astronome ait navigué avec le projet de rédiger des cartes marines, ni que des souverains aient fait voyager des savants dans l'intention de perfectionner la géographie. Les fameux *Périples* d'Hannon, de Pythéas, entrepris dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, n'avaient pour objet que la recherche des lieux favorables au commerce ou à l'établissement des colonies. Le voyage de Polybe, plus de cent ans après, quoiqu'il ait servi à rectifier quelques erreurs géographiques, ne fut entrepris par ordre de Scipion Émilien, que dans des vues purement militaires; et ce n'est qu'au septième siècle de l'ère chrétienne, qu'on trouve, entre tous les souverains, un calife de Babylone qui envoie deux astronomes dans la plaine de Sennaar, pour mesurer un degré du grand cercle de la terre.

Au reste, l'état de la navigation des anciens dans la Méditerranée laissait moins sentir le besoin d'une géographie rigoureusement exacte. Toute la science des pilotes se bornait à leur propre expérience. S'ils s'élevaient à quelque distance des côtes, ce n'était que forcés par la nécessité, et ils regagnaient bientôt le voisinage des terres. Les plus habiles des marins anciens naviguaient comme naviguent encore aujourd'hui le plus grand nombre des habitants de l'Archipel, qui, en effet, se servent de bateaux à peu près semblables à ceux de leurs ancêtres, et qui, loin d'éprouver le besoin d'une carte, ne sauraient même souvent s'en servir.

Les Phéniciens furent les plus habiles et les plus hardis navigateurs de l'antiquité; eux seuls firent de longs voyages; ils parcouraient d'un côté le golfe Arabique, de l'autre toute la Méditerranée; ils se hasardèrent dans l'Océan, pénétrèrent jusqu'aux îles Britanniques, et ils paraissent même avoir poussé plus loin leurs courses maritimes; mais nous ignorons les moyens qu'ils employaient pour assurer leur navigation. On sait seulement qu'ils connaissaient la petite Ourse, et qu'ils se dirigeaient par cette constellation bien avant le temps d'Homère. Les Grecs ne profitèrent que plusieurs siècles après de cette découverte, et Thalès passe pour leur en avoir le premier révélé l'utilité.

Les Grecs et les Vénitiens, tant qu'ils dominèrent sur la Méditerranée, s'occupèrent peu d'en déterminer la véritable forme; il se contentaient de la routine de leur pilotes. Les premières cartes de ces peuples furent calquées sur celles de Ptolémée, et offrirent par conséquent toutes ses erreurs sur les longitudes. Par la suite, on rectifia une partie des latitudes, et le dessin des côtes de la Grèce se rapprocha un peu de leur véritable configuration; mais toutes ces cartes étaient encore très-défectueuses. Les cartes françaises n'étaient pas meilleures; celles de Sanson, rédigées comme les autres d'après les longitudes de Ptolémée, jouirent pourtant d'une grande réputation : aujourd'hui on ne les conserve que pour reconnaître et suivre les progrès de la science.

On peut dire sans exagération qu'on soupçonnait à

peine la forme de la Méditerranée, lorsque Chazelles fit à Rhodes, en Égypte, et sur quelques points de la côte de Syrie, des observations astronomiques qui, les premières, dénoncèrent de grandes erreurs.

Avec l'aide de ces opérations et le secours d'un grand nombre de journaux, le géographe Guillaume Delisle rédigea une carte de la Méditerranée, entièrement différente de celles qui avaient été publiées jusqu'alors. Ce travail parut un effort de sagacité et obtint les plus grands éloges, soit par le mérite réel de la carte nouvelle, soit aussi par l'impression même que produisirent tout à coup les changements extraordinaires qu'il venait d'adopter : l'étonnement dispose en effet à la soumission plus qu'à la défiance. Par un de ces changements, Delisle raccourcit de 300 lieues marines (*) la longueur de la Méditerranée d'orient en occident : une telle correction suppose une erreur inconcevable adoptée par ses prédécesseurs, et peut donner une idée des autres méprises où ils étaient tombés. Ce qui sans doute est assez curieux à remarquer, c'est que dans cette correction même on peut reprocher à Delisle d'avoir voulu ménager l'opinion ; car il a été depuis démontré que d'après les renseignements qui lui servirent de guides, il aurait dû porter la réduction plus loin encore ; mais peut-être qu'effrayé lui-même du résultat si inattendu auquel il était arrivé, il n'osa s'y confier entièrement. Ainsi le génie modeste a quelquefois reculé devant sa propre découverte.

(*) Cent soixante-six myriamètres environ.

De plus grands succès en ce genre étaient réservés au premier des géographes, à celui que la nature avait doué d'une sagacité, l'on peut dire d'un instinct particulier pour tout ce qui était du domaine de cette science; à cet homme extraordinaire qui, n'ayant jamais quitté son pays ni presque son cabinet, a été, sans aucune comparaison, de tous les géographes celui qui a le mieux connu le globe. Nous devons à d'Anville des cartes de la Grèce bien supérieures à toutes celles qui avaient paru avant lui : elles sont incontestablement les plus exactes qu'il fût possible de rédiger d'après les récits presque toujours si obscurs des anciens, et les journaux si souvent infidèles des navigateurs modernes; mais malgré toute la perfection de ce travail, malgré l'inconcevable talent qui a conduit d'Anville plus près que personne de la vérité, il faut bien le dire, ces cartes ne sont nécessairement qu'un résultat très-ingénieux de probabilités, d'hypothèses et d'approximations; elles n'ont pu être regardées par lui-même comme un travail rigoureux tel que l'exige la vraie géographie, qui n'est jamais hypothétique; et il a sans doute voulu consigner sa propre opinion à cet égard, dans le titre modeste qu'il a donné à sa carte de la Grèce (*). On doit regarder comme impossible de mieux conjecturer en ce genre, que n'a fait d'Anville; mais il est possible de mieux faire, en remplaçant d'ingénieuses conjectures par des observa-

(*) Græciæ antiquæ Specimen geographicum.

tions certaines. Tel est l'empire de la vérité, que le génie lui-même trouve encore à s'applaudir, s'il a pu approcher des résultats d'un travail qui ne demande que de l'exactitude.

Pour obtenir ces résultats, il fallait qu'un marin distingué se dévouât, durant sa vie entière, à ce genre d'opérations; qu'il y consacrât les loisirs d'une longue paix, et qu'à une ardeur infatigable il joignît le talent et l'habitude d'observer: la géographie avait trouvé cette réunion d'efforts, de patience et de moyens, dans M. de Chabert, membre de l'académie des sciences, lieutenant-général des armées navales. Il vient de terminer sa longue et honorable carrière avant d'avoir pu mettre en ordre ses nombreux matériaux, mais ils ne seront pas perdus: c'est un legs fait aux sciences, et qui sera sans doute recueilli avec empressement.

M. de Chabert avait fixé les points principaux de la plus grande partie de la Méditerranée, mais il lui manquait des observations indispensables pour en construire une carte générale. La guerre d'Amérique, dans laquelle cet officier fut employé avec honneur, avait suspendu des travaux que son âge et les circonstances ne lui ont plus permis de reprendre: il ne les avait point étendus dans le nord de l'Archipel, qui serait ainsi resté toujours mal connu; je devais donc m'occuper particulièrement de ces parages. Quant aux autres parties de la Grèce, on ne pouvait espérer de M. de Chabert que les opérations nécessaires aux navigateurs, celles qui déterminent les caps et les mouilla-

ges. En véritable marin il ne s'était permis aucune incursion dans les terres, et souvent même il s'était peu inquiété de l'exacte configuration des côtes, moins encore de la marche de Xerxès, ou de celle des flottes athéniennes. Je pus donc regarder, à mon second voyage en Grèce, le travail que je me proposais, comme pouvant être le complément du sien; mais je n'eus point la prétention de faire ce que j'aurais mal fait moi-même, et je m'associai un astronome, des ingénieurs et des officiers de marine distingués, auxquels on devra sans doute ce qu'il y a de plus précieux dans cet Ouvrage.

Arrivé à Constantinople, je me hâtai de faire construire un observatoire au Palais de France à Péra, et un autre au village de Tarapia, sur une hauteur qui domine le Bosphore. Les observations, régulièrement répétées aux deux extrémités de cette longue base, acquirent ainsi toute l'exactitude dont elles étaient susceptibles, et servirent à déterminer un méridien auquel furent reportées toutes les opérations ultérieures. Le savant astronome Méchain me rendit, dans une correspondance suivie, le service essentiel de comparer nos travaux, de les juger, et de nous indiquer constamment la marche la plus utile à suivre. Il voulait bien encore m'éclairer de ses conseils, lorsqu'il est mort victime de son zèle pour les sciences.

Le maréchal de Castrie, ministre de la Marine, ne négligeait aucun moyen d'accroître la grande instruction à laquelle était déjà parvenu un corps illus-

tre dont la France regrettera long-temps la perte. Il adopta mes vues et seconda mon zèle, en mettant à ma disposition une petite corvette de 14 canons, d'une marche supérieure, et qui m'avait été indiquée comme le bâtiment le plus propre, par sa construction et sa légèreté, à l'exécution de mes projets. Ce ministre voulut bien, sur ma demande, en accorder le commandement à M. Truguet, officier intelligent, alors major de vaisseau, et qui attachait beaucoup de prix à conduire, d'après mes instructions, des travaux de ce genre. Je fis placer sur le même armement le lieutenant Racord, que j'avais connu lors de mon premier voyage en Grèce, et que M. de Chabert s'était plu à former; c'était le meilleur compagnon de travail que je pusse donner à l'astronome. Après la mort de celui-ci, M. Racord continua avec succès des opérations qu'une longue pratique lui avait rendues familières.

Une partie des résultats obtenus avec tant de peines et de soins a été perdue : je n'en ferai pas la longue énumération, ce serait répéter trop souvent l'expression des mêmes regrets. On jugera successivement les matériaux que j'ai eu le bonheur de conserver; et si je parle encore quelquefois de ceux qui ont péri, ce sera pour indiquer à d'autres voyageurs les moyens les plus sûrs de réparer tout à la fois mon malheur et mes négligences.

Au reste, des pertes causées par un malheur général commandent la résignation : elle est facile alors. Combien de matériaux plus précieux que les miens

ont été anéantis ! Mais on supporte difficilement un dommage qui n'était pas la suite nécessaire des événements, et qu'il eût paru injuste de prévoir. C'est donc avec regret, je l'avoue, que je me suis vu privé du plaisir d'annoncer le premier la partie la plus heureuse de mes recherches, celle qui du moins, par la nouveauté et par les idées que réveille le seul nom de Troie, eût jeté quelque éclat sur le reste de mes travaux. Aurais-je pu voir avec indifférence enlever ainsi la fleur d'un sujet que je regardais depuis longtemps comme une de mes plus précieuses propriétés? Je me trouve toutefois encouragé, ou si l'on veut, entraîné à en reprendre possession, par un intérêt d'habitude pour un ouvrage commencé dès ma première jeunesse; il est devenu pour moi la source des plus doux souvenirs : et après tout, n'est-ce pas un sentiment bien naturel d'aimer à retracer les objets qui, dans nos courses lointaines, ont le plus excité, le mieux récompensé notre curiosité? On doit seulement ne pas oublier qu'il n'est permis d'entretenir les autres que de ce qui a droit à les intéresser : devoir très-reconnu sans doute, mais qu'il arrive si rarement, à nous autres voyageurs, de remplir dans toute son étendue.

PLANCHE 1, IIe PARTIE DE L'ATLAS.

Plan de la Ville de Pergame.

J'ai fini le premier volume de cet Ouvrage par quelques détails beaucoup trop superficiels sur la ville de Smyrne et sur son commerce. Je devrais

peut-être, avant de passer à d'autres objets, réparer ces torts d'une instruction trop jeune et trop légère; mais que pourrais-je dire aujourd'hui de ce commerce des Français, alors si riche, et qui n'est plus? Ne serait-ce pas exciter d'inutiles regrets? Les événements n'ont que trop fait disparaître les motifs, et jusqu'au prétexte de me reprocher cette négligence. Je vais donc continuer ma route sans céder, pour cette fois, au désir de retourner sur mes pas.

J'avais visité le plus grand nombre des îles de la mer Égée, et traversé la Carie et l'Ionie, depuis Rhodes jusqu'à Smyrne. Je résolus d'aller par terre à Pergame et jusqu'aux Dardanelles : pour éviter quelques heures de marche, je me rendis la nuit, par mer, à Ménémen-Iskélessi, mouillage où l'on embarque journellement, dans de petits bateaux, les productions de la plaine destinées pour Smyrne. Là nous montâmes à cheval, et tournant sur notre droite autour du mont Sipylus, nous arrivâmes à Ménémen, chef-lieu du district de ce nom. C'est probablement l'ancienne Temnos : cette position s'accorde avec les indications que nous fournissent Pline, Strabon, et la Table de Peutinger (*).

J'ai déjà parlé dans le premier volume, de l'émigration des Doriens et de celle des Ioniens, qui, sortis de la Grèce, se dispersèrent dans l'Asie-Mineure. La direction de mon voyage me conduit à rappeler ici celle des Eoliens, dont j'eusse fait mention plus

(*) Plin. Lib. V, cap. 29, 30. Strab. Lib. XIII, p. 621. Tab. Peuting. Segm. 9, édit. Scheyb.

tôt si j'avais suivi l'ordre chronologique, car elle est la plus ancienne de toutes.

L'émigration des Ioniens n'eut lieu que cent trente ou cent quarante ans après la guerre de Troie, tandis que celle des Eoliens s'était effectuée quatre âges plus tôt, soixante ans environ après la destruction de la ville de Priam, à l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponèse.

Ces déplacements de nations se faisaient de la Grèce, alors peu cultivée et agitée par des troubles intérieurs, vers les côtes de l'Asie-Mineure dont la fertilité appelait des bandes guerrières avides de pillages, et souvent expulsées de leur propre pays. Il a donc été un temps où la Grèce, depuis si féconde, si brillante de tous les arts de la civilisation, ne pouvait suffire à ses habitants, et en était fréquemment abandonnée.

Les Eoliens avaient d'abord habité une partie de la Thessalie, s'étaient avancés ensuite dans la Locride, la Photie, la Béotie, et enfin dans le Péloponèse d'où ils sortirent, au rapport de Strabon (*), pour aller en Asie, conduits par Penthile : ils traversèrent la Propontide, débarquèrent près des bouches du Rhyndacus (**), et se répandirent dans les environs. Le plus jeune des enfants d'Archelaüs, fils de Penthile, s'avança dans le voisinage du Granique à la tête d'une armée, et dans la suite s'empara de

(*) Strab. Lib. XIII.

(**) Pausan. Lib. III, cap. 2.

Lesbos. Ce fut dans cette île que les Eoliens, après avoir erré pendant trente ans, formèrent leur premier établissement: ils y bâtirent quelques villes, et envoyèrent sur le continent opposé, des colons qui en fondèrent plusieurs autres, dans le pays auquel ils donnèrent leur nom (*).

Ce n'est pas, au reste, à cette seule émigration que l'Eolide dut sa nouvelle existence: vingt ans après l'établissement de la première colonie à Lesbos, une seconde commandée par Clevas et Malaüs, tous deux de la race d'Agamemnon, vint jeter les fondements de Cyme, qui, à son tour et à l'instar de Lesbos, donna bientôt naissance à d'autres villes.

Lesbos et Cyme (**) devinrent aussi les métropo-

(*) Hérodot. Vit. Hom. cap. 38.

(**) C'est ainsi qu'il faut écrire et prononcer le nom de la ville de Κύμη, quoique par une exception qui n'est nullement fondée, on l'ait presque toujours appelée Cume, ou Cumes, en lui donnant ainsi le nom affecté à la ville d'Italie que les oracles de la Sibylle et les vers de Virgile ont rendue si célèbre.

Les Latins, dont la langue n'était, au moins en grande partie, qu'une altération du dialecte grec éolien, ayant adopté l'ypsilon, et ayant employé le caractère cursif de cette lettre (je veux dire l'*u*) plus souvent que le caractère majuscule *Y*, qui est notre *i* grec, écrivaient Cume, et bien probablement n'en prononçaient pas moins Cyme; de même qu'ils écrivaient quelquefois Sulla, Lacrumæ, pour Sylla, Lacrymæ.

A l'exemple des Romains, nous avons introduit aussi l'ypsilon dans les mots français qui ont une extraction grecque; mais comme cette voyelle paraît toujours sous la forme *y* qui est devenue une lettre française, et qui a toujours gardé parmi nous le son *i*, nous nous sommes trouvés dans l'heureuse impuissance de mal prononcer ces mots dérivés du grec.

Les savants échappés de Constantinople apportèrent dans nos pays la connaissance de la langue grecque, et l'on sait qu'ils prononçaient, ainsi que le font encore tous les Grecs, les mots des auteurs anciens où

les de toutes les villes de l'Eolide. Ces villes, suivant

se trouve un ypsilon, comme si cette lettre eût été un *i*, soit que l'ypsilon eût la forme de l'*y*, soit qu'il eût la forme *v*. Les premiers successeurs de ces savants les imitèrent sans doute, et retinrent cette prononciatiation, laquelle s'est maintenue constamment chez les Grecs modernes.

Mais lorsqu'il n'exista plus en France aucun de ces premiers professeurs nés en Grèce, qui eussent pu protester contre des innovations, ou plutôt les prévenir, et qu'en même temps l'étude de la langue grecque ayant fait parmi nous de grands progrès, ce furent uniquement des Français qui enseignèrent à Paris la langue d'Homère, ceux-ci ne tardèrent pas à se croire plus Grecs que les habitants d'Athènes. Trompés sans doute par la forme la plus ordinaire de l'ypsilon, ils ne craignirent pas de le prononcer autrement que n'avaient fait les Lascaris, les Planude, les Hermonyme, les Chrysoloras, etc., et ils lisaient hardiment à Paris les vers de l'Iliade, comme si cette lettre avait été un véritable *u* français : ils disaient donc *phusis*, nature, *tupos*, modèle, au lieu de *physis*, *typos*.

Au reste, cette erreur grammaticale concentrée dans les écoles, n'atteignit que les mots véritablement grecs ; elle ne put s'emparer des mots d'origine grecque devenus français, parce qu'ils se trouvaient protégés par l'usage général.

Ainsi les Ménage, les Dacier, prononçaient mal, en disant en grec *phusis*, et les gens du monde prononçaient très-bien, en disant en français *physique*.

Il résulte de là (il ne faudrait pas pourtant que les ignorants en tirassent trop de vanité) que ce sont ceux qui ne savaient pas le grec qui ont conservé la véritable prononciation de cette langue, autant du moins qu'il était en eux, tandis que les savants l'ont altérée, et à tel point, que les vers d'Homère prononcés par nos plus habiles hellénistes, ne sont pas entendus par les habitants de la Grèce moderne, qui connaissent le mieux les ouvrages du prince des Poètes.

Il y a toutefois une exception à cette double remarque ; elle porte sur le nom de Κύμη que les ignorants comme les savants prononcent également mal, en disant Cume : cette erreur pourrait être attribuée aux anciens interprètes de Strabon, qui, dans leurs versions latines, ont écrit Cuma, quoiqu'ils eussent dû plutôt suivre l'orthographe de Pline et de Pomponius Mela, qui tous deux écrivent Cyme.

M. Larcher a suivi dans sa traduction d'Hérodote cette dernière orthographe. Lorsqu'on possède un ouvrage comme le sien, il doit faire loi pour tous ceux qui parlent après lui des mêmes lieux. Il eût, au reste, été

Strabon (*), étaient au nombre de trente. Hérodote (**) n'en compte que dix-neuf; Cyme et ses dix colonies étaient sur le continent; les autres, situées dans des îles, étaient colonies de Lesbos. Les onze villes continentales sont nommées dans Hérodote, Cyme, Larisse, Neon-tichos, qui n'était d'abord qu'un mur élevé contre les Pélasges, Temnos, Cilla, Notium, Ægirousa, Pitane, Ægées, Myrina et Grynium. Il ajoute que les Éoliens en avaient eu douze sur le continent, mais que Smyrne leur avait été enlevée par les Ioniens : il omet de parler de celles que les premiers possédaient sur le mont Ida, parce qu'elles ne faisaient pas partie de la confédération Éolienne.

En rapprochant ce que nous ont transmis les anciens sur le gouvernement de l'Eolide, on est autorisé à penser qu'il différait de celui de l'Ionie. Ce n'était pas, comme dans cette dernière contrée, une seule confédération; il paraît que chaque ville ressortissait à sa métropole, et qu'ensuite Lesbos et Cyme prononçaient ensemble sur les intérêts de

plus exact encore de substituer un *K* à la lettre *C* qui représente ici le *Cappa* grec, et d'écrire Kyme; car il est bien vraisemblable que c'est ainsi que prononçaient les Romains. Mais je ne dois pas m'engager plus avant dans une discussion de ce genre; et comme il faut toujours finir par composer avec l'usage, il est probable que la ville de Κύμη en Eolide, s'appellera désormais en français Cyme, tandis que la ville du même nom située en Italie, continuera de se nommer Cumes : la Sibylle qui l'a rendue célèbre est trop connue dans le monde sous ce nom, pour qu'on puisse se flatter de le lui faire perdre.

(*) Strab. Lib. XIII, p. 262.

(**) Hérodot. Lib. I, cap. 149-151.

tous; genre de gouvernement dont l'action semblerait devoir s'arrêter, ce qui sans doute est un mal en soi, mais dont on comprend cependant qu'il peut résulter, dans quelques circonstances, un repos utile, uné sorte de trève pour les gouvernés.

Les Eoliens, à leur arrivée, eurent à combattre quelques-unes de ces hordes pélagisques dont nous rechercherons bientôt l'origine (*). Elles occupaient la partie située au milieu du Caïcus, ainsi que l'île de Lesbos toute entière; et leurs chefs résidaient à Larissa, près de Cyme. Les Léléges, les Ciliciens et les Teuthraniens, occupaient le reste du pays: les premiers étaient établis le long des côtes, depuis le promontoire Lectum jusqu'à Antandros; les Ciliciens depuis Antandros jusqu'au-delà de Lyrnessus; et les Teuthraniens plus au midi, dans la plaine du Caïcus (**). Ces peuples étaient belliqueux; ils s'opposèrent avec courage aux incursions d'Achille: leurs chefs étaient dans la dépendance de Priam.

Le pays habité par les Ciliciens était alors partagé entre deux familles souveraines: c'est Homère qui nous l'apprend (***). Eétion régnait à Thèbe, et les deux fils de Sclépias à Lyrnessus. Tous ces princes tombèrent sous les coups d'Achille; les sept fils d'Eétion périrent avec leur père: sa fille Andromaque lui survécut seule, et fut réservée à d'autres malheurs. Les Grecs enlevèrent à Thèbe et à Lyrnessus les deux célèbres captives Chryséis et Bri-

(*) Strab. Lib. XIII, p. 612.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 615 et seq.

(***) Iliad. Lib. XXII, v. 479.

séis. Les Ciliciens se virent enfin contraints d'abandonner leur pays, à l'exemple des Lélèges, qui, après la mort de leur roi Attis, père d'Hécube, fuyant leurs terres désolées, allèrent se fixer les uns dans la Carie, les autres près du lieu où depuis Éphèse fut bâtie.

Les Teuthraniens résistèrent plus long-temps. Leur premier roi, Teuthras, avait adopté pour son successeur Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé. C'est pendant le règne de Télèphe que les Grecs, armés contre Troie, vinrent ravager la Teuthranie. Télèphe les attaqua, tua Thersandre, chef des Béotiens, et resta vainqueur; mais, blessé par Achille, il ne dut, dit-on, sa guérison qu'à la rouille de la lance qui l'avait atteint. Il fit ensuite alliance avec les Grecs. Son fils Eurypile, entraîné par son amour pour Cassandre, rentra dans le parti des Troyens, et fut tué par Pyrrus (*). Ainsi, à l'époque où les Eoliens entrèrent dans l'Asie-Mineure, le pays qu'avaient occupé les Lélèges et les Ciliciens était presque désert: la Teuthranie seule était habitée.

Les Éoliens, selon Strabon et Pline, s'étendaient sur les côtes de l'Asie-Mineure, depuis le promontoire Lectum jusqu'au fleuve Hermus, et même un peu au-delà, puisque Smyrne avait fait d'abord partie de l'Éolide. Ils furent maltraités par les Ioniens arrivés après eux, et par les Phocéens, qui, au mépris de la foi jurée, s'approprièrent une partie de leur territoire.

(*) Odyss. Lib. XI, v. 518.

Les Éoliens, pendant long-temps, ne reconnurent point de maîtres : ils se gouvernaient par leurs propres lois; ils furent enfin subjugués par Crésus, et bientôt après soumis aux Perses. A dater de ce moment ils se confondent avec les Ioniens, et existent à peine dans l'Histoire : on peut cependant les suivre encore, et les discerner de loin en loin. On les voit d'abord gouvernés au nom du grand roi, recouvrer ensuite, ainsi que les autres colonies grecques, une sorte de gouvernement populaire par la politique de Mardonius; suivre Xerxès dans son expédition contre la Grèce ; l'abandonner lorsqu'il fut vaincu; s'allier au gré des événements, tantôt avec les Arthéniens, tantôt avec les Lacédémoniens; subir de nouveau le joug des Perses, par la servile paix qui fut imposée à Lacédémone, et enfin se perdre en partie dans la Lydie, en partie dans la province de l'Hellespont : c'est du moins ce qu'on infère avec quelque vraisemblance du récit d'Arrien (*) ; car ces peuples s'effacent à tel point, qu'on a peine à découvrir le moment précis où ils perdent leur nom et leur existence. On remarque seulement que lorsqu'Alexandre distribua les différentes provinces qu'il avait conquises sur les Perses, nulle part l'Éolide n'est particulièrement désignée, quoique cette province fît partie des états d'Antigone.

Nous partîmes de Ménémen : nous marchâmes une heure sur des terrains couverts de sables qui paraissent avoir été déposés par l'Hermus, dont le lit a

(*) Arrian. Expedit. Alex. Lib. I.

souvent changé, et nous passâmes ce fleuve dans un bac. On marche ensuite environ une heure et demie dans la direction de l'ouest nord-ouest pour contourner le mont Sardena, sur la base duquel on aperçoit un vieux château élevé peut-être sur les ruines de Neon-tichos.

Si l'on n'a d'autre objet que de se rendre directement à Pergame, on laisse à sa gauche le chemin qui conduit à Larissa, à Phokia-nova, et à Cyme; mais le voyageur curieux se détournera pour voir les ruines de cette dernière ville, jadis une des plus florissantes de l'Éolide, aujourd'hui entièrement détruite.

Cyme, placée sur le bord de la mer, était traversée par le Xanthus, très-petite rivière dont le cours n'a point changé. De la grandeur passée de cette ville, il ne reste que des ruines sans nom, presque sans intérêt; des fragments méconnaissables, au-dessus desquels on n'aperçoit qu'un petit nombre de cabanes isolées. Cyme avait été, dit-on, fondée par une Amazone sujette ou compagne de Myrina, de cette reine dont le nom se représentera plus d'une fois, qui fut conquérante et législatrice de ces contrées, et dont on a long-temps honoré le tombeau près de l'enceinte de Troie. Cyme fut dans la suite surnommée Phriconis, ou Phriconitis, par de nouveaux colons, qui, avant de passer en Asie, habitaient le mont Phricius près des Thermopyles. Les Grecs, qui vinrent à diverses époques s'établir sur ce continent, se plurent à transporter dans leur nouvelle patrie les noms les plus connus des contrées qu'ils avaient quittées. Dans tous

les temps, dans tous les pays, ceux qu'un sort contraire a forcés de chercher un asile sur des plages lointaines, jettent leurs regards en arrière, se consolent par des souvenirs, et dans une douce illusion essaient de reproduire des lieux chers à leur enfance. C'est ainsi qu'en Asie et en Grèce l'on voit des villes et des fleuves du même nom; que les montagnes de la Troade reçurent de Teucer celui des monts de la Crète, et qu'un second Olympe domina sur la Propontide comme le premier sur la Thessalie. Ainsi, dans un autre hémisphère, les Espagnols ont fondé une nouvelle Carthagène, les Anglais une nouvelle York : ainsi nos compatriotes, dirigeant toujours leurs pensées vers le beau pays de France, donnaient le nom chéri de leurs Souverains à une île de l'Océan indien, ou à la vaste région qu'arrose le Mississipi.

Si l'on en croit l'auteur de la vie d'Homère, faussement attribuée à Hérodote, mais qui n'en est pas moins un ouvrage très-ancien, le prince des poètes, aveugle et malheureux, voulut se fixer à Cyme, et le sénat refusa d'y assurer sa subsistance. En s'éloignant de cette ville, il conjura les dieux de ne jamais permettre qu'il y naquît un poète qui pût la rendre célèbre, et cette imprécation passait pour avoir été favorablement écoutée. Ce fut, dit-on, pour soustraire sa postérité à cet anathème, que Dius, père d'Hésiode, alla s'établir près de l'Hélicon avec sa femme, qui, sur cette terre chérie du dieu des vers, donna le jour au chantre de la Théogonie.

Il paraît que la ville de Cyme a cessé d'exister après le huitième siècle ; ses évêques sont nommés pour la dernière fois, en 787, au second concile général de Nicée, et Constantin Porphyrogénète n'en fait point mention dans le *Thema Thracesiorum*, quoiqu'il y comprenne les villes de Pergame et de Myrina (*).

Après cette courte excursion sur les ruines de Cyme, reprenons la route que nous avions quittée. On marche environ trois heures dans un canton qui faisait partie des territoires de Cyme et de Myrina, et l'on commence alors à monter sur une des racines du mont Sardena : après l'avoir franchie, on se trouve sur les bords du Pythicus, rivière beaucoup plus forte que le Xanthus, et qu'on passe sur un pont de pierres. On aperçoit bientôt à sa droite, sur une des hauteurs du Sardena, un château nommé Guzel-Hissar, où réside un aga, et d'où la vue domine la plaine de Myrina jusqu'à la mer. Nous parvînmes ainsi à l'ouverture du golfe d'Elæa, *Elaïticus sinus*. Une heure de marche le long du rivage nous conduisit à Tamakalli, village situé sur l'emplacement de Grynium, dont on retrouve les ruines dans une petite péninsule. Cette ville, dépendante de Myrina, possédait un beau temple d'Apollon, où se rendait des oracles (**). Enfin, en côtoyant le golfe,

(*) Oriens Christ. Tom. I, col. 729 et 730. Constant. Porphyr. de Them. Lib. I. Them. tert.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 923. Plin. Lib. V, cap. XXX. Stephan. Bysant. voc. Γρύνοι. Virgil. Eclog. VI, v. 72.

nous arrivâmes sur les vestiges d'Elæa, lieu inhabité, où tout annonce que ce fut une très-belle ville; on reconnaît le port formé par de fortes jetées, mais presqu'entièrement comblé par les terres qu'entraîne le Caïcus, dont l'embouchure variable est actuellement à une demi-lieue (*) des vestiges de la ville : les habitants des villages voisins appellent Kaslé son emplacement et ses ruines.

Elæa, fondée par des habitants de l'Attique, que Mnesthée conduisit au siége de Troie, devint considérable sous les rois de Pergame, et conserva son opulence sous la domination des Romains ; c'était le port le plus voisin de la capitale, et l'entrepôt de son commerce. Il y naquit quelques hommes célèbres, le philosophe Hippias, Alcidamas le rhéteur, et le médecin Ménécrate.

En partant d'Elæa on entre dans la longue et vaste plaine qui se prolonge jusqu'à Pergame. Nous marchâmes trois heures le long du Caïcus, à travers un pays fertile, dans lequel les terrains que la culture néglige encore, sont couverts de myrtes et de lauriers-roses, et nous passâmes le fleuve sur un pont de pierres. L'on n'est plus qu'à une lieue (**) de Pergame. En apercevant de loin les débris de sa haute citadelle, on se rappelle avec un sentiment presque religieux, que cette ville fut un des plus anciens asiles offerts aux sciences, un des premiers dépôts où furent rassemblés les écrits que nous légua l'antiquité, et dont nous serions privés sans la généreuse protection

(*) Environ 2 kilomètres. (**) Environ 4 kilomètres.

de ces princes qui se plurent à conserver et à défendre pour la postérité les utiles et brillants ouvrages qui nous servent encore de modèles. Aujourd'hui que les produits de la pensée sont devenus une branche de commerce, un objet de luxe, c'est un faible mérite, sans doute, d'en former de nombreuses collections; mais lorsqu'ils n'étaient déposés que dans des manuscrits rares, ou même uniques; lorsqu'on ne les obtenait qu'à l'aide de soins multipliés, de recherches suivies et de frais immenses, ce fut un génie bienfaisant qui suggéra aux souverains de Pergame et à ceux d'Alexandrie cette noble idée, que Pisistrate eut seul dans Athènes, de faire une propriété publique des archives de l'esprit humain (*).

De tels souvenirs inspirent au voyageur le désir de connaître l'origine et l'histoire de Pergame avant de rechercher les vestiges de ses antiques monuments. Elle avait, dit-on, été fondée par Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, lequel à sa naissance, exposé sur les flots, fut recueilli par Teuthras, roi de Mysie. Eurypyle, fils de Télèphe, vainquit et tua devant Troie, Pénélée, qui avait remplacé Thersandre dans le commandement des Béotiens : il fut depuis honoré comme un héros. Peu de temps après, un fils de Pyrrhus et d'Andromaque, qu'on suppose avoir été appelé Pergamus, arriva sur ces bords avec une nouvelle troupe de Grecs, tua Arius, der-

(*) Pline, en parlant de la première bibliothèque publique, que Rome dut à la générosité d'Asinius Pollion, dit : *Primus Bibliothecam dicando ingenia hominum rem publicam fecit.* Plin. Lib. XXXV, cap. 2.

nier roi de la Teuthranie, et s'établit dans la ville à laquelle on a prétendu qu'il avait donné son nom. Il ne serait sans doute d'aucun intérêt de contester aujourd'hui au fils de Pyrrhus, le faible avantage d'avoir ainsi désigné la capitale de ses États. On ne peut cependant se refuser à remarquer que le nom de *Pergama* était une expression générale qui caractérisait toutes les citadelles placées sur des montagnes, et qu'ainsi il n'était pas nécessaire de supposer un prince du même nom. C'est à peu près à cette époque qu'Esculape vint d'Épidaure dans ces contrées avec une nouvelle colonie, qu'il s'y rendit célèbre par ses talents en médecine, et qu'il mérita les honneurs divins. Les habitants lui élevèrent un temple magnifique, dont les fondements existent encore, et où se rendaient tous les peuples de l'Asie, dans l'espoir d'y obtenir la guérison de leurs maux.

Pergame, ainsi que les autres villes de l'Asie-Mineure, ne reconnut long-temps que ses propres lois; elle tomba ensuite sous la domination des rois de Lydie, passa sous celle des rois de Perse, subit le joug du vainqueur de Darius, et, après la mort d'Alexandre, fut soumise d'abord à Antigone, et enfin à Lysimaque.

Durant le règne de ce dernier prince, l'eunuque Philetærus, fils d'une danseuse, jeta les fondements du royaume de Pergame. Lysimaque avait déposé ses trésors dans la citadelle de cette ville, et en avait confié la garde à Philetærus (*). Arsinoé, femme

(*) Pausan. Lib. I, cap. 10. Strab. Lib. XIII, p. 623.

de Lysimaque, exerçait sur l'esprit de son époux un tel empire, qu'elle avait fait consentir ce vieillard faible et cruel, à la mort de son propre fils Agathoclès. Philetærus, effrayé du danger dont le menaçait une si affreuse tyrannie, se tint loin de la cour, dans son gouvernement de Pergame ; il fit servir à sa propre conservation les trésors confiés à sa garde, acheta secrètement l'appui des puissances voisines, et suscita Séleucus, roi de Syrie, contre Lysimaque, qui fut tué dans une bataille près de Sardes.

Séleucus ne jouit pas long-temps de ses succès; six mois après il périt par la trahison de Ptolemée Ceraunus. Philetærus débarrassé de ses plus dangereux ennemis, ne dissimula plus ses ambitieux projets; mais, fidèle en apparence à la mémoire de Séleucus, il racheta son corps, le fit brûler avec de grands honneurs, et envoya ses cendres à Antiochus Soter, son fils et son successeur, imposant ainsi une obligation publique et sacrée à la piété filiale du jeune roi, et lui offrant un prétexte décent de ne point s'opposer à son usurpation (*). Il jouit en effet, le reste de sa vie, d'un repos qu'il dut sans doute encore plus à l'infériorité de sa puissance, alors peu redoutable, qu'aux ménagements dont il usa toujours envers le roi de Syrie; mais lorsqu'Eumènes son neveu lui eut succédé, et que par la politique la plus adroite, celui-ci eut rangé sans efforts et sans secousses les villes de l'Éolide sous sa domination, le possesseur de Pergame cessa de paraître un de ces

(*) Appian. de Bell. Syr. p. 129.

voisins si commodes aux grandes puissances. Antiochus oublia les honneurs rendus aux mânes de son père, et se souvint que la ville de Pergame devait lui appartenir; que dans une première convention arrêtée secrètement entre Séleucus et Philetærus, celui-ci s'était engagé à livrer la place que lui avait confiée son souverain. Antiochus prit les armes pour soutenir cette prétention; mais il fut défait, et ne survécut que quelques mois à ce malheur.

Eumènes Ier, affermi dans ses possessions, régna long-temps, et, à l'exemple de son oncle, protégea les lettres et les arts.

Attale Ier, fils d'un second frère de Philetærus, reçut le sceptre d'Eumènes, et peu de princes l'ont porté avec plus de gloire : sa vie entière est une suite de bienfaits envers ses peuples, d'actions nobles et généreuses envers ses alliés, de succès contre ses ennemis; et s'il éprouva quelques revers, ils ne servirent qu'à développer les grandes ressources de son caractère.

A peine investi du pouvoir, il défait ces Gaulois jusqu'alors invincibles, qui, maîtres des villes de l'Hellespont, répandus dans toute la Mysie, faisaient trembler l'Asie-Mineure, et levaient des tributs sur les États, qu'ils ne laissaient exister qu'à ce prix. Attale seul osa, par un refus sans exemple pour ces belliqueux étrangers, braver leur vengeance; il sut rendre à ses troupes le courage que toutes les nations avaient perdu, et remporta une victoire complète : il n'en usa que pour interdire aux Gaulois le

pillage de ces belles contrées; il les contint dans les limites qu'il leur assigna, et même ils les fit bientôt servir à ses propres desseins. Ces troupes, qu'il venait d'humilier, combattirent pour lui : il enleva au roi de Syrie les provinces en-deçà du mont Taurus; et s'il fut ensuite forcé de les évacuer, il s'en dédommagea en rentrant dans Cyme, Smyrne et Phocée, en s'emparant de Lemnos, de Teos et de Colophon. Attaqué par Achæus, qui s'était rendu indépendant des Séleucides, Attale crut alors devoir s'unir à Antiochus, jusque-là son ennemi, pour détruire un rebelle. Il y parvint; mais bientôt il eut à redouter un ennemi plus dangereux. Philippe, avant-dernier roi de Macédoine, s'était emparé des places les plus importantes de la Thrace, et menaçait le royaume de Pergame. Attale saisit tous les moyens d'encourager et de secourir les Étoliens, qui attaquaient les propres États de son ennemi. Les Romains, que n'effrayait plus Annibal, réduit à sortir de l'Italie, et qui déjà s'immisçaient dans les affaires de la Grèce pour la subjuguer un jour, se joignirent aux Étoliens et au roi de Pergame. Celui-ci contint quelque temps le génie entreprenant de Philippe, en le forçant de se tenir sur la défensive; et pour se rendre nécessaire à la Grèce, il acheta des Étoliens l'île d'Égine, dont le port devint un asile et un point d'appui pour les forces navales des peuples voisins. On le voit constamment l'âme et le soutien de la coalition formée contre Philippe : il le combat sur mer; il le repousse du continent de l'Asie, où ce prince si

actif, si fécond en projets, était parvenu à débarquer une armée; et passant à Athènes, où il est reçu comme un Dieu protecteur, il détermine cette république à se joindre aux peuples déjà confédérés, pour repousser l'infatigable ambition du roi de Macédoine, et déjouer sa dangereuse politique. Il réunit ensuite sa flotte à celle des Romains, acquit plusieurs îles de la mer Égée, protégea efficacement ses alliés, répandit partout ses largesses, et ne cessa de faire un usage utile et brillant de son pouvoir et de son opulence. Il allait, dit Polybe (*), exécuter le projet le plus glorieux, celui de rendre à la Grèce son ancienne liberté, lorsqu'il termina sa carrière après un règne de quarante-quatre ans, également regretté de ses sujets, de sa famille et de ses alliés.

Des guerres, des voyages continuels, et toujours de si grands intérêts à ménager, n'avaient pu distraire Attale de son goût pour les sciences, qu'il protégea constamment, qu'il cultiva lui-même : il paraît qu'il avait composé plusieurs ouvrages, un entr'autres sur l'Histoire naturelle; et ce qui était encore plus utile aux progrès des connaissances, il jeta les premiers fondements de cette fameuse bibliothèque, que ses successeurs se firent un devoir d'enrichir.

Attale n'aima pas moins les arts que les sciences; il leur donna de grands encouragements, en élevant à Tralles un palais somptueux, qu'il orna des ouvrages les plus rares, puisque, suivant Pline, il

(*) Polyb. Lib. XXIII, cap. 21.

paya cent talents un tableau du peintre Aristide (*).

Les arts de luxe, qui naissent de l'opulence publique, avaient dès-lors fait les plus grands progrès dans toute l'Asie : on y fabriquait, on y a fabriqué depuis sans interruption, ces riches tapis dont l'Orient ne nous a que récemment communiqué l'usage, ces étoffes précieuses et variées que nos plus habiles ouvriers n'imitent pas toujours parfaitement. Attale encouragea puissamment ces efforts d'une industrie née dans l'Inde, et que le commerce intérieur avait apportée jusque sur les côtes de la mer Égée. Il ajouta un nouveau degré de richesses aux produits de ces manufactures ; et les présents qu'il en fit aux Grecs et aux Romains, en répandirent le goût chez ces peuples alors avides de se procurer des jouissances long-temps inconnues à leur pauvreté. Les États du roi de Pergame, déjà si favorisés de la nature, parvinrent sous son heureuse administration, à un point de prospérité dont le souvenir se perpétua long-temps, et que célébrèrent les poètes grecs et latins.

Eumènes II, un des quatre fils qu'Attale Ier eut d'Apollonias, lui succéda (**). Il préféra l'alliance des Romains contre Antiochus le Grand, à celle d'Antiochus contre les Romains. Il pensa que ce roi, vaincu, l'entraînerait dans sa chute, et que, vainqueur, il serait un voisin trop dangereux. Telle fut sa politique, ou plutôt son aveugle faiblesse. Il en fut d'abord récompensé magnifiquement : le Sénat,

(*) Plin. Lib. VII, cap. 38. Vitruv. Lib. II. cap. 8.

(**) Tit. Liv. Lib. XXXIII, cap. 1.

après la bataille de Magnésie, où Eumènes eut une grande part à la victoire, l'ayant reçu à Rome avec des honneurs extraordinaires, malgré l'austère Caton, lui accorda toutes les contrées de l'Asie-Mineure en-deçà du mont Taurus, à l'exception de la Carie et de la Lycie (*). Ainsi fut accru le royaume de Pergame, qui comprit alors la Mysie, la Lydie, la Phrygie et la Lycaonie. Mais bientôt Eumènes put connaître ce que valaient les bienfaits des Romains, et ce qu'ils présageaient toujours; il se vit interdire l'entrée de Rome, où il venait se défendre contre les intrigues de Prusias; et c'est ainsi que ce Sénat, constant dans son système oppresseur, tour à tour accueillait, sacrifiait et perdait l'un par l'autre tous ces rois rangés et courbés sous sa protection.

Eumènes II accrut et enrichit la bibliothèque de Pergame, au point d'en être regardé comme le véritable fondateur (*): elle contenait deux cent mille volumes lorsque Antoine en fit présent à la reine Cléopâtre. On prétend que le roi d'Égypte, jaloux de ce genre de gloire dont il voulait jouir exclusivement, défendit de laisser sortir le papyrus de ses États, mais qu'Eumènes sut découvrir et employer des feuilles plus durables, dont le nom atteste après deux mille ans, que le mérite d'une si heureuse invention appartient à Pergame (***). Il est digne de

(*) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 45. Plutarch. in Catone.

(**) Diog. Laërt. p. 303.

(***) Æmulatione circa Bibliothecas regum Ptolemæis et Eumenis, supprimente chartas Ptolemæo idem Varro membranas Pergami tradidit repertas. *Plin. Lib. XIII, cap.* 11.

remarque qu'il y existe encore des manufactures de parchemin. C'est d'Eumènes II que Polybe fait ce bel éloge, qu'il ne fut inférieur à aucun des monarques de son temps dans les choses ordinaires, et qu'il les surpassa tous dans les grandes (*).

Attale II, surnommé Philadelphe, occupa le trône après lui : Eumènes l'avait désigné pour son successeur, quoiqu'il laissât un fils en bas âge; mais Attale eut la vertu de ne se regarder que comme le tuteur de son neveu. Il avait contre lui, en prenant les rênes du gouvernement, la haine de Prusias, l'ambition de Démétrius, et la politique des Romains, qui commençaient à craindre qu'un roi de Pergame, ne devînt trop puissant en Asie. Il se signala par divers exploits, rétablit Ariarathe dans le royaume de Cappadoce, malgré les efforts de Démétrius, contraignit Prusias, qui était aux portes de Pergame et avait même pillé le temple d'Esculape, à subir une paix dictée par les Romains, fortifia bientôt après le parti de Nicomède contre Prusias, et affermit ainsi la couronne que sa tendresse conservait à son neveu.

Attale III fut accusé d'avoir hâté par le poison l'instant où il devait jouir de tant de bienfaits; et toute sa conduite ne justifia que trop le soupçon d'un si grand crime. Il crut en détourner l'idée, en se montrant implacable contre des malheureux qu'il

(*) Α'νὴρ ἐν μὲν τοῖς πλείστοις οὐδενὸς δεύτερος τῶν καθ' ἑαυτὸν βασιλέων γενόμενος, περὶ δὲ τὰ σπουδαιότατα καὶ κάλλιστα μείζων καὶ λαμπρότατος. Polyb. Excerp. p. 6.

accusait d'avoir fait périr par des maléfices sa femme et sa mère. Cette accusation ne fut qu'un prétexte à de nouvelles cruautés. Ses soupçons, toujours suivis d'un arrêt de mort, tombaient au gré de sa haine sur ses plus proches parents, sur les amis de son père et de son oncle : son inquiète férocité ne méprisait aucune injure, ne dédaignait aucune victime ; il fit, dit-on, crucifier un grammairien accusé d'avoir fait une épigramme contre Philetærus, mort depuis plus d'un siècle (*). Il est vrai qu'on rappelait dans ces vers quelques détails peu honorables sur l'origine de sa maison ; et il eût voulu sans doute que tous les poètes se conduisissent comme Nicandre, qui n'hésita pas à le faire descendre d'Hercule et d'Hippodamie (**).

Attale III cultiva la botanique : l'on prétendit que c'était pour en obtenir de plus sûrs poisons ; c'est du moins ce que dit Justin, et ce que donne à entendre Plutarque (***). Varron et Columelle nous apprennent qu'il avait composé des livres sur le jardinage (****) ; Celse et Galien, qu'il avait étudié la médecine (*****), qu'on lui doit même quelques découvertes. Du reste, l'horreur de ses crimes paraît avoir troublé sa raison vers la fin de ses jours : tous les détails de sa vie portent alors le caractère de l'égarement ; il se renferma dans son palais, ne voulut

(*) Strab. Lib. XIV, p. 646. Valer. Maxim. Lib. I, cap. 8.
(**) Aut. vit. Nic. pag. 3.
(***) Just. Lib. XXXVI, cap. 4. Plutarch. T. I, pag. 897.
(****) Varr. Lib. I, cap. 1. Colum. Lib. I, cap. 1.
(*****) Cels. Lib. V, cap. 19.

plus entendre parler des affaires du gouvernement, et se livra exclusivement à la pratique des arts. Il construisit lui-même un mausolée pour sa mère, et il faisait couler les figures de bronze dont il voulait l'orner, lorsqu'au milieu des fatigues de ce travail il fut atteint d'une maladie mortelle. C'est alors qu'il fit ce fameux testament dont l'ambition romaine sut si bien se prévaloir : *Populus Romanus bonorum meorum hœres esto* (*).

Aristonicus, fils naturel d'Eumènes II, disputa quelque temps avec vigueur le royaume de ses pères : il remporta une glorieuse victoire sur le consul Licinius Crassus (**); mais enfin, abandonné par ses alliés, vaincu et fait prisonnier, il servit d'ornement au triomphe du consul Aquilius, et fut lâchement égorgé à Rome dans sa prison.

Ainsi finit, cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne, avec le dernier des Attalides, le royaume de Pergame, qui avait subsisté cent cinquante-trois ans avec gloire, et qui présente le phénomène singulier et peut-être unique, d'une suite de rois qui tous, si l'on en excepte Attale III, se distinguèrent par des talents, des vertus guerrières et politiques, et par l'amour éclairé des sciences et des arts.

Le vainqueur d'Aristonicus enrichit Rome des magnifiques dépouilles de Pergame. Alors, dit Justin (***), l'Asie devenue romaine nous livra ses ri-

(*) Florus. Lib. II, cap. 20.
(**) Vell. Paterc. Lib. II, cap. 4.
(***) Just. Lib. XXXVI, cap. 4.

chesses et ses vices. Ce fut l'époque de la naissance des arts en Italie; mais il est plus facile de ravir des chefs-d'œuvre que de conquérir le talent qui les produit, et sous ce rapport, ces mêmes Grecs, tout dégradés qu'ils étaient, dictèrent encore des lois à leurs orgueilleux oppresseurs.

Le royaume de Pergame, réduit en province romaine sous le nom de province d'Asie, fut gouverné par des proconsuls: la ville de Pergame obtint quelques formes démocratiques; elle eut ses magistrats civils et sacrés, connus sous le nom de *Prytanes*.

Pline dit que Pergame était la ville la plus florissante de l'Asie : *Longè clarissimum Asiæ oppidum* (*). Tout concourait en effet à lui donner cette prééminence; la grandeur de son enceinte, sa citadelle, le palais de ses rois, la multitude et la beauté de ses édifices, dont un seul, dit le rhéteur Aristide (**), pouvait illustrer une ville; la solennité de ses jeux, ses temples, sa superbe bibliothèque, son commerce de tapisseries et de parchemins: enfin son opulence, qui avait passé en proverbe (***) parmi toutes les nations.

Les habitants de Pergame paraissent avoir été fort religieux; du moins leurs fêtes avaient beaucoup d'éclat, et les ministres du culte y étaient nombreux et révérés. Ils honoraient principalement

(*) Plin. Lib. V, cap. 30.

(**) Aristid. orat de concord. Urb., p. 303.

(***) Cicer. Verr. IV, cap. 12. Plin. Lib. VII, cap. 4. Horat. Lib. I, Od. I, Mém. de Litt. T. XXXVIII, p. 157.

Jupiter Nicéphore, Apollon, Minerve, et surtout Esculape. Ils décernèrent aussi dans la suite les honneurs divins à des empereurs; et les mêmes ministres présidaient à l'un et à l'autre culte. Ils dédièrent un temple superbe à Auguste et à la ville de Rome. Celui qu'ils érigèrent en l'honneur de Trajan, n'offrit pas la même magnificence, un si bon prince était moins exigeant. Au reste, la permission de construire un temple et de le consacrer ainsi à un empereur de Rome, était une faveur insigne : les peuples étaient tenus de la solliciter, et ils la recevaient avec de vives démonstrations de reconnaissance. Tacite fait dire à Tibère devant le Sénat, qu'Auguste avait daigné ne pas s'opposer à ce vœu de Pergame. *Divus Augustus sibi atque urbi Romæ templum apud Pergamum sisti non prohibuit* (*) : et ce qui étonnerait, si l'on ne connaissait la marche toujours croissante de l'adulation, si l'on ne savait que la servitude est encore plus empressée que la tyrannie n'est avide, c'est que onze villes de l'Asie aspirèrent à l'honneur de bâtir un temple..... à Tibère ! Les Perganénéens disputèrent vainement la préférence. On repoussa leurs prétentions, en leur opposant qu'ils devaient se trouver assez honorés par le temple d'Auguste : *Pergamenos æde Augusto ibi sitâ satis adeptos creditum* (**).

Le plus magnifique des temples de Pergame était celui d'Esculape, dont nous allons bientôt rechercher les vestiges : une foule innombrable s'y portait

(*) Tacit. Annal. Lib. IV, cap. 37. (**) *Ibid.* cap. 55.

sans cesse; on se flattait d'y trouver la guérison de tous les maux. Esculape enseignait, dit-on, les remèdes par des songes; il ne prodiguait pas sans doute ses faveurs, puisque l'empereur Caracalla vint le consulter, eut beaucoup de songes, et que le dieu s'obstina à ne point lui révéler de remèdes. Ce temple jouissait du droit d'asyle; ses titres parurent si anciens et si imposants, que ce privilége lui fut conservé lorsque Tibère l'abolit dans plusieurs autres villes.

La province d'Asie, dont Pergame était la ville principale, commença à être démembrée et divisée sous Dioclétien. Une autre répartition en départements appelés diocèses, eut lieu sous Constantin. L'ancienne province d'Asie ne fut plus alors qu'une partie du nouveau diocèse d'Asie, dont Éphèse, et non Pergame, fut la métropole. Après Héraclius, l'empire fut partagé en *thêmes*, ΘΗΜΑΤΑ, et la ville de Pergame fut comprise dans le *thême des Thraciens*. Elle devint un des boulevards de l'empire, lorsque les empereurs de Constantinople ne possédaient plus qu'un petit nombre de provinces en Asie (*). Elle fut prise une première fois par les Sarrasins en 718, et enfin par les Turcs sous la conduite d'Orcan, en 1336 (**).

A une demi-lieue (***) de Pergame, et sur la plaine la plus unie, les chemins de Smyrne et de Thyatire

(*) Ann. Commen. Hist. Lib. XIV.

(**) Demetr. Cantemir. Hist. de l'Emp. Ottom. Liv. I, chap. 3.

(***) Deux kilomètres.

passent entre deux masses coniques d'un énorme volume, évidemment élevées par les hommes. Spon et Wheler supposent que ces éminences factices avaient porté des forteresses destinées à défendre les approches de la ville. Cette idée n'était nullement vraisemblable; mais leur erreur est démontrée depuis que l'on a reconnu ce genre de tombeaux, dont il se trouve un grand nombre en Grèce et en Italie. On ne peut guère douter de leur origine, lorsqu'on les compare aux monuments semblables si multipliés dans le nord de l'Europe, ainsi que dans toutes les contrées occupées ou successivement envahies par des nations scythes. Il existe même de ces tombeaux en Amérique, où les Scythes ont pu pénétrer par le nord; et des voyageurs disent en avoir trouvé jusqu'à l'extrémité de l'Afrique. Mais sans nous livrer ici à une discussion trop générale, bornons-nous à constater la parfaite similitude des tombeaux grecs et asiatiques avec ceux des Scythes; à nous convaincre ainsi de la fidélité des plus anciennes notions historiques, qui indiquent les invasions perpétuelles de ces peuples dans les contrées du Midi, en même temps que d'autres peuplades pénétrèrent, les unes dans la Germanie, les autres dans la Scandinavie, d'où elles passèrent jusque dans les îles Britanniques.

M. Pallas, qui a parcouru avec tant de fruit les pays immenses d'où sortirent à diverses époques des nations entières, pour se répandre sur l'Europe et sur l'Asie, a vu partout des tombeaux pareils à ceux que nous allons rencontrer dans la Grèce. Sur

les bords des grands fleuves qui traversent ou séparent les provinces tartares, ce savant voyageur trouve ces monticules toujours coniques et plus ou moins élevés, souvent réunis en grand nombre sur un même terrain, et dans quelques endroits recevant encore les hommages de ces peuples si fidèles aux opinions, aux mœurs de leurs ancêtres. En partant des contrées successivement abandonnées par les Scythes, qui sous les noms de Basternes, de Peucins, de Gètes, Goths ou Valains, se sont successivement emparés du reste de la terre, on pourrait suivre avec assez d'exactitude leurs migrations et la marche de leur armée, à l'aide de ces monuments, témoins encore existants de leur passage ou de leur séjour. On retrouve ainsi leurs traces dans tout le nord de l'Europe, sur les bords de la Baltique, chez les Sarmates, sur les bords de l'Elbe, dans toute l'ancienne Scandinavie, et jusque dans les montagnes de l'Ecosse.

Vers le Midi, les plaines voisines du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, ainsi que toute la Chersonèse Taurique, offrent un grand nombre de ces tombeaux; j'en ai trouvé sur les bords du Dniester et sur ceux du Danube, près de Constantinople, en divers endroits de la Grèce; et désormais les voyageurs avertis par mes premières recherches, en découvriront d'autres encore sur les côtes de la Thrace, dans le Péloponnèse, et surtout dans l'Asie-Mineure, où ils sont beaucoup plus multipliés encore.

Déjà, depuis plusieurs années, quelques person-

nes instruites à qui j'avais communiqué mes premiers travaux sur la Troade, ont profité de leur séjour à Smyrne et dans les environs de Sardes, pour rechercher les monuments de cette espèce, désignés par Hérodote et Pausanias, et dont l'énorme volume avait dû les défendre contre la destruction.

Plusieurs, en effet, se retrouvent encore aux mêmes lieux où ces auteurs les placent. Il paraît assez vraisemblable que c'est le monument de Tantale que l'on voit dans les environs de Smyrne, vers le mont Sipylus, et qui fut ouvert il y a quelques années (*). On a découvert un autre tombeau à trois lieues (**) de Smyrne, sur le chemin de Colophon; mais c'est surtout dans les environs de Sardes qu'on rencontre un nombre prodigieux de ces monuments. On en remarque sur toutes les avenues qui y conduisent; et à une lieue et demie (***) au nord-est de la ville, au-delà de l'Hermus, s'élève une montagne dont la surface est couverte de ces monticules factices : les Turcs l'appellent *Bin-Tépé*, les mille Tombeaux. Cet emplacement était consacré aux sépultures des rois de Lydie, et des habitants les plus

(*) Ce tombeau est à 1 lieue (****) de Smyrne, près d'un bras du Mélès, qui prend sa source dans le mont Sipylus. Il a deux cents pas de diamètre; il est couvert de très-vieux oliviers et d'arbres fruitiers. Le propriétaire du terrain le fit ouvrir pour enlever les pierres du soubassement, et s'en servir à construire une métairie; mais quoiqu'elle fût assez considérable, on n'employa pas la trentième partie des pierres qui forment cette base immense, coupée par plusieurs galeries, et contenant un grand nombre de chambres. Au centre on trouva les débris d'un bûcher placé sur le sol naturel. *Note fournie par M. Cousinery.*

(**) Douze kilomètres. (***) Six kilom. (****) Quatre kilom.

distingués de leur capitale. L'on reconnaît encore facilement le tombeau d'Alyattes, père de Crésus; il est beaucoup plus grand que tous les autres, et offre les mêmes dimensions qui lui sont données par Hérodote (*).

Il y a très-peu de villes de l'Asie-Mineure qui ne conservent ainsi quelques tombeaux de leurs fondateurs ou de leurs souverains; les monuments d'un peuple originairement nomade, sans arts et presque sans civilisation, ont résisté plus long-temps que les somptueux édifices dont la richesse a provoqué la ruine, et dont plusieurs sont aujourd'hui entièrement effacés de la place où ils existaient avec tant d'éclat.

Les plus anciens de ces tombeaux sont aussi les plus simples, et ceux dont la structure a le plus de ressemblance avec celle des tombeaux scythes observés par M. Pallas. Ce sont des cônes de terre élevés avec assez d'art sur la place même qu'occupa le bûcher, et qui en contiennent les débris. Tels sont les monuments que nous retrouverons bientôt sur le rivage de l'Hellespont, et auxquels sont attachés des noms si célèbres; tels sont aussi la plupart de ceux qui ont été déjà reconnus dans la Thrace et dans le Péloponèse. Mais l'Asie, qui connut le luxe des édifices lorsque la Grèce était encore pauvre et sauvage, agrandit dans sa magnificence les usages que ses vainqueurs lui avaient apportés du nord. Les souverains de ces riches contrées voulurent distinguer

(*) Cl.and'er's travels in Asia Min. Ch. 78, p. 263.

leurs sépultures par une masse plus imposante, et y préparer des places à leurs familles entières. De là ces tombeaux gigantesques, ces montagnes soutenues par des voûtes intérieures, et qui pèsent encore sur leurs cendres.

Des communications multipliées avec l'Égypte et la Phénicie avaient introduit un mélange d'usages qu'il n'est pas impossible de discerner et de suivre, en remontant jusqu'à leur origine. Les Scythes répandus sur des surfaces qui dans leur immensité n'offrent pas une montagne, souvent à peine une pierre; où de la seule hauteur de son cheval, le voyageur étend et promène autour de lui la vue sur plusieurs lieues d'une verdure égale; où l'on distingue sur l'horizon le cavalier qu'on ne joindra que quelques heures après : toutes ces nations nomades, qui n'avaient pour demeures et pour édifices que de frêles chariots, ne pouvaient en effet imaginer d'autres monuments que des monticules formés de la terre de leurs déserts. Chez les Phéniciens et les Égyptiens, au contraire, l'ambition de la durée, caractère distinctif de leurs institutions, et surtout la nature du sol, avaient fait creuser les tombeaux dans la pierre des montagnes, ou construire, à l'aide des plus solides matériaux, les pyramides et les sarcophages qu'elles recélaient. Les princes de l'Asie, en conservant à leurs tombeaux la forme consacrée chez les Scythes leurs aïeux, adoptèrent ces idées de magnificence et de durée; ils élevèrent leurs sépultures sur des bases solidement construites en pierre;

et l'intérieur voûté, quelquefois divisé en plusieurs caveaux, soutint les terres amoncelées, sur lesquelles des arbustes et souvent de hauts pins ont pris naissance.

De ce dernier genre sont les tombeaux que l'on rencontre en arrivant à Pergame, et qui furent sans doute consacrés à quelques-uns des rois dont nous venons de parcourir rapidement l'histoire.

Le tombeau situé sur la droite est entouré d'un profond et large fossé destiné, dans l'origine, à en interdire l'approche. Cette masse se divise dans sa hauteur, et se termine en deux sommets bien distincts : circonstance particulière dont je ne connais point jusqu'à présent d'autre exemple : elle semble indiquer que ce monument appartient à deux morts illustres, et que leurs cendres y sont placées dans des caveaux séparés. Il est possible que ce soient celles de Philetærus et d'Eumènes son neveu. On sait qu'Attale Ier honora leur mémoire par des fêtes, des jeux, et par une sorte d'apothéose qui les plaçait, dans l'opinion, au rang des héros et des demi-dieux; il n'est donc pas invraisemblable qu'il leur ait fait élever ce monument remarquable par sa grandeur, et où il serait si intéressant de pénétrer; on y trouverait peut-être des inscriptions ou des médailles qui leveraient tous les doutes.

L'autre tombeau, également volumineux, n'a qu'un sommet; la pyramide de terre s'élève sur un mur circulaire d'environ quinze pieds (*) de hauteur,

(*) Cinq mètres.

et qui paraît avoir été revêtu de marbre. Du côté de la ville, dans ce soubassement, est une porte, entrée d'une galerie, qu'une galerie semblable coupe à angle droit. Au centre du monument était une voûte dont la clef s'est affaissée, et a ouvert un passage aux terres supérieures qui encombrent cette partie. A chaque extrémité des trois allées sont de petites salles carrées, où probablement avaient été placées les urnes cinéraires des princes et de leurs enfants. Un aga de Pergame ouvrit il y a trente ans ce tombeau, dans l'espoir d'y trouver des trésors, et fit sans doute fort peu de cas des objets curieux qu'il pouvait renfermer; la porte en fut murée quelque temps après par un chef prudent, qui craignit qu'on ne le soupçonna d'avoir été plus heureux, et de s'être enrichi aux dépens des rois de Pergame dont les ministres ottomans auraient pu réclamer la succession.

Dans les environs de la ville sont trois autres tombeaux bien moins grands, bien moins élevés que ceux-ci, et que la simplicité de leur construction fait juger plus anciens. Nous savons qu'on y voyait autrefois celui d'Augé, mère de Télèphe : « Le monument d'Augé existe encore à Pergame sur le Caïcus; c'est un tombeau de terre avec une base circulaire en pierres : sur ce monument est placée une figure de femme nue faite de bronze (*). » Peut-être les deux autres tombeaux étaient-ils honorés comme

(*) Καὶ νῦν ἔστι μὲν Αὔγης μνῆμα ἐν Περγάμῳ τῇ ὑπὲρ τοῦ Καΐκου, γῆς χῶμα, λίθου περιεχόμενον κρηπῖδι· ἔστι δὲ ἐν τῷ μνήματι ἐπίθημα Χαλκοῦν πεποιημένον, γυνὴ γυμνή, Pausan. Lib. VIII, cap. 4.

contenant les restes des héros Pergamus et Eurypyle, dont les images devinrent le type de quelques monnoies de Pergame sous les empereurs romains. Ce genre d'hommages rendus aux fondateurs auxquels on avait élevé des monuments, était d'un usage assez commun en Asie. Pellerin et Eckel en fournissent plusieurs preuves.

La situation de Pergame a quelque ressemblance avec celle d'Athènes. Dans l'une et l'autre de ces villes, une citadelle construite sur une hauteur, et couronnée par un temple de Minerve, domine la plaine, enrichie de monuments : dans toutes les deux une faible rivière fournit des eaux trop peu abondantes ; et le port où s'embarquent les productions de chaque contrée est à quelque distance de la ville, avec cette seule différence, que Pergame est plus éloignée d'Elæa, qu'Athènes ne l'est du Pyrée.

Le palais du maître actuel de Pergame est le premier édifice que l'on trouve en arrivant, et quoiqu'il ne réponde pas à l'extrême opulence du possesseur, il est cependant vaste et imposant ; ses avenues sans défenses annoncent la sécurité, et l'on sait gré à celui qui l'habite de pouvoir jouir sans crainte de cette belle plaine couverte de moissons et d'arbustes fleuris ; de n'être pas réduit à s'emprisonner sur le sommet d'une montagne aride, où ses prédécesseurs cherchaient, entourés d'une garde formidable, un asile contre les dangers de leur puissance.

Plusieurs sentiers conduisent jusqu'au sommet de la montagne et à l'enceinte de la forteresse, dont

l'intérieur est rempli des plus riches débris. On reconnaît facilement ceux du temple de Minerve victorieuse, ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, légende d'un grand nombre de médailles que l'on trouve souvent à Pergame, et que l'on a jusqu'à présent cru appartenir à Athènes. Ce temple n'est pas vaste, mais tous ses vestiges portent l'empreinte du plus beau style; ses chapiteaux corinthiens, ainsi que la précieuse exécution de tous les ornements, attestent qu'il fut élevé à la plus brillante époque des arts. Pour en assurer la solidité, on ne se contenta point d'écrêter le sommet de la montagne, on soutint le talus du terrain par un mur de terrasse construit avec d'énormes blocs de granit; et c'est sur cette masse indestructible que s'offrait à tous les regards le temple de la divinité tutélaire. Dans cette même citadelle existent encore plusieurs belles citernes de construction antique, souvent réparées, et presque toujours entretenues pour les besoins des soldats de tant de nations, qui, depuis le petit-fils d'Achille jusqu'à nous, ont successivement gardé ce poste important.

En descendant de la citadelle je laissai à ma gauche les ruines d'un édifice, et, me rapprochant du premier mur antique et flanqué de tours, je me trouvai sur une vaste terrasse qui forme une saillie soutenue par le revêtement le plus solide; des contre-forts l'appuient dans toute sa hauteur. Sur cette place, qui offre quelque ressemblance avec le Pnyx d'Athènes, sont des débris de colonnes; mais on ne pourrait former que des conjectures vagues et ha-

sardées sur le monument auquel elles appartenaient. Cette première enceinte indique l'étendue qu'avait la forteresse lorsque Lysimaque en confia la garde à Philetærus. Depuis, ses opulents successeurs bâtirent plus bas, sur la pente de la montagne, leurs somptueux palais, et une seconde muraille forma une nouvelle enceinte. Nous retrouverons bientôt dans Alexandria-Troas, des accroissements successifs qui ont une origine semblable. De quel intérêt ne seraient pas des fouilles faites à Pergame, parmi ces amas de belles ruines, et dans ces fondements qui, peut-être, recèlent des voûtes ignorées et des souterrains fermés depuis tant de siècles! Un long aquéduc portait dans le palais les eaux du Cetius, prises à une hauteur égale dans le ravin par lequel elles descendent, pour aller se jeter dans le Caïcus, à une petite lieue (*) vers le sud-est.

Hors de la citadelle on rencontre les ruines d'un temple et celles d'un grand édifice. L'on peut présumer, d'après un fragment sur lequel se lisent les lettres ΠΡΥΤ..., que c'est le Prytanée où s'assemblaient les magistrats civils et sacrés, qui, au commencement de chaque année, étaient renouvelés par le peuple, et présidés par le stratège, Στρατηγὸς.

Mais les restes du temple d'Esculape appellent la curiosité du voyageur. Ce monument fut dans son origine placé sur le bord du Selinus : lorsque dans les siècles suivants on voulut lui donner plus demagnificence et plus d'étendue, on imagina de couvrir

(*) Quatre kilomètres.

le lit du fleuve par une superbe esplanade ou terrasse carrée, sous laquelle deux longs canaux voûtés en briques donnent aujourd'hui encore un double passage aux eaux du Selinus : elle était enfermée entre des murailles ornées de niches et de colonnes dont on reconnaît des parties au milieu des maisons et des jardins qui les recouvrent. Cette place était le *temenos*, l'enceinte sacrée, que l'on pratiquait autour de la plupart des temples ; et il est à remarquer que celle-ci ressemble beaucoup à l'enceinte du temple d'Epidaure, que les rois de Pergame voulurent peut-être imiter.

En avant de cet édifice, et des deux côtés de la façade, sont les restes de deux monuments circulaires, construits en pierres égales et cubiques, jointes sans ciment ; ces rotondes ont environ trente pieds (*) de diamètre et soixante-dix pieds (**) de hauteur : elles conservent des restes de frises richement ornées en marbre blanc. Peut-être étaient-elles consacrées à la déesse Hygie et à Télesphore ; ces enfants d'Esculape étaient en grande vénération chez les habitants de Pergame, qui les ont souvent représentés sur leurs monnoies.

Les rotondes, qui sont certainement de construction antique, ont été conservées, tandis que le temple, renversé, puis rebâti en briques sous le Bas-Empire, et consacré à S. Jean l'évangéliste, a été détruit une seconde fois. Les belles colonnes de granit dont il était orné, qui décorèrent ensuite l'inté-

(*) Neuf mètres 75 cent. (**) Environ 23 mètres.

rieur de l'église chrétienne, ont été portées à Constantinople dans la mosquée du sultan Achmet, à l'exception de quelques fûts brisés et de plusieurs tronçons qui se voient encore à Pergame. Près du temple d'Esculape, et sur le bord septentrional de la plate-forme qui le porte, était un autre édifice dont les débris sont enclavés dans les murs du Bazar. C'était probablement le temple de Jupiter Nicéphore, le *Nikephorion*, dont la façade s'avançait sur la place, et dont l'extrémité opposée était attenante à un bois consacré au dieu, lequel fut brûlé par Philippe lorsque ce prince fit sans succès le siége de Pergame.

En remontant le Selinus on trouve un pont antique, et plus loin les ruines d'un immense édifice qui peut avoir été le gymnase; des médailles frappées à Pergame en l'honneur d'Auguste, portent le nom d'un gymnasiarque.

Si après avoir examiné ces ruines on descend vers le sud, on arrive sur l'emplacement d'un stade très-reconnaissable, quoique son intérieur soit embarrassé de maisons et de jardins. En face est un théâtre en partie conservé; on n'a cessé d'en arracher les pierres que l'on pouvait facilement transporter, mais il en reste un grand nombre que leur pesanteur a préservées. A gauche et à quelques toises de distance, est une superbe porte sous laquelle on passait pour se rendre à l'amphithéâtre. Ce monument, semblable à un arc de triomphe, n'avait pas encore entièrement succombé; les marbres qui jadis

l'enrichissaient, avaient été tous détruits; l'entablement s'était détaché; et la voûte, fendue par un tremblement de terre, semblait, peut-être depuis plusieurs siècles, prête à s'écrouler à chaque instant.

Les soins que je donnais à mes compagnons de voyage, tous dangereusement malades, ne me permirent point de dessiner cette ruine imposante, dont le souvenir m'a toujours laissé des regrets.

PLANCHES 2 ET 3.

Ruines d'un Gymnase. Restes de l'Amphithéâtre de Pergame.

Ces deux dessins sont les seuls que j'aie pu faire à Pergame, où un artiste trouverait encore bien des aspects dignes de son crayon, et un antiquaire de fréquentes occasions de recherches, jusqu'à présent trop négligées par les voyageurs.

La planche seconde est une fabrique dessinée dans les ruines que je suppose, à la vérité sur une simple conjecture, être celle d'un gymnase.

La planche troisième offre les restes d'un amphithéâtre : il est construit dans une vallée fort étroite, et les deux parties circulaires qui le composent sont creusées sur les deux pentes respectives. Un soubassement élevé de chaque côté dans le ravin, réunit les deux théâtres, et complète cette enceinte ovale. Un petit ruisseau la traverse aujourd'hui : je pense que son cours était autrefois dirigé dans un canal

souterrain ; et très-probablement M. Dallaway se trompe, en supposant qu'on en rassemblait quelquefois les eaux dans l'amphithéâtre, pour y donner le spectacle d'une naumachie. Cette supposition, au reste, n'est de sa part qu'une conjecture assez excusable (*).

Il serait plus difficile de justifier ce voyageur, lorsqu'il établit avec une parfaite confiance, que l'on n'honorait point à Pergame Esculape, comme les autres divinités, par des fêtes et des jeux, mais seulement par l'étude et la pratique de la médecine. Ce dernier culte eût sans doute été plus utile aux malades, mais peut-être leur eût-il inspiré moins de confiance ; et le docteur Dallaway, médecin, aurait pu savoir que partout où Esculape était honoré on célébrait des fêtes qui portaient son nom. Les honneurs qui lui étaient rendus ne nuisaient point aux études ; tous ceux qui cultivaient cette science avec le plus d'ardeur, croyaient en même temps à l'intervention du dieu de la médecine : Galien lui-même, né à Pergame au second siècle de notre ère, ne fut pas supérieur à ces idées superstitieuses ; il nous apprend qu'il s'était guéri par les remèdes qu'Esculape lui avait révélés dans un songe. Cet homme célèbre n'en est pas moins le seul que la postérité ait osé placer à côté d'Hippocrate. Celui-ci, doué au suprême degré du génie de l'observation, avait été l'oracle et presque le créateur d'une science qui,

(*) Constantinople Ancient and. Modern, etc., by James Dallaway, Chaplain and Physician of the British Embassy to the Porte. London 1797.

malgré les grandes découvertes des modernes, se glorifie encore de tous les principes qu'il a posés; mais l'art de guérir nos maux, de les soulager, ou du moins d'en faire espérer le soulagement, n'avait pu échapper aux bizarres subtilités d'une foule de novateurs : de là cette nuée de sectes qui, sous le nom d'empyriques, de dogmatiques, de méthodiques, d'épisynthétiques, d'éclectiques, de pneumatiques, se combattaient sans cesse avec acharnement, s'écartant toujours de la véritable route. Galien s'efforça de les y ramener : on lui doit d'avoir remis en honneur la doctrine d'Hippocrate, et fait sentir le ridicule de ces vains systèmes. Il est vrai qu'un amour-propre sans mesure, qui lui suscita de nombreuses haines, l'égara plus d'une fois, et l'exposa à quelques-uns des reproches qu'il prodiguait avec tant d'amertume : toutefois son nom survit à toutes ces sectes dont les noms sont à peine connus, et ses ouvrages seront long-temps encore médités avec fruit. Né d'un père qui avait cultivé les sciences et les arts, il se livra avec ardeur, non-seulement à l'étude de la médecine, mais aussi à celle de toutes les parties de la philosophie et des belles-lettres. Il voyagea pour accroître et fortifier son instruction : il s'arrêta quelque temps à Alexandrie, fit un séjour de quatre ans à Rome, d'où la jalousie des médecins l'obligea de s'éloigner; il y revint ensuite, attiré par l'empereur Marc-Aurèle; ce fut là qu'il composa la plupart de ses ouvrages, dont le style est pur, facile, et quelquefois plus élégant que ne

semble l'exiger le sujet. Sa fécondité est à peine croyable. Il composa plus de cinq cents traités sur des objets de médecine, plus de deux cents sur la géométrie et la grammaire; et pour se rendre compte à lui-même de ses travaux, il fit en deux volumes le catalogue raisonné de ses nombreuses productions : il en périt à Rome une grande partie dans un incendie; et ce malheur a réduit pour nous les écrits de Galien, à six volumes in-folio.

On ne peut quitter Pergame sans admirer l'état florissant de cette contrée, ces belles cultures, ce grand nombre de villages où règne l'ordre le plus étonnant, où tout annonce l'aisance et l'industrie. La nature a prodigué ses dons, il est vrai, à cet heureux pays; mais au milieu d'un empire où tous les ressorts de l'administration sont relâchés, où le despotisme qui échappe au souverain est saisi par quiconque peut soudoyer quelques soldats, comment des provinces entières sont-elles ainsi soustraites aux malheurs de l'anarchie, et présentent-elles le spectacle de l'abondance et du bonheur? La population s'y est accrue de tous ceux qui, en d'autres provinces de l'empire, ont pu fuir l'oppression ou la misère. Déjà quarante mille habitants de l'Attique et du Péloponèse ont quitté successivement leur terre natale, pour venir former des établissements sur cette côte qui depuis tant de siècles reçoit des colonies de la Grèce; et tous y prospèrent sous la protection et les lois d'une famille devenue, en peu d'années, une véritable puissance.

Il y a environ soixante ans que, du sein des troubles qui désolaient presque toute l'Asie-Mineure, Cara-Osman, simple soldat d'un ancien aga, parvint à se faire un parti, à former une armée; il s'empara de Pergame, et bientôt de toute la province, fit trembler et soumit les agas voisins, et périt, malgré tant de succès, par ordre de la Porte: mais la puissance de cet audacieux aventurier lui survécut; ses richesses ne furent point perdues pour ses enfants; ils les employèrent à se ménager d'utiles protecteurs, et le frère de Cara-Osman acheta, de ministres ottomans, l'agalik de Pergame.

Depuis ce moment, cette famille remarquable par l'union de ses membres, et qui compte maintenant vingt-cinq chefs soumis au plus âgé d'entre eux, profitant des malheurs de quelques autres contrées, a su en attirer les habitants dans ses possessions; elle s'agrandit de jour en jour, et forme un corps puissant que la Porte redoute, et que toute l'Asie-Mineure chérit.

Hadgi-Omer-Aga, frère de Cara-Osman, vieillard octogénaire, préside le conseil de famille dont les membres, répandus sur leurs vastes domaines, se rassemblent souvent près de lui, et lui rendent hommage comme à leur chef suprême. Ce vieillard est un nouveau souverain de Pergame: c'est un de ces anciens patriarches dont le pouvoir paternel fut, dit-on, l'origine et la première image de la royauté; et si cette famille, qui augmente sans cesse ses possessions et accumule des trésors, continue à donner le

spectacle d'une union si rare, il est difficile de calculer ce que peut devenir une puissance d'un genre si particulier.

Déjà les Cara-Osmanides ont rangé sous leur influence les agas et les grands propriétaires des provinces voisines, moins encore par les armes que par la persuasion et par le sentiment de leurs communs intérêts. Avertis et favorisés par les premiers symptômes de la dissolution dont l'état est menacé, mais sans se déclarer rebelles au chef de l'empire et de la religion, ils ont formé une ligue en faveur du bon ordre et de la tranquillité. Les mêmes principes, les mêmes formes d'administration, régissent tous les pays qui leur sont soumis. Ils ont leurs propres domaines, qu'ils font cultiver, et n'exigent de leurs vassaux, pour unique redevance, que la dîme en nature au moment de la récolte. Déjà le pouvoir de cette famille s'étend dans les deux Mysies, dans toute l'Éolide, et sur une grande partie de l'Ionie; chaque jour il fait de nouveaux progrès et reçoit de nouvelles actions de grâces. Plusieurs fois, lorsque Smyrne était menacée par les excès de la milice, ou par des troubles intérieurs, on a vu un des enfants de Cara-Osman y entrer avec une force imposante, soutenir le gouverneur Ottoman, punir les coupables, assurer le repos public, et rendre la sécurité aux habitants, ainsi qu'au commerce étranger.

Deux fois par semaine il part de Smyrne plusieurs mulets chargés de piastres, qu'expédient les négociants pour acheter les soies et les cotons qui se re-

cueillent dans les divers domaines des Cara-Osmanides. On paie d'avance ces productions, pour ne les recevoir souvent que plusieurs mois après : jamais il n'y a eu de mécomptes, jamais de contestations : un seul soldat connu pour appartenir à des maîtres qui savent si bien se faire respecter, accompagne et conduit à l'abri de toute insulte ces convois d'argent, soit à Pergame, soit dans les plaines de Magnésie, et jusque dans l'intérieur des monts Taurus. L'on ne peut que souhaiter de nouveaux succès à une famille qui, après avoir conquis par le courage une autorité utile à tous, sait la conserver par la modération, et jusqu'à présent en a fait bénir la justice.

Explication de la Vignette placée à la tête de ce Chapitre (*).

Alexandre peut être regardé comme le premier fondateur du royaume des Attalides, puisque cette contrée fit partie de ses conquêtes, et devint après lui le partage de ses généraux. La Vignette offre le buste de ce héros, placé dans le Muséum de Paris. Il fut déterré par les soins du chevalier d'Azara, avec seize autres têtes d'hommes célèbres, dans les jardins de la famille des Pisons, dont l'emplacement s'appelle encore *i Pisoni* : c'est la seule tête connue d'Alexandre qui porte un véritable caractère d'authenticité; l'inscription ne permet point de douter que ce ne soit lui que l'artiste a représenté, et que cet ouvrage ne soit

(*) Voir IIe partie de l'Atlas, cette vignette après la planche 16.

une de ces copies que les statuaires grecs multipliaient pour satisfaire le goût des Romains. Lorsque le luxe eut fait de si rapides progrès sous les premiers empereurs, tous les grands, passionnés pour les arts et pour la littérature grecque, se plurent à orner leurs bibliothèques, les vestibules de leurs palais et leurs jardins, de statues et de bustes des hommes illustres en tous genres. Il s'établit à Athènes de nombreux ateliers où l'on répétait les mêmes figures, où l'on multipliait d'excellentes copies des productions les plus célèbres du ciseau grec, et ces ouvrages étaient devenus une branche de commerce. On se permit même de composer à plaisir les images d'un grand nombre de princes, de poètes et de philosophes dont il ne restait aucuns modèles originaux ; et ces fictions, adoptées et sans cesse renouvelées, acquirent, par le temps et l'habitude qui peuvent tout, à peu près les mêmes droits que la vérité.

Cette remarque, au reste, n'est pas applicable au buste d'Alexandre récemment découvert. Si l'*omicron* carré employé dans l'inscription prouve incontestablement que ce marbre ne peut guère être d'une date plus ancienne que le siècle d'Auguste, époque à laquelle une semblable forme de caractère commença à être en usage, il n'en est pas moins très-probable que ce buste fut alors exécuté d'après un ouvrage contemporain d'Alexandre : peut-être est-ce la copie d'un de ces nombreux portraits confiés aux talents de Lysippe et de Praxitèle ; leurs ouvrages

existaient encore à l'époque qu'indique l'inscription; et les traits du héros macédonien, fidèlement transmis à un peuple qui se plaisait à rendre hommage à ses grands-hommes, étaient alors aussi connus, aussi protégés par la gloire nationale, que le seront encore long-temps les images de Henri IV et de Louis XIV, soustraites aux fureurs qui ont essayé de les anéantir.

Cependant si l'on jugeait le buste d'Alexandre d'après l'état où il se trouve aujourd'hui, on aurait peine à admettre que ce fût la copie exacte d'un ouvrage des plus beaux temps de la Grèce; mais en l'examinant attentivement, on reconnaît que la surface en a été détruite par l'action corrosive des terres dans lesquelles il est resté enfoui pendant douze siècles au moins; que par conséquent il a perdu ses véritables formes, et n'offre plus qu'une image très-imparfaite de ce qu'il fut autrefois. On ne saurait douter que ce marbre ne soit amoindri de plusieurs lignes sur toute sa surface, lorsqu'on y remarque des points plus durs, des espèces de clous d'une matière pyriteuse, qui se trouvent toujours dans le marbre pantélique, et qui, résistant mieux que les parties qui les entourent, restent comme des témoins du changement qu'a éprouvé la totalité du marbre. Les bas-reliefs du temple de Minerve m'ont depuis long-temps donné lieu de faire cette observation: elle démontre que plusieurs de ces précieux monuments ont perdu par l'action destructive de l'air atmosphérique, leur première surface, mais en général assez également pour que les formes n'y soient

que légèrement altérées. L'influence des sels que contiennent les terres est bien plus active que celle de l'air : les substances qui recouvraient le buste d'Alexandre ont donc pu être de nature à lui enlever les finesses et presque tout le mérite de l'exécution.

A côté de ce buste, j'ai fait graver une médaille de bronze offrant la tête d'Alexandre, mais elle est fort postérieure à son siècle, et porte sur le revers, avec un cavalier, ces mots : ΚΟΙΟΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ Β. *la communauté des Macédoniens, de la seconde province.* Ce ne fut qu'à l'époque du règne de Caracalla, que la Macédoine replaça sur ses monnoies la tête du plus grand de ses rois, moins par respect pour sa mémoire, que par adulation envers un empereur qui, dans sa démence, prétendait s'assimiler au vainqueur de Darius. Les médailles frappées à cette époque sont les seules qui présentent, de l'aveu de tous les antiquaires, l'image d'Alexandre, car il est encore incertain si les médailles frappées sous le règne même de ce prince, offrent réellement ses traits. Les uns croient les y reconnaître, tandis que les autres y voient un Hercule encore jeune. Quant aux médailles d'or, la question paraît décidée; et l'on convient assez généralement que toutes offrent la tête de Minerve.

Sur deux petites médailles, l'une d'or, l'autre d'argent, est la tête d'Alexandre avec la corne d'Ammon; la première a excité les soupçons de quelques antiquaires; si elle n'est pas fausse, elle paraît au moins, par la nature du travail, être bien

postérieure au siècle de ce prince. La seconde est plus ancienne et d'une plus belle exécution.

Le beau médaillon d'argent, dont le revers porte le nom de Lysimaque, devient aujourd'hui un problême numismatique que j'exposerai sans oser le décider. Les uns regardent cette tête coiffée avec le bandeau et les cornes d'Ammon, comme étant celle de Lysimaque, tandis que d'autres antiquaires y reconnaissent la tête d'Alexandre lui-même, auquel cet hommage fut, selon eux, rendu long-temps par les dynasties de souverains qui lui devaient leurs couronnes. Cette opinion n'est pas nouvelle; c'est celle de Jean Faber, et de Nonius, qui a si savamment commenté les médailles gravées par Goltzius; elle a été adoptée par Spanheim; elle est aujourd'hui renouvelée par M. Cousinery, ancien consul de France dans le Levant, qui a profité d'un séjour de vingt ans en Macédoine, pour recueillir une précieuse collection de médailles, et acquérir de vraies et solides connaissances. Il prépare un ouvrage dans lequel il cherche à prouver que les têtes coiffées avec une peau de lion ou avec les cornes d'Ammon, et qu'on a cru jusqu'à présent offrir les traits de Lysimaque, parce que son nom se lit au revers des médailles, sont toutes des têtes d'Alexandre plus ou moins ressemblantes, suivant le degré de talent de l'artiste. Cet usage de placer sur les monnoies l'image des fondateurs, aurait donc, dans cette supposition, fait partie du culte que l'on rendait à leur mémoire; et il en résulterait que les successeurs immédiats d'A-

lexandre ne se firent point représenter sur les monnoies. On rend cette opinion assez plausible, en observant que les généraux d'Alexandre ne prirent le titre de rois que plusieurs années après la mort de ce prince; que jusque-là, fidèles, au moins en apparence, à sa mémoire, ils s'étaient toujours nommés ses lieutenants. Lysimaque était déjà âgé lorsqu'il ne craignit plus de ceindre la couronne; et cependant ce sont les traits d'un jeune homme que retracent les médailles sur lesquelles on lit son nom. Les cornes de bélier ne sont-elles pas d'ailleurs un attribut distinctif du héros qui alla consulter l'oracle de Jupiter-Ammon, et s'y fit reconnaître pour son fils? Je ne dois pas, au reste, dissimuler que les preuves dont on appuie ces idées n'ont pas pleinement convaincu M. Visconti, et que par conséquent il est prudent de regarder cette question comme encore indécise.

Sur l'autre côté de la vignette sont trois beaux médaillons d'argent; le premier offre une tête dont l'embonpoint rappelle l'accident que Philetærus avait éprouvé dans son enfance : au revers est une victoire couronnant le nom de *Philetairos*. Cette tête couronnée de lauriers est d'une grande ressemblance avec la seconde médaille, évidemment du même prince; et quant à la troisième, il est assez vraisemblable que c'est la tête d'Eumènes qui partagea avec son oncle les honneurs qu'Attale Ier paraît avoir décernés aux fondateurs de sa puissance. S'il

est vrai que tous les princes de cette dynastie aient eu pour les auteurs de leur fortune le même respect, et qu'ils les aient toujours représentés sur leurs monnoies, on y chercherait vainement leurs propres images (*).

PLANCHE 4.

Vase de marbre blanc encore existant à Pergame.

Cette planche représente un grand vase de marbre blanc, orné d'un bas-relief circulaire, sur lequel on voit des cavaliers courant avec des torches allumées. Autour du dessin de ce monument, j'ai placé les médailles analogues au même sujet : ce rapprochement les explique mieux que n'avaient pu faire de savants antiquaires, et fournira une nouvelle preuve de la sagacité de M. Visconti, qui avait déjà présumé que les centaures doivent faire allusion à

(*) Eckel a reconnu cette difficulté sans en trouver la solution. Il avait été trop frappé de quelques différences qui se remarquent entre plusieurs têtes sur des médailles portant toutes le mot *Philetairos*, et il pensait que ces têtes étaient celles des successeurs de Philetærus : cependant il désespérait de pouvoir jamais les distinguer et les appliquer à aucun de ces princes en particulier. Pour donner une raison du mot *Philetairos*, qui se lit sur ces médailles, Eckel suppose que tous les princes de cette dynastie conservèrent le nom du fondateur de leur trône, ainsi que les Ptolemées en Egypte et les Arsaces chez les Parthes : cette idée n'est appuyée d'aucune preuve, et l'histoire ne désigne jamais les rois de Pergame que par leurs noms personnels.

Doct. num. veter. T. II, p. 473.

des courses de chevaux (*). Spanheim avait essayé d'expliquer le grand médaillon sur lequel Esculape est représenté dans un char traîné par des centaures; mais il n'avait point deviné l'usage auquel ils faisaient allusion (**); il avait vainement recherché tous les rapports qui peuvent exister entre les centaures et Esculape, ou son père Apollon, quoiqu'il sût par un passage de l'orateur Aristide, que l'on faisait usage de flambeaux dans les fêtes d'Esculape, nommées *Asclépieia* (***); que ce dieu était appelé

(*) Mus. Pio-Clem. Tom. I, p. 94.

(**) Spanhemii Epist. IV, ad Andr. Morellium, ad finem specim. univ. rei Numar. Andr. Morellii. Lips. 1695, in-8°.

(***) L'orateur, ou plutôt le sophiste Aristide, né en Mysie, a laissé cinq discours, tous relatifs au culte d'Esculape, aux cérémonies usitées dans le temple de Pergame, et aux songes par lesquels le dieu lui indiquait les moyens de recouvrer sa santé. Aristide commençait son sixième discours sur l'incontestable efficacité de ces remèdes, lorsque la mort le surprit. Il nous apprend lui-même qu'il était fils du grand-prêtre de Jupiter chez les Mysiens: et comme cette charge était héréditaire, on peut en conclure qu'il descendait de ce chef de brigands nommé Cléon, dont les excès servirent d'abord l'ambition d'Antoine, puis celle d'Auguste, auquel il se dévoua dès que la bataille d'Actium eut décidé le sort du monde. Antoine avait déjà donné à Cléon de riches domaines, pour le récompenser d'avoir pillé le reste de la province. Auguste crut devoir ménager les partis dont, après de si cruelles dissensions, la fureur n'était que comprimée, et voulut rassurer par un exemple encourageant, tous les coupables qui auraient pu craindre le retour trop prompt de quelques idées de justice. Il accorda de nouveaux bienfaits à celui qui s'était rendu le plus célèbre par ses crimes, son audace et ses succès; il ajouta aux possessions dont Cléon s'était déjà emparé, et en fit, dit Strabon, une véritable puissance. Mais ce qui peut surprendre davantage, il le nomma grand-prêtre de Jupiter, dignité suprême chez les Mysiens, et qui le constituait chef de la religion. Cet étrange pontife ne se piqua guère d'adopter les mœurs et la décence de son nouvel état: il in-

ὁ δᾳδοῦχος, le porte-flambeau, et les torches qui entouraient la statue, Φρυκτοὶ φίλιοι, les torches amies; cependant il n'avait point soupçonné que l'on célébrât dans ces fêtes des jeux équestres, que l'on y courût avec des torches allumées, et que les centaures en fussent le symbole.

M. Visconti, en faisant connaître une autre médaille dont le revers offre un vase soutenu par des centaures ayant des aîles de papillon, jugea qu'ils étaient destinés à figurer les génies des jeux équestres. Le superbe vase de Pergame vérifie et complète cette idée. Il n'y a plus de doute que dans les fêtes d'Esculape à Pergame il n'y eût de ces jeux équestres où l'on courait une torche à la main. Un passage de Platon atteste que les courses avec des flambeaux avaient commencé de son temps à se faire à cheval (*); jusque-là elles ne se faisaient qu'à pied; et du temps de Pausanias, telles étaient encore les courses en usage à Athènes dans les fêtes de Promethée (**). Les unes et les autres étaient

sulta le dieu jusque dans son temple, affecta d'y manger les viandes défendues, et viola les lois les plus révérées de l'institution religieuse qu'il présidait. Au reste, il ne jouit pas long-temps de ses honneurs, il mourut subitement des suites de son intempérance, à la grande gloire de Jupiter, auquel on attribua ce miracle de plus. Strab. Lib. XII, p. 574.

(*) Ἀφ' ἵππων, ἦν δ' ἐγώ; καινόν γε τοῦτο.

Plat. Rep. init. p. 328. Edit. Serrani.

Platon place parmi les interlocuteurs de ce dialogue, Socrate, qui mourut l'an 399 avant J.-C. Les courses à cheval ne commencèrent donc qu'à la fin du ve siècle avant notre ère. V. Meurs. Græcia feriata. Verb. Λαμπάς.

(**) Paus. Lib. I, cap. 30.

appelées Lampadephories, Λαμπαδηφορίαι, ou Lampadedromies, Λαμπαδηδρομίαι.

Le médaillon N° 1, sur lequel on voit deux centaures avec des torches, et traînant Esculape dans un char, offre cette légende :

ΕΠΙ ΣΤΡΑ. Α. ΤΥΛ. ΚΡΑΤΙΠΠΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗ. ΔΙΣ ΝΕΟΚΟΡΩΝ Β.

Sous le stratège Aulus Tullius Cratippus (monnoie) des Pergaméniens deux fois Néocores.

Spanheim a lu Atylius, mais ce nom romain ne s'écrit point par un Y; il faut donc séparer l'A, et lire Tullius.

L'autre médaillon, N° 2, sur lequel sont représentés des centaures éclairant la statue d'Esculape, offre ces mots :

ЄΠΙ ΣΤΡΑ. ΠΑ. ΓΛΥΚΟΝΙΑΝΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ Β. ΝΕΩΚΟΡΩΝ.

Sous le stratège Pa.... (Paullus) Glyconianus. (monnoie) des Pergaméniens deux fois Néocores.

Cette médaille est au cabinet de la Bibliothèque; et elle a été dessinée avec d'autant plus de soin, que la légende donne lieu à quelques remarques. L'Є rond y est employé en même temps que l'E carré, et le mot Glyconianus semblerait exiger un Ω à la place de l'O. Il est cependant difficile d'attribuer ces particularités à l'inadvertance du graveur qui exécutait un ouvrage important par son volume et par la recherche du travail.

Les autres médailles que j'ai rapprochées du beau vase de Pergame, vont jeter quelque jour sur l'ori-

gine et la destination de ce monument. Au revers d'une médaille d'Auguste, N° 3, frappée à Pergame, on voit un vase avec un pied, forme qui paraît avoir été la plus anciennement adoptée. Autour de la tête sont ces mots :

ΣΕΒΑΣΤΩΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΒΟΥΛΑΙΩ.

A Auguste César de bon conseil.

Sur le revers,

Μ. ΦΟΥΡΙΟΣ ΙΕΡΕΥΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΩΝ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ.

M. Furius, prêtre et gymnasiarque, (monnoie) des Pergaméniens.

On est autorisé à croire que ce vase était particulièrement consacré au dieu de la médecine; qu'il était devenu un symbole caractéristique du culte qu'on lui rendait dans cette partie de l'Asie, car il se retrouve également sur une médaille de Pruse sur l'Hypius, ville de Bithynie, N° 4, et sur celle-ci le pied du vase est entouré de deux serpents qui cherchent à y boire. Cette médaille, tirée du cabinet de M. Tochon, présente d'un côté la tête de l'empereur Diaduménien, autour de laquelle on lit :

Α. ΔΙΑΔΟΥΜЄΝΙΑΝΟC.

Antonin Diaduménien.

Et sur le revers, autour du vase,

ΠΡΟΥCΙЄΩΝ ΠΡΟC ΥΠΙΩ.

(Monnoie) des Prusiens sur l'Hypius.

Les vases consacrés à Esculape devinrent le symbole des jeux célébrés en l'honneur de ce dieu, et

probablement furent aussi les prix destinés aux vainqueurs : on les trouve sur des médailles frappées à l'occasion de ces jeux, mais avec une forme différente de celle que nous venons de remarquer, sans pied, et presque semblable au beau vase de marbre qui existe encore à Pergame, et qui du temple d'Esculape a passé dans un bain turc.

Le revers d'un de ces médaillons, N° 5, offre une table sur laquelle sont posées deux urnes rondes contenant des palmes. Au milieu, dans une couronne de lauriers, se lit le mot ΟΛΥΜΠΙΑ, qui signifie ici, jeux olympiens. On donnait d'abord ce nom aux seules fêtes de Jupiter ; mais dans la suite on l'appliqua aux fêtes célébrées en l'honneur des empereurs, qu'on assimilait ainsi au père des dieux ; et probablement l'on se plaignit de ne pouvoir dire mieux encore : on accusa la pauvreté de la langue, dont les expressions restaient si loin des sentiments d'amour et d'admiration qu'inspiraient les gardes prétoriennes pour ceux à qui elles venaient de vendre le trône.

Sur le revers de ce médaillon de Caracalla, on lit ces mots :

ЄΠΙ CΤΡ. ΙΟΥΛ. ΑΝΘΙΜΟΥ ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ.

Et au bas : ΠΡΩΤΩΝ ΤΡΙC ΝЄΩΚΟΡΩΝ.

Julius Anthimus étant stratège.

(Monnoie) de la ville de Pergame, première (de la contrée), et Néocore pour la troisième fois.

Le même type, avec de très-légères différences, se retrouve au revers d'un médaillon de Valérien, N° 6.

On lit autour : ЄΠΙ C. ΑΥΡ. ΔΑΜΑ ΠЄΡΓΑΜΗΝΩΝ.

Et au bas, ΠΡΩΤΩΝ. Γ. ΝЄΩΚΟΡΩΝ.

Aurelius Dama étant stratège.

(Monnoie) de la ville de Pergame, la première (de la contrée), et Néocore pour la troisième fois.

Cette comparaison de plusieurs médailles de Pergame avec la forme du vase que nous y avons dessiné, ainsi que le sujet du bas-relief qui l'enrichit, autorisent donc à croire qu'il fut donné pour prix des jeux, ou consacré par le vainqueur. Rien ne contrarie la première de ces suppositions, puisque nous sommes assurés que l'on donnait souvent des objets de sculpture pour prix des jeux, ainsi que l'a prouvé M. Visconti (*).

On peut même, avec assez de vraisemblance, rapporter ce monument à l'époque où Caracalla fit quelque séjour à Pergame. Celui que la terreur appela, tant qu'il vécut, pieux, divin, et toujours auguste, venait de faire massacrer son frère dans les bras de

(*) Explication d'un bas-relief en l'honneur d'Alexandre, insérée dans l'examen critique des Historiens de ce conquérant, par M. de Sainte-Croix, pag. 777.

Parmi les marbres conservés à Oxford, on remarque un bas-relief avec une inscription qui apprend que cet ouvrage avait été donné comme prix gymnastique à Athénée, fils de Sarpedon d'Eleusis; il consacre ce bas-relief d'Hercule qu'il avait obtenu pour prix de sa victoire, ΑΠΟ ΤΗΣ ΕΝ ΕΛΕΥΣΙΝΙ ΝΙΚΗΣ. Marm. Oxon. n° XV.

l'infortunée qui leur avait à tous deux donné le jour (*). Géta, attaqué par des soldats que son assassin conduisait lui-même, s'était jeté dans le sein de sa mère, et la pressant, s'écriait : O ma mère, ma mère, vous qui m'avez donné la vie, sauvez-moi, ils vont m'égorger! Vainement elle le couvrit de son corps, et reçut le premier coup qu'on lui portait : elle le sentit poignarder; et baignée dans le sang d'un fils, n'eut que la faible consolation d'y avoir mêlé le sien. Ce ne fut pas assez pour Caracalla; il la força de dissimuler son désespoir, et de paraître heureuse de son malheur; il voulut qu'on remerciât les dieux de ce crime : il leur consacra dans un temple le fer qui avait servi sa fureur; et après avoir déclaré Géta ennemi de la patrie, il permit qu'on le plaçât dans le ciel, disant: « Qu'il soit au rang des immortels, « pourvu qu'il ne vive plus ». Atteint par le remords, ou plutôt tourmenté de cette sourde frénésie, tout à la fois le besoin et le supplice des tyrans, il crut être malade. Il imagina d'aller consulter le dieu de la médecine dans son temple de Pergame (**). Esculape y répandait ses bienfaits, et dévoilait par des songes mystérieux la nature des maladies, et le moyen de les guérir. L'empereur, resté seul maître du monde, fit célébrer des jeux asclépiens, donna des fêtes somptueuses, prodigua de riches offrandes; mais il ne reçut du dieu que d'inutiles avis contre

(*) Herodian. Lib. IV, cap. 4. Dion. Lib. LXXVII, cap. 2.

(**) Herodian. Lib. IV, cap. 8.

le mal qui le tourmentait : il quitta Pergame pour aller dans la Troade, où bientôt nous retrouverons des traces de son passage.

Nous avons vu renouveler de nos jours cette médecine surnaturelle, dont les mystères ne se dévoilent que dans un sommeil divin. Les miracles d'Esculape ont repris leurs droits antiques, et retrouvé des adorateurs plus fervents que jamais. Il existe des erreurs permanentes, toujours les mêmes, toujours en action, parce qu'elles flattent des intérêts et des passions de tous les moments. Il est d'autres erreurs qui, soumises aux dispositions accidentelles des esprits, ne reparaissent que de loin en loin : elles semblent décrire des orbites plus ou moins vastes, mais on ne doit jamais désespérer de leur retour, il ne s'agit que de les attendre.

PLANCHE 5.

Médailles de Pergame.

Cet ouvrage ayant pour objet de faire connaître l'état actuel de la Grèce et de tous les monuments qui s'y retrouvent encore, je n'ai pas dû négliger les médailles, dont l'histoire et la géographie reçoivent de si précieuses lumières. Après avoir recherché la position d'une ville célèbre, et reconnu les restes de ses édifices, on ne pourra voir sans intérêt les monnoies jadis frappées dans ces mêmes lieux, et dont les types rappellent presque toujours ou d'antiques souvenirs,

ou de grands événements, et des hommes illustres. La plupart de ces médailles ont été trouvées dans les décombres des villes auxquelles elles appartenaient, et concourent ainsi avec les inscriptions, sous ce rapport plus précieuses encore, à en constater l'emplacement. Je ferai connaître successivement un assez grand nombre de médailles inédites, et celles qui ont été déjà publiées seront dessinées et gravées avec plus d'exactitude et de précision qu'en général elles ne l'ont été jusqu'à présent.

Il existe un grand nombre de monnoies ou médailles de Pergame, et l'on y en trouve encore tous les jours. Leur exécution assez belle est une preuve de plus des progrès que les arts avaient faits dans cette ville long-temps si florissante.

N° 1. Cette médaille est la seule autonome, en argent, que l'on ait trouvée jusqu'à présent. Pellerin en a déjà publié une semblable frappée au même coin, mais la légende est plus complète sur celle-ci; elle appartient à M. d'Hermand, dont la collection est déjà fort riche. Cette petite médaille présente d'un côté une tête de jeune homme coiffée de la peau de lion. Quelques antiquaires la prennent pour la tête d'Hercule, d'autres pour celle d'Alexandre. Sur le revers est une Pallas, dont les jambes rapprochées et confondues se terminent en gaîne, mais qui du reste ressemble à la Minerve des médailles d'Illium. La ville de Pergame était aussi sous la protection de cette déesse, dont l'image se retrouve également sur les médailles des Philétaires.

N° 2. Cistophore sur lequel on voit, d'un côté la corbeille mystérieuse entourée d'une couronne de lierre, de l'autre, deux serpents autour d'un carquois; à côté est un dard, et dans le champ se remarquent plusieurs monogrammes formés, l'un des premières lettres du mot Pergame, l'autre, de la première syllabe du nom d'un magistrat, qui sans doute était alors Prytane. Les cistophores étaient ainsi appelés, parce que ces monnoies offrent toujours l'image de la cista ou corbeille d'où sort un serpent, emblême du culte de Bacchus. Les cistophores, Κιστοφόροι, étaient proprement ceux ou celles qui, dans les fêtes de Bacchus, de Cérès et de Proserpine, portaient sur leurs têtes des corbeilles. On contracta dans la suite l'habitude de désigner par le même nom des monnoies grecques sur lesquelles sont gravées ces corbeilles mystérieuses, et qui, frappées dans plusieurs grandes villes de l'Asie-Mineure, étaient toujours en argent, du même poids et au même titre.

Ces villes libres et indépendantes, mais unies par des rapports politiques et religieux, formaient une sorte de confédération, et leurs relations de commerce étaient à peu près les mêmes; elles sentirent l'utilité d'une monnoie uniforme pour simplifier et multiplier les transactions. La balance du commerce était nécessairement en faveur de ces riches contrées; leur numéraire s'accrut, se répandit dans l'Orient, et les cistophores y devinrent une monnoie généralement admise.

Quelques exemples conservés par l'histoire, peuvent faire juger combien les cistophores étaient devenus communs, pour une époque où les métaux étaient si peu abondants. Man. Acilius Glabrio, triomphant d'Antiochus-le-Grand et des Étoliens, fit porter parmi les dépouilles des vaincus, deux cent quarante-huit mille cistophores (*). Peu de temps après, L. Emilius Regillus ayant vaincu sur mer un des généraux de ce même Antiochus, rapporta cent trente-un mille cistophores; L. Cornélius Scipion en versa dans le trésor public trois cent trente-un mille sept cents après son expédition contre ce prince; et presque dans le même temps, C. Manlius Vulso en fit voir deux cent mille cinq cents dans son triomphe sur les Gallo-Grecs. Ces cistophores n'étaient, au reste, qu'une faible partie des richesses montrées au peuple par ses généraux triomphants, et ensuite déposées dans le trésor public. Des sommes considérables en d'autres monnoies, des lingots et des vases d'or et d'argent, les meubles les plus précieux, enfin tout ce qui pouvait éblouir la multitude, était exposé dans ces solennités : et lorsque les généraux offraient à l'état de tels produits des contributions, on peut bien supposer que les peuples vaincus en avaient payé davantage. Aussi Tite-Live rapporte-t-il à la première expédition d'Asie l'origine du luxe et de la corruption, qui firent dans Rome de si rapides progrès. « Ce fut, dit-il, cette armée qui apporta

(*) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 46, 48, 59; Lib. XXXIX, cap. 7.

dans la capitale un faste et des excès étrangers : on vit pour la première fois des lits ornés de bronze ; et nous reçûmes de l'Orient ces vêtements recherchés, ces tapis précieux, tant de riches étoffes, et ces tables, ces buffets qui parurent d'abord des meubles magnifiques. C'est alors que des musiciennes, des danseuses et tous les jeux des histrions furent introduits dans les festins : alors un repas devint une affaire importante et ruineuse : un cuisinier, chez nos pères le dernier des esclaves, fut porté à un prix immodéré, et vit mettre ses services au rang des arts : et cependant, ajoute l'historien, à peine était-ce là le germe du luxe monstrueux qui déprava les âges suivants (*). »

N° 3. Revers d'un grand médaillon de bronze de l'empereur Commode. Il offre une composition intéressante. Hercule, armé de son arc et de sa massue, regarde avec complaisance son fils Télèphe nourri par une biche : sur une roche voisine, l'aigle de Jupiter, les ailes déployées, indique la protection accordée au fils d'Hercule par le père des dieux : au bas on remarque un lézard dont il n'est pas si facile de donner l'explication. On lit autour du médaillon :

ΕΠΙ ΣΤΡ. ΔΙΟΔΩΡΟΥ,

Diodore étant stratège ;

Au bas, ΠΕΡΓΑΜΗΝ. Β. ΝΕΟΚΟ.

(Monnoie) des Pergaméniens, Néocores pour la seconde fois. (**)

(*) Tit. Liv. Lib. XXXIX, cap. 6.

(**) Doct. numm. vet. Tom. II, p. 468.

N° 4. Cistophore frappé à Pergame, autour duquel on lit la légende latine :

Q. METELLUS. PIUS. SCIPIO. IMPER.

Eckhel a prouvé avec une grande sagacité, que cette médaille fut frappée l'an de Rome 706, c'est-à-dire 48 ans avant J.-C., la même année où fut donnée la bataille de Pharsale (*).

N° 5. Médaille de bronze récemment découvrte : d'un côté la tête de Pallas; de l'autre un trophée avec ces mots : ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, de Minerve *porte-victoire*. Le monogramme placé auprès du trophée, autorise à croire que cette médaille est de Pergame, où d'ailleurs elle a été trouvée ; mais on ne doit cependant pas en conclure que toutes les médailles ressemblantes à celle-ci soient de la même ville, et qu'on ait toujours eu tort de les attribuer à celle d'Athènes, lorsqu'aucun monogramme ne les réclame. Minerve Nicéphore était également honorée à Athènes et à Pergame : les monnoies relatives au culte de cette déesse ont pu être à peu près semblables dans l'Attique et dans l'Éolide, et n'avoir même été que rarement distinguées par des signes particuliers. L'usage de ces signes ne paraît pas, en effet, avoir été constant à Pergame, puisque plusieurs des monnoies dédiées à Minerve, qu'on y a trouvées, ne portent aucun caractère distinctif. Quelques antiquaires pourront même objecter que

(*) Doct. numm. vet. Tom. IV, p. 361.

le monogramme $\overset{P}{\text{IIE}}$ n'est pas une preuve complète, puisqu'il se retrouve sur des médailles qui n'ont aucun rapport à Pergame, et qu'il peut indiquer, ou d'autres villes dont les noms commencent par les mêmes lettres, telles que Perinthe, Percote; ou des noms personnels, comme Périclès, Périandre, etc. Ces observations seraient motivées, mais bien rigoureuses; et l'on ne peut guère contester que notre médaille trouvée à Pergame n'appartienne à cette ville.

N° 6. Médaille de bronze; d'un côté, la tête de Pallas avec cette légende ΕΠΙ ΠΕΡΓΑΜΟΥ; c'est probablement le nom d'un magistrat : sur le revers est une victoire tenant une couronne; dans le champ on lit ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ, monnoie des Pergaméniens.

Cette médaille est, comme la précédente, relative au culte de Minerve Nicéphore.

N° 7. Médaille de bronze du cabinet de la reine Christine, déjà publiée par Spanheim (*). Elle présente d'un côté la tête du héros Eurypyle, ΕΥΡΥΠΥΛΟC ΗΡΩC. Ce fils de Télèphe fut tué devant Ilion, qu'il était venu secourir, animé par sa passion pour Cassandre, fille de Priam. Le revers offre la représentation, ou plutôt l'emblême du plus ancien temple de Vénus, à Paphos, où cette déesse était adorée sous la forme d'une pierre conique. Au-dessous on lit le mot ΠΑΦΙΑ.

Il est difficile d'expliquer le motif de ce rapprochement : pourrait-on le supposer destiné à rappe-

(*) De Præstant. numm. Tom. I, p. 505.

ler l'amour d'Eurypyle ; ou le culte de Vénus établi à Sardes, comme plusieurs médailles semblent le prouver, se serait-il étendu jusqu'à Pergame ? peut-être faut-il simplement l'attribuer à la dévotion particulière du magistrat qui fit frapper cette médaille. On lit autour ces mots :

ΕΠΙ CΤΡΑ. ΠΩΛΛΙΩΝΟC ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ;

Pollion étant stratège, (monnoie) des Perganéniens.

N° 8. Revers d'une médaille de Trajan, de la collection de M. Cousinery : quoiqu'un peu fruste, elle est précieuse, puisque c'est la seule sur laquelle on voit la figure et le nom du fleuve Caïcus : il coulait dans le territoire de Pergame et très-près de cette ville, où cette médaille a été trouvée ; c'est une raison qui paraît suffisante pour juger qu'elle y a été frappée.

N° 9. Médaille de bronze du cabinet impérial de Paris : d'un côté une tête d'homme avec une barbe, et ces mots : ΠΕΡΓΑΜΟC ΚΤΙCΤΗC. Pergamos, fondateur. De l'autre une Pallas debout, autour de laquelle on lit,

ΕΠΙ CΤΡΑΤΗΓΟΥ CΩΚΡΑΤΟΥC,

Sous le stratège Socrate.

N° 10. Médaille de bronze, sur laquelle on voit la tête de l'empereur Antonin-le-Pieux, avec ces mots :

ΑΥΤ. Τ. ΑΥ. ΑΔΡ. ΑΝΤΩΝΕΙΝΟC.

L'empereur Titus, Aurelius, Hadrianus, Antoninus.

Sur le revers est la figure d'Esculape appuyé sur

son bâton entouré d'un serpent. On y lit : ΕΠΙ CΤΡ. ΚΟΥΑΡΤΟΥ ΠΕΡΓ. Et dans le champ, ΤΟ Β.

Quartus étant stratège pour la seconde fois.
(Monnoie) des Pergaméniens.

N° 11. Médaille de bronze de l'impératrice Sabine, femme d'Hadrien. On lit autour de la tête : CΕΒΑCΤΗ CΑΒΕΙΝΑ, l'auguste Sabine.

Sur le revers est une femme voilée, avec ces mots :

ΚΟΡΩΝΙC Ε ΠΙCΤΡ ΠΩΛΛΙΩΝΟC.

Coronis, Pollion étant stratège.

Cette inscription prouve que la figure voilée est celle de Coronis, mère d'Esculape.

N° 12. Tête de l'empereur Commode, encore jeune, avec son nom ΚΩΜΜΟΔΟC. Sur le revers, Télesphore, fils d'Esculape, et divinité des convalescents, est représenté dans un petit temple, vêtu de son manteau qu'on appelait Cuculle, parce qu'il a un capuchon en forme de cornet.

On voit au musée de Paris un groupe d'Esculape et de Télesphore, dans lequel le jeune dieu est avec ce même habit, dont le capuchon se trouve rabattu sur ses épaules. Ce monument a été pris dans le château de Richelieu.

N° 13. Sur cette médaille de bronze est d'un côté une tête de vieillard ceinte de lauriers. Quelques antiquaires l'ont prise pour celle du héros Pergamus, parce qu'on lit au-dessous, ΕΠΙ ΠΕΡΓΑΜ. Mais nous avons déjà reconnu que Pergamos est ici un nom de magistrat. Cette tête est donc probablement

celle d'Esculape. Sur le revers est le bâton de ce dieu avec ces mots : ΑΣΚΛΗΠΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, d'Esculape sauveur.

N° 14. Revers d'une médaille de l'empereur Gallien; on y voit Esculape dans un temple à six colonnes; c'est le plus grand nombre de colonnes que l'on trouve sur les médailles, au temple de ce dieu; mais il n'en faut pas conclure que cet édifice fut tel qu'on le voit ici. Les anciens n'attachaient aucune importance à ce genre d'exactitude, et s'en écartaient sous plusieurs rapports. Souvent ils suppriment des colonnes, ou les rapprochent contre toutes les règles de l'art, pour mieux laisser voir la statue du dieu : sur d'autres médailles ou pierres gravées, ils ne donnent que quatre colonnes à des temples que nous savons avec certitude en avoir eu un plus grand nombre. Autour de l'édifice on lit ces mots :

ΕΠ. C. CΕΞ. ΚΑCCΙΛΙΑΝΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤ. Γ. ΝΕΩΚ.

Sous la magistrature de Sextus-Cassilianus. (Monnoie de Pergame, première ville (de la contrée), et Néocore pour la troisième fois.

Les Pergaméniens avaient été nommés Néocores, c'est-à-dire gardiens des temples des empereurs, la première fois sous Auguste, la seconde sous Antonin, et la troisième fois sous Caracalla.

N° 15. La tête de Pallas, avec le mot ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. Sur le revers est un enfant nu, tenant un oiseau. Nous savons qu'Esculape était quelquefois représenté à cet âge. Dans la ville de Thelpuse en Arca-

die, était un temple dédié à ce dieu encore enfant; et dans le même endroit on montrait le tombeau de Trygone sa nourrice (*), dont le nom signifie une tourterelle; il serait donc possible qu'on eût placé un oiseau de cette espèce dans la main du petit dieu, pour faire allusion à cette circonstance de son premier âge. On a cru aussi reconnaître sur cette médaille, Télesphore en bonne santé, et débarrassé de son habit de convalescent. Les mots CT. ΠΟΛΛΙΩΝΟC montrent qu'elle a été frappée sous la magistrature de ce même Pollion, qui vivait du temps d'Hadrien.

N° 16. L'empereur Caracalla à cheval, auquel la ville de Pergame présente la statue d'Esculape. On lit autour :

ΕΠΙ CΤΡ. ΙΟΥΛ. ΑΝΘΙΜΟΥ.ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ,

Et au bas, ΠΡΩΤΩΝ ΤΡΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ,

Julius Anthimus étant stratège.

(Monnoie) de Pergame, première ville, et Néocore pour la troisième fois.

N° 17. Revers d'un médaillon de M. Aurèle, sur lequel sont réunis Esculape, Hygie, et le petit Télesphore. On lit autour :

ΕΠΙ CΤΡΑΤ. ΚΑΡΤΙΠΠΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΔΙC ΝΕΟΚΟΡΩΝ.

Kartippos étant stratège.

(Monnoie) des Pergaméniens, Néocores pour la seconde fois.

(*) Τὰ δὲ ἐν δεξιᾷ παρ' Ἀσκληπιοῦ παιδὸς ἱερὸν, ἔνθα ἐστὶ Τρυγόνος μνῆμα τροφοῦ· τροφὸν δὲ Ἀσκληπιοῦ τὴν Τρυγόνα εἶναι λέγουσιν.

Pausan. Lib. VIII, cap. 25.

Le nom propre Kartippos est ici pour Kratippos, car c'est ainsi que nous avons déjà vu le nom de ce même magistrat écrit sur un médaillon de L. Vérus, planche 4. Sans ce moyen de comparaison, on aurait pu admettre cette dénomination, puisque Κάρτος a la même signification que Κράτος; ce qui a pu facilement induire en erreur l'un ou l'autre des graveurs; car il est aujourd'hui aussi difficile que peu intéressant de décider lequel a mal orthographié le nom du stratège.

N° 18. Revers d'un médaillon de Caracalla, sur lequel se voient trois temples; dans le milieu, celui d'Esculape; des deux côtés sont des temples pareils que l'on pourrait croire ceux d'Hygie et de Télesphore, si les parties de ces édifices qui subsistent encore n'étaient circulaires. Il est donc probable qu'on a voulu indiquer ici les temples d'Auguste et de Trajan, qu'avaient élevés les habitants de Pergame, et qui ont été déjà reconnus sur une autre médaille (*). On lit autour du médaillon que j'ai fait graver : ΕΠΙ CΤΡ. Μ. ΚΑΙΡΕΑ ΑΤΤΑΛΟΥ.

Marcus Cherea Attalus étant stratège.

Le prénom Cherea devrait être écrit par un X, mais les fautes d'orthographe sont très-fréquentes sur les médailles grecques frappées sous la domination des Romains.

N° 19. Revers d'un médaillon de M. Aurèle, pré-

(*) Tesor. Brittan, Tom. II, pl. VII, n° 10, p. 209.

cieux par sa rareté et sa parfaite conservation. On lit autour :

ΕΠΙ. CΤΡ. Τ. ΚΑΛΛΥCΤΕΟΥ.

Titus Callysteus étant stratège.

Au milieu est la statue d'Esculape élevée sur un cippe; et des deux côtés sont deux fleuves couchés, au-dessous desquels on lit les mots CΕΛΕΙΝΟΥC et ΚΗΤΕΙΟC, le Selinus et le Cetius. Il existe une médaille semblable au cabinet impérial de Paris, mais elle est défigurée par la retouche défectueuse d'un graveur, qui n'a pas su reconnaître et rétablir les noms des deux fleuves.

N° 20. Revers d'un grand médaillon de Caracalla. Un magistrat tenant d'une main une patère, de l'autre un rouleau, semble invoquer Esculape placé plus loin dans son temple : un sacrificateur immole un taureau. Quelques antiquaires prennent la figure principale pour celle de l'Empereur lui-même; mais rien ne le désigne; elle n'a point la tête couverte, ainsi qu'on le pratiquait dans les cérémonies romaines : il est plus probable que l'on a voulu représenter le magistrat demandant au dieu la guérison du souverain. On lit autour de ce médaillon la même légende que nous avons déjà remarquée sur celui du N° 18. Ils ont été frappés tous deux à la même époque, lorsque Caracalla vint à Pergame.

Explication de la Vignette qui termine ce Chapitre.

Pline, dans son immortel ouvrage, où nous puisons des notions si précieuses sur les connaissances et les arts des anciens, parle d'un pavé en mosaïque exécuté dans le palais de Pergame, et qui semblait accuser la négligence des valets. L'artiste y avait représenté les débris d'un festin; ce qui avait fait appeler cette salle *asaroton*, qui n'a pas été balayée: et ce nom resta aux pavés que l'on fit à l'imitation de celui-ci. On aimerait à penser que l'artiste n'avait pas figuré des objets dont l'image ne saurait être agréable; que son art, dirigé par un goût sûr, n'avait exprimé que des couronnes de fleurs, des fruits, et quelques vases brisés; mais il faut convenir que l'expression dont Pline se sert n'est pas favorable à cette idée. Au centre du plancher, dont le marbre, d'une couleur unie, avait reçu ces incrustations, on avait placé un tableau particulier, représentant un vase circulaire, sur lequel étaient posées des colombes qui nettoyaient leur plumage: l'une d'elles allongeait, vers la surface de l'eau, sa tête, dont l'ombre était parfaitement exprimée (*).

Celeberrimus in hoc genere, Sosus, qui Pergami stravit quem vocant asaroton œcon, *quoniam purgamenta cœnæ in pavimento, quæque everri*

(*) Voir IIe partie de l'Atlas, le cul de lampe après la planche 16.

solent, veluti relicta, fecerat parvis è testulis tinctisque in varios colores. Mirabilis ibi columba bibens, et aquam umbra capitis infuscans. Apricantur aliæ scabentes sese in canthari labro (*).

Ce genre d'ouvrages, perfectionné dans la suite par les Grecs, leur avait été transmis par les peuples de l'Orient, ainsi que presque tous les arts qui n'exigeaient que de l'adresse; et le luxe sans bornes des Romains encouragea tous ces travaux, inférieurs sans doute aux productions du génie, mais qui étendaient et variaient les jouissances de la richesse. On voyait dans la fameuse galère construite avec tant de magnificence par Hieron, des planchers couverts de tableaux en mosaïque, qui offraient toutes les scènes de l'Iliade (**); et ce qui est plus singulier encore, César, dans ses expéditions, faisait porter un pavé du même genre, que l'on plaçait dans sa tente (***).

(*) Plin. Lib. XXXVI, cap. 25. — Le mot *ibi* indique que ce tableau représentant les colombes, faisait partie du plancher *œcos asarotos.* Plusieurs pavés en mosaïque, récemment découverts, confirment cette conjecture : le fond en est uni et d'une même couleur; les plus magnifiques ont leurs contours enrichis d'une frise; au centre est un tableau incrusté dans une table particulière de marbre, disposition également nécessaire à l'exécution et au transport de ces mosaïques, qui sont d'un travail plus délicat que le reste du plancher. Tels sont les pavés découverts par le cardinal Marefoschi, et dont le tableau représente des centaures combattant des lions; tel est celui qui orne aujourd'hui une des pièces du musée du Vatican, et qui offre des masques et des attributs bachiques.

(**) Ταῦτα δὲ πάνταδάπεδον εἶχεν ἐν ἀβακίσκοις συγκείμενον ἐν οἷς ἦν κατεσκευασμένος πᾶς ὁ περὶ τὴν Ἰλιάδα μῦθος. Athen. Lib. V.

(***) Suet. Lib. I.

En 1737, le prélat Furietti, faisant fouiller dans les ruines de la villa Adriana, crut avoir découvert l'agréable monument dont Pline a parlé, et qui du temps de cet historien de la nature, se voyait à Pergame.

Hadrien avait mis un grand soin à rassembler des objets dignes d'orner sa vaste retraite : il ne serait donc pas impossible qu'il eût fait apporter d'Asie cette mosaïque célèbre. Construite sur un marbre séparé, elle avait pu être enlevée sans dommage du milieu de la salle où elle était placée à Pergame : mais Vinkelman n'a pas adopté cette opinion ; et si, par un sentiment naturel à celui qui découvre un monument précieux, le prélat Furietti est resté persuadé qu'il possédait l'ouvrage même de Sosus, le savant auteur de l'Histoire de l'Art a pensé qu'il n'en avait retrouvé qu'une copie (*).

Hadrien avait en effet, pour les arts, une passion véritable, qui lui en faisait chérir et respecter la patrie : et loin de dépouiller la Grèce, il se plut constamment à conserver ses monuments, à les relever, à les multiplier. Pour jouir du célèbre ouvrage de Sosus, il n'était pas dans la nécessité de l'enlever du palais de Pergame : on savait alors à Rome exécuter des mosaïques semblables ; et l'on en a trouvé plus récemment dans les mêmes ruines de la villa Adriana, dont l'exécution paraît encore plus soignée que celle des colombes. L'opinion de Winkel-

(*) Hist. de l'Art, Liv. VI, chap. 7.

man est d'ailleurs confirmée par un passage de Stace, qui prouve que le plancher, ouvrage de Sosus, avait déjà été imité en Italie avant le temps d'Hadrien, et pour un simple particulier. Ce poète, décrivant la maison de Manlius Vopiscus, à Tivoli, parle de ces pavés que le genre de leurs incrustations avait fait nommer *pavimenta asarota*.

Monstravere solum, varias ubi picta per artes
Gaudet humus, superantque novis asarota figuris (*).
SILVARUM, Lib. I, Carm. 3.

Ces observations ne diminuent point, au reste, le mérite du morceau précieux retrouvé par le cardinal Furietti, puisque dans ce genre de travail les copies ne sont pas inférieures aux originaux, et peuvent les surpasser : il n'y a même, pour m'exprimer avec plus d'exactitude, en mosaïques comme en tapisseries, que des copies toujours exécutées d'après un original fait au pinceau.

Il est heureux que les anciens aient eu le bon goût de multiplier les ouvrages qui avaient obtenu leur admiration ; qu'ils aient préféré d'employer le talent des artistes à d'excellentes imitations, plutôt que d'encourager un vain amour-propre à des compositions nouvelles, dont le plus grand nombre eût été

(*) Quelques critiques préfèrent une autre leçon de ce dernier vers, et lisent : *superatque novis asarota figuris ;* ce qui signifierait que les pavés en mosaïque de la maison de Manlius Vopiscus, surpassaient l'asarotos de Pergame. Les deux leçons prouvent également que les Romains avaient des ouvriers supérieurs en ce genre, et qu'Hadrien n'a pas été dans la nécessité d'enlever une mosaïque en Asie, pour en décorer son palais.

nécessairement d'une extrême médiocrité. Nous devons à ce sentiment éclairé, des chefs-d'œuvre bien plus précieux que des mosaïques : si les productions des grands-maîtres n'avaient pas souvent été répétées, beaucoup de celles dont nous jouissons ne seraient point parvenues jusqu'à nous, et nous n'aurions pas plusieurs Vénus de Cnide, plusieurs Cupidons tirant de l'arc, et des Satyres qui sont des copies du Satyre Periboëtos de Praxitèle.

PLANCHES 6 ET 7.

Plan et Vue d'un Khan, ou Kiarvanseraï.

On appelle du mot générique *Khan*, tous les lieux publics où les voyageurs sont admis : on donne plus particulièrement le nom de *Kiarvanseraï* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, nommées *kiarvan*, et que nous appelons assez improprement caravanes. Ces édifices sont dus presque tous à la piété de pachas, ou de riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauve-garde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les Kiarvanseraïs sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une vaste cour ; au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins ; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de

chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieure. Au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués.

C'est un spectacle intéressant, que celui d'un khan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit : de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent, ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes; le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnaît avec joie; les uns proposent des marchés; les autres s'interrogent sur les dangers de la route : toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour leur intérêt commun.

Un vieillard, inspecteur du Khan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il accueille les voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent; il s'informe de ceux qu'il n'aperçoit point encore : tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards; il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes; et si, à la suite de ces riches convois venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet, ils sont traités comme des frères qui achè-



vent plus laborieusement que d'autres le pélerinage de la vie. Ils n'ont pas craint d'entrer : sur la porte ils ont lu des mots gravés en lettres d'or et en caractères turcs, dont voici la traduction :

Le paradis est à ceux qui nourrissent, pour l'amour de Dieu, les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves.

Kor. Sur. 76, v. 8.

A l'aspect de tels monuments, pourrait-on ne pas arrêter quelques instants sa pensée sur l'origine et les pratiques diverses de cette vertu de l'Orient, qui semble s'unir à l'enfance du monde ? C'est surtout dans les contrées où les mœurs ont conservé leur simplicité originelle ; c'est sous les tentes de ces nomades, riches de leurs nombreux troupeaux et heureux de leur indépendance, qu'on retrouve les habitudes patriarchales ; qu'on croit voir encore Abraham, oubliant le poids des années pour courir au-devant des voyageurs inconnus, et les conjurer de ne pas dédaigner sa demeure (*) ; ou ce pieux Israélite, modèle de bienfaisance, qui charmait sa captivité en soulageant le malheur de ses frères (**). Dans des lieux où se retrace ainsi la vive image de ces mœurs antiques, le voyageur accueilli, secouru, bénit la fidélité de ces peuples aux pieux usages de leurs pères ; il souhaite que le malheur ne puisse les

(*) Genes. Cap. XVIII.

(**) Tob. Cap. I.

atteindre, que son hôte généreux ne soit jamais réduit à s'écrier comme Job succombant à l'excès de ses douleurs : « Je n'ai pourtant pas laissé l'étran-« ger hors de ma demeure, et ma porte fut tou-« jours ouverte aux voyageurs (*). »

En effet, tous les Arabes pourraient encore aujourd'hui prendre, comme Job, le ciel à témoin de leur attachement à ces principes révérés : les usages qui leur sont particuliers, remontent, comme eux, jusqu'aux premiers âges du monde. Le voyageur, après quelques expressions réciproques de bienveillance, offre un léger présent toujours reçu avec un sentiment religieux : un don considérable serait repoussé comme une insulte; et si, à la fin d'un long voyage, il se trouve avoir distribué les productions du sol ou de l'industrie de son pays, dont il avait eu soin de se munir, c'est alors une fleur, une simple branche d'arbuste, cueillie près de la maison, qu'il présente en entrant. Cet acte seul est une formule qui sollicite un asile, et qui est toujours entendue. Offrir la feuille verte, est, pour ces peuples, synonyme de demander l'hospitalité : les serviteurs, les enfants, s'empressent autour du mussafir (**);

(*) Job. Cap. XXXI, vers. 32.

(**) Cette expression, qui signifiait primitivement en arabe, le voyageur, l'étranger, est consacrée, dans tout l'Orient, à exprimer l'idée attachée aux mots *ξένος*, *hospes*, hôte. Celui que l'on reçoit, fût-ce un voisin, un parent, est désigné par ce titre, qui indique toujours un devoir. Un ministre étranger est appelé, dans les pièces officielles, le Mussafir très-honoré de la Sublime Porte.

on dirait qu'il apporte une heureuse nouvelle; on se fait un sujet de joie de sa présence; et déjà il est bien sûr que rien ne sera négligé de ce qui peut lui rendre son séjour agréable : c'est un devoir rigoureux de le garder au moins trois jours, de tuer pour lui l'agneau le plus gras; le mussafir est invité à porter le premier la main au plat, à se croire le maître de la maison; et d'après un usage général, c'est lui qui doit faire les honneurs du repas qu'on lui donne, et offrir le premier morceau à celui qui le nourrit : son hôte le remercie d'avoir choisi sa demeure, et se félicite du bonheur dont cette préférence lui semble le présage.

Les Arabes Bédouins eux-mêmes, toujours prêts pour le pillage, qu'aucun lien n'unit aux autres nations, qui dépouillent sans pitié les caravanes traversant leurs déserts, et poursuivent le voyageur fuyant à leur aspect; qui se croient le droit de reprendre par la force l'antique héritage dont ils furent, disent-ils, injustement dépouillés dans la personne d'Ismaël, semblent tout à coup, par une étonnante opposition, oublier leur caractère, pour exercer la plus noble et la plus courageuse hospitalité. Jamais aucun d'eux n'abandonnera l'étranger qu'il aura reçu : la famille entière périra plutôt pour le défendre, pour se préserver de l'affront d'avoir laissé insulter un de ses hôtes; et à l'abri de ce titre sacré, le voyageur traversera le désert au milieu des hordes ennemies, protégé à la fois par l'hon-

neur et la religion : tous s'indigneraient de la seule idée de trahir le malheureux qui se serait réfugié sous leur toit, qui aurait touché le pan de leur robe.

Ce sentiment généreux triompha, dans tous les temps, des discordes particulières, des haines nationales, des fureurs même de la guerre ; et lorsque le zèle des sectateurs de Mahomet menaça l'Europe entière de l'esclavage, lorsqu'une légitime confédération se forma pour son indépendance, on vit, dans cette lutte sanglante du Koran et de l'Évangile, le fanatisme le plus ardent, ainsi que la piété la plus tendre, s'incliner avec respect devant la divinité des foyers. Le guerrier s'acheminant vers la Palestine, pour combattre l'ennemi du nom chrétien, était chaque jour accueilli dans les châteaux et les monastères placés sur sa route ; l'hospitalité l'avait même devancé jusque sur les bords où il allait braver les dangers : il ne devait pas sans doute attendre moins de ceux qui partageaient sa croyance et sa noble ardeur ; mais si, dans les revers d'une guerre inégale, le chevalier séparé des siens, égaré sur une terre inconnue, arrivait à la tente d'un de ces mêmes Arabes, que peut-être il avait déjà blessé dans le combat, là aussi il ne trouvait que des hôtes ; il entrait, comme le guerrier des temps d'Homère, sous les auspices du dieu vengeur des suppliants ; et la guerre ne reprenait ses droits que loin de la tente hospitalière où il avait été reçu.

Les Musulmans ont tous ces mêmes principes. Le nom de mussafir est à la fois une sauvegarde et un titre d'honneur que les plus fanatiques ne refusent pas aux Chrétiens. Pour être l'objet de leur intérêt, il suffit d'être loin de sa terre natale : tout déplacement est, en effet, un malheur aux yeux de ces hommes qui trouvent la félicité dans le repos, et ne peuvent même concevoir le but de nos brillantes agitations. Tandis que, parmi nous, le voyageur est souvent l'homme heureux dont on envie le sort, il est constamment, pour ces peuples, un infortuné à secourir, un navigateur jeté sur une côte lointaine.

On sent bien cependant que l'hospitalité, en honneur chez tous les peuples de l'Orient quelle que soit leur croyance, doit recevoir une teinte particulière des mœurs de chacun de ces peuples. Chez les Arabes, elle porte l'empreinte de leur simplicité et de leur indépendance : celle des Turcs a quelque chose de contraint et d'austère comme eux; ils laissent trop souvent apercevoir l'embarras qu'ils éprouvent, en admettant des étrangers dont ils redoutent l'indiscrétion : on voit qu'en vous recevant c'est un devoir qu'il remplissent. Chez les Grecs, au contraire, c'est réellement une fête qu'ils célèbrent; et l'on est frappé de ce contraste, surtout dans les îles où ils ont conservé plus fidèlement leur usages, où ils ne sont pas alarmés par la présence de leurs tyrans, et par la nécessité de cacher leur aisance à la rapacité qui les épie.

A la vue d'un bateau entrant dans le port de Naxos, de Chios, de Myconi, etc., les chefs de la petite nation viennent s'informer quel est l'étranger que la curiosité amène sur leurs bords; et celui qui s'est assuré le premier le bonheur de l'attirer chez lui, s'efforce de justifier cette distinction dont il s'honore. Sa famille, qu'il s'est hâté de faire avertir, est déjà prête à recevoir le voyageur : on s'empresse de lui apporter du café, des fruits, ou des conserves de roses : la fille de la maison, parée de toutes les grâces de son âge, les lui présente, et s'étonne de l'embarras qu'il témoigne en se voyant servi par elle. Après un premier moment de repos, on lui propose de prendre un bain, ou de dormir quelques heures : ce temps est employé à préparer une agréable soirée. Les voisins sont invités au repas et à un bal, où les jeunes et belles insulaires exécutent des danses dont l'origine remonte aux premiers siècles de la Grèce ; elles se font un amusement des questions que hasarde l'étranger, de l'ignorance où il est de leurs usages ; elles se plaisent à les lui expliquer. Cependant le maître de la maison s'occupe des moyens de lui faire parcourir le lendemain l'intérieur de l'île, de lui montrer les sites les plus intéressants, ou quelques débris d'antiques édifices : il raconte les vieilles traditions du pays; et soit qu'il partage les idées populaires, soit qu'il étonne en montrant une instruction qu'on ne lui supposait pas, il intéresse toujours par la vivacité de son imagination et la facilité de son langage. On essaie de retenir le voyageur : il éprouve lui-même le désir

de rester; et lorsqu'après quelques jours de repos et de distractions, il se décide enfin au départ, ce n'est jamais sans regret, sans souffrir de l'idée qu'il ne reverra problablement plus ceux dont il vient d'éprouver une réception si aimable et si désintéressée. Quelle satisfaction pour lui, si quelques années après, des circonstances imprévues le ramenaient dans ce pays, avec le pouvoir de faire quelque bien, avec les moyens de rendre à ses anciens hôtes l'acceuil qu'il en a reçu!

Pour affaiblir ou détourner l'impression que peuvent produire de tels récits, redira-t-on encore que l'hospitalité est la vertu des peuples sauvages? Ce mot trop répété cache un sophisme de l'amour-propre, ou de l'indifférence: on se sent étranger à des mœurs qui condamnent les nôtres, et l'on voudrait se persuader que nos institutions en dispensent. Pour s'affranchir d'un devoir, on s'autorise des ressources qu'offrent les progrès de la civilisation; on l'exalte alors, en se réservant toutefois de la déprimer, dès qu'elle impose des sacrifices. Ne méconnaissons pas ses bienfaits; trop de malheurs sont nés d'un superbe dédain soulevé contre elle. Regardons au contraire l'hospitalité, chez un peuple neuf encore, comme un premier pas vers l'ordre social. Lorsque nous la retrouvons chez de vieilles nations, c'est un témoignage honorable de leur immuable attachement à des principes que la bonne ou la mauvaise fortune n'ont pu altérer; et chez celles qui sont réduites à ne plus la regarder que comme une

douce fiction, le charme qui en accompagne l'idée, ne prouve-t-il pas que, sans se l'avouer, on regrette les temps où ces pratiques furent le plus en honneur, ou que l'on envie les nations qui les retiennent encore?

Les peuples de l'Orient n'ont donc perdu presque aucun des usages décrits dans les plus anciennes annales du monde, dans les livres saints, ou dans les chants d'Homère, surtout dans celui de ses poèmes qui peint le plus fidèlement les mœurs de ces temps reculés : le génie du poète a bien su dans l'Iliade, au milieu des combats dont elle offre, trop souvent peut-être, les sanglantes images, reposer quelquefois le lecteur sur des peintures moins pénibles; mais dans l'Odyssée, quels tableaux! quels touchants détails! relus et admirés depuis trois mille ans, ils conservent encore le même intérêt. Télémaque et son compagnon se présentent chez Ménélas : ce roi s'indigne qu'on puisse hésiter à les recevoir. « N'ai-je donc pas, s'écrie-t-il, mangé le pain « de l'hospitalité chez tant de peuples divers, avant « que le maître des dieux, me ramenant dans ma « patrie, eût mis un terme à mes peines? » Ces étrangers ne lui sont point connus; il lui suffit de savoir qu'ils sont des voyageurs, pour leur adresser ces simples et aimables paroles : « O mes hôtes, recevez « avec bienveillance ce que nous vous offrons; après « votre repas, nous vous demanderons qui vous « êtes. » S'en informer plus tôt, c'eût été offenser

Jupiter hospitalier, de qui viennent tous les étrangers et tous les malheureux (*).

La muse d'Homère semble se complaire à célébrer ce respect pour l'infortune. Ulysse, échappé au naufrage, rencontre des femmes dont le premier mouvement est de fuir à son aspect; la jeune princesse qu'elles accompagnent, leur reproche cette faiblesse, et les menace du courroux des dieux; elle donne à l'infortuné les premiers secours que réclame son état, et lui indique avec bonté la maison de son père. Le héros en y entrant se prosterne sur le foyer; c'était l'asile des suppliants, une sorte de sanctuaire où l'on plaçait les pénates, dieux protecteurs de la maison. Alcinoüs le relève et lui tend la main, c'est le signe de la foi jurée : on fait des libations aux dieux; un superbe festin s'apprête; mais on se garde de demander à l'étranger son nom, avant la fin du repas. Ce n'est pas même encore le roi qui l'interroge; il craint de laisser à sa voix l'accent de l'autorité. La reine seule adresse à Ulysse quelques questions timides et indirectes. Le héros raconte son séjour dans l'île de Calypso, ses dangers, son naufrage; il ne se nomme point, et l'on continue à respecter son silence. Cependant le roi assemble le len-

(*) . . . . . . πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
Ξεῖνοί τε, πτωχοί τε.

ODYSS. Lib. XIV, v. 57.

Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἱκετάων τε ξείνων τε,
Ξείνιος ὅς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ, -

Lib. IX, v. 270.

demain, au lever de l'aurore, les chefs du peuple. « Je ne connais pas, leur dit-il, cet étranger; mais « il nous demande des moyens de retourner dans sa « patrie, et jamais étranger abordé dans cette île « n'a vainement réclamé du secours (*). » Tableau délicieux qui reporte l'imagination au seul âge d'or que l'on puisse concevoir, et amène naturellement quelques réflexions que l'intérêt du sujet pourra faire pardonner.

On voit le plus sublime des poètes déployer tout l'éclat de son talent pour célébrer cette vertu protectrice du malheur, cette vertu si chère aux immortels, que la plus aimable des déesses, et le plus redoutable des dieux, se plaisaient également à être honorés sous son nom (**).

Homère remplissait ainsi l'auguste ministère des mortels privilégiés, auxquels il était donné de parler le langage des dieux. La poésie avait jeté les premiers fondements des sociétés, en frappant d'un charme inconnu les barbares qui s'égorgeaient dans leurs forêts : elle continua sa glorieuse mission, en chantant parmi les Grecs la bienfaisance et le respect pour les serments. Du combat entre le zèle des poètes législateurs, et les penchants cruels de ces peuples, naquit l'étrange contraste des pratiques les plus nobles et des usages les plus inhumains.

L'empire de Neptune resta le théâtre de la vio-

(*) Odyss. Lib. VIII, v. 26 et seq.

(**) Venus Hospita.

lence. Jamais une idée douce et consolante n'accompagna l'idée de ce dieu des tempêtes; partout il est peint ébranlant la terre dans ses fondements, soulevant les flots courroucés et répandant l'effroi. Si son périlleux domaine éprouve quelques instants de calme, ils sont dus à la présence d'une déesse qui se promène en triomphe sur les vagues contenues par son aspect; nouvel hommage que la poésie rend au sexe chargé par la nature d'alléger les douleurs et d'apaiser les discordes.

De vieilles traditions apprenaient que souvent le maître des cieux avait quitté l'Olympe, pour venir sous la forme d'un simple mortel tenter la charité des humains : c'était un motif puissant de soulager tous les inconnus; mais jamais le souverain des mers ne parcourait ainsi déguisé son vaste empire : on ne courait point le risque d'outrager un dieu caché sous la forme d'un simple nautonnier ou d'un pêcheur; et il ne paraît pas qu'aucune fable ait couvert les navigateurs de son voile tutélaire.

Sur le continent, on comblait de bienfaits, on admettait à sa table le malheureux le plus inconnu; et dans le même temps, on vendait sans scrupule, et, ce qui mérite d'être remarqué, sans la moindre réclamation des sages et des philosophes, le voyageur paisible saisi sur les mers, ou la jeune fille enlevée sur le rivage à ses parents désolés. Existait-il donc un code particulier, un droit des gens, une justice différente pour chaque élément? Comment expliquer tant de barbarie voisine et contemporaine

de tant d'humanité? Suffira-t-il de rappeler que, lorsque la civilisation n'est encore qu'ébauchée, ou lorsqu'elle est dépravée par son excès même; lorsque les lois sont imparfaites ou tombées dans le mépris, et toujours quand la morale ne repose sur aucun principe révéré, c'est alors que doivent se rencontrer les plus étonnants contrastes; que les hommes sans frein et sans appui n'ont plus qu'un petit nombre d'idées, dont ils reculent à leur gré les limites, et qu'ils vont également loin dans le crime et dans la vertu. Bornons-nous à observer l'utile ascendant de certaines opinions sur les cœurs même les plus féroces; à reconnaître cette éternelle loi de conservation qui place toujours quelque bien à côté des plus grands maux, et pour premier secours accorde ainsi l'espérance. Le culte de l'hospitalité rattachait sans cesse à la morale une religion dont les divinités autorisaient d'affreux désordres par leurs exemples : au milieu de rits bizarres et cruels, cette douce vertu conserva du moins ses droits; elle eut toujours ses cérémonies; on la pratiquait avec ferveur, quelquefois même avec une sorte de superstition qui ne faisait que lui prêter des charmes de plus : tout ce qui la rappelle encore aujourd'hui se revêt de couleurs aimables; et nul ne l'entend nommer sans quelqu'émotion, sans rendre hommage dans son cœur à ce sentiment de bienveillance, qui, dans plusieurs langues confondant par une même expression le bienfaiteur et l'obligé,

semble, par cette heureuse équivoque, avoir voulu transmettre l'idée la plus juste du bien mutuel qu'elle produit.

Que serait devenu l'univers, si le peuple destiné à le subjuguer n'eût pas reçu des Grecs, avec leurs divinités et leur croyance, ces opinions bienfaisantes si propres à modérer sa férocité? Sans le respect pour les dieux des foyers, sans la crainte d'attirer le courroux céleste, en repoussant les prières, filles de Jupiter, quel peuple auraient donc été ces Romains qui se jouaient sans cesse de la vie et de la liberté des hommes! Heureusement ce dogme de leurs ancêtres les ramenait à des idées de justice et d'humanité. Cicéron essaie-t-il d'attendrir un vainqueur irrité, en faveur de Déjotarus, il rappelle à César que ce monarque fut son hôte; il le conjure par la main qui pressa cette main royale en des temps plus heureux : *Per dextram te istam oro quam regi Dejotaro hospes hospiti porrexisti* (*). Veut-il compléter le tableau des crimes de Verrès, il le dénonce pour avoir trahi le plus saint des devoirs; et Tite-Live, tout Romain qu'il était, semble partager l'indignation d'Annibal, qui, vendu par Prusias, se donne la mort, en appelant sur la tête de cet hôte perfide l'exécration des hommes et la vengeance des dieux (**). Le sénat, avilissant les rois pour les détruire, les forçait bien quelquefois à violer les droits

(*) Cicer. pro Rege Dejot.
(**) Tit. Liv. Lib. XXXIX, cap. 51.

du malheur; mais il n'en professait pas moins l'antique religion de l'hospitalité : on la pratiquait avec magnificence; dans les calamités publiques elle devenait le culte expiatoire, dont on attendait la fin des plus cruels fléaux (*) ; et Rome enfin était toujours appelée la patrie de tous.

Cependant le commerce, qui, rapprochant les nations, divise les individus, et la guerre, qui, dans l'accroissement de la richesse publique, trouve de nouveaux aliments à ses fureurs, limitaient, affaiblissaient chaque jour cet esprit de bienfaisance générale : le christianisme le ranima.

Pouvait-elle n'être pas hospitalière, cette religion qui ne respire qu'amour et charité, et dont le législateur, s'appropriant toute injure faite au malheureux, déclare que le premier de ses reproches sera un jour : Je demandais un asile, et vous ne m'avez pas recueilli. Aussi trouve-t-on ce précepte gravé dans les mœurs de tous les premiers Chrétiens. On croirait que ces austères cénobites, qui, fuyant le

(*) Lorsque l'excès du malheur prêtait une nouvelle force aux idées religieuses, et faisait chercher les moyens de calmer le courroux céleste, l'hospitalité devenait générale; toutes les maisons de Rome étaient ouvertes aux infortunés : on leur prodiguait les secours, les bienfaits; et les dieux eux-mêmes semblaient participer à ces fêtes. On descendait les statues de leurs bases, et on les plaçait sur des lits, autour de tables somptueusement servies dans les temples, usage qui faisait donner à ces cérémonies le nom de *Lectisternes :* elles faisaient partie du culte apporté en Italie par les colonies grecques; c'était la religion du bon Evandre, sorti de l'Arcadie pour venir jeter les fondements de la ville immortelle, et construire ces cabanes, que devaient remplacer un jour de si prodigieux édifices.

tumulte des cités, allaient s'ensevelir dans les déserts, auraient dû négliger, redouter même les pratiques qui les replaçaient parmi les hommes : cependant l'intime conviction d'un tel devoir les suivait dans leurs retraites les plus sauvages; et tous les monastères, jusqu'aux plus pauvres ermitages, étaient de religieuses hôtelleries.

Mais le tableau de ces vertus demanderait un langage plus exercé que le mien à traiter de pareils sujets : c'est aux talents qui savent leur prêter un charme particulier, et les faire goûter de ceux même qui s'étonnent de leur rendre hommage, qu'il appartient de faire connaître les règles antiques et touchantes qui gouvernaient ces belles institutions; de redire les lois que promulgua, du haut du mont Cassin, le fondateur des pieuses et savantes congrégations, dont les retraites furent, pendant douze siècles, tout à la fois l'asile des sciences et le refuge du malheur. C'est à eux de rappeler les actions des Basile, des Chrysostôme, et de ce Grégoire surnommé le Grand, qui, chargé des intérêts du monde chrétien dans des temps de discordes, père commun de tous les infortunés, accueillait, avec une infatigable bonté, les étrangers qui fuyaient le glaive et la persécution des Lombards (*).

(*) Un plus grand exemple est offert au septième siècle, par le pape Martin, qui, chargé de fers et traîné de Rome à Constantinople, par les ordres de l'empereur Constant II, répondit aux juges qui osaient lui demander pourquoi il avait reçu le patriarche Pyrrhus, tombé dans la disgrâce du souverain : « Méconnaissez-vous donc l'Eglise Romaine ? Ap-

Après de tels exemples, on ne s'étonnera pas que les successeurs de ces courageux ministres de la religion, lorsqu'ils se réunissaient pour en ranimer l'esprit, élevassent la voix en faveur de l'hospitalité, et menaçassent du courroux du Ciel les spoliateurs des établissements consacrés à l'infortune. Ces bienfaits, légués aux générations souffrantes, étaient dus aux largesses des souverains et aux grands de l'empire. Constantin, devenu chrétien, donna le premier l'exemple. Tout l'Orient se remplit, dans les siècles suivants, d'hôpitaux, de monastères dont les pieux habitants observent encore aujourd'hui leurs règles primitives. Placés souvent dans des lieux écartés et dangereux, ils veillent pour recueillir le voyageur fatigué; et l'on peut parcourir toute la Grèce, en se reposant sous leurs toits religieux : ils ne sont pas tous savants, mais tous sont secourables; et si quelques superstitions se sont introduites parmi eux, elles seront jugées avec indulgence par celui qu'ils auront reçu, nourri, ou accompagné dans des routes périlleuses. Des pachas, abusant de leur pouvoir, souvent les oppriment et les rançonnent; mais le gouvernement turc n'a jamais conçu l'idée de les anéantir; et leurs oppresseurs même

« prenez que l'inconnu qui vient y demander l'hospitalité, voit sur-le-« champ pourvoir à tous ses besoins : que du pain et du vin choisis sont of-« ferts à tous; que saint Pierre ne réprouve personne; que nul n'est étran-« ger à ses dons. Et s'il est ainsi à l'égard des hommes les plus ordinaires, « avec quels égards n'avons-nous pas dû recevoir l'évêque honorable et « malheureux qui venait y réclamer assistance ! »

Baronius, *Annal.* 645, n° 16.

ont peine à se défendre de quelque respect pour leur vie frugale et leur réputation de charité.

Bien peu d'hommes, en effet, rendus à eux-mêmes, et dans le silence des passions, refusent un hommage intérieur à d'utiles vertus dont ils sont témoins; et si des institutions bénies durant des siècles ne sont plus, on aime à se reporter vers ces temps où de si généreux sacrifices étaient prodigués au malheur. On applaudit à l'écrivain qui, avec l'éloquence de la persuasion, en a si noblement consacré la mémoire, et qui, par le charme d'un style à la fois poétique et religieux, sait associer tous les cœurs à ses regrets. Mais quelles impressions de tels souvenirs portent surtout à l'âme du voyageur, qui, dans sa course pénible, a chaque soir demandé l'hospitalité, ou qui, sur les mers, a vu sa liberté menacée par les brigands d'Afrique! Près d'être atteint par le chebeck algérien, c'est alors qu'il se rappelle ces héroïques religieux, qui seraient accourus pour rompre ses fers, ou s'offrir à sa place; qu'il rend hommage à ces ordres guerriers qui, tout à la fois, soignaient les malheureux et combattaient pour leur défense; dont les exploits sans nombre réveillèrent et soutinrent le courage de l'Europe menacée de sa ruine, et qui, fidèles à leurs lois et à l'esprit de leur institution jusque dans ces jours tranquilles où le zèle languit faute d'obstacles, ne cessèrent jamais leurs généreuses et touchantes fonctions!

De tous ceux qui, sans les connaître, les ont

calomniés, j'aime encore à croire qu'il n'en est pas un seul qui n'eût éprouvé une vive émotion en entrant, à Malte, dans ce magnifique hospice ouvert à toutes les nations, à tous les cultes, à l'humanité tout entière. C'est là qu'il aurait appris avec quelles recherches de bonté l'on peut adoucir l'infortune, et qu'il aurait vu pour la première fois le luxe lui-même revêtir le saint caractère de la bienfaisance.

Un malheureux paraît; il est porté sur un brancard; c'est un étranger, un inconnu, un pirate peut-être, qui la veille encore expiait dans les fers ses attentats contre la société : ceux dont la valeur le désarma s'empressent en ce moment au-devant de lui; ce n'est plus un ennemi, ce n'est plus un coupable; c'est un être souffrant, un être sacré. L'un des princes de l'ordre, le grand hospitalier, l'accueille et le console; l'infortuné, quel qu'il soit, se voit aussitôt servi par ces braves guerriers qui tant de fois lui inspirèrent le respect et la crainte; et les maîtres de son sort lui montrent plus de zèle qu'ils n'en exigeraient eux-mêmes de l'esclave le plus soumis. Des mains habiles préparent au malade les secours de l'art; tous ses besoins sont prévus, ses caprices même sont satisfaits; et par une magnificence digne de l'association souveraine qui n'existe que pour la défense et le soulagement du pauvre, tous ces remèdes, tous ces secours lui sont présentés dans de riches vaisselles, dons successifs des généreux chevaliers. Ce luxe, dont il est surpris, flatte

ses douleurs; le bonheur de se voir l'objet de tant de soins lui inspire la confiance et l'espoir, les plus efficaces sans doute de tous les remèdes. Eh! quel cœur assez dur pour reprocher à des hospitaliers de placer leur faste dans des hôpitaux, et de le consacrer au service du malheur!

Heureux les peuples qui conservent encore les nobles monuments de l'humanité de leurs pères; chez qui le voyageur égaré connaît d'avance la porte où il peut frapper, l'indigent l'asile où il exposera ses besoins, où des secours assurés attendent les maux de tous genres, et où les plus douces consolations sont promises à toutes les douleurs! Heureuses les nations qui n'ont jamais repoussé l'opprimé que les discordes civiles privaient de sa patrie! On pourra, sans craindre de les blesser, sans les condamner à d'humiliantes comparaisons, célébrer la bonté généreuse et compatissante. Les infortunés surtout qui trouvèrent chez elles un refuge aux jours du malheur, sentiront le charme attaché au rapprochement de ces antiques et de ces modernes souvenirs. Ce ne seront pas eux du moins qui me reprocheront, lorsque je n'avais annoncé que de simples notions sur la piété musulmane envers les voyageurs, d'avoir pu me laisser entraîner à rappeler d'autres bienfaits de l'hospitalité. Celui qui en éprouva si long-temps l'heureuse influence, n'est-il pas excusable de s'être oublié dans un tel sujet, de ne le quitter même qu'à regret? Je puis, en effet, dire comme Ménélas : « Et moi aussi, je fus errant; et moi

« aussi, je fus étranger » ; mais plus heureux que le prince grec qui promena chez des peuples divers ses malheurs et ses longs ennuis, la nation qui accueillit mon infortune ne laissa pas un moment égarer mon espérance.

Ses généreux souverains ne se sont pas bornés à me tendre une main protectrice, à m'accorder un asile; ils m'ont rendu des foyers, une patrie; ils ont étendu leurs bienfaits, et imposé des obligations sans cesse renaissantes, à ma postérité la plus reculée. Tous ceux que le ciel a fait naître sous leur empire, ont partagé ces généreux sentiments. Sous la tente du Cosaque comme dans les palais les plus somptueux, avec la simplicité des mœurs patriarchales ainsi qu'avec les formes les plus délicates de la civilisation, le malheur, en d'autres pays traité comme un crime, fut là toujours accueilli, respecté, secouru. Oh! que l'aspect de cette bienveillance générale est doux au cœur du proscrit! Quels souvenirs y restent gravés! Et qui voudrait restreindre sa reconnaissance, ou lui en mesurer l'expression, lorsqu'il ajoutera que sur cette terre hospitalière il a joui de l'inappréciable bonheur de ne voir jamais un seul de ses compatriotes délaissé ni méconnu dans son honorable indigence? Nos voix reconnaissantes ne se lasseront donc point de célébrer les mânes révérés de nos bienfaiteurs, et d'appeler d'intarissables bénédictions sur l'héritier magnagnime de leur puissance, ainsi que sur son auguste mère, modèle de tant de vertus, et dispen-

satrice des bienfaits du pouvoir suprême dans ce vaste empire.

ΕΥΧΟΜΑΙ ΑΜΦΙ ΚΑΛΩΝ
ΜΟΙΡΑΙ ΝΕΜΕΣΙΝ ΔΙΧΟΒΟΥΛΟΝ ΜΗ ΘΕΜΕΝ
ΑΛΛ' ΑΠΗΜΑΝΤΟΝ ΑΓΩΝ ΒΙΟΤΟΝ
ΑΥΤΟΥΣ Τ' ΑΕΞΟΙ ΚΑΙ ΠΟΛΙΝ.

PIND. Olymp. Od. VIII. in fine.

PLANCHE 8.

Carte du golfe d'Adramytti, et de l'île de Lesbos.

LORSQUE je m'éloignai de Pergame et de ses environs, ce fut avec le regret de ne pouvoir y prolonger mon séjour. Le peintre et l'ingénieur qui m'accompagnaient, avaient été attaqués en même temps d'une violente fièvre. J'avais expédié directement aux Dardanelles mon bagage et ma caisse de médicaments, dont jusque-là je ne m'étais jamais séparé : je me désolais de n'avoir aucun secours de ce genre à donner à mes compagnons de voyage : je me hâtai de gagner l'île de Lesbos; je les transportai sur des chariots à Dikeli-Keui, que je crois être l'ancienne ville d'Atarnée. Nous n'y trouvâmes qu'un très-petit bateau; l'excessive chaleur, dont je n'avais aucun moyen de garantir les malades, empira leur état, et ils auraient probablement succombé, si nous avions eu une plus longue traversée.

Le lendemain nous arrivâmes à la ville de Mitylène. Il n'y avait pas dans toute l'île un grain d'émétique, mais les malades y trouvèrent du repos, de la fraîcheur, et, lorsqu'ils furent un peu moins mal, un meilleur bâtiment pour se rendre à Smyrne. Après m'être assuré des soins qui leur seraient donnés dans cette ville où abondent tous les secours, je repartis avec l'architecte Foucherot, qui seul a constamment soutenu les fatigues de mon premier voyage en Grèce, et n'a jamais été obligé de se séparer de moi. Nous étions alors dans la saison où les vents du nord-est sont presque habituels : je préférai un bateau très-léger qui pût vaincre plus facilement leur résistance, et aller, lorsqu'il le faudrait, à la rame le long des côtes.

Nous passâmes devant Phocée, cette antique métropole de Marseille : les gens du pays la nomment Phokia-Nova, par opposition à une autre ville du même nom, fondée sous le Bas-Empire, à quelque distance de là, et qu'ils appellent Phokia-Vecchia : celle-ci est, en effet, pour eux la plus ancienne des deux; mais la première a pour nous l'avantage d'avoir été construite sur les ruines mêmes de la véritable Phocée. On y retrouve encore les fondements de ses murailles, et quelques restes de ses monuments, qui ne permettent aucuns doutes sur cette position.

Phocée a aujourd'hui quatre mille habitants turcs ou grecs : une faible garnison occupe le château qui domine la ville et son superbe port, où des flottes

entières peuvent mouiller en sûreté. Placé près de la pointe la plus avancée de l'Éolide, en face de la presqu'île de Clazomène, ce port est sans cesse fréquenté par les navires et les bateaux de toute espèce, qui parcourent les parages voisins, et entrent dans le golfe de Smyrne. Tite-Live en donne une description assez détaillée, et que confirme l'aspect des lieux (*).

Après avoir traversé le golfe de Sandarli, où les vents du nord nous empêchèrent de pénétrer, nous doublâmes le cap Ægan ou Cana, sur lequel était une colonie de Locriens, et nous mouillâmes au milieu des Arginuses, parage célèbre par la victoire qu'y remporta la flotte d'Athènes sur celle de Sparte; plus célèbre par l'ingratitude de ce peuple, qui, dans un de ses fréquents accès de cruauté, condamna ses généraux victorieux, et envoya au supplice ceux auxquels il devait des couronnes (**).

Ces souvenirs sont les seuls motifs d'intérêt que puissent offrir les Arginuses; nous en repartîmes bientôt, et nous passâmes devant Atarnée, où, quelques jours auparavant, je m'étais embarqué sous de si pénibles auspices, avec mes compagnons malades. Atarnée, colonie éolienne, avait subi le sort de toute la province conquise par Cyrus, lorsqu'un Lydien nommé Pactyas, auquel il avait confié ses trésors, avec ordre de les transporter en Perse, se

(*) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 31.

(**) Diod. Sic. Lib. XIII, § 101, 102 et 103.

révolta, leva des troupes, et osa même tenter le siége de Sardes. Cyrus fit marcher des forces contre ce rebelle, qui, n'osant résister, s'enfuit à Cyme. Le général qui le poursuivait somma les habitants de le lui livrer; ceux-ci, malgré le danger qui les menaçait, malgré l'évidence d'un crime qui pouvait leur servir d'excuse, refusèrent courageusement de violer les droits sacrés du malheur. Ils conduisirent le coupable à Mitylène, d'où on le fit passer à Chios: là, le fugitif se réfugia dans le temple de Minerve Poliouchos, mais les lâches habitants de Chios l'arrachèrent de cet asile, et le livrèrent, sous la condition que la Perse leur céderait la propriété du canton d'Atarnée (*). Toute la Grèce fut indignée de cette perfidie; et long-temps on refusa d'employer au service des temples les productions de ces domaines, salaires de la plus odieuse lâcheté: ce scrupule a deux mille ans de date.

Atarnée devint ensuite plus considérable, et fit partie des possessions de l'eunuque Hermias, qui avait été d'abord esclave d'Eubule. Celui-ci était parvenu au pouvoir suprême dans les villes d'Atarnée, de Pitane et d'Assos: trouvant à son esclave d'heureuses dispositions, il l'avait envoyé achever son éducation en Grèce. Hermias y avait suivi les leçons d'Aristote, et inspiré l'intérêt le plus vif à ce philosophe. Revenu auprès de son maître, il partagea quelques années sa fortune, et même son pou-

(*) Herodot. Lib. I, cap. 154-160.

voir. Pour prix de tant de bienfaits, Hermias l'assassina, si l'on en croit Démétrius de Magnésie, cité par Diogène de Laërce (*). Cet historien, ainsi qu'Harpocration, ajoute qu'aussitôt il s'empressa de faire venir auprès de lui Aristote et Xénocrate, ses instituteurs, et qu'il donna au premier sa sœur, d'autres disent sa nièce, en mariage. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que, s'étant ensuite laissé surprendre par le Rhodien Memnon, général au service de la Perse et gouverneur de la province voisine, il fut envoyé au grand roi, qui le fit périr.

M. Larcher vient, au reste, d'entreprendre la défense d'Hermias, qui fut, suivant lui, calomnié par les détracteurs d'Aristote, dans l'espoir de faire rejaillir sur ce philosophe la honte dont ils couvriraient son élève (**). Jaloux de sa gloire, et plus encore peut-être de sa fortune, ils inventèrent contre le célèbre instituteur d'Alexandre les accusations les plus invraisemblables, et qui furent réfutées par des auteurs contemporains. On pourra donc croire, avec M. Larcher, qu'Eubule acheva tranquillement sa carrière; qu'Hermias, loin d'avoir contribué à sa mort, montra des vertus qui repoussent un tel soupçon; qu'il régna après lui avec honneur sur les mêmes états, jusqu'au moment où il tomba dans le piége qui lui fut tendu par les généraux perses. Il paraît même qu'Aristote n'épousa Pythias, sœur ou

(*) Diogen. Laert. Lib. V, cap. I, § 3, p. 270.

(**) Mém. de Litt., tom. XLVIII, p. 208 et suiv.

nièce d'Hermias, qu'après la mort de celui-ci, par attachement pour sa mémoire, à laquelle il ne cessa de rendre des hommages publics. On ne peut guère en effet supposer qu'un tyran, assassin de son bienfaiteur et de son maître, ait été ainsi l'objet des regrets et des éloges d'Aristote. Nous avons encore l'hymne que ce philosophe a composé en son honneur; nous savons qu'il lui fit élever près d'Atarnée un cénotaphe, et qu'il lui consacra à Delphes une statue avec une inscription qui nous a été conservée (*).

Depuis le golfe de Sandarli jusqu'à la mer Noire, on va suivre sans interruption ma route, et apprendre à connaître ces contrées, par des cartes levées avec une exactitude qu'à peine on aurait osé espérer. Ce langage m'est permis : j'ai dirigé ces importants travaux : le principal mérite est à ceux qui les ont exécutés; pour moi, c'est un devoir d'avertir la reconnaissance publique.

Continuant de naviguer avec un vent favorable, je passai devant une langue de sable qui forme une jetée naturelle : dans la petite anse dont elle assure le mouillage, les navires viennent charger les huiles que l'on recueille sur ces fertiles rivages, et que les habitants apportent à Agiasma-Keui, l'ancienne At-

(*) Τόνδε ποτ' οὐχ ὁσίως, παραβὰς μακάρων θέμιν ἁγνὴν,
Ἔκτεινεν Περσῶν τοξοφόρων βασιλεὺς,
Οὐ φανερῶς λόγχῃ φονίοις ἐν ἀγῶσι κρατήσας,
Ἀλλ' ἀνδρὸς πίστει χρησάμενος δολίου.

Epig. apud Diogen. Laert. ibid, § 6, p. 272.

téa. Bientôt nous nous engageâmes au milieu des Hécatonnesi, et nous mouillâmes en face du bourg bâti sur la plus grande de ces îles. On la nomme aujourd'hui Mégalo-Mosco-Nisi, la grande île Mosco (*). Les anciens la nommaient Pordo-Sélène, ou Poro-Sélène; elle contenait une petite ville du même nom; c'est probablement la ville éolienne qu'Hérodote indique dans les Hécatonnesi. Ptolemée place une ville de ce nom sur la côte d'Asie: elle en est si rapprochée, que se serait une bien faible erreur. Il est, au reste, possible que l'île fit alors partie du continent, et ne fut pas encore séparée de cette pointe, qui ne laisse entre les deux plages qu'un faible passage aux eaux.

Il n'existe que peu de médailles de la ville de Poro-Sélène, encore sont elles récemment découvertes. Une d'elles fait partie de la précieuse collection rassemblée par M. Cousinery. Près de cette île, au rapport de Strabon (**), était une autre île plus grande encore, sur laquelle on voyait les ruines d'une ville et un temple d'Apollon: elle est aujourd'hui jointe à la côte d'Asie par des sables qui se sont amassés près de Ghiaour-Keui. Les Hécatonnesi sont

(*) Ce nom moderne a été probablement donné à ces îles, à cause de la grande quantité de polypes qu'on y pêche, et dont le plus grand nombre est de l'espèce appelée en grec Mosk-Octapoda, *polypes musqués*, parce que leur odeur n'est pas sans quelque rapport avec le musc. Malgré la prodigieuse abondance de poissons que l'on pêche sur ces rivages, on mange ces polypes; on les sale, on les sèche, ainsi que les calmars, et on en exporte une grande quantité.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 619.

au nombre de trente-deux. Les anciens, en les appelant ainsi, ont-ils voulu indiquer leur grand nombre par une expression indéfinie, les *Cent-Iles ?* Ou faut-il supposer, avec Strabon et Etienne de Bysance, qu'elles tiraient cette dénomination du culte d'Apollon et de son surnom le plus habituel, ἕκατος, ἑκατηβόλος, qui lance au loin ses traits?

Un peu plus au nord, et sur le rivage du même golfe, on trouvait une ville d'Héraclée, aujourd'hui Kidonia. Cette petite ville, peu connue même des anciens, et dont l'existence était depuis long-temps oubliée, renaît, depuis quelques années, par l'industrie de ses nouveaux habitants et la protection de la famille de Kara-Osman. Kidonia continuera de s'accroître pour le bonheur du pays, si sa prospérité naissante n'est pas dénoncée aux ministres turcs, dont les vues fiscales et toujours asservies aux profits du moment, ne manqueraient pas d'étouffer cette colonie dans son enfance. On admire l'activité courageuse de ces Grecs, qui, tourmentés dans leur patrie et forcés de fuir l'Attique et le Péloponèse, ont surpris un asile sur la côte d'Asie; mais l'intérêt qu'ils inspirent sera plus vif encore, lorsqu'on apprendra que les premiers effets d'un peu d'aisance et de liberté ont déjà réveillé chez eux l'attrait des connaissances, et cette avidité de s'instruire qu'on suppose si faussement éteinte depuis long-temps parmi les descendants des fameux Hellènes; lorsqu'on saura qu'il y a sur ce rivage de l'Éolide une école où la jeunesse apprend à lire Homère et Thucydide, et

un professeur de mathématiques et de physique, répandant les lumières qu'il est venu puiser à Paris.

Ces détails surprendront ceux qui, par une erreur trop commune, croient la nation entière des Grecs plongée dans l'ignorance et le découragement, fruits d'une longue servitude, ceux qui ne savent pas que le génie national s'est constamment tenu en état de résistance contre les malheurs de la patrie. Sous ce rapport aussi, les Grecs attendent un vengeur; il les ferait connaître; il dissiperait le nuage dont se trouve enveloppée leur histoire littéraire, et prouverait que les talents n'ont pas entièrement déserté leur terre natale; que ce feu sacré, affaibli, souvent prêt à s'éteindre, a toujours été conservé dans leur patrie, et a même repris, par intervalle, quelque éclat.

C'est un spectacle digne des regards de Dieu même, dit Sénèque, que l'homme courageux aux prises avec l'infortune : ici c'est une nation entière qui, par une suite constante d'efforts, résiste aux maux de tout genre, échappe à l'ignorance vers laquelle un fanatisme barbare la rejette sans cesse, perd sa liberté, mais sans cesser de la regretter; et qui, privée de ses droits, n'abdique pas du moins celui qui sauve de l'avilissement; celui qui permet encore quelque espoir, le droit imprescriptible de haïr ses oppresseurs.

Des recherches faciles eussent suffi pour faire connaître l'histoire de la littérature grecque du

moyen-âge, ainsi que son état actuel, et pour nous préserver de notre dédaigneuse insouciance. Nous devions bien du moins à nos maîtres, de les suivre des yeux dans leur infortune, d'applaudir à ceux dont le génie actif et pénétrant a lutté, souvent avec honneur, contre des revers qui eussent éteint à jamais toute autre nation; mais nous avons oublié nos bienfaiteurs; ils étaient malheureux.

Si l'on a, dans notre occident, quelque connaissance de la langue des Grecs, on la doit à ceux qui, fuyant l'oppression, vinrent, après la prise de Constantinople, chercher un asile dans nos contrées. Nous ne possédons que ce qu'ils nous ont donné pour prix de l'hospitalité; et nous avons insulté à l'infortune de leurs compatriotes; nous avons exagéré les funestes effets de leur cruelle situation. La mémoire de leur gloire passée nous a rendus trop exigeants, et dès-lors injustes : ils portent un de ces grands noms toujours difficiles à soutenir sans fortune, et dont les héritiers dépouillés, sont, même avec un mérite réel, forcés de plier sous les rigueurs d'un sort inévitable.

Les Grecs dans le malheur n'ont pu faire reconnaître les droits qu'ils conservent à l'estime des nations éclairées par leurs pères; et si le premier j'ai élevé la voix en leur faveur, j'étais alors, après un rapide voyage, bien loin encore de savoir apprécier toutes les ressources de leur esprit: depuis quelques années, surtout, ils ont fait de nombreux efforts pour se relever, pour se familia-

riser avec les grands modèles qui leur ont été laissés, et rendre à leur langue son antique pureté. Lorsque je décrirai Constantinople, et que je parlerai des peuples différents qui habitent cette capitale, j'essaierai de donner un aperçu de l'état actuel de la langue et de la littérature grecques; peut-être y trouvera-t-on quelques notions qui ne seront pas sans intérêt.

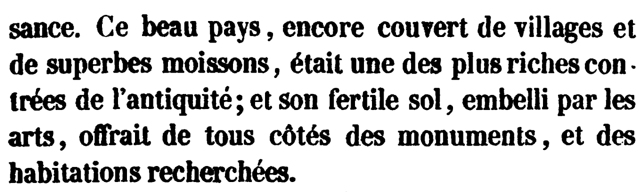
Un peu au-delà d'Héraclée était Cisthéna, ville déjà détruite du temps de Strabon et de Pline, mais dont le port, qui offre encore aujourd'hui un bon mouillage, continuait cependant à être fréquenté. En suivant la route, qui traverse un grand nombre de villages, on arrive à Pelle-Keui, qui paraît être l'ancienne Coryphas, d'après la position que lui assigne la table de Peutinger, à quinze milles romains d'Adramyttium (*).

Sur le cap Pyrrha, facile à reconnaître, Vénus avait un temple qui donnait à ce canton le surnom d'Aphrodisias (**). Si l'on pénètre plus avant dans le golfe, on trouve un écueil, et l'embouchure d'une petite rivière qui baigne l'enceinte de Kemer, située à 1750 toises de la mer (***). Cette ville paraît être entièrement nouvelle, quoique j'y aie trouvé des débris antiques : ce sont probablement les vestiges d'un temple peu célèbre, ou de quelques maisons de plai-

(*) Tab. Peuting. segm. 9.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 606. Plin. Lib. V, c. 30.

(***) Plus de 3 kilomètres.



sance. Ce beau pays, encore couvert de villages et de superbes moissons, était une des plus riches contrées de l'antiquité; et son fertile sol, embelli par les arts, offrait de tous côtés des monuments, et des habitations recherchées.

Aucune dénomination ancienne ne me paraît pouvoir se rapporter à l'emplacement de Kemer; mais en suivant la route fidèlement tracée sur ma carte, on arrive bientôt à Adramytti, qui a conservé son nom et tous les avantages de sa belle position (*). La ville est défendue des vents du nord par les hautes cimes du Gargare : d'un côté s'élèvent en amphithéâtre des coteaux couverts de vignes et d'oliviers; de l'autre s'étend une riche plaine arrosée de plusieurs ruisseaux, dont les eaux, divisées par d'intelligents cultivateurs, répandent partout la fécondité, et doublent les produits de la végétation.

Adramyttion avait été fondée par les Lydiens; ils lui donnèrent le nom d'un de leurs rois appelé Adramus, qui régnait peu de temps après la guerre de

(*) Mes Cartes sont rédigées d'après l'orthographe latine, par déférence pour un usage constant, adopté par d'Anville et par M. le major Rennell, qui ont droit l'un et l'autre à faire loi en géographie; je crois cependant devoir souvent dans mon texte employer les mots grecs, sans l'altération que les Latins ont faite à certaines désinences. Tous les Grecs qui savent un peu leur langue, écrivent encore aujourd'hui Ἀδραμύττιον ; mais le peuple a pris l'habitude de supprimer, au nominatif, dans le langage ordinaire, la dernière syllabe de tous les mots terminés en ιον : c'est ainsi que l'on dit μοναστῆρι pour μοναστήριον. Cet usage existait déjà dès les temps les plus reculés, puisque l'on trouve dans Homère les mots δάκρυ pour δάκρυον, et τρόφι pour τρόφιμον.

Troie. Cette ville, ayant acquis dans la suite un grand degré d'opulence, fut célèbre tant que la Grèce jouit de sa liberté : elle devint une colonie d'Athènes, et reçut les habitants de Délos, lorsque les Athéniens les eurent expulsés de leur patrie (*) ; elle ne perdit rien de son importance sous le gouvernement des Romains, qui, suivant Pline, en firent le chef-lieu de la province (**). Devenue chrétienne, elle eut ses évêques jusqu'en 869, époque du huitième concile général, où on les retrouve pour la dernière fois (***). Au commencement du douzième siècle elle fut détruite par Zacharie, chef des pirates, mais bientôt rétablie par les soins de l'empereur Alexis Comnène. Ce souverain fut parfaitement secondé dans cette généreuse entreprise, par Eumathias Philocale, qu'il en avait chargé, et qui, après avoir rebâti la ville, en assura la conservation par une victoire signalée sur les Turcs (****).

En continuant de chercher le nom d'Adramyttion dans l'histoire du Bas-Empire, on trouve que ce fut dans le port de cette ville qu'Andronic le vieux fit arrêter en 1183 Lampardas, général distingué, et attaché aux intérêts du jeune Alexis Comnène, que ce féroce empereur de Constantinople venait de faire étrangler (*****).

(*) Thucyd. Lib. V, cap. 1 ; Pausan. Lib. IV, cap. 27.
(**) Plin. Lib. V, cap. 30.
(***) Oriens Christ. Tom. I, col. 701 et 702.
(****) Ann. Comnen. Lib. XIV, pag. 420.
(*****) Nicetas. Lib. I, cap. 1.

Ce fut aussi dans cette ville qu'Andronic Paléologue convoqua en 1284 les Arsénites et les Joséphites, avec le projet de les engager à s'entendre et à se réconcilier (*). Ces deux sectes n'étaient point divisées par quelques-uns de ces points de doctrine sur lesquels l'erreur peut être excusable : il s'agissait d'un crime que tous condamnaient également, mais dont les partisans du patriarche Joseph, alors en place, croyaient qu'il avait pu accorder le pardon, tandis qu'Arsenne, destitué, persistait à soutenir qu'on n'avait pu légitimer au nom du Ciel une usurpation fondée sur un attentat. Michel Paléologue, tuteur du jeune Lascaris son souverain, lui avait fait inhumainement brûler les yeux en 1262, et s'était emparé du trône. Le patriarche Arsenne l'avait excommunié, et de vaines protestations de repentir n'avaient pu le fléchir ; il pensait bien que la religion peut pardonner le crime, mais non pas en laisser le fruit au criminel. On sut trouver à cet inflexible patriarche un successeur plus traitable. Joseph ne refusa rien ; et une partie du clergé grec, probablement la plus nombreuse, partagea son indulgence ; l'autre resta constamment attachée aux principes d'Arsenne. Il est à remarquer que cette espèce de schisme survécut à l'usurpateur et aux deux patriarches.

Andronic, fils et successeur de Michel, sacré par Joseph, crut qu'il était de son intérêt d'éteindre ce

(*) Niceph. Greg. Lib. VI, cap. 1.

genre de division, et de rapprocher les deux partis; il en réunit les principaux membres à Adramyttion. Après de longs débats, les pieux Arsénistes consentirent à s'en rapporter au jugement du Ciel, que les adroits Joséphites se flattaient bien de diriger. Il fut convenu que deux rouleaux contenant les motifs allégués de part et d'autre seraient jetés dans le même brasier. Les Joséphites furent moins bien servis qu'ils ne l'avaient espéré; les deux cahiers furent consumés à la fois. Cette neutralité apparente du Ciel ne put produire qu'un calme momentané. Les discussions se ranimèrent; elles agitèrent l'Orient pendant près d'un siècle encore, et prouvèrent que, si le pouvoir parvient à comprimer l'opinion, ou même à la désarmer, il n'est pas toujours en lui de la changer au gré de son intérêt.

Adramyttion fut la patrie de quelques littérateurs distingués; du poète Diotime, dont il nous reste des fragments, et qui vivait dans le troisième siècle avant J.-C.; de l'orateur Xénoclès, dont l'éloquence arrêta, dit-on, la vengeance des Romains, et obtint grâce pour son pays, qui avait embrassé le parti de Mithridate (*).

Cette ville, aujourd'hui à 4000 toises de la mer (**), en était jadis beaucoup plus rapprochée, ou, pour m'exprimer mieux, la mer était moins éloignée de ses murs. On reconnaît facilement que la plaine si

(*) Strab. Lib. XIII, pag. 614.

(**) Sept cent quatre-vingts mètres.

unie qui l'en sépare actuellement, a été formée par les terres que les rivières et les torrents ont charriées du sommet des montagnes voisines. La rivière qui traverse cette plaine, et coule de l'est à l'ouest après être sortie d'une gorge près du village nommé Farenelli, est peut-être un nouveau canal que s'est creusé l'Evénus, depuis qu'il a cessé d'être reçu sur l'aquéduc destiné jadis à conduire les eaux dans la ville.

Entre les villes d'Adramyttion et d'Antandros, était celle de Chrysa, célèbre par son temple d'Apollon Smintheus, et surtout par cette belle captive que son père, pontife du dieu, vint réclamer au camp des Grecs (*). Chrysa, qui était autrefois sur le bord de la mer, en est aujourd'hui à quelque distance, par l'effet des attérissements dont je viens de parler. Des Ciliciens qui l'habitaient furent forcés par les malheurs de la guerre, de l'abandonner, et transportèrent leurs foyers et la statue d'Apollon sur la côte de la Troade.

Une source d'eau thermale ne laisse aucun doute sur la position d'Astyra; et l'on retrouve quelques vestiges d'un temple de Diane, qui, placé au milieu d'un bois sacré, était desservi par les habitants d'Antandros. Si l'on remonte le long de la petite rivière que l'on rencontre avant d'arriver à Astyra, on traverse le village de Zéiléli, bâti sur les ruines de l'ancienne Cilla, qui avait aussi son temple d'A-

(*) Iliad. Lib. I, v. 366.

pollon, d'où ce dieu était appelé Cillæus; et l'on arrive sur l'emplacement de Thèbes, inhabitée dès le temps de Strabon, mais reconnaissable par les débris qu'on y retrouve encore. Ce canton, célèbre par sa fécondité, et que les Lydiens et les Mysiens se disputèrent long-temps, s'appelait la plaine de Thèbes, Θήβης πεδίον; en latin *Thebes Campus* (*).

Le village d'Antandros conserve encore son nom sans aucune altération. Le port, appelé aujourd'hui Lidja, est excellent, et met à l'abri de tous les vents. C'est là que les navires et les bateaux du pays viennent charger les produits de ces riches contrées, ainsi que les bois que l'on tire du Gargare, et qui fournissent les chantiers de Mitylène, comme ils offrirent jadis à Énée les moyens de construire les vaisseaux sur lesquels il s'éloigna, dit-on, de sa patrie désolée, pour aller en Italie fonder l'empire Romain. Antandros s'était d'abord appelé Edonis (**), et puis Cimméris, parce que les Cimmériens l'occupèrent pendant un siècle : elle prit ensuite le nom qu'elle porte, d'un chef des Éoliens, ou, selon d'autres auteurs, d'une colonie de l'île d'Andros qui vint s'y établir. Si l'on en croit le poète Alcée, cité par Strabon (***), cette ville fut aussi au pouvoir des

(*) Strab. Lib. XIII, p. 588. Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 19.

(**) Auguriis agimur divûm, classemque sub ipsâ Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ.

ÆNEID. Lib. III, v. 5.

Plin. Lib. V, cap. 30. Steph. Verb. Ἄντανδρος.

(***) Alc. ap. Strab. Lib. XIII, pag. 606.

Lélèges; et il ajoute qu'elle était placée immédiatement sous le mont Alexandria, une des sommités de l'Ida. Cette montagne, sur laquelle Pâris, nommé aussi Alexandre, avait jugé les trois déesses, est probablement un des pics qui accompagnent le sommet plus élevé du Gargare; ou, serait-ce le Gargare lui-même, qui, comme tant d'autres objets de cette contrée, avait deux noms? On n'exigera pas sans doute une parfaite certitude sur l'endroit précis où fut jugé ce fameux différend qui attira de si grands malheurs sur les Troyens, et qui, traité sans cesse depuis trente siècles, par les peintres et par les poètes, est apparemment un sujet inépuisable.

Un peu plus loin sur la côte, était une ville qui portait aussi le nom de Gargare, située à 16 milles romains d'Antandros, et à 140 stades d'Assos (*). Ces distances connues m'ont décidé à placer cette ville auprès d'une fontaine désignée sur la carte, et près du village d'Iné, sur une pointe qui, sans s'avancer beaucoup dans la mer, est cependant reconnaissable.

Toute cette contrée, exposée au midi, à couvert des vents du nord par une muraille de hautes montagnes, et partout arrosée des eaux qui en découlent, est peut-être le plus beau et le plus fertile pays de la terre. Aussi la richesse de ses productions est-elle le dernier terme de comparaison pour les anciens; et Virgile, après avoir dit au laboureur de

(*) Strab. Lib. XIII, pag. 606. Serv. ad. Virg. Georg. lib. I, v. 102., Macrob. Saturn. Liv. V, cap. 20. Tab. Peuting. Segm. 8.

souhaiter des solstices humides et des hivers sereins, ajoute :

. . . . . *Nullo tantùm se Mysia cultu*
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
VIRG. GEORG. *Lib. I, v.* 102 (*).

Les détails purement géographiques dans lesquels je crois devoir entrer ici, pourront paraître un peu arides : mais s'ils servent à rectifier la connaissance imparfaite que l'on avait de ces fameux rivages; s'ils facilitent à d'autres voyageurs les moyens d'y retrouver des objets curieux, dont un grand nombre m'aura sûrement échappé, cet avantage pourra faire pardonner leur sécheresse. Il faut d'ailleurs, pour offrir sans cesse des descriptions variées et des tableaux piquants, un genre de talent qui n'appartient pas à tout le monde. Le public peut aussi être devenu difficile à satisfaire; et un voyageur n'osera guère se flatter désormais de lui inspirer un intérêt continu, s'il n'a rencontré ni lions terribles, ni monstrueux hippopotames; surtout s'il ne peut se vanter d'avoir inspiré dans sa route une seule grande passion. Ce-

(*) Le mont qui domine ces superbes campagnes est toujours nommé, dans Homère, au singulier neutre, τὸ Γάργαρον; mais lorsqu'on voulait désigner la contrée, ou l'ensemble de cette partie de l'Ida, on disait τὰ Γάργαρα, les Gargares : la ville elle-même était ainsi désignée par un nom pluriel, usage dont il y a beaucoup d'exemples en grec et en latin; Athènes, Ἀθῆναι, Thèbes, Θῆβαι; Virgile emploie toujours le mot *Gargara* au pluriel.

Illas ducit amor trans Gargara. . . . . . .
GEORG. Lib. III, v. 269.

lui à qui n'adviennent point de pareilles aventures, doit être inquiet de la simplicité de ses récits. L'utilité de quelques recherches peut seule soutenir son courage; et peut-être même a-t-il besoin d'un peu de philosophie pour ne pas envier l'heureux auteur que la plus séduisante des Arabes, la belle Gémilé, enivrait de voluptés sous les hauts palmiers du rivage de Rosette, ou l'amant plus audacieux qui sut vaincre la fierté des princesses d'Abyssinie. Toutes les contrées d'ailleurs ne sont pas également favorables à ceux qui voudraient faire usage de ces grands moyens : plus elles sont rapprochées de nous, moins elles prêtent à ces brillants effets; et chez les Grecs, qui, sous tant de rapports, rappellent leur antique civilisation, on perd jusqu'à la ressource d'exalter le bonheur de la vie sauvage et les rares vertus des peuples barbares (*).

Avant d'aller plus loin sur la côte que nous venons de suivre, et que n'a décrite encore aucun voyageur, je vais passer dans l'île de Lesbos, sur la-

(*) Personne n'a poussé plus loin que M. le docteur Forster la bienveillance pour les peuples dont les institutions humaines, comme on l'a si souvent répété, n'ont pas encore perverti l'heureux naturel. « Il ne « faut pas, écrit ce voyageur anglais, se faire une idée trop désavanta- « geuse de nos nouveaux Zélandais : quoiqu'ils aient massacré onze An- « glais de la chaloupe l'Aventure, et mangé le capitaine français Marion, « avec vingt-trois hommes de son équipage, je puis vous assurer que ce « sont de bonnes gens, qui ne traitent pas mal les étrangers. On retrouve « chez eux tous les témoignages d'honnêteté avec lesquels une nation qui « n'est pas civilisée peut vous accueillir. »

Lettre du docteur Forster à M. Magellan, imprimée dans le Journal de Physique de l'abbé Rozier, année 1775, page 432.

quelle je n'ai pu donner, dans le premier volume de ce Voyage, que des notions très-imparfaites ; mais je désire n'y être suivi que par ceux à qui la géographie de ces lieux inspire quelque intérêt ; je sens trop bien que ce ne peut être le plus grand nombre des lecteurs, pour ne pas me croire obligé de les avertir.

La véritable configuration de l'île de Lesbos n'a presque aucun rapport avec celle qu'on lui attribuait dans les diverses cartes de la Grèce publiées jusqu'à ce jour. Ces cartes, en effet, ne pouvaient que répéter les mêmes erreurs, ou varier, par un charlatanisme trop commun, des suppositions toutes également gratuites, puisque aucun travail exact n'avait encore servi à les rectifier.

Strabon, qui d'ailleurs donne à peine à cette île la moitié de son étendue réelle, en disant qu'elle a 1,100 stades de tour, a conservé la tradition d'un événement dont les effets sont encore bien reconnaissables (*). C'était une opinion généralement reçue, que Lesbos avait autrefois fait partie du continent, et en avait été séparée par des secousses violentes du globe, et par une irruption subite des flots. Le souvenir vague de cet événement avait été conservé par les anciens : il doit être rapporté à la grande époque de la rupture du Bosphore de Thrace, qui donna brusquement passage aux eaux du Pont-Euxin. On conçoit quelle dut être la force des flots descendant

(*) Strab. Lib. XIII, p. 616 ; Lib. XIV, p. 654.

tout à coup d'un bassin supérieur ; quelles explosions, quels déchirements produisit au même instant l'introduction de ces eaux dans les volcans de Lemnos, de Skyros, et de quelques parties de l'Asie-Mineure, dont les plaines furent alors inondées. Des causes si puissantes opérèrent sur d'autres parages des changements bien plus grands encore que celui-ci ; et les Hécatonnèses ne sont même que les sommets de montagnes peu élevées, puisque, dans le détroit qui sépare Lesbos du continent, les plus grandes profondeurs de la mer n'excèdent pas 50 à 60 brasses. Les rochers qui bordent les deux rivages sont d'une nature homogène, et disposés par couches entièrement semblables. Ce sont des blocs d'un granit rougeâtre, réunis par une susbtance calcaire, qui, charriée par les eaux, s'est infiltrée dans tous les interstices de ces rochers. Des exsudations du même genre ont produit des effets plus curieux dans les environs du port Sigri, en pétrifiant des troncs d'arbres, et en couvrant dans quelques endroits la surface de la terre d'une croûte pierreuse, dure et brillante.

Selon Diodore, Lesbos, qui portait alors le nom d'Issa, était habitée depuis sept générations, lorsque le déluge qui la sépara du continent, couvrit en même temps sa surface, et fit périr presque tous ses habitants (*) ; aussitôt que le sol en fut desséché, et qu'elle eut repris son ancienne fécondité, Macareus,

(*) Diodor. Sic. Lib. IV. § 81. Strab. Lib. I, pag. 60.

fils de Crinacus, chassé de Thessalie par Deucalion, vint y établir une colonie l'an 1540 avant J.-C., suivant le calcul de M. Larcher, qui préfère le récit de Denys d'Halicarnasse à celui de Diodore ; car, si l'on adoptait l'opinion de ce dernier, il en résulterait que la fondation de cette colonie remonterait à l'an 1734 avant l'ère chrétienne (*). Au reste, ceux pour qui cette incertitude aurait quelque chose de pénible, pourront encore, ce me semble, tout concilier, en supposant qu'une première troupe de Pélasges occupait déjà l'île d'Issa, lorsque Macareus vint s'y établir, se joindre à ces premiers habitants, et assurer leur existence par la justice de son règne, et les succès constants qui accompagnèrent toutes ses entreprises. Ce chef bienfaisant, qui sans doute dut son nom à sa fortune, attira sous ses lois les habitants des îles voisines par la sagesse de son administration, se fit chérir de tous ses sujets, envoya des colonies à Chios, à Samos, à Rhodes, et vit appeler du nom commun d'îles fortunées, toutes celles que par des voies si douces il avait su réunir sous sa dépendance. Avant de terminer sa glorieuse carrière, il consigna dans un recueil de lois long-temps respectées, tous les moyens de prospérité qui pouvaient assurer la durée de son ouvrage ; et n'ayant point, à ce qu'il paraît, de successeur direct, il laissa un pouvoir si justement acquis, à son

(*) M. Larcher, traduct. d'Hérodot. Tom. VII, p. 568, et VIII, p. 296. Dion. Halic. Lib. I, p. 47.

gendre nommé Lesbos, prince Thessalien, qui, quelques années auparavant, était venu le joindre avec une nouvelle troupe de colons.

Le successeur de Lesbos qui donna son nom à l'île est inconnu, et l'on ignore comment elle passa sous la domination des Troyens. Lorsqu'elle fut pillée par Achille, elle faisait partie du royaume de Priam, et elle était gouvernée en son nom par Phorbas, dont la fille Diomède, tombée au pouvoir du vainqueur, fut ensuite choisie par ce héros pour le consoler de l'absence de Briséis (*). Il paraît que, depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Éoliens, l'île fut occupée par des Pélasges alors très-puissants sur le continent voisin.

Je ne suivrai point ici l'histoire de Lesbos, dont le nom se retrouve à chaque page de l'histoire de la Grèce, et souvent dans celle du Bas-Empire. Cédée par l'empereur Jean Paléologue à un seigneur génois nommé Cantalusius, elle fut prise sur le dernier souverain de cette famille, en 1462, par Mahomet II, qui le fit périr de la mort la plus cruelle. C'est dans Lesbos que naquirent ces fameux corsaires devenus tous deux chefs de la république d'Alger, et dont le second, Chérédin Barberousse, commanda les flottes de Soliman II.

Je vais me borner à parcourir rapidement ma nouvelle carte avec les lecteurs qui attachent quel-

(*) Iliad. Lib. XXIV, vers. 544. Dictys Cret. II, p. 36. Iliad. Lib. XI, vers. 681.

que prix à ce genre de travail; il ne leur restera plus aucune incertitude, et ils reconnaîtront sans peine tous les lieux désignés par les auteurs anciens.

Le port Hiéro était déjà connu des navigateurs étrangers, qui sont quelquefois forcés d'y chercher un refuge, lorsque des vents contraires trop violents leur interdisent l'entrée du golfe de Smyrne : les marins grecs connaissaient seuls toute l'étendue d'un autre port, dans lequel on ne parvient que par un canal autrefois appelé Eurypus Pyrrheus, du nom de la ville située au fond de ce golfe. Ce passage trop étroit en rend à nos navires l'entrée encore plus difficile que celle du port Hiéro; mais pour la marine des anciens, dont tous les bâtiments allaient à la rame, il est impossible d'imaginer deux ports plus sûrs, et où leurs flottes fussent plus faciles à défendre. Ces deux vastes bassins sont séparés par une haute montagne qui avait reçu le nom d'Olympe, ainsi que plusieurs autres en Europe et en Asie.

En partant de Mitylène, et retournant vers le nord, on trouve, le long de la côte, quelques petites îles qui ne sont que des rochers adhérents à l'île même, et dont les plus élevés, nommés anciennement *Leucæ insulæ*, les îles Blanches, sont dominés par le mont Créon (*). Le cap Argennum tirait de sa couleur, semblable à celle de ces îles, un nom qui offre la même signification (**). Après avoir dou-

(*) Ptolem. Geogr. Lib. V, cap. 2. Plin. Lib. V. cap. 31.

(**) Diod. Sic. Lib. IV, § 81. Steph. Verb. Μίθυμνα.

blé ce cap, on arrive à Méthymne, qui devait son nom à une des filles de Macareus, et qui, toujours regardée comme la seconde ville de Lesbos, fut long-temps célèbre par l'excellence de ses vins. Virgile, Ovide, Pline les ont vantés; et ils mériteraient encore les mêmes éloges, s'ils étaient faits avec plus de soin (*).

La ville de Pyrrha était située au fond du vaste port auquel elle donnait son nom (**) ; on en voit des vestiges dans un bourg nommé Akerona : elle avait été détruite par un tremblement de terre et engloutie par la mer, mais le faubourg était encore habité du temps de Strabon. Ce géographe, en désignant très-bien la position de Pyrrha au fond du port, dit qu'elle était à quatre-vingts stades de Mytilène, et à cent du cap Malia : il donne à l'île entière 1,100 stades de tour, et fixe à 120 stades la largeur du bras qui sépare la pointe méridionale de l'île, du cap Cana sur le continent. Toutes ces mesures sont inexactes. Il doit s'être glissé bien des erreurs de ce genre dans les géographes anciens, qui souvent ne travaillaient que d'après des relations peu fidèles ; et cette observation n'est pas, il faut en convenir, fort encourageante pour ceux qui font des cartes uniquement d'après leurs témoignages.

Sur la partie occidentale de l'île, est le mont Or-

(*) Plin. Lib. XIV, cap. 7. Virg. Georg. Lib. II, v. 90. Ov. Art. Amat. Lib. I, v. 57.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 618. Pl. Lib. V, cap. 31.

dymnus, dont le prolongement forme le promontoire Sigrium. Dans la baie voisine, la ville d'Antissa avait été bâtie sur une petite île que des attérissements joignirent ensuite au continent (*). Un peu au midi du cap Sigrium, était la ville d'Eressos dont il existe encore des ruines sur une hauteur, auprès d'un village appelé Ersé, nom dans lequel il n'est pas impossible de reconnaître l'ancien nom corrompu.

Cette ville avait vu naître Théophraste, que Cicéron appelle le plus élégant et le plus érudit des philophes, et qu'Aristote désigna pour son successeur dans sa fameuse école d'Athènes. En succédant à cet homme prodigieux, il n'en eut pas moins la gloire de réunir jusqu'à deux mille disciples, parmi lesquels brillent les noms de Ménandre et de Démétrius de Phalère. Non moins fécond qu'éloquent, il composa 484 ouvrages, dont tous les titres nous ont été conservés par Diogène de Laërte (**); il charma les Grecs par la pureté de son style; et toutefois, par l'accent éolien d'un mot échappé à l'habitude de son enfance, il blessa l'oreille délicate d'une marchande d'herbes dans le marché d'Athènes. S'il faut en croire Plutarque, il fit mieux encore que de composer des traités sur les analyses et les syllogismes, sur le chaud et le froid, les météores et l'ivresse, etc., etc., il délivra deux fois sa patrie des tyrans qui en avaient usurpé la domination. Lui-même nous ap-

(*) Myrsilus ap. Strab. Lib. I, p. 60. Plin. Lib. II, cap. 39. Ovid, Metam. Lib. XV, Fab. VI.

(**) Diog. Laert. in Theoph.

prend qu'il avait 99 ans quand il composa ses Caractères, ouvrage plein de chaleur et d'agrément, dans lequel il peint les ridicules et les vices de son temps avec toute la verve de la jeunesse. Ce philosophe mourut à cent sept ans, en reprochant à la nature le peu de jours qu'elle accorde à l'homme (*).

On trouve, en descendant vers l'entrée du port de Pyrrha, le cap appelé Brisa par Etienne de Bysance, et sur lequel était une statue de Bacchus (**).

Dans la partie supérieure de la planche 8, sont placés les dessins de quelques objets que j'ai observés dans l'île de Lesbos.

N° 1er. Un siége de marbre blanc d'un fort bon style, sur lequel on lit ΠΟΤΑΜΩΝΟΣ ΤΩ ΛΕΣΒΩΝΑΚΤΟΣ ΠΡΟΕΔΡΙΑ, présidence de Potamon, fils de Lesbonax. Potamon était un rhéteur natif de Mytilène, auquel Tibère accorda une protection particulière (***). J'ai vu ce monument devant la porte de l'évêque, qui s'y plaçait en certains jours de fêtes, et l'avait ainsi consacré à la religion; cette destination a contrarié toutes les tentatives que j'ai faites pour l'acquérir. Lord Elgin, plus heureux, a su profiter du crédit que lui donnaient la présence d'une escadre victorieuse, la conquête de l'Égypte, et la restitution de cette importante possession, pour obtenir de la Porte des complai-

(*) S. Hieronym. Epist. ad. Nep. Cicer. Tusc. III. cap. 16.

(**) Steph. Verb. Βρίσα.

(***) Strab. Lib. XIII, p. 617. Suid. Verb. Ποτάμων.

sances qu'en d'autres temps ses ministres les plus faciles et les plus bienveillants n'eussent jamais osé se permettre. Lord Elgin a fait dans toute la Grèce, une riche moisson de précieux monuments que j'avais long-temps et inutilement désirés; il m'est difficile de les voir entre ses mains sans un peu d'envie; mais ce doit être une satisfaction pour tous ceux qui cultivent les arts, de savoir ces chefs-d'œuvre soustraits à la barbarie des Turcs, et conservés par un amateur éclairé, qui en fera jouir le public.

N° 2. Vue d'un aquéduc situé dans une vallée voisine du village de Palfa, à une lieue et demie (*) de la ville de Mitylène, où il portait un courant d'eau considérable. Cette construction est belle et d'une grande élévation : les deux rangs inférieurs d'arcades sont en marbre gris; le troisième rang n'était qu'en briques.

N° 3. Bas-relief d'un beau style, représentant un homme et une femme prenant leur repas, couchés sur des lits, et servis par un amour. Je crois que ce marbre fait aujourd'hui partie de la collection de lord Elgin.

PLANCHES 9 ET 10.

Plan de la ville d'Assos. Vue restaurée de la même ville.

PEU de villes jouissent d'une situation aussi heureuse, aussi magnifique que celle d'Assos : l'imagi-

(*) Six kilomètres.

nation des plus habiles artistes ne saurait aller au delà des tableaux, si riches, si imposants, qu'elle devait jadis présenter de toutes parts. Élevée au midi sur le bord de la mer, dominant au nord une belle campagne arrosée par une rivière qui se partage en plusieurs bras, Assos devait de nouvelles beautés à la hauteur et à l'irrégularité du sol sur lequel elle est assise. Une immense terrasse taillée dans la montagne, et soutenue par un revêtement de pierres énormes, portait trois temples superbes dont les fondations existent encore; et derrière celui du milieu s'élève un haut rocher que surmontait l'antique citadelle.

Au pied de cette immense terrasse ainsi chargée d'édifices, les rochers taillés circulairement embrassent et soutiennent un vaste théâtre, où le peuple assis voyait, à travers les portiques de la scène, un large bras de mer toujours couvert d'une foule de navires se croisant en tous sens: au-delà s'offraient les riches collines de Lesbos, le mont Lepethymnus qui les couronne, et la ville de Méthymne qui s'avançait sur les eaux, et se dessinait sur un horizon doré des feux du soleil couchant. Vers la gauche, la vue parcourait le long canal qui sépare Lesbos du continent, et s'arrêtait sur les Hécatonnèses, dont tous les sommets, tous les golfes multiplient des aspects si variés et si piquants. Assurément, jamais théâtre ne fut mieux situé, et n'offrit un plus admirable spectacle, de plus ravissantes scènes: peut-être même cette inimitable décora-

tion faisait-elle une diversion trop puissante : l'âme, étonnée par ces grands effets de la nature, devait se prêter difficilement au genre d'émotion si différent qu'inspire une tragédie ; et il ne fallait rien moins que le génie de Sophocle et d'Euripide, pour retenir l'intérêt des spectateurs.

La ville était entourée d'une forte muraille, et de plusieurs grosses tours, qui ont été en grande partie épargnées par le temps, et par les hommes, toujours plus destructeurs. Un port de 150 toises de profondeur (*) était défendu des vents de sud par des jetées encore aujourd'hui assez solides pour arrêter l'effort des vagues, et assurer un asile aux bateaux qui viennent s'y réfugier (**).

Le plan qu'offre la planche 9 a été levé avec exactitude. J'ai osé, dans la planche suivante, relever ces belles ruines, recomposer ces édifices, et essayer d'en donner une faible idée. Qu'on daigne juger avec indulgence ce travail, ou, si l'on veut, ce jeu d'une imagination qui, rétrogradant de quelques siècles, se plaît à voir ce qui n'est plus, et admet la fiction à se présenter à la place de la réalité que l'on

(*) Deux cent quatre-vingt-douze mètres.

(**) Ἔστι δὲ ἡ Ἄσσος ἐρυμνὴ, καὶ εὐτειχὴς ἀπὸ θαλάσσης καὶ τοῦ λιμένος, ὀρθίαν καὶ μακρὰν ἀνάβασιν ἔχουσα. ὁ δὲ λιμὴν χώματι κατεσκεύασται μεγάλῳ.

Strab. Lib. XIII, p. 610.

Pomponius Mela, après avoir nommé Antandros, ajoute : *Sequen tractus tangit Gargara, et Asson Æoliorum colonias.* Lib. I. cap. 18.

regrette. C'est la première fois que je me suis permis de montrer ainsi de simples souvenirs, de restaurer des édifices, ainsi qu'on se hasarde à restaurer des statues, ou à rétablir le texte des manuscrits. Ce n'est que tenter pour l'architecture, ce que d'autres ont fait pour Quint-Curce et pour Salluste : et pourquoi m'interdirait-on de redresser les colonnes d'un temple abattu, lorsqu'on pardonne aux efforts du savant qui n'a pas tremblé de se mesurer avec Tacite ?

Pline rapporte que l'on trouvait dans les environs d'Assos, une pierre nommée *lapis sarcophagus*, parce qu'elle avait la propriété de détruire les corps (*), et dont on faisait des tombeaux : cette dénomination fut depuis employée indistinctement pour toutes les tombes de marbre ou de pierre, dans lesquelles on enfermait les corps sans les brûler. On augmentait la propriété des pierres d'Assos, en remplissant les tombes d'une poussière qui n'était sans doute que cette même pierre broyée. On doit supposer qu'elle était d'une nature particulière, âpre, tenant de la chaux vive, et produisant à peu près les mêmes effets. On trouva, en 1787, près d'Assos, un sarcophage recouvert par une masse de terre, dont une partie s'étant détachée, avait laissé voir un angle de la tombe. Tous les habitants de la côte, persuadés qu'elle renfermait un riche trésor, s'étaient tumultueusement assemblés dans l'espoir de se le partager: les commandants turcs firent ouvrir le monument en

(*) Plin. Lib. XXXVI, cap. 17.

leur présence, et n'y trouvèrent qu'un squelette entièrement desséché.

Sur la côte que nous suivons en sortant d'Assos, à 80 stades de distance, était un village appelé Polymedion, suivant Strabon (*). Pline l'appelle Polymedia, et parle ensuite d'une autre ville nommée Palamedium, qu'il suppose exister dans cette même contrée (**). Il est probable que cet éloquent compilateur de tous les ouvrages de son temps, commet ici une erreur, un double emploi, en faisant deux villes distinctes de la même ville désignée, avec quelque légère différence, par les auteurs dont il analysait les ouvrages. Cette ville tirait son nom du tombeau de Palamède, qui en était voisin : elle s'appelait d'abord Palamedion, et ce nom se changea ensuite en celui de Polymedion, qu'elle portait du temps de Strabon et de Pline.

Palamède périt par les artifices d'Ulysse, jaloux de ses succès et de l'influence qu'il exerçait sur l'armée. Achille fut inconsolable de sa mort : il pleura ce héros chéri des dieux et doué d'une haute sagesse, qui l'avait si vaillamment secondé : accompagné d'Ajax qui partageait ses regrets, il lui rendit les derniers honneurs, et lui éleva un tombeau sur la côte d'Asie, au delà du cap Lecton, en face de Méthymne et du mont Lepethymnus. Sur ce monument était une statue d'une coudée de hauteur, qui re-

(*) Strab. Lib. XIII, p. 606.

(**) Plin. Lib. V, cap. 30.

présentait Palamède avec ses armes, sous l'extérieur d'un homme plus âgé que lui, et avec cette inscription, ΘΕΙΩ ΠΑΛΑΜΗΔΕΙ, au divin Palamède. Dans ce lieu révéré, les habitants des pays voisins venaient, à certaines époques de l'année, offrir des sacrifices, et invoquer les mânes du héros. Apollonius de Tyane, après avoir visité les tombeaux d'Achille et d'Ajax, voulut rendre les mêmes hommages à la mémoire de Palamède; il débarqua sur la côte, et releva sa statue, qui se trouvait renversée: Philostrate dit l'avoir vue depuis à la même place (*).

Soit que ce monument fût véritablement le tombeau de Palamède, guerrier grec, victime de la perfidie d'Ulysse, et auquel on fait honneur de l'invention du jeu des échecs; soit qu'on eût appliqué, dès les siècles les plus reculés, son nom à un tombeau quelconque, cette circonstance des honneurs qu'on lui rendait, prouve une tradition constante dans cette contrée, et devient une preuve de plus de l'expédition des Grecs contre Troie. Nous verrons bientôt d'autres monuments attester la croyance générale des anciens sur cette expédition, antique et première époque de la chronologie grecque.

On apercevait le tombeau de Palamède, de la ville de Méthymne et du mont Lepethymnus, ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'il était dans l'île de Lesbos. J'ai moi-même partagé cette fausse idée,

(*) Philostr. in vit. Apollon. Lib. IV, cap. 13, pag. 150; cap. 16 p. 154. in Heroic. cap. 11, p. 716.

et je n'ai point cherché les vestiges du tombeau sur le terrain où je pouvais espérer de les trouver ; c'est un motif d'intérêt de plus que j'aurai laissé aux voyageurs destinés à suppléer mes omissions, ou à rectifier mes erreurs.

PLANCHE 11.

Médailles de l'Éolide.

N° 1er. Il n'a encore été publié aucune médaille de l'Éolide, qui portât le nom de la province ; on n'en connaissait que des villes particulières de cette contrée. Sur celle-ci, on voit d'un côté une tête de femme, et de l'autre, un foudre avec une grappe de raisin, et le mot ΑΙΟΛΕ, pour ΑΙΟΛΕΩΝ, des Éoliens. M. Cousinery en possède une d'argent avec la tête de Pallas et le même revers.

N° 2. Ce beau médaillon d'argent de la ville de Cyme, offre d'un côté une tête de femme, que l'on suppose être celle de l'amazone Cyme ; de l'autre, un cheval avec le vase caractéristique de cette ville, le mot ΚΥΜΑΙΩΝ, des Cyméens, et à l'exergue, ΣΤΡΑΤΩΝ, nom du magistrat éponyme.

N° 3. Revers d'un médaillon de bronze de l'empereur maxime, que Vaillant a décrit, mais qu'il n'a point fait graver. Il offre la statue d'Esculape, autour de laquelle on lit ces mots : ΕΠΙ. CΤΡΑ. ΦΑ. ΠΑΥCΕΡΩΤΟC. ΚΥΜΑΙΩΝ. Flavius Pauserôs étant stratège. Monnoie des Cyméens.

N° 4. Une petite médaille de bronze, également inédite, offre d'un côté la partie antérieure d'un cheval; les deux lettres initiales du nom de Cyme, ΚΥ, et le mot ΕΠΙΚΡΑΤΗϹ, nom du magistrat éponyme : sur le revers, un vase et un monogramme.

N° 5. Petite médaille de bronze, qui n'est pas sans intérêt pour la géographie; son revers présente le fleuve Hermus couché, au-dessus duquel on lit ΚΥΜΑΙΩΝ, des Cyméens, et au-dessous ΕΡΜΟϹ; ce qui semble indiquer que leur territoire s'étendait jusqu'à l'Hermus. Sur l'autre face de la médaille, autour d'une tête de jeune homme, on lit : ΙΕΡΑ ϹΥΝΚΛΗΤΟϹ, le sacré sénat. Les Grecs personifiaient le sénat, le peuple, la ville de Rome, et rendaient une sorte de culte à ces êtres abstraits. D'autres médailles grecques autonomes, et frappées sous l'empire Romain, présentent une tête voilée, et par conséquent une tête de femme, avec les mots ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΗ. Sur la médaille dont nous nous occupons, le mot Σύγκλητος, qui a la même signification, est au féminin, parce qu'il était originairement adjectif de Βουλή toujours sous-entendu; si cette expression féminine accompagne ici une tête d'homme, il faut attribuer cette légère inconséquence au désir de se conformer à l'usage des Romains, auxquels cet hommage était adressé, et dont la langue exprimait la même idée par le mot masculin *Senatus*. Les Romains n'avaient proprement divinisé que Rome, *Dea Roma* : et ils s'étaient contentés de con-

sacrer des médailles et des monuments en marbre au génie qui présidait aux délibérations du sénat, *Genio Senatûs.* Les Grecs soumis adoptèrent la déification de Rome, ΘΕΑ ΡΩΜΗ, et allèrent ensuite plus loin dans leur adulation ; ils reconnurent la divinité du sénat romain, ainsi que le prouve une médaille frappée à Pergame, lorsque la province proconsulaire d'Asie décerna dans cette ville un temple à Auguste. On y lit, d'un côté, autour d'une tête de femme, ΘΕΑΝ ΡΩΜΗΝ, la déesse Rome ; de l'autre, autour d'une tête de jeune homme, ΘΕΟΝ ΣΥΝΚΛΗΤΟΝ, le dieu Sénat. Auguste ne permit point qu'on dédiât ce temple à lui seul ; il consentit seulement à ce que son nom fût associé à celui de Rome.

N° 6. Médaille inédite, offrant d'un côté cette même tête du sénat, et de l'autre, le fleuve ΞΑΝΘΟϹ. Ainsi que dans la Troade et dans la Lycie, il y avait donc aussi une rivière de ce nom dans le canton de Cyme : cette médaille est, ce me semble, le seul témoignage qui nous en soit parvenu. J'ai déjà remarqué, page 28, que le Xanthos traverse les ruines de cette ville.

N°s 7 et 8. Médailles d'argent de la ville de Myrine : d'un côté est la tête d'Apollon Grynéen, couronnée de lauriers. Deux revers différents de cette même médaille, offrent chacun une femme sacrifiant au dieu ; à leurs pieds sont divers symboles.

N°s 9 et 10. Petites médailles de bronze inédites,

portant d'un côté la tête de Pallas : sur le revers, l'une offre la figure de Télesphore, avec ce mot, ΜΥΡΕΙΝΑΙΩΝ, des Myrinéens ; l'autre un vase avec les syllabes ΜΥΡΙ.

N° 11. C'est la seule médaille d'argent que l'on connaisse jusqu'à présent de la ville d'Élée en Éolide; sur un côté se voit la tête de Pallas; sur l'autre, le mot ΕΛΑΙ dans une couronne.

N° 12. Médaille de bronze inédite : d'un côté, le buste de Pallas; de l'autre, un vase d'où sortent des épis et une tête de pavot; autour, le mot ΕΛΑΙΤΩΝ, des Eléens.

N° 13. Médaille inédite, de moyen bronze : elle offre d'un côté, la tête de la déesse Rome, ΘΕΑ ΡΩΜΗ ; de l'autre, Cérès voilée, tenant de la main droite un flambeau, et de la gauche, des épis. On lit autour, ΕΠΙ ϹΤΡ. Λ. ΑΥΡΠ. ΔΟΡΥΛΑΟΥ. ΕΛΑΙΤ. L. Aurelius Dorilaüs étant stratège. Monnoie des Eléens.

N° 14. Cette médaille, déjà publiée par Eckhel, *Nummi inediti*, pl. XII, n° 5, est très-intéressante : elle offre d'un côté, la tête de Mnesthée, fondateur, ΜΕΝΕϹΘΕΥϹ ΚΤΙϹΤΗϹ ; de l'autre, la figure d'Esculape, avec ces mots ΕΠΙ. ϹΤΡ. ΠΕΛΛΩΝΙΟΥ ΝΕ. ΕΛΑΙΤΩΝ, Pellonius étant stratège et Néocore. Monnoie des Éléens.

N° 15. Médaille de bronze, du cabinet impérial, présentant le buste de Pallas, et au revers, Télesphore, avec le mot ΕΛΑΙΤΟΝ.

N° 16. Médaille de Pitane : d'un côté, la tête de Jupiter Ammon, et de l'autre, un double triangle, emblême sous lequel les Pythagoriciens prétendaient représenter la déesse Hygie.

N° 17. Le buste de Minerve, et Télesphore, avec le mot ΠΙΤΑΝΑΙΩΝ.

N° 18. Médaille inédite : elle présente d'un côté une tête d'homme, autour de laquelle on lit ΠΙΤΑ-ΝΕΥC; serait-ce un Apollon pitanien, ou ce mot indique-t-il un héros de ce nom, de qui cette ville tiendrait le sien? Sur le revers, Jupiter Stator tenant l'aigle d'une main, la haste de l'autre, avec ces mots ΕΠΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, nom du magistrat.

N° 19. On a déjà publié plusieurs médailles d'Atarnée : celle-ci présente la tête d'Apollon couronnée de lauriers; et sur le revers, la partie antérieure d'un cheval, avec un serpent : au-dessous, on lit ΑΤΑΡ.

N° 20. Médaille de Cisthène, inédite, et de la collection de M. Cousinery : d'un côté, la tête de Cérès voilée, et couronnée d'épis; de l'autre, un cavalier avec un poisson, et la syllable ΚΙΣ. Cette médaille est la seule que l'on connaisse de cette ville.

N° 21. Médaille d'Adramyttion déjà gravée dans Pembrocke : elle offre la tête de Pallas avec le mot ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ; sur le revers, Minerve Nicéphore tenant d'une main une statue de la Victoire; de l'autre, son bouclier. On lit autour ΕΠΙ CΤΡ.

ΛΟΥΚΙΟΥ Β. ΑΔΡΑΜΥ. Lucius étant stratège pour la seconde fois. Monnoie des Adramytténiens.

N° 22. Médaille frappée par la même ville, sous Alexandre Sévère : elle a été très-mal gravée dans l'ouvrage de Vaillant : ce revers montre Esculape appuyé sur son bâton, et ces mots ΕΠΙ CΤΡ. ΑΥΡ. ΓΑΡΟΥ. Β. ΝΕ. ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ, Aurelius Garus étant stratège ; Néocore pour la seconde fois. Monnoie des Adramytténiens.

N° 23. Médaille d'Antandros. Il est difficile de déterminer si la tête qu'elle offre est celle d'Apollon ou celle de Bacchus ; sur le revers est une chèvre avec un caducée, et autour le mot ΑΝΤΑΝΔΡΙ.

N° 24. Médaille impériale d'Antandros ; d'un côté, la tête de Titus, n'étant encore que César, autour de laquelle on lit ΚΑΙCΑΡ ΤΙΤΟC ; sur le revers, une Diane d'Ephèse, avec ses supports, et autour ΑΝΤΑΝΔΡΙΩΝ.

N° 25. Les médailles de la ville de Gargare sont extrêmement rares : celle-ci offre la tête de Pallas, et la figure de Télesphore, avec le mot ΓΑΡΓΑΡΈΩΝ. M. Cousinery en possède plusieurs qui présentent la tête d'Apollon et un cheval courant.

N° 26. Médaille d'Assos : d'un côté, la tête de Pallas ; de l'autre, une tête de bœuf avec un vase à deux anses ; dans le champ ΑΣΣΙ.

N° 27. Autre médaille d'Assos : d'un côté, la tête de Pallas ; de l'autre, un griffon ; et au-dessous, une

fourche à deux pointes, δίκρανον, symbole de la mer. Un instrument pareil est encore employé aujourd'hui par les Grecs, pour la pêche.

N° 28. Médaille de Commode, inédite : elle présente la tête de Commode, avec ces mots M. ΑΕΛ. ΑΥ. ΚΟΜΟΔΟC ; au revers, l'autel d'Esculape ; et autour, ΚΡΙΑΝΚΙΔΗC, nom du magistrat ; au bas, ΑCCΙΩΝ, des Assiens. C'est à l'époque de Commode que l'on commence à trouver le sigma figuré comme on le voit ici.

PLANCHE 12.

Vue du cap Baba, autrefois le promontoire Lecton.

Le promontoire Lecton semble avoir marqué les limites de l'Éolide et de la Troade, et, quoique les anciens diffèrent souvent entr'eux lorsqu'ils parlent de l'étendue de ces contrées, la seconde paraît cependant avoir embrassé tout l'espace compris entre Cysique et le Lecton ; espace assez vaste, dont l'ancienne ville de Troie et son territoire ne formaient qu'une partie (*). Si l'on compare mes nouvelles cartes avec celles de d'Anville, ou même celles que je rédigeai en grande partie d'après lui, pour placer à la tête de l'Atlas de cet ouvrage, on sera frappé de leur extrême différence. Le cap Lecton, aujourd'hui bien déterminé, se trouve à quatre

(*) Promontorium Lectum disterminans Æolida et Troada. Plin. Lib. V, cap. 30.

lieues (*) plus au sud; et de là jusqu'au fond du golfe, la côte, presque droite, court à l'est dix degrés vers le nord. La direction du rivage, qui baigne le pied du mont Gargare, explique comment cette montagne peut dominer également la plaine de Troie et le golfe d'Adramytti, ce qui, dans la supposition de d'Anville, serait impossible, et m'avait fait douter long-temps que le Gargare fût cette même montagne qui frappe la vue dès l'embouchure du Scamandre, lorsqu'on descend l'Hellespont. Des observations répetées ne laissent aucune incertitude à cet égard. Lorsque, en 1776, j'allai à pied du cap Lecton au cap Sigée, n'ayant d'autre guide que la carte de d'Anville, je m'aperçus bien que je parcourais plus de chemin qu'elle n'en suppose; mais je n'avais fait qu'entrevoir cette erreur, et je n'avais pas alors les moyens de la rectifier.

Ici le voyageur peut déjà prendre une première idée de l'exactitude d'Homère, et du soin qu'il met à peindre fidèlement le pays qu'il a rendu si célèbre. Bientôt nous verrons mieux encore combien il était naturel de placer Jupiter sur le sommet du Gargare, lorsque ce dieu vient peser les destinées des deux peuples combattant dans la plaine de Troie : mais le cap Lecton rappelle de plus riants tableaux, et des moments plus doux pour le souverain des dieux. Dans les vers délicieux qui nous le montrent cédant au charme inconnu de la ceinture de Vénus, dont

(*) Un myriamètre 7 kilomètres.

Junon s'est prudemment armée, on ne penserait pas sans doute à exiger une géographie bien exacte; et cependant il est aisé de sentir quel prix cette fidélité dans les descriptions ajoutait jadis pour les Grecs, et ajoutera désormais pour nous, aux fables et aux faits chantés par Homère. Junon quitte le sommet de l'Olympe; elle passe sur la Piérie, et sur les monts glacés de la Thrace, arrive au sommet du mont Athos, et bientôt à Lemnos (*). Après avoir mis dans ses intérêts le dieu du Sommeil, elle poursuit son vol, découvre Imbros, et prend terre sur l'extrémité du promontoire Lecton. C'est, en effet, la pointe la plus avancée de la côte; et quand on observe la chaîne qui, partant du Gargare, s'avance dans la mer, on conçoit que cette longue file de sommets ait inspiré l'idée d'en faire le chemin de la déesse. Par un des attributs de sa divinité, elle a franchi les espaces de l'air; descendue sur la terre, elle continue sa course rapide, en touchant d'un pied léger la cime des monts. Les forêts agitées résonnent et frémissent sous ses pas; car les dieux et les rois conservent toujours quelques symptômes de leur redoutable puissance.

C'était un grand intérêt pour les anciens, de retrouver ainsi dans les peintures d'Homère, des lieux dont les aspects leur étaient familiers; et c'est aujourd'hui pour nous un très-vif plaisir de reconnaître, sur des parages depuis long-temps ignorés,

(*) Iliad. Lib XIV. v. 280.

ces mêmes objets que nous croyions inventés par le poète : ce sont de riches dessins qui semblaient produits par le seul caprice de leur auteur, et dont nous découvrons tout à coup les modèles.

Homère, observateur fidèle de la nature, ne consultant qu'elle seule, a dû nécessairement offrir des beautés originales; soit qu'il décrivît une contrée où tous les effets sont plus sensibles, parce qu'ils sont plus variés; soit qu'il peignît les mœurs à demi-sauvages, et dont les traits caractéristiques n'étaient pas encore altérés. Servi par le génie de la langue la plus souple, la plus harmonieuse, il ne l'a pas été moins, peut-être, par l'état où était alors cette même langue, que, dans la suite, les orateurs et les sophistes portèrent à un degré de subtilité moins favorable à l'originalité de la poésie et à la simplicité des images. La langue d'Homère avait toute la richesse que peut exiger la dignité de l'Épopée, sans offrir encore ce luxe qui séduit le talent, et lui inspire l'espoir de plaire par de frivoles agréments. A l'époque où Homère parut, la nature entière était à lui; nul ne l'avait devancé dans la conquête des sujets que lui fournirent les sites les plus pittoresques, et les hauts faits encore récents de ses héros. Il est permis de penser qu'il n'a fait contribuer à sa gloire aucun des poètes qui l'avaient, dit-on, précédé, lorsque nous le voyons se complaire à rendre, par un trait si pur, les aspects qu'il avait sous les yeux. Il est trop vrai dans ces tableaux, pour ne pas être également original dans la peinture des mœurs et des caractères; nulle

part il ne donne le droit de supposer que, simple imitateur, il ait jamais répété ces images convenues, et ces sensations transmises, héritage perpétuel de la foule des poètes.

Les poèmes d'Homère sont, au contraire, la source première et féconde où, de tous temps, ont pris leurs couleurs ceux qui voulaient peindre la nature sans pouvoir en soutenir l'éclat, ou sans avoir le don d'en distinguer et d'en rendre tous les traits. Homère leur a tenu lieu de la nature elle-même; ils n'ont cessé de copier ses inventions, ses comparaisons, jusqu'aux sites qu'il a si bien décrits, et dont ils s'emparent pour les transporter en d'autres climats, et y placer leurs modernes héros. Virgile lui-même, quoiqu'il fût dirigé par un goût plus exquis, et que son langage n'ait pas moins de charme, n'est point aussi fidèle que lui, précisément parce qu'il est imitateur, et que ses expressions les plus heureuses, empruntées le plus souvent du grec, ne s'adaptent pas toujours aussi parfaitement à leur objet que dans l'original même.

Plusieurs littérateurs, Jules Scaliger, l'abbé Fraguier, M. Bitaubé dans les excellentes notes jointes à sa traduction, et surtout le savant M. Heyne, ont indiqué quelques-uns des endroits où Virgile a marché sur les traces du poète grec, et les secours qu'il en a tirés. Ces essais font pressentir de quel intérêt serait un ouvrage plus étendu, dans lequel on rechercherait avec soin la marche que tint le poète latin succédant à Homère dans l'Épopée, et l'usage qu'il

sut faire des trésors amassés par son prédécesseur. On remarquerait comment il les emploie souvent sans les déguiser, ne faisant que les transporter dans sa langue, ainsi que d'autres Romains, avec bien moins de droits sans doute, enlevaient les statues d'Athènes, pour en parer l'Italie; et l'on distinguerait les richesses qu'un goût plus recherché, et rendu plus difficile, ne lui permet d'admettre qu'après les avoir épurées et comme refondues pour les frapper à son empreinte.

Sur l'extrémité du cap Lecton était un autel dédié aux douze grands dieux, et que l'on prétendait avoir été élevé par Agamemnon (*). Les Turcs y ont construit un fort qui n'avait, lorsque je l'ai vu, pour toute artillerie, que de petits canons placés dans les embrasures, sur l'épaisseur même de la muraille. Derrière le fort est un gros bourg dont presque tous les habitants sont occupés à fabriquer des lames de sabres et de couteaux.

La route du cap Lecton à la ville d'Alexandria-Troas, offre quelques objets intéressants : je me réserve d'en parler lorsque je décrirai cette colonie, d'une date récente en comparaison des temps qui vont faire l'objet de nos recherches. Nous allons nous embarquer pour reconnaître les côtes de la vaste contrée d'où sortirent les ancêtres des héros de

(*) Ἐπὶ δὲ τῷ Λέκτῳ βωμὸς τῶν δώδεκα θεῶν δείκνυται. Καλοῦσι δ' Ἀγαμέμνονος ἵδρυμα

Strab. Lib. XIII. p. 605.

Troie, et les îles qui furent occupées les premières par les fameux Pélasges.

PLANCHE 13.

Carte d'une partie de la côte de Thrace, des îles de Samothrace, d'Imbros, etc.

De tous les points que présente cette carte, il n'en est pas un dont la vraie position fût connue ; pas un seul qui n'eût été jusqu'à présent mal déterminé : c'est un exemple inquiétant des erreurs de la géographie. Plus cette science sera cultivée, et plus on sentira le besoin de n'admettre que des opérations rigoureuses, des résultats incontestables ; et les cartes qui n'offriront point ces sûretés, seront regardées comme ces romans historiques où des noms connus et dignes d'intérêt sont joints à des fictions que le talent de l'auteur rend plus ou moins probables.

Les latitudes mêmes, que tout navigateur est cependant censé prendre chaque jour avec précision, sont défectueuses dans les anciennes cartes de l'Archipel ; et, quoique d'après mes premières observations, on eût un peu relevé vers le nord la côte de Thrace dans la carte générale du Voyage d'Anacharsis, il s'en fallait beaucoup que cette côte fût à sa vraie place ; elle est, en quelques endroits, plus septentrionale de trois et même de quatre lieues (*).

(*) Un myriamètre trois quarts environ.

Nos opérations ont ainsi enlevé deux cents lieues carrées (*) de domination à l'empereur Ottoman, qui probablement n'en a rien su. Il n'a été que faiblement dédommagé de cette perte, par un peu plus d'étendue ajoutée aux îles d'Imbros et de Samothrace, lesquelles sont enfin mises à leur véritable place, ainsi que celles de Lemnos. La longitude et la latitude du vieux château des Dardanelles en Asie ayant d'abord été fixées, on en a déterminé ensuite un grand nombre d'autres avec d'exellentes horloges marines. Sur les endroits les plus favorables il a été établi des observatoires dont les positions ont été rigoureusement constatées; les parties intermédiaires ont ensuite été levées avec une parfaite exactitude.

Un tel travail, moins étendu toutefois que je ne l'aurais désiré, était d'une utilité réelle; et l'on peut juger combien de soins et de fatigues a dû coûter cette planche, sur laquelle la plupart des lecteurs jetteront à peine les yeux.

Si l'on voit avec indifférence le résultat de ces travaux pour fixer les véritables rivages de la Thrace, on apprécierait bien moins sans doute des recherches trop minutieuses sur les annales de cette contrée : nous n'avons garde de nous y livrer. A mesure que les temps s'écoulent, que les années s'accumulent, et que de nouveaux événements s'emparent de notre intérêt, il faut bien délaisser les faits les plus reculés, pour saisir ceux qui viennent sans cesse accroître et prolonger l'histoire : il faut s'alléger

(*) Environ 89 myriamètres.

pour la suivre dans sa marche rapide. Vainement aussi chercherions-nous à conserver tous ces faits; ils s'altèrent, s'usent, s'effacent en traversant les âges: les hommes, les nations qui ont occupé la renommée pendant quelques siècles, ou durant quelques jours, le génie comme la victoire, ne peuvent donc prétendre qu'à un intérêt décroissant: bientôt l'éclat des récits les plus brillants pâlit, les monuments les plus durables sont réclamés par la destruction, les souvenirs eux-mêmes périssent à la longue, et toutes ces ombres, chaque jour plus vagues, s'évanouissent.

Nous n'avons plus que de faibles notions sur les peuples qui, établis au nord de la mer Égée sous la dénomination commune de Thraces, composaient, dit Hérodote, le peuple le plus nombreux de la terre après les Indiens (*). Les Grecs donnaient en effet le nom collectif de Thraces à toutes les nations comprises entre la côte septentrionale de la mer Égée et le cours de l'Ister (**), et ils appelaient ainsi les Gêtes mêmes, malgré l'immense étendue de leur territoire.

Cependant la Thrace proprement dite paraît avoir été comprise entre la mer Égée, l'Hellespont, la chaîne des monts Hæmus, le Pont-Euxin et le fleuve Strymon. C'est dans ces limites que les auteurs anciens nous montrent les Dolonces, les Cicones, les Besses, les Bistones, les Odomantes, les Édoniens,

(*) Θρηίκων δὲ ἔθνος μέγιστον, μετά γε Ἰνδοὺς, πάντων ἀνθρώπων.
Herodot. Lib. IV, cap. 3.

(**) Plin. Lib. IV, cap. 2. Pomp. Mel. Lib. XI, cap. 2. Ptolem. Geog. Lib. III, cap. 2.

les Pières, les Sapæens, et d'autres peuplades encore, qu'il est souvent difficile de distinguer, et qui portaient ces noms particuliers : ces nations d'origine scythe, les tenaient sans doute, ou des chefs qui les avaient conduites, ou des lieux où elles s'étaient établies lorsqu'abandonnant leurs terres natales elles étaient venues envahir ces contrées. De nouvelles migrations s'étaient succédé ; des peuples entiers délaissaient les pays qui les avaient vus naître : il paraît qu'ils sortaient tous de cet immense plateau, surface la plus élevée du globe, aujourd'hui presque désert, où l'on croit reconnaître encore les vestiges d'une grande population, les ruines de quelques cités et des produits d'une antique industrie. Ces troupes nombreuses, destinées à se partager le monde, s'avançaient vers le midi ; les unes passèrent en Asie, d'autres dans la Thrace, dans la Thessalie, et dans le pays depuis si célèbre sous le nom de Grèce. L'opinion que je crois pouvoir adopter sur leur origine, éclaire des faits qui resteraient peut-être inexplicables, si on la rejetait : et pourquoi refuserait-on d'admettre à cette époque un événement qui s'est depuis tant de fois répété? Les Scythes sortis de la Thrace, et qui reçurent ensuite les noms de Pélasges et d'Hellènes, se seront alors répandus dans la Grèce, comme d'autres Scythes, sous les noms de Goths, de Vandales, d'Hérules, de Gépides, descendus des mêmes régions, ont dans les siècles suivants subjugué la Germanie, l'Italie, l'Espagne, toute l'Europe. Si de puissants empires ont été entraînés par ces

torrents dévastateurs ; s'ils n'ont pu arrêter ces effluvions de l'espèce humaine, pourquoi n'admettrait-on pas que, dans les siècles antérieurs, des nations hyperboréennes se sont répandues sur des contrées plus favorisées du ciel, mais habitées par un peuple inhabile à repousser des peuplades fortes de l'âpreté de leurs climats et de l'habitude de vaincre?

Nous ne pouvons savoir précisément quelles connaissances les premiers Scythes sortis de la Thrace trouvèrent dans la Grèce, quel était l'état social du peuple vaincu par eux. Quelques débris de ses monuments peuvent nous étonner aujourd'hui par une prodigieuse antiquité ; mais ils ne supposent que de faibles progrès dans les arts, et ne contrarient point les idées attachées par les anciens au nom de Cyclopes (*) : la tradition les peignait à demi-sauvages,

(*) Tandis que je retrouvais dans le Péloponèse, à Nauplia, à Argos, à Mycènes, etc., les antiques débris observés par Pausanias, et qu'il attribue aux Cyclopes, peuple antérieur à l'invasion des Pélasges, un autre voyageur découvrait de semblables constructions sur presque toute la surface de l'Italie : il recueillait avec une grande sagacité des preuves multipliées de l'existence d'une nation nombreuse, chez laquelle les arts semblent n'avoir eu d'autre but que la solidité, et qui occupait les contrées depuis illustrées par les Héllènes et les Romains. Ces ruines, qui ont bravé plus de trente siècles, portent un caractère distinctif qui ne permet point de les confondre avec celles d'une date postérieure : elles sont composées d'énormes pierres de figures dissemblables, et présentant des polygones irréguliers. Les faces extérieures de ces blocs sont le plus souvent telles que la nature les forma, quelquefois grossièrement taillées : mais les parties latérales destinées à se toucher et à se joindre, sont toujours aplanies, et polies avec un soin extrême.

Lorsque je ferai la description du Péloponèse, je donnerai des dessins exacts des constructions cyclopéennes que j'y ai retrouvées, mais c'est

vivant dans les forêts du produit de leurs troupeaux, et se rendant redoutables par une férocité qui leur faisait attribuer des forces plus qu'humaines. De pareils habitants avaient bien pu mouvoir de lourdes pierres, en polir les flancs, et les entasser pour en former des murailles, ou même des espèces de forteresses; mais on admettra difficilement que leur langage, nécessairement restreint à des besoins très-bornés, pût contenir les éléments de la langue admirable qui depuis fut parlée dans les mêmes lieux, et qui parvint si rapidement au plus haut degré de richesse et d'harmonie. Les recherches ingénieuses sur les idiomes du Nord, ont fait penser que c'est à la langue primitive des Scythes entrés en Thessalie, et qui prirent ensuite le nom d'Hellènes, qu'il faut re-

dans l'ouvrage de M. Petit-Radel, entièrement consacré à traiter cette curieuse question, qu'on doit espérer de la trouver approfondie, du moins autant qu'elle peut l'être : et quand bien même la critique, qui, lorsqu'elle est la plus impartiale, se fait un principe d'être exigeante et sévère pour les idées nouvelles, ne lui passerait pas toutes les conséquences qu'il tire de ses observations, ce voyageur éclairé n'en aurait pas moins le mérite de présenter des recherches d'un grand intérêt. C'est beaucoup d'avoir ainsi retrouvé quelques feuillets de plus de l'histoire. De telles découvertes seront toujours précieuses, dussent-elles laisser subsister encore de nombreuses difficultés.

Deux membres de l'académie des belles-lettres, Freret et Geinoz, avaient pensé les premiers que les Pélasges venaient de la Thrace, et qu'ils étaient Scythes. Plusieurs autres savants ont adopté après eux cette opinion. Le célèbre traducteur d'Hérodote vient d'enrichir sa dernière édition des plus précieux détails et des plus savantes recherches sur les diverses migrations des Pélasges dans l'intérieur de la Grèce; mais il les fait sortir de l'Argolide, et ne se croit pas en droit de leur assigner une plus ancienne origine. Me pardonnera-t-il d'avoir osé m'approcher de ces temps dont l'obscurité lui paraît impénétrable, et de m'être confié à des conjectures que d'heureuses vraisemblances semblent appuyer?

porter l'honneur de celle qui servit si noblement Homère et Démosthènes.

Ces essaims de Scythes, qui avaient abandonné leur patrie pour conquérir un ciel plus heureux, n'étaient pas sans doute la partie la plus instruite de la nation dont ils se séparaient : et d'ailleurs une vie long-temps errante et toute guerrière, avait dû leur faire perdre la pratique des arts devenus inutiles à des bandes belliqueuses, qui n'avaient d'autre but que le pillage. Cependant n'est-on pas fondé à croire que les contrées d'où elles étaient sorties avaient acquis un haut degré de civilisation, lorsqu'on les voit apporter avec elles dans la Grèce une langue qui, dans ses plus antiques productions, se montre la plus harmonieuse et la plus savamment combinée qu'il ait jamais été donné aux hommes de parler; une langue dont la richesse excède les besoins des nations, aujourd'hui même les plus instruites et les plus délicates dans l'art d'exprimer leurs sensations et leurs pensées? Pour avoir fait avant Homère de si prompts, de si merveilleux progrès, n'avait-elle donc pas dû au moins contenir le germe de la perfection à laquelle nous la trouvons parvenue dans les vers du père de la poésie? Le luxe n'est pas toujours un symptôme de richesse actuelle, mais il suppose une prospérité antérieure. De tous les restes d'opulence qui rappellent la vieille fortune d'une nation, il n'en est aucun qui l'atteste plus sûrement qu'un langage perfectionné : c'est le titre le plus authentique de sa noble origine et de son ancienne splen-

deur. Un peuple perdra dans les hasards d'une guerre lointaine, ses savantes théories et la pratique de ses arts; mais s'il conserve un idiome capable de rendre un ordre de pensées supérieures à celles de son état actuel, il ne sera jamais entièrement méconnaissable, et l'on ne pourra le traiter de barbare : il annonce l'éducation qu'il reçut en des temps plus prospères, et dont le malheur a seul pu lui enlever les autres avantages. Bientôt il saura les ressaisir : on verra ce peuple s'élancer de nouveau dans la carrière; et si ses efforts sont favorisés par d'heureuses circonstances, la rapidité de ses succès deviendra pour les siècles futurs un problème difficile, dont la solution pourra même ne paraître un jour qu'une ingénieuse hypothèse.

Quelle que soit l'origine des Hellènes, il est certain qu'ils reçurent de l'Égypte et de la Phénicie, des colonies qui leur apportèrent de nouvelles connaissances. Instruits par ces étrangers sortis de nations déjà très-éclairées, ils firent de rapides progrès, tandis que les indigènes de Thrace persistèrent dans leurs mœurs grossières, les communiquèrent aux Scythes restés parmi eux, et furent les ennemis constants des habitants de la Grèce devenus riches et civilisés.

Hérodote avait une haute opinion de la force et de la valeur de tous ces Thraces, puisqu'il ne craint pas de dire qu'ils auraient formé le peuple le plus redoutable de la terre, s'ils eussent été réunis sous un seul prince. Leur génie belliqueux jusqu'à la fu-

reur, est dépeint par Horace et par Virgile (*). Leur nom venait, disait-on, de Thrax, fils de Mars; et Stace fait, des monts Hæmus, le séjour habituel de ce dieu de la guerre, qui n'en sort que pour aller présider aux combats (**).

Hérodote rapporte quelques coutumes des Thraces qui ne semblent pas d'abord faciles à expliquer, et d'autres qui leur étaient communes avec des nations bien éloignées (***). La distinction que nous avons déjà faite des peuples subjugués et des Scythes victorieux, pourra jeter quelque jour sur ces questions. Ils pleuraient, dit l'historien, à la naissance de leurs enfants, et se réjouissaient à leur mort (****). Un sentiment si contraire à l'instinct de la nature ne peut être produit que par l'état le plus violent; et sans doute, Hérodote prend ici pour une habitude générale, le désespoir de quelques malheureux privés de leur ancienne indépendance, et réduits à un dur esclavage par une race étrangère.

Des cicatrices sur le front, étaient, chez ces mêmes Thraces, autant de marques d'honneur; et les femmes, oubliant l'outrage qu'en recevait leur beauté, ou plutôt certaines d'en tirer un nouveau lustre, s'énorgueillissaient du nombre de stigmates que présentaient leurs visages défigurés (*****). Cet

(*) Horat. Lib II, od. 16. Virg. Æneid., Lib. III, v. 13.

(**) Statii Sylv. Lib. I, v. 18.

(***) Herodot. Lib. V, cap. 3 et 7.

(****) Ibidem, cap. 4 et 5. Athen. Lib. XII, p. 524.

(*****) Plutarch. de serâ num vindict.

étrange usage se retrouve chez un grand nombre de nations dans l'un et l'autre hémisphère; et l'on s'étonne qu'une idée si bizarre puisse naître ainsi dans les contrées les plus distantes, et chez des peuples qui paraissent n'avoir jamais eu aucuns rapports directs entre eux. Telle est donc dans l'homme la fureur de se distinguer, qu'à défaut d'autres moyens, il imagine de déformer ses traits : pour être signalé dans la foule, chez les sauvages on se rend hideux ; trop souvent ailleurs on s'est rendu coupable.

Ces faits rapportés par Hérodote appartiennent bien probablement aux barbares vaincus dans leurs foyers ; mais lorsqu'il ajoute qu'en ces mêmes contrées, plusieurs femmes, vouées sans réserve au sort d'un seul époux, ambitionnaient l'honneur de mourir avec lui, et que celle qui en avait été le plus tendrement chérie, obtenait d'être immolée sur sa tombe par le plus proche des parents, on reconnaît le peuple vainqueur, et la source de ce même usage porté dans l'Inde par une autre armée de Scythes, dont les descendants le conservent encore. Ainsi, au milieu des forêts, et dans une région sauvage qui longtemps ne produisit que des soldats et des gladiateurs, comme dans ces climats où le courage s'amollit au sein des voluptés, on a vu le sexe timide, exalté par l'amour ou par l'empire de l'opinion, courir avec ardeur à une mort que l'homme le plus intrépide peut à peine braver.

Les vastes contrées défendues par les monts Hæmus, Rhodope, Pangæum, Orbèle, étaient arrosées

par l'Hèbre, le Mélas, le Lissos, le Nestos et le Strymon. Couvertes de forêts impénétrables, ces régions sauvages étaient alors froides et tristes, excepté vers le côté où l'on recueillait des vins fort estimés (*). Aujourd'hui toutes les vallées et de vastes plaines successivement défrichées, offrent le spectacle des plus riches cultures. Une terre féconde rend chaque année à l'heureux laboureur vingt fois ce qu'elle en a reçu; et les plaines que le voisinage des rivières permet d'inonder, produisent d'immenses récoltes de riz, l'un des plus utiles présents de la nature.

Dans les environs d'Adrianople, après avoir admiré cette fertilité qui lutte contre tous les abus du gouvernement, le voyageur surpris découvre tout à coup des champs d'une espèce nouvelle : ses regards enchantés s'étendent à perte de vue sur des moissons de roses.

Déjà les beaux jours du printemps ont mûri ces récoltes embaumées; il est temps d'enlever les fleurs épanouies, et de faire place aux nouvelles générations de roses qui se succéderont tout l'été. De jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en dansant; elles répètent des chants dont quelques-uns ont été conservés à travers les siècles, dont les autres célèbrent des amours plus récents, mais qui nous rappellent, par des accents harmonieux, la langue d'Homère et d'Anacréon. Les grâces décentes de ces moissonneuses, leurs vêtements, les longues

(1) Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2.

tresses de leurs chevelures, et ces voiles qu'elles se plaisent à livrer au vent qui les soutient en voûte sur leurs têtes, tout retrace les scènes décrites par Théocrite et Virgile : il n'est pas une de ces beautés dont vous ne croyiez avoir déjà vu l'image sur quelques bas-reliefs ou sur une pierre antique. Un vieux berger, semblable à Silène, prend sa musette ; il s'anime lui-même des sons sortis de l'outre qu'il enfle et presse tour à tour ; il croit aussi danser, et ses pieds appesantis par l'âge répètent sur une même place tous les mouvements de la jeunesse folâtre qui bondit sur la prairie. Le vieillard sourit à leurs sauts légers ; ces belles filles applaudissent à ses efforts, à sa gaieté, et ne rient qu'en cachette, de sa barbe touffue, de ses joues enluminées : mais le moment du travail est arrivé, le signal se donne ; elles entrent dans ces vastes champs de fleurs ; leurs corbeilles sont bientôt remplies ; des chariots reçoivent ces récoltes odorantes ; et de lourds buffles, au pas lent, à l'épaisse encolure, traînent avec gravité des gerbes de roses : elles allaient périr sans rien laisser d'elles ; l'art inventé dans l'Inde saisit et fixe leur parfum fugitif ; il les fait ainsi survivre à elles-mêmes.

La culture serait bien plus active encore dans ces vastes et fertiles provinces, si les propriétaires n'étaient découragés par des prohibitions qui, en leur interdisant les moyens de réaliser le produit de leurs travaux, accumulent alors chez eux d'inutiles récoltes qu'ils sont forcés d'enfouir, et dont souvent une

partie se corrompt dans les souterrains qui les recèlent. Heureusement le despotisme n'a pas acquis dans l'Orient cette habile prévoyance, ce profond savoir, qui le mettraient ailleurs à l'abri des moindres surprises. Le pouvoir s'endort aussi parfois dans ces belles régions, et ne réalise pas toutes ses menaces. Les bâtiments étrangers viennent fréquemment enlever la surabondance des productions sur les côtes, ou bien les bateaux du pays les leur portent sur des mouillages convenus : les abus, qui ne méritent pas toujours tout le mal qu'on en dit, réparent ainsi les torts d'une loi peu réfléchie.

Ce sont les provinces situées entre la mer Égée et le Danube, qui approvisionnent l'armée turque, lorsqu'elle se rassemble sur les bords de ce fleuve : quelque lourd que soit le fardeau qui leur est alors imposé, elles pourraient cependant le supporter s'il était réparti avec plus d'ordre et de ménagements, surtout si le passage des troupes n'était pas accompagné d'excès plus pénibles que la contribution même.

Quelques années de paix suffisent pour rendre leurs moissons et leurs troupeaux à ces provinces. Je n'ai fait que les traverser ; je regrette vivement de n'avoir pu les parcourir, de n'avoir point vu l'intérieur des monts Hæmus, où si peu de voyageurs ont pénétré, et où se conservent encore les plus antiques usages de ces peuples. Il serait intéressant d'y reconnaître deux races que dix siècles n'ont pu confondre; celle des anciens Thraces, dont les ancêtres

n'avaient adopté qu'en partie les mœurs des Grecs; et ce peuple arrivé, sous Théodose, des contrées qu'arrose le Volga, comme le nom de Volgares que nous prononçons Bolgares ou Bulgares, l'indique encore. Le voyageur qui ne s'avancera d'abord chez eux qu'avec crainte, sera bientôt rassuré : il s'étonnera de trouver, au lieu d'une horde barbare dont le nom seul effraya son enfance, un peuple simple, bon et courageux, qui n'attend son existence que de la terre qu'il cultive, des troupeaux qu'il nourrit, et qui conserve religieusement depuis mille ans son culte et son langage.

Les Bulgares, après avoir conquis une partie de l'empire Grec, et s'y être établis, en devinrent les défenseurs, et opposèrent une longue résistance aux ennemis du nom chrétien. Ils occupent aujourd'hui les bords du Danube, les environs de Widin, de Sophie, les plaines de Philippoli, s'étendent dans toute la chaîne des monts Hæmus, sur les bords du Strymon, et jusque dans la Macédoine. Ils se déplaisent dans les villes : ce sont des espèces de transfuges, que ceux qui, s'assimilant aux Grecs et se confondant avec eux, quittent la terre qui les a nourris et leurs travaux rustiques, pour tenter des moyens plus rapides de fortune. Ce peuple a pu être soumis, tourmenté, mais non pas avili; il a plié sous la force; il a suspendu une résistance inutile, et retenu des efforts qui eussent amené de plus grands malheurs, mais sans jamais perdre ses mœurs et son énergie, sans applaudir à ses oppres-

seurs, et sans reconnaître ainsi des droits usurpés. Des vexations passagères étaient pour lui des orages inévitables dans l'ordre général de la nature; toujours il a eu le courage d'ensemencer le champ ravagé l'année précédente : n'attendant son bien-être que de son travail, loin de toute ambition, de toute intrigue, il est constamment resté le même, et vient de prouver qu'il ne faut pas désespérer de la liberté au sein même de l'oppression.

Ces Serviens, qui luttent avec succès contre la puissance Ottomane, ont la même origine, le même culte et les mêmes mœurs que les Bulgares. Ils ont été, comme eux, contraints à se défendre, par les troubles qui depuis si long-temps désolent ces pays, par les excès de ces Pasvan-Oglou, Tersenikli, Ilik-Zâdé, et de tous ces chefs de brigands qui se détruisent et se succèdent dans le nord de la Thrace. La Porte n'a su, dans sa faible politique, que composer sans cesse avec de dangereux rebelles, donner toujours raison au plus fort, le récompenser par des honneurs publics, et le proscrire en secret; mais en attendant qu'elle pût le faire périr, elle lui livrait toujours, pour le seul espoir d'une paix du moment, ses cultivateurs à dépouiller. Le brigand qui, plus heureux, semblait servir le gouvernement, ne faisait que saisir le pouvoir de son rival; et de tous les pays, il arrivait des recrues de bandits pour dévorer la subsistance des peuples. Toute la Servie était dévastée, la Valachie pillée par de fréquentes incursions; des troupes de Kersales étendaient leurs

ravages jusqu'aux portes d'Adrianople (*) ; les forteresses qui défendent l'empire, Belgrade, Widin, Sophie, étaient assiégées, ou occupées par ces ennemis cruels de tout repos, de toutes propriétés.

Les Chrétiens de Servie, premières victimes de ces troubles, avaient vu dévaster leurs moissons, dévorer leurs troupeaux, outrager leurs enfants. Ceux qui n'avaient pu fuir dans les montages étaient forcés de marcher en avant de leurs tyrans. Les Turcs se formant un rempart de ces malheureux, les plaçaient sur le front de leurs troupes, pour qu'ils reçussent et leur évitassent le feu de l'ennemi. Cha-

(*) Les Kersales sont des bandits mercenaires, auxquels la faiblesse du gouvernement a laissé prendre une funeste influence sur le sort de l'empire. Il y a déjà près de vingt ans que les habitants d'un village turc de Bulgarie, appelé Kers, vexés par les pachas, se retirèrent dans les montagnes, d'où ils attaquaient les caravanes, et pillaient les villages de la plaine. Cette première troupe, d'abord peu nombreuse, et composée de Musulmans, se grossit ensuite, sans distinction de religion, de tous ceux à qui le malheur ou le crime faisait chercher un asile et des ressources. Devenus redoutables, ils se virent recherchés par tous les chefs de rebelles qui achetaient leurs services ; et changeant sans cesse de parti, se mettant constamment à l'enchère, ils ont, dans les troubles qui depuis long-temps désolent la Thrace, pillé presque toutes les villes de cette vaste province : ils en ont anéanti plusieurs, telles que Gabrova, habitée par des Bulgares, et située dans une des plus belles vallées des monts Hæmus, Phaki, Kara-Bounar, et d'autres encore, dont on ne retrouve même plus les vestiges. Pasvan-Oglou réunit un grand nombre de ces Kersales pour résister à la Porte. Les Hospodars de la Valachie en soldèrent d'autres pour essayer de défendre leur province : et sous cette même dénomination devenue générale, on a vu jusqu'à trente mille brigands répandus dans ces malheureuses contrées, obéissants à différents chefs qui trafiquaient de leurs fureurs. C'est un de ces corps qui, ayant surpris Belgrade, et combattant pour en rester maître après la destruction de presque tous les habitants, a défendu si long-temps cette place importante contre l'armée de Czerni-George.

que parti avait le même droit sur eux. Toute la prévoyance du ministère ottoman se bornait à détruire l'un par l'autre des sujets trop puissants ; mais les Janissaires alors maîtres de Belgrade, et eux-mêmes en pleine révolte, prévirent que l'excès de l'oppression souleverait les Chrétiens, et que la Porte trouverait ainsi, pour alliés et pour vengeurs, d'autres sujets rebelles, dont peut-être elle avouerait et ligitimerait l'insurrection. Ils voulurent empêcher les Serviens de se concerter, de se réunir à ceux d'entre eux dont l'influence pouvait dicter d'énergiques mesures. Le commandant des janissaires de Belgrade qui tenaient le pacha captif, se fit désigner des familles que les souvenirs placent encore au premier rang dans l'opinion de leurs compatriotes, quoiqu'elles en partagent les mœurs agrestes et le sort rigoureux. Rien n'a pu ébranler depuis dix siècles le respect et la confiance de ce peuple pour les descendants des chefs qui l'ont conduit jadis dans ces contrées ; et ces nobles qui labourent, qui soignent des troupeaux souvent les moins nombreux du canton, reçoivent sous leurs cabanes des hommages dont les titres ne sont jamais méconnus de leurs compagnons d'infortune. Ces chefs furent tous dévoués à la mort : des émissaires turcs munis d'ordres secrets sortent de Belgrade et se distribuent dans les campagnes pour exterminer ces familles respectées : le premier meurtre qu'ils commettent répand l'alarme ; on s'empare des assassins ; ils avouent les ordres dont ils sont chargés ; les villages se soulè-

vent; ils n'ont que des bâtons et des faulx, et ils détruisent un corps de janissaires sortis contre eux de Belgrade; ils s'emparent de leurs armes; toute la Servie les imite; ces pasteurs deviennent de braves guerriers; ils sont joints par des milliers de Bulgares, se choisissent des généraux, et ne tardent pas à reconnaître parmi eux l'homme supérieur appelé à les conduire aux combats. Le suprême pouvoir est déféré à Czerni-George, qui déjà aurait eu la gloire d'affranchir son pays, s'il eût reçu les secours promis à sa valeur. Le temps seul apprendra si ce chef courageux est destiné à ceindre le bandeau des rois, ou si sa tête sera exposée aux portes du sérail. Mais ces faits et cet avenir appartiennent à l'histoire, et je ne dois pas m'éloigner plus longtemps des côtes de la Thrace.

Nous examinerons dans la suite la carte de l'Hellespont: nous nous occuperons alors de la Chersonèse, ainsi que des rivages du golfe de Saros, MELAS SINUS; nous allons dans ce moment traverser ce golfe, pour arriver sur le cap Sarpédonion, et de là, suivre rapidement la côte jusqu'à la ville d'Abdères.

Le promontoire Sarpédonion, aujourd'hui le cap Paxia ou Grémia, est dominé par la montagne que les anciens nommaient la roche Sarpédonienne : ce fut à l'abri de ce cap et sur ce rivage, que la flotte de Xerxès eut ordre de mouiller et d'attendre l'armée débarquée dans la Chersonèse (*) : cette im-

(*) Herodot. Lib. VII, cap. 58 et 59.

mense armée était forcée de tourner le golfe Mélas pour se rapprocher, à Doriscos, de la côte qu'elle devait suivre de concert avec la flotte. Le passage d'Hérodote où se trouve indiquée cette double disposition, n'offre plus aucune obscurité, et la carte explique clairement ce que les plus habiles commentateurs avaient eu peine à comprendre.

Au nord du mont Sarpédon, et sur une presqu'île qui n'a peut-être pas été toujours jointe au continent, est l'antique ville d'Ænos ; elle n'a encore ni perdu, ni même vu altérer le nom qu'elle reçut, non pas d'Énée comme quelques auteurs l'ont prétendu, mais d'un des compagnons d'Ulysse (*). Cette ville existait déjà avant la guerre de Troie ; elle s'appelait Apsinthos, et donnait son nom au peuple maître de la contrée comprise entre le golfe Mélas et le cours de l'Hèbre (**). Les Apsinthiens ne sont point nommés parmi les nations dont Xerxès traversa le territoire (***) ; ils existaient cependant encore sous cette dénomination, puisque peu de temps après, 479 ans avant Jésus-Christ, ces barbares sacrifièrent à leur dieu Plistore un général perse qui s'était échappé de la ville de Sestos assiégée par les Athéniens (****). Formaient-ils une nation différente des Cicones,

(*) Serv. ad Virg. Lib. III, v. 17. Pomp. Mel. Lib. II, cap. 2. Aurel. Vict. de origin. Gent. Rom. p. 294.

(**) Steph., verb. Ἄψινθος.

(***) Herodot. Lib. VI, cap. 34. Dionys. Perieg., v. 575.

(****) Herodot. Lib. IX, cap. 118.

dont il est parlé dans Homère, dans Virgile et dans Pline? ou plutôt ce nom de Cicones n'était-il pas originairement celui d'un peuple nombreux, dont quelques-uns prirent le nom d'Apsinthiens lorsqu'ils furent établis près du fleuve Apsinthos?

Ænos s'appelait aussi Poltiobria, lorsque Hercule y fut reçu par Poltys, frère de Sarpédon, roi de Thrace (*); et Strabon, ainsi qu'Étienne de Bysance, en nous apprenant que dans la langue thrace, Bria signifie une ville, nous donnent la facile étymologie de ce nom, qui n'était peut-être d'ailleurs qu'une désignation assez naturelle de la ville d'Ænos possédée par Poltys. C'est ainsi que plus d'une fois de simples épithètes ont paru de véritables noms, ont fait croire à l'existence de quelques villes de plus, et embarrassé le géographe qui n'a pour guide que les passages dont il tire ses inductions.

On retrouve Poltys régnant encore au temps de la guerre de Troie, et recevant des ambassadeurs grecs et troyens (**). Si l'on ne consent pas à lui accorder une si longue carrière, on pourra supposer que ses enfants portèrent le même nom que lui.

Entre Ænos et la roche Sarpédonienne, était le tombeau de Polydore, qu'on montrait du temps de Pline, et qui peut-être n'est pas encore détruit; car on a retrouvé sur ces mêmes lieux un de ces monticules de terres rapportées, qui sont tous des monuments consacrés aux morts.

(*) Apollod. Lib. II, cap. 5, 8 et 9.

(**) Plutarch. Apopht., p. 174.

Ænos avait reçu très-anciennement des colons grecs, d'abord établis à Alopeconesos dans la Chersonèse de Thrace; et sa population s'était ensuite accrue de nouveaux citoyens que lui avaient envoyés les villes éoliennes de Mitylène et de Cyme (*) : elle fut conquise par les Perses avec toutes les autres villes de Thrace (**), devint tributaire des Athéniens, et passa ensuite sous la domination de Philippe, père d'Alexandre : après la mort de celui-ci elle appartint successivement aux rois d'Égypte, de Syrie, de Macédoine, et devint enfin, lors de la destruction de cette dernière monarchie, la proie des Romains, qui, tout en lui donnant des fers, ne l'appelaient pas moins une ville libre (***) ; elle était alors déjà célèbre par des pêcheries qui font encore sa principale richesse (****).

L'Hèbre, qui descend de la partie la plus élevée des monts Hæmus, et dont plusieurs fois dans l'année le cours se grossit des eaux de tous les torrents voisins, pousse sans cesse à la mer les sables qu'il entraîne. Ces sables ont presque entièrement comblé le golfe au fond duquel se jette le fleuve, en y formant une île considérable, et en exhaussant continuellement le sol d'un vaste bassin appelé par les anciens le lac ou le port Stentoris (*****). Sur un banc

(*) Harpocrat. Suid., et Steph., verb. Αἶνος.

(**) Herodot. Lib. VII, cap. 58. Thucyd. Lib. VII, cap. 57.

(***) Oppidum Ænos liberum. Plin. Lib. IV, cap. 2.

(****) Athen. Lib. III, cap. 13.

(*****) Herodot. Lib. IV, cap. 58. Plin. Lib. IV, cap. 11.

couvert de cinq à six pieds (*) d'eau, abondent des poissons de toute espèce, et leurs innombrables légions affluent et se renouvellent chaque jour. Ce lac ou ce port, dans lequel on ne pénètre que par une étroite ouverture, sera un jour entièrement comblé; mais ce changement n'est pas prochain, et plusieurs générations jouiront encore des ressources que la pêche procure aux habitants : ses produits abondants ne donnent pas seuls quelque importance à la ville d'Ænos : elle est l'entrepôt du commerce d'Adrianople; c'est là qu'on débarque les marchandises étrangères : on les charge ensuite dans des bateaux, qu'on fait remonter sur l'Hèbre jusqu'à cette capitale de la Thrace : on en rapporte en retour, des laines, des grains, du riz et des peaux de lièvre, branche de commerce assez récente, et qu'a fait naître le besoin de suppléer dans nos fabriques à la rareté des peaux de castor.

Les bateaux peuvent seuls entrer dans le lac Stentoris, et mouiller au-delà d'une barre de sable qui en gêne l'entrée, et sur laquelle il n'y a que deux brasses d'eau. Les navires restent en dehors, sur une rade abritée du côté de l'est, mais exposée à tous les autres vents. MM. Truguet et Racord établirent un observatoire sur la pointe qui la ferme au midi, et ils en déterminèrent la latitude à 40° 41' 58", et la longitude à 23° 38' 29" à l'orient du méridien de Paris. Au-dessus de l'île basse et sablonneuse, qui s'est formée dans cette baie jadis vaste et

(*) Environ deux mètres.

profonde, nous retrouvons la position de Doriscos, château près duquel Xerxès fit le dénombrement de ses troupes par un moyen assez étrange, du moins si l'on doit en croire les historiens grecs, toujours soigneux d'exagérer les forces de leurs ennemis (*). Le grand roi fit successivement passer toute son armée, suivant les uns, dans la plaine de Doriscos, qui ne pouvait contenir que dix mille hommes; suivant d'autres, dans une enceinte qui offrait avec précision la surface nécessaire à ce même nombre de soldats; et il vérifia ainsi en cent soixante-dix épreuves, que ses forces montaient à un million sept cent mille combattants. Ammien Marcellin range cette anecdote parmi les contes que nous a laissés la fabuleuse Grèce (**), quoique Pline et Pomponius Mela l'eussent rapportée sans paraître en sentir l'invraisemblance (***).

Au delà de Doriscos était la ville de Sala, dépendante des habitants de Samothrace, et celle de Zona, jadis célèbre par une plantation de superbes chênes que l'on prétendait y être descendus tous ensemble du pays des Pières, aux sons harmonieux de la lyre d'Orphée (****).

(*) Steph. Verb. Δορίσκος.

(**) Ammiam. Marcell. Lib. XVIII, cap. 15.

(***) Doriscos, ubi Xerxen copias suas, quia numero non poterat, spatio mensum ferunt. Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2. Pline a cru que la plaine ne pouvait contenir que dix mille hommes: Tum locus Doriscus decem millia hominum capax; ita Xerxes ibi dinumeravit exercitum. Plin. Lib. IV, cap. 2.

(****) Apollon, Rhod. Argon. Lib. I, v. 28. M. Larcher, trad. d'Hérodote, tome VIII, p. 597.

En continuant de suivre la côte on reconnaît le promontoire Serrhion, et un peu plus loin un village et des ruines qui doivent être celles de Mesembria, la dernière des places que les habitants de Samothrace possédaient sur ce rivage. « Elle est, dit « Hérodote, près de Stryma, qui appartient aux « Thasiens; le Lissos passe entre ces deux villes; « cette rivière ne put alors suffire aux besoins de « l'armée, et ses eaux furent épuisées » (*) : ce n'est en effet qu'un torrent presque à sec pendant une partie de l'année, ainsi que plusieurs autres fleuves de même nature, dont les historiens grecs, avec leur exagération ordinaire, prétendent que les eaux furent épuisées par l'armée de Xerxès.

Le canton traversé par le Lissos s'était appelé autrefois Galaïque; il avait pris depuis le nom de Briantique, et appartenait aux Cicones. Tite-Live, en parlant du retour du proconsul Cn. Manlius Vulso, 188 ans avant l'ère chrétienne, le nomme Priaticus campus, soit par erreur de copiste, soit que les Romains, en traduisant le mot grec, l'eussent ainsi défiguré (**).

L'armée de Xerxès continua sa route le long du rivage, et passa entre le lac Ismaros et la montagne du même nom, dont Virgile peint les flancs escarpés, et célèbre les vins. . . . . *Duris in collibus Isma-*

(*) Herodot. Lib. VII, cap. 108.

(**) Tit. Liv. Lib. XXXVIII, cap. 41.

rus (*). . . . *Juvat Ismara Baccho conserere* (**). Il est douteux qu'il y eut alors une ville d'Ismaros, quoique Servius et Eustathe paraissent le croire (***) ; Harpocration et Étienne de Bysance supposent que c'était le premier nom de la ville de Maronée (****). En effet Ismaros, ville des Cicones, avait été détruite par Ulysse à son retour de Troie.

« Au retour d'Ilion, dit-il, les vents me portèrent « vers les terres des Cicones, à Ismaros. Là je pillai « leur ville et les massacrai. Nous enlevâmes leurs « femmes et leurs richesses; et je les partageai fidè- « lement à mes compagnons, que je pressai aussitôt « de fuir avec rapidité. Les insensés ne m'obéirent « point; et tandis qu'ils s'arrêtaient à boire sur le « rivage, et à égorger les bœufs et les brebis dont ils « s'étaient emparés, les Cicones en fuyant, appelaient « leurs nombreux et braves compatriotes qui habi- « tent le continent (*****). »

Pour commencer à prendre une juste idée des héros grecs qui avaient réuni leurs forces contre Ilion, remarquons qu'Ulysse se vante ici de ses brigandages, dans un récit de ses aventures dont l'objet est de donner une haute idée de lui à ses hôtes, et d'en obtenir les secours dont il a besoin. Ulysse,

(*) Virg. Eclog. VIII, v. 43.

(**) Idem. Georg. Lib. II, v. 45. Æneid. Lib. X, v. 351.

(***) Serv., ibidem. Eustath. ad Dionys. Perieg., v. 113.

(****) Harpocrat. verb. Μαρώνεια. Steph. verb. Ισμαρ;.

(*****) Odyss. Lib. IX, v. 38 et sq.

après avoir pillé la ville sacrée des Cicones, car c'est ainsi qu'il la nomme lui-même en se vantant de l'avoir saccagée, avait enlevé une grande quantité de ces vins célébrés depuis par les Grecs et les Romains (*); mais lorsqu'il endormit Polyphême, ce fut avec une outre d'un vin plus précieux encore, qui lui avait été donné par Maron, fils d'Évantheus, prêtre d'Apollon dont il avait respecté le temple (**).

Sur les ruines d'Ismaros, ou plutôt à très-peu de distance, il s'éleva une nouvelle ville appelée Μαρώνεια, Maronea, et dont le nom est encore le même : elle était près du lac Ismaris, et sur une rivière nommée Schœnos (***). Lorsque Pline dit que cette ville s'appela d'abord Ortagurea (****), il commet probablement une de ces méprises que nous avons déjà fait remarquer; il prend pour un véritable nom une simple épithète relative au culte de Bacchus (*****). Maronea reçut dans la suite, de l'île de Chios, de nouveaux habitants (******), et devint une petite république capable de disputer à celle de Thasos la possession de Stryma. Philippe termina ces différends par un moyen de pacification qui lui était familier;

(*) Vino antiquissima claritas Maroneo in Thraciæ maritima parte genito, ut autor est Homerus. Plin. Lib. XIV, cap. 4.

(**) Odyss. Lib. IX, v. 196.

(***) Pomp. Mela. Lib, II, cap. 2.

(****) Plin. Lib. IV, cap. 11.

(*****) Maronea prius Ortagurea dicta. Plin. Lib. IV, cap. 11. Vide Harduini notas ad Plin. Vossium ad Melam. Lib. II, cap. 2.

(******) Scymn. Chius., pag. 39, apud Geogr. min. gr., T. II. Nonnus. Dionys. Lib. I, v. 12, p. 10.

il s'empara tout à la fois de Thasos, de Stryma et de Maronea (*).

En continuant de suivre la côte, on rencontre un petit village qui paraît être sur l'emplacement de Phalesina (**); et après avoir doublé une pointe derrière laquelle sont des salines, on arrive au cap qui forme de ce côté la baie de Lagos. Le fanal qui lui donne aujourd'hui son nom est élevé sur les ruines de la ville de Parthenion (***). Le fond de la baie est presque entièrement, et depuis long-temps, séparé de la mer par des alluvions qui en ont fait un lac nommé Bistonis, parce qu'il appartenait aux Bistones, peuple guerrier qui occupait ce canton, et dont la ville principale était Dicæa (****). Le lac ne communique avec la mer que par des canaux étroits et peu profonds, dont la direction a souvent changé. Si l'on examine avec attention les contours actuels de ces rivages, et ceux de cet autre lac bien plus vaste, où l'Hèbre verse avec ses eaux les sables qu'elles entraînent, on pourra se faire une idée des effets variés, et des changements lents, mais continuels, qu'éprouve la configuration des mers : on comprendra par quel mécanisme tant de golfes ont été, avec le temps, entièrement comblés ; et l'on acquerra la facilité de reconnaître ces mutations, qui

(*) Histoire de Philippe, par Olivier, T. II, p. 143.

(**) Plin. Lib. IV, cap. 11.

(***) Plin. Ibid. Steph. verb. Παρθένιον.

(****) Herodot. Lib. VII, cap. 109. Steph. verb. Δικαία. Apoll. Rhod. Lib. II, v. 706.

semblent souvent accuser d'erreur les anciens géographes. Les lieux que nous parcourons en ce moment n'ont pas une grande célébrité dans les annales du monde; mais ces observations nous aideront bientôt à en retrouver de plus intéressants sur les bords de l'Hellespont, lorsque nous y chercherons sous les sables ce golfe occupé par la flotte des Grecs armés contre Ilion, lorsque nous voudrons désigner l'ancienne direction de la partie inférieure du Scamandre, dont le cours actuel ne s'accorde plus avec les récits d'Homère.

Très-près de Dicæa (*), aujourd'hui Bourou (**), est la ville de Iénidgé, élevée au même lieu où fut celle de Tyrida. C'est là qu'habitait ce roi Diomède qui faisait dévorer les étrangers par des chevaux, et qu'Hercule punit du même supplice (***).

La ville était déjà détruite du temps de Pline et de Solin : il n'en existait que des vestiges, et une seule tour entière que les habitants des lieux voisins prétendaient être un reste des écuries de Diomède (****). Hérodote, presque toujours si exact, ne nomme que deux rivières se jetant dans le lac Bistonis, le Travos et le Compsatos. On les a en effet retrouvées; et si Élien cite un fleuve Cossinitès au-

(*) Pline l'appelle au pluriel Dicææ. Lib. IV, cap. 2, Harpocration et Suidas la nomment Δικαιόπολις, Dicæopolis : ces légères différences méritent à eine d'être remarquées.

(**) Melet. Geogr. p. 419.

(***) Lucan. Lib. VIII. Ovid. de Ponto. Lib. I, epist. 3.

(****) Plin. Lib. IV, cap. 11. Solin, cap. 10.

quel il attribue des effets funestes aux chevaux, il faut supposer que c'est le Compsatos dont il veut parler. On sait d'ailleurs qu'on doit accorder peu de confiance à une grande partie des faits recueillis par cet ancien compilateur (*).

On embarque aujourd'hui dans la rade de Lagos, près de Iénidgé, une grande quantité d'excellents tabacs, des laines, des cires, etc. (**)

A l'extrémité du nord de la petite île formée en avant par les sables, MM. Truguet et Racord dressèrent un observatoire et en déterminèrent la latitude à 40° 58' 42", la longitude à 22° 43' 21" du méridien de Paris.

Au delà des trois îlots qui forment cette anse, est le gros bourg Gudmargine. Sur la pointe occidentale de la baie de Lagos, était la ville d'Abdères, dont les ruines sont encore reconnaissables. Cette ville fut riche et puissante, quoique plusieurs fois détruite ou abandonnée : on trouve de ses monnoies frappées sous Vespasien, Titus et Antonin; mais aucun monument postérieur à cette époque ne rappelle le nom d'Abdères : ce n'est qu'au temps des derniers empereurs grecs qu'on la voit reparaître sous le nom de Polistylos, sans doute à cause de la quantité de colonnes qu'on y trouvait encore à cette époque (***).

(*) Ælian. Hist. animal. Lib. XV, cap. 25.

(**) On trouve des détails intéressants sur le commerce de ces contrées, dans l'ouvrage de M. Félix Beaujour, sur le commerce actuel de la Grèce. T. I, pag. 91.

(***) Catacuz. Hist. p. 472. Oriens Christ. T. II, col. 65 et 66.

M. Larcher a réuni dans ses tables géographiques et dans ses notes sur Hérodote (*), tout ce que l'on sait d'Abdères, et des événements qui influèrent sur le sort de cette ville. Fondée dans les temps les plus reculés, détruite, puis relevée 655 ans avant J.-C., par des colons de Clazomène, que les Thraces en chassèrent 20 ans après (**), elle fut ensuite occupée par des habitants de Téos, qui fuyaient le joug des Perses (***). Xerxès passa près d'Abdères en allant en Grèce, et y revint lorsque après la bataille de Salamine il retourna dans ses états avec la plus grande partie de son armée. Les Grecs prétendaient qu'il ne s'était cru en sûreté qu'après être arrivé dans cette ville ; que là, pour la première fois, il délia sa ceinture et prit du repos. Hérodote rejette sagement cette anecdote populaire, et rapporte que le roi de Perse, ayant dans cette occasion contracté de nouveaux engagements avec les Abdéritains, leur fit présent d'un cimeterre et d'une tiare magnifiques. Il s'en fallait bien en effet que Xerxès, quoique battu sur mer, fût alors fugitif : il laissait dans la Grèce une force redoutable ; la Macédoine et la Thessalie lui étaient entièrement soumises, et il ne se rapprochait de l'Hellespont qu'entouré d'une armée qui, occupant les

(*) Trad. d'Hérodot. T. VIII, p. 2, art. Abdères.

(**) Herodot. Lib. I, cap. 168. Solin., cap. 10. Euseb. Chron. Canon., p. 157.

(***) Strab. Lib. XIV, p. 644. Scymn. Chius, p. 38. Ap. Geogr. Min. Græc., T. II. Vossius ad Melam. Lib. II, cap. 2.

côtes, tenait encore toutes les positions utiles à la sûreté de son retour.

Vers l'année 376 avant l'ère chrétienne, le territoire d'Abdères fut dévasté par l'une des nations de l'intérieur de la Thrace, connue sous le nom de Triballes. Pressés par la famine, ils se jetèrent sur les terres mieux cultivées des Abdéritains, furent repoussés avec une grande perte, revinrent de nouveau; et ils allaient s'emparer de la ville, lorsqu'elle fut sauvée par Chabrias, amiral athénien, qui se trouvait sur ces parages (*).

Si Abdères reçut alors des Grecs un si puissant secours contre des barbares, elle n'en trouva point contre la rapacité romaine. Pendant la dernière guerre de Macédoine, le préteur Hortensius qui commandait l'escadre de la république, ayant fait à cette ville libre et neutre une réquisition de grains qu'elle ne put fournir assez promptement, il saisit ce prétexte pour assiéger Abdères; il la prit, la pillà, et en fit vendre tous les citoyens à l'encan (**).

Le sénat, alors intéressé à ménager d'autres villes de ces contrées qui eussent pu secourir Persée, blâma la conduite d'Hortensius, et décréta que des commissaires envoyés sur les lieux seraient chargés de racheter ceux des malheureux habitants qu'on pourrait retrouver. Tite-Live ne dit point si ce décret fut exécuté, mais on peut présumer que quel-

(*) Diod. Sic. Lib. XV, § 36.

(**) Vers l'année 170 avant l'ère chrétienne. Tit. Liv. Lib. XVIII, cap. 4.

ques motifs de consolation restèrent au préteur réprimandé : cent années plus tard, Verrès attaqué, foudroyé par un des premiers personnages de l'état, par le plus éloquent des orateurs, Verrès convaincu d'avoir fait expirer des citoyens romains innocents, par le supplice des esclaves coupables, ne fut condamné qu'à restituer une faible partie du fruit de ses brigandages, et sut même se soustraire à cet indulgent arrêt.

Quoique les Abdéritains eussent une réputation peu flatteuse, et que Juvénal dénonce assez durement dans ses vers (*), il naquit cependant parmi eux quelques hommes célèbres : Démocrite, aujourd'hui plus connu par des bizarreries qui ne sont pas bien prouvées, que par des connaissances d'un ordre très-élevé qu'il était allé puiser dans la Perse et dans l'Inde; Anaximaque, qui, philosophe intrépide, ne dissimula point la vérité, et fut cependant aimé d'Alexandre; Protagoras, dont Démocrite, a-t-on dit sérieusement, devina le génie par la manière dont cet enfant, né dans la misère, avait su lier un fagot, et qui, dans la suite, par ses sophismes et son éloquence dangereuse, se fit admirer et proscrire dans Athènes.

Ici se termine cette carte de la côte de Thrace : c'est tout ce que j'ai sauvé des travaux exécutés sous ma direction dans le nord de la Grèce; ils avaient été prolongés jusqu'en Macédoine, et ils eussent

(*) Juven. Sat. X, v. 50. Martial. Lib. X.

fait connaître des lieux célèbres dans l'histoire, mais que l'on peut dire inconnus de nos jours. La longitude, la latitude et la hauteur du mont Athos, bien déterminées, offraient un point central auquel toutes les opérations se rattachaient; et l'on avait fixé les positions de l'embouchure du Strymon, d'Amphipolis, du fameux champ de Philippes où pour la dernière fois combattit la liberté romaine, du mont Pangæus, du lac Cercinitis, de la ville de Stagyre, patrie d'Aristote. En Macédoine, l'Olympe, l'Ossa, le Pélion, avaient été également fixés, ainsi que la ville de Dium, celle de Pydna et les embouchures de l'Énipée, de l'Haliacmon et du Pénée. Cette dernière opération est la seule que j'aie eu le bonheur de conserver : elle autorise pleinement le changement que je m'étais permis de faire dans cette partie de ma carte générale, et qui avait si long-temps irrité d'Anville contre ma téméraire jeunesse (*).

(*) Lorsqu'en 1776 j'allai d'Athènes à Salonique, en traversant le détroit des Thermopyles, les plaines de Thessalie et la fameuse vallée de Tempé, je notai autant qu'il me fut possible les distances, et dessinai les montagnes et le cours des rivières. Malgré le peu de confiance que je donnais moi-même à des observations si rapides, et qui ne pouvaient tout au plus être regardées que comme une de ces reconnaissances militaires dont on n'attend que des approximations, je me crus cependant certain que d'Anville avait placé trop au midi l'embouchure du Pénée. Une lecture réfléchie des morceaux de Tite-Live et de Polybe, où se trouvent de précieux détails sur cette contrée, me parut confirmer ma première opinion, et expliquer comment le savant géographe avait pu être induit en erreur. J'osai rectifier la carte de celui qui tant de fois avait redressé des voyageurs plus habiles que moi, sur les pays mêmes qu'ils venaient de parcourir : moins jeune de quelques années, je ne l'aurais probablement pas hasardé.

D'Anville entra dans une fureur qu'il eût été impossible de prévoir

C'est au zèle de M. de Chanaleilles, commandant un chebeck du roi, et aux travaux de M. Racord, dont

et ce fut en vain que l'abbé Barthélemy qu'il aimait, tenta plusieurs fois de le ramener à quelques sentiments d'indulgence: il ne cessait de répéter que la jeunesse n'avait plus rien de sacré; que j'avais outragé l'antiquité tout entière: enfin, il a changé, s'écriait-il, le cours de mon Pénée.

Dans sa colère d'enfant, ce bon vieillard fit imprimer un mémoire contre moi, et en distribua des exemplaires à tous ses confrères de l'Académie des Inscriptions, voulant consigner entre leurs mains sa protestation formelle contre la hardiesse qu'il appelait un attentat jusque-là sans exemple.

J'étais affligé de me voir traiter avec tant de sévérité par un si bon juge. Lorsqu'après quelques mois, je crus son indignation un peu calmée, je m'armai d'une petite carte levée sur la côte de l'Ionie, qui expliquait comment les sables chariés par une rivière avaient obstrué l'entrée du golfe de Latmos, dont je savais que la perte était depuis long-temps pour d'Anville un vrai sujet de chagrin, et nous allâmes chez lui, l'abbé Barthélemy et moi. Celui-ci entra seul dans son cabinet, mit la conversation sur l'objet dont nous attendions ma grâce; et lorsqu'il eut réveillé ses regrets sur la perte du petit golfe, j'entrai ma carte à la main, et j'en fis hommage à mon illustre et rigoureux censeur. Il se livra à un vif transport de joie, me serra long-temps dans ses bras, en s'écriant: il a retrouvé le LATMICUS SINUS; « ce jeune homme est fait pour parvenir à tout, « c'est moi qui en réponds. » Depuis ce moment je fus l'objet constant de ses affections et de ses espérances géographiques. L'amnistie fut complète: jamais depuis il ne me reparla du Pénée.

Le hasard (car ce n'est que par un hasard que je puis avoir eu raison contre d'Anville) a voulu que j'eusse bien vu le cours du Pénée. Des observations exactes ont depuis déterminé l'endroit où ce fleuve se jette à la mer; et c'est, à une très-légère différence près, le point de la côte où je l'avais placé.

La latitude de la pointe orientale de l'embouchure du fleuve Pénée, déduite de trente observations des hauteurs méridiennes d'étoiles observées au nord et au sud du zénith, est de 39° 56′ 58″.

La longitude de la même pointe conclue par le moyen d'excellentes horloges marines, est de 9′ 18″ plus occidentale que Salonique. La longitude de Salonique est de 20° 43′ plus orientale que Paris, donc la longitude de la pointe orientale de l'embouchure du Pénée est de 20° 33′ 42″ à l'orient du méridien de Paris.

j'ai déjà eu occasion de parler, qu'était due la plus grande partie de ces matériaux précieux. Restés entre les mains de ce dernier, qui, au moment de notre dispersion, s'était chargé de la conservation et de la rédaction des cartes, ils ont été brûlés par le fanatisme le plus stupide. Celui qui par ses seuls talents avait anobli son existence et mérité un honorable avancement, a vu anéantir le fruit de ses travaux, a été forcé de fuir, et passe sur une terre étrangère des années qu'il eût employées utilement pour son pays.

ÎLE DE SAMOTHRACE.

Cette île, d'une médiocre étendue, peu fertile, n'a été le théâtre d'aucuns des faits éclatants qui recommandent à l'histoire tant d'autres lieux de la Grèce; mais son nom est consacré par les plus antiques souvenirs, et les mystères qui si long-temps y furent célébrés, attestent que ses hautes montagnes avaient été l'asile du malheur et de la religion, à cette grande époque où les eaux du Pont-Euxin se précipitèrent dans le passage que leur ouvraient les feux d'un volcan.

Il m'est permis de croire que le premier j'ai reconnu à l'entrée du Bosphore les preuves sensibles de cette éruption volcanique qui produisit de si terribles désastres (*). Je puis croire aussi avoir établi

(*) Mém. lu à l'assemblée publique de l'Institut, le 22 mars 1805.

par des raisons, au moins très-plausibles, que cette inondation est celle qui fut appelée par les Athéniens le déluge d'Ogygès, événements que les chronologistes placent près de dix-huit siècles avant notre ère, et dont jusqu'à ce jour on n'avait pu rendre raison par aucune cause physique (*).

Nous retrouverons les traces de ces feux destructeurs, lorsque nous remonterons le Bosphore jusqu'aux rivages du Pont-Euxin ; mais déjà les récits des historiens suffisent pour nous faire admettre cette époque la plus reculée de l'histoire des Grecs, et pour montrer à travers les nuages qui l'enveloppent, l'influence qu'une telle catastrophe exerça sur le sort des îles et des rivages de la mer Égée.

Presque tous les auteurs anciens se réunissent en effet pour attester ce cataclysme, dont le souvenir s'était conservé avec les idées de terreur religieuse qu'il devait alors inspirer : Platon nous peint la Troade couverte par les eaux. « Il est probable, « dit-il, qu'il ne put échapper à ce fléau destructeur « que quelques bergers habitant les cantons les plus « élevés. Long-temps la crainte les empêcha de quitter les hauteurs ; enfin ils se décidèrent à cultiver « les parties inférieures des montagnes (**). » Pline rapporte également que la Phrygie et la Teuthranie

(*) M. Larcher fixe l'époque du déluge d'Ogygès, l'an 1759 avant Jésus-Christ. Trad. d'Hérodot. T. VII, p. 291 et 568.

(**) Plato. De Legibus, cap. 3.

avaient été sous les eaux (*). Mais le véritable historien de cette révolution était Straton, qui, dans un ouvrage dont nous avons à regretter la perte, en avait recueilli tous les détails (**) ; il avait peint les eaux du Pont-Euxin s'élançant tout à coup dans une mer inférieure, en rehaussant le niveau, couvrant pour toujours les terrains les plus bas, et pour quelque temps les plateaux plus élevés : ceux-ci reparurent quand le niveau des mers fut à peu près établi, quand la surface du réservoir supérieur, successivement abaissée, cessa de verser ses immenses torrents, et ne laissa plus au courant qu'une pente modérée, telle qu'elle existe aujourd'hui. A cette fatale époque de l'irruption des eaux du Pont-Euxin, des contrées entières furent submergées, et il n'y eut de salut pour une partie des habitants que sur les sommets des montagnes. Ils avaient emporté les objets de leur culte, ils s'y attachèrent encore davantage dans le malheur. L'instant où les eaux cessèrent de monter et de les poursuivre, parut un bienfait de ces divinités, dont la vengeance était enfin satisfaite : les infortunés commencèrent à se rassurer lorsqu'ils virent le pied de leurs montagnes se découvrir, et bientôt après des îles reparaître, et s'élever à la surface des eaux ; ils les crurent sorties du sein de la mer : c'est ainsi que

(*) Mare et circà Ilium, et tota Teuthrania, quaque campos intulerit Mæander. Plin. Lib. II, cap. 86.

(**) Strab. Lib. I, p. 49.

les îles de Délos, d'Anaphé, etc., portent encore les noms que cette apparition inespérée leur fit donner (*). Diodore commence la description de la mer Égée par celle de Samothrace, et nous a conservé ce que les souvenirs des nations avaient transmis aux écrivains antérieurs.

« Les Samothraces les plus instruits de leur his« toire, dit cet historien, assurent qu'antérieurement « aux inondations qui ont submergé d'autres con« trées, l'île qu'ils habitent en avait éprouvé une « très-considérable à l'époque où s'ouvrirent d'a« bord le détroit des Cyanées, et ensuite celui de « l'Hellespont. Suivant eux, la mer du Pont, ori« ginairement fermée de tous côtés comme un lac, « s'augmenta successivement par les eaux des fleuves « qui s'y jettent : les flots se versèrent dans l'Hel« lespont, couvrirent les terres maritimes de l'A« sie, et même une partie de l'île de Samothrace. « C'est ce qui explique clairement comment, long« temps après, on vit des pêcheurs de l'île retirer « dans leurs filets des chapiteaux de colonnes, dé« bris des villes submergées lors de cette terrible « catastrophe. Les lieux les plus élevés pouvaient « seuls offrir un refuge aux habitants; ceux qui y « parvinrent, tant qu'ils virent monter les eaux, « ne cessèrent d'implorer les dieux ; et lorsqu'enfin « elles se furent arrêtées, ils placèrent autour de leur « île des autels qui indiquent les bornes de l'inon-

(*) Delos, Δῆλος, qui apparaît, qui se manifeste : Anaphé, Ἀνάφη, qui reparaît.

« dation, et sur lesquelles on offre encore habituel-
« lement des sacrifices (*). »

Le témoignage que je viens de transcrire est précieux; il lie l'époque de cette submersion aux cérémonies religieuses qui subsistaient encore du temps de Diodore : il semble nous inviter à remonter d'âge en âge pour chercher dans ce culte, si long-temps conservé, quelques notions de plus sur cette inondation; événement certain, et qu'on peut regarder comme un des premiers points lumineux de l'histoire.

Trente-six siècles après la première explosion du volcan qui ouvrit un passage aux eaux, ses vestiges sont reconnus, et révèlent pour la première fois la véritable cause de l'inondation dont le souvenir se perpétua dans la Grèce. Cette découverte éclaire et confirme le récit de Diodore : il nous apprend qu'on sacrifiait encore de son temps sur ces mêmes autels que la reconnaissance des habitants de Samothrace avait élevés à leurs divinités protectrices; et il fait naître le désir de rechercher quelles étaient ces divinités, ces sacrifices, surtout de rapprocher les traits qui peuvent indiquer une liaison entre cet événement et le culte qu'il dut introduire ou modifier.

Les mystères de Samothrace et des dieux Cabires remontent au-delà de l'histoire; et le voile religieux qui les couvrait semble ajouter encore aux obscu-

(*) Diod. Lib. V, § 47.

rités de ces temps. Les premiers apologistes de la religion chrétienne se sont efforcés de l'écarter, mais le zèle qui les animait leur a fait découvrir les abus de ce culte plutôt que ses principes.

Les auteurs anciens, qui n'étaient pas détournés de leurs recherches par les mêmes motifs, ne nous fournissent guère plus de lumières à cet égard; cependant les notions qu'on puise dans leurs écrits suffisent pour donner une idée générale de ces rits mystérieux, source première de la religion des Grecs.

On peut croire, d'après Varron, qui avait fait une étude particulière des antiquités du Paganisme (*), que le plus ancien des cultes de la Grèce, celui de Samothrace, antérieur à l'irruption du Pont-Euxin, fut aussi un des cultes les plus simples. Les connaissances vulgaires ont besoin d'observations, d'expériences, et ne s'affermissent que par des tâtonnements; ce n'est donc qu'à la longue qu'elles se dégagent, se complètent, et parviennent à cette clarté qui les consacre : celles, au contraire, qui ont pour objet la divinité, quelles que soient les sources d'où elles découlent, ne sauraient être plus simples que dans leur origine; elles n'ont rien à espérer du temps, il ne peut que les altérer. Les premiers habitants de Samothrace ne connaissaient que les GRANDS DIEUX, les DIEUX PUISSANTS, le Ciel et la Terre; mais le nombre des objets de leur vénération s'accrut, et

(*) Varro. De Ling. Lat. Lib. IV, § 10.

leurs idées s'obscurcirent par le mélange de dogmes nouveaux. Ces dogmes furent apportés de la Crète et de l'Égypte par des ministres religieux, qui civilisèrent les habitants de Lemnos et de Samothrace, et leur enseignèrent quelques arts utiles.

A ces grands dieux honorés chez les insulaires, fut associé le Mercure égyptien, sous le nom de Camillus (*). Bientôt des peuples qui avaient déjà leurs propres divinités, se plurent à les reconnaître dans les dieux de Samothrace; et c'est ainsi que Cérès, Proserpine et Pluton furent rangés, par leurs sectateurs les plus fervents, parmi les dieux Cabires; dénomination sous laquelle les anciennes divinités étaient collectivement désignées, qui paraît avoir été d'abord celle de leurs prêtres, et que par la suite on appliqua aux dieux mêmes. C'est du moins l'opinion de M. de Sainte-Croix, qui, dans son ouvrage sur les mystères du Paganisme, a rassemblé toutes les lumières dont ces objets étaient susceptibles (**) : Fréret les avait déjà traités (***). Qui pourrait se flatter d'ajouter aux recherches de tels savants, et de résoudre des problèmes qui ont résisté à tant d'érudition et de sagacité?

Je me bornerai à remarquer que ces mystères, ces cérémonies révérées chez toutes les nations

(*) Apoll. Schol., ad Lib. I, v. 922.

(**) Mém. pour servir à la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme. Paris, 1784.

(***) Mém. de Litt. T. XXVII, Hist. p. 9.

d'origine grecque, avaient pour principal objet de calmer le courroux des dieux, et de préserver les initiés de la fureur des flots. Nous voyons les Argonautes battus par une violente tempête, chercher un asile sur le rivage de Samothrace : Orphée, le seul d'entre eux qui fût initié à ces mystères, leur promet le secours des dieux de cette île ; et tout à coup deux étoiles brillent au-dessus des deux Argonautes Castor et Pollux. Le calme renaît ; un prêtre s'avance vers eux, leur offre l'hospitalité et les conduit dans le sanctuaire (*). Diodore dit que de son temps c'était une pratique générale parmi les marins, de faire des vœux aux dieux de Samothrace, et qu'ils regardaient comme le plus heureux présage l'apparition des Dioscures ou Gémeaux de la fable (**). Ce culte si persévérant, ces rits, ces institutions, et la confiance qu'elles ont inspirée pendant deux mille ans aux navigateurs, sont autant de témoignages qui attestent l'inondation, et se rattachent au souvenir de l'asile qu'offrit alors le mont Saoce aux habitants de Samothrace : ce n'est pas ici un rapprochement forcé, une analogie contrainte ; c'est un accord exact, une liaison intime ; et jamais peut-être un ancien événement déjà reconnu n'a trouvé dans les usages des peuples une plus exacte confirmation.

Ce n'était pas seulement contre les tempêtes que les dieux de Samothrace accordaient leurs secours.

(*) Apol. Argon. Lib. I, v. 915.

(**) Diod. Sic. Lib. IV, § 43.

Le malheur, le crime même, pouvaient trouver un refuge aux pieds de leurs autels. L'innocence y était accueillie; et le coupable espérait d'y fléchir le courroux des dieux, après avoir fait l'aveu de son crime à l'un des prêtres chargé de cet imposant ministère (*). Ni la guerre ni la vengeance n'osaient pénétrer sur cette terre sacrée; et le berceau de

(*) Il était distingué par le nom de Κόης, Koès. Fréret, supposant sans doute que cette dénomination venait du mot κόω, synonyme d'ἀκούω, l'a traduite par le mot auditeur. Si cette étymologie absolument grecque, était certaine, elle pourrait faire présumer que l'institution désignée par ce mot, n'avait point originairement fait partie du culte le plus ancien de Samothrace, et qu'elle datait de l'époque où la langue grecque y fut introduite. «Les Autochthones, dit Diodore, avaient, de toute antiquité, un dialecte particulier, dont il s'est conservé jusqu'à nos jours beaucoup de termes dans les rits religieux.» Lib. V, § 47.

Le mot Κόης ne serait donc pas un de ces termes conservés : mais quelque imposant que soit le nom de Fréret, on peut objecter que cette interprétation n'est indiquée par aucun des auteurs grecs qui ont rappelé le nom du koès et ses fonctions. Hésychius se borne à les faire connaître sans chercher aucune étymologie.

Le plus ancien scholiaste de la théogonie d'Hésiode explique le mot Κόης par ποιητὴς, qui ne signifie pas ici le poète, mais l'organisateur, le principal acteur des mystères, c'est-à-dire l'hiérophante, le grand pontife. Koès pourrait être, d'après cette explication, un mot de la langue des Autochthones.

Si l'on préférait une étymologie grecque, il serait plus simple de faire dériver le mot koès, de celui de χοὴ, qui signifie toutes sortes de libations. On versait de l'huile et du miel délayé dans de l'eau, sur la tête des victimes, usage qui avait pour objet de les purifier de toutes souillures, et de les rendre ainsi dignes d'être offertes aux dieux. Il est vraisemblable que le pontife de Samothrace, après avoir reçu l'aveu et les regrets du coupable, pratiquait à son égard la même cérémonie.

Au reste, c'est-là une de ces questions qu'on peut être curieux de connaître, mais qu'on se console facilement de ne pas voir résoudre. Nous savons donc seulement que la confession était établie dans les mystères des dieux Cabires, et que le prêtre chargé de ce ministère s'appelait Koès, sans connaître avec certitude l'étymologie de cette dénomination.

l'antique religion du peuple autochthone de Samothrace, qui fut ensuite adopté par les Pélasges, semble avoir été le premier de ces pieux asiles, dans la suite si multipliés. Les abus de l'impunité sont funestes sans doute; cependant si la religion importe au maintien des sociétés, faut-il lui disputer quelques moyens de plus de s'attacher le cœur humain! On a beaucoup déclamé contre ces abris religieux, et rien n'a été plus facile, je dirais même plus naturel; mais peut-être ceux qui dans leur bonne foi philosophique ont attaqué ces usages avec le plus de véhémence, auraient-ils senti refroidir leur zèle, s'ils se fussent rappelés que c'est Tibère qui le premier entreprit d'abolir les asiles, parce qu'ils gênaient sa cruauté : tant il est vrai que les questions les plus claires en apparence, présentent presque toujours plus d'un aspect. Une longue expérience est aussi une philosophie qu'il ne faut pas dédaigner; les anciens pensaient ainsi : nous voyons les Romains, dans le temps même où leur ambition ne gardait plus de mesure, craindre de violer la sainteté de Samothrace, et recourir à l'adresse et à la corruption, pour se saisir du roi de Macédoine invoquant des dieux protecteurs (*). Vainement le commandant des vaisseaux qui poursuivaient Persée, avait tenté par les menaces et les promesses de se faire livrer ce prince; la victoire elle-même n'osait franchir l'enceinte sacrée; et la force se vit obligée d'employer ces mêmes

(*) Tit. Liv. Lib. XLV, cap. 5 et 6. Plutarch. Vit. Paul Æmil.

moyens de religion qu'on lui opposait. On dénonce au peuple de l'île et à ses chefs, que le lieu saint vient d'être souillé, que Persée a près de lui le ministre de ses cruautés, cet Évandre qui osa dans le temple de Delphes attenter aux jours d'Eumènes. Ce que n'avait pu faire la crainte des armes romaines s'opère par l'indignation qu'excite l'idée d'un tel sacrilége : le magistrat suprême de l'île, tout à la fois chef du gouvernement et de la religion, déclare à Persée qu'Évandre, accusé d'être le meurtrier du roi de Pergame, profane le temple par sa présence ; qu'il doit, suivant l'usage antique, se justifier s'il est innocent, ou s'il n'ose courir les risques d'un jugement, sortir et pourvoir lui-même à sa sûreté. Persée craint qu'Évandre ne vienne à révéler qu'il avait agi par ses ordres en frappant Eumènes ; il l'exhorte à prendre le seul parti qui lui reste, dit-il, celui de mourir avec courage. Le malheureux feint d'adopter le conseil de son maître, et cherche à se ménager les moyens de fuir secrètement ; mais Persée, redoutant pour lui-même la colère des habitants, fait périr indignement Évandre, et répand que son ministre s'est ôté la vie. Ainsi, dit l'historien romain, Persée, déjà coupable du crime commis à Delphes par son ordre, se charge d'un nouveau meurtre, et deux fois il souille de sang les lieux les plus saints de la terre.

En immolant celui qui ne s'était perdu que par l'excès de son dévouement, le roi avait irrité les serviteurs fidèles qui suivaient encore sa triste fortune. Le plus grand nombre l'ayant abandonné, il se

décide à fuir sur un bateau qui devait le conduire à la côte de Thrace; il sort du temple au milieu de la nuit, et parvient au rivage, où il cherche en vain le perfide Crétois auquel il avait confié son salut : celui-ci avait mis à la voile, emportant le trésor et les dernières espérances du roi fugitif. Persée regagne à la faveur des ténèbres l'enceinte sacrée; il s'y glisse à travers les soldats; il s'y cache dans un coin obscur; et de là il entend un héraut inviter par une proclamation le peu de Macédoniens qui lui restent encore, à quitter leur souverain, et à profiter de la clémence de ses ennemis : il est témoin de leur défection; il voit une troupe d'enfants d'une naissance distinguée, qui, attachés à son service, l'avaient fidèlement suivi, céder à la nécessité de se rendre aux vainqueurs; enfin ses propres fils sont livrés à ses yeux : il succombe; et reprochant aux dieux de l'abandonner jusque dans leur sanctuaire, il se livre lui-même au général romain.

Ces détails conservés par Tite-Live, et qui rendraient si intéressant tout autre que Persée, prouvent quel respect on portait alors à ces dieux protecteurs de l'infortune.

Le temple de Samothrace fut cependant pillé dans la suite, mais ce fut par quelques-uns de ces pirates, restes redoutables des flottes de Mithridate, que détruisit Pompée (*). Le malheur passager de Samothrace n'affaiblit ni la célébrité du temple, ni

(*) Plutarch. Vit. Pomp.

la piété des peuples. Germanicus allait s'y faire initier, lorsque les vents l'en repoussèrent (*). Enfin ce culte, ces mystères subsistèrent long-temps encore, et ne cessèrent probablement qu'à l'époque où succomba la croyance dont ils étaient une des premières institutions.

On croit reconnaître quelques vestiges du temple de Cérès, au nord de l'île, et près du mouillage auquel cette déesse avait donné son nom (**). C'est le seul port véritable qui ait été reconnu à Samothrace; et c'est sans doute par comparaison avec les autres îles, qui toutes offrent des abris plus nombreux, que Pline appelle Samothrace *importuosissima omnium* (***).

On voit encore dans quelques endroits de l'île, des marbres qui pourraient être les restes de ces autels, sans doute plus d'une fois rétablis, et originairement destinés à perpétuer le souvenir de la hauteur à laquelle les eaux s'étaient élevées. Cette île est un des lieux de la Grèce où des fouilles faites avec intelligence offriraient le plus d'espoir de retrouver des monuments d'une grande antiquité, des inscriptions qui rappelleraient l'irruption des eaux, ou les conséquences de cet événement, dont l'influence fut si marquée, durant plusieurs siècles, sur le sort

(*) Tacit. Annal. Lib. II, cap. 54.

(**) Demetrion. Tit. Liv. Lib. XLV, cap. 6. La déesse que les Romains ont appelée Cérès, se nommait en grec Δήμητρα, Démétra, expression qui signifie la terre-mère, qui enfante et nourrit.

(***) Plin. Lib. IV, cap. 12.

des nations voisines. Quelles suites en effet ne durent pas entraîner, et la submersion d'une partie de ces contrées, et la situation violente des peuples réfugiés au centre des îles, sur les sommets des montagnes, ou errants sur les plages voisines de leurs terres inondées, ayant tous perdu au même instant leurs établissements et leurs moyens de subsistance! Quels ravages ne causèrent pas ces nombreuses troupes de malheureux, sans habitations, sans propriétés, dès-lors devenus ennemis nécessaires des sociétés plus heureuses, et toujours prêts à ravir les moissons, à piller les vaisseaux!

Tel est en effet le spectacle qu'offrirent longtemps les contrées maritimes de la Grèce. Nous voyons ces tribus vagabondes, et partout répandues, tantôt envahir des terres habitées, tantôt essayer de fonder elles-mêmes de nouvelles colonies. Souvent repoussées et vaincues, elles ne disparaissent que pour se remontrer ailleurs; quelquefois elles abandonnent, dans l'espoir incertain d'usurper un plus riche séjour, l'asile qu'elles n'avaient obtenu qu'avec peine; et toujours elles conservent, lors même que leur existence semble plus assurée, les mœurs d'une vie aventureuse et précaire, préférant aux travaux de l'agriculture, l'exercice des droits du plus fort, la passion du pillage et de la piraterie, effets inévitables de toute révolution qui, bouleversant les rapports de la société, foule le talent et l'industrie, pour appeler la seule audace à la fortune. Ce n'est

pas d'un seul point que ces hordes sont parties : la mer semble les avoir vomies sur ses rivages, en Europe ainsi qu'en Asie, dans les îles comme sur le continent.

Les Lélèges n'étaient pas une de ces nations sorties de la Thrace, tels que les Caucones, les Aones, les Temnices, et tant d'autres, qui, quoiqu'elles eussent une origine commune, se distinguaient entre elles par des noms particuliers; mais des troupes de vagabonds sans propriétés, qui associaient leurs misères, ainsi que l'annonce leur nom de Lélèges (*). Minos II, qui employa sa puissance à rendre quelque sécurité au commerce, transporta en Asie ceux des Lélèges qui, placés dans les îles, infestaient les mers (**) : d'autres se dirigèrent vers l'Attique, et pénétrèrent en Thessalie et dans le Péloponèse : nous en trouvons une troupe nombreuse établie sur les côtes de Phrygie : et Homère compte ceux-ci parmi les auxiliaires des Troyens. Des Lélèges s'introduisirent dans le sein de divers états, tantôt en ennemis, tantôt en suppliants. C'étaient toujours des hordes d'une nature particulière, étrangères par leurs mœurs aux autres

(*) Du mot Λέγειν, rassembler, réunir; Λέλεγες, les *Rassemblés.* Strabon paraît adopter cette opinion, Lib. VIII, p. 322; et Denys d'Harlicarnasse dit formellement qu'on donnait le nom de Lélèges à des bandes de misérables de toutes nations, sans foyers et sans patrie. Τοῖς γὰρ ἀνεστίοις καὶ μιγάσι, καὶ μηδεμίαν γῆν βεβαίως ὡς πατρίδα κατοικοῦσι, ταύτην ἐπετίθεντο τὴν ὀνομασίαν ὡς τὰ πολλά. Dionys. Halic.

(**) Thucyd. Lib. I, cap. 8. Mém. de Litt. T. III. Hist., p. 391, T. IX. Mém. p. 116.

nations, et qui long-temps retinrent des traits de leur caractère primitif.

Les contrées que leurs positions avaient préservées du ravage des eaux, furent donc successivement exposées aux excès de ces Lélèges qui en avaient été victimes, et aux attaques de nouvelles troupes de Scythes-Pélasges, qui, durant plusieurs siècles encore, sortirent fréquemment des forêts de la Thrace, pour se répandre en des climats plus doux, et les disputer à leurs anciens compatriotes, devenus pour eux une nation étrangère.

Les rits sacrés, si long-temps pratiqués à Samothrace, y avaient été établis, si l'on en croit une des plus anciennes traditions da la Grèce, par une reine amazone que la tempête jeta sur ces bords, et qui, avertie par un songe, y fonda le culte de la mère des dieux. On ne saurait adopter ici le récit de Diodore, c'est-à-dire celui de Denys le Milésien dont il suit l'opinion, qui fait venir cette reine amazone d'Afrique à Samothrace (*). Elle ne venait probablement pas de contrées si éloignées; et il est plus naturel de croire qu'elle parut à la tête d'une de ces tribus scythes, que les femmes accompagnaient dans leurs expéditions. Quoique les peuples soumis ou éclairés par cette fameuse Myrine, n'en eussent conservé qu'un souvenir très-confus, ou plutôt par cette raison même, sa mémoire resta toujours en honneur; et nous verrons dans la suite que les ha-

(*) Diod. Sic. Lib. III, cap. 55.

bitants d'Illion se vantaient de posséder son tombeau près de leurs murs.

Après l'inondation dont les habitants de Samothrace évitèrent les fureurs en se réfugiant sur leur montagne sacrée, le culte de la divinité protectrice acquit de nouveaux droits. On prétendit que Cybèle elle-même avait amené de nombreux habitants dans son île chérie ; qu'elle leur avait dicté des lois, et donné pour chefs les Corybantes, fidèles ministres de ses mystères. Ces prêtres de la mère des dieux, venus de l'île de Crète où leurs dogmes avaient été apportés de Phénicie, pénétrèrent en effet sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles de la mer Égée. Ils y répandirent, avec des idées religieuses, quelques connaissances utiles qui accrurent leur influence et hâtèrent la civilisation de ces peuples.

Suivant les anciens, le mont Saoce tirait son nom d'un prince, chef d'une colonie des Saïens, peuple de Thrace, qui s'était établie dans l'île, et dont le chef, appelé Saos ou Saon, passa pour fils de Mercure ou même de Jupiter. Dans la suite, Dardanus et Jasion son frère, d'origine Pélasge, mais alors sortis de l'Arcadie ou de la Tyrrhénie, et cherchant à former des établissements, débarquèrent à Samothrace : Jasion y fit fleurir l'agriculture ; on dit qu'il fut chéri de Cérès, et que Plutus naquit de cette union ; allégorie facile à saisir. Les uns disent que Jasion périt par la foudre, d'autres qu'il fut tué par son frère : il fut mis au rang des immortels. Cadmus, qui avait épousé leur sœur

Harmonie, alla fonder Thèbes; et Dardanus passa en Asie, où, près des lieux qui portent encore son nom, il jeta les premiers fondements de l'empire de Priam.

Nous ne rappellerons point les diverses origines que les anciens ont assignées au nom de l'île qui nous occupe. Strabon nous a conservé celle qui paraît la plus claire, la plus vraisemblable. Samos signifiait, dans l'ancien idiome des Grecs, un lieu élevé, qui, dominant la surface des mers, frappait de loin les regards du navigateur (*) ; aussi cette dénomination fut-elle commune à plusieurs îles qui offraient le même aspect. Lorsque dans la suite on sentit la nécessité de les distinguer, la Samos, voisine d'Ithaque, fut appelée Céphalonie ; l'île plus célèbre par son opulence et sa position près de l'Ionie, retint le nom seul de Samos ; et celle dont les sommets s'élèvent dans les parages de la Thrace, reçut le nom de Samothrace.

« Placé sur les sommets élevés et couverts de « forêts de la Samos de Thrace, Neptune découvre « les armées, contemple les combats; car de là « s'aperçoivent toute la chaîne de l'Ida, et la ville « de Priam, et le camp des Grecs, etc. (**) »

(*) Du mot σῆμα, que les Doriens prononçaient σᾶμα ; d'où vient σημαίνω ou σαμαίνω, j'indique, je signale : σῆμα, monument, signal, tout ce qui se remarque de loin. Strab. Lib. X, p. 701. VII, p. 522. Heynii obs. in Iliad. Lib. XIII, v. 12. T. VI, p. 370.

(**) Iliad. Lib. XIII, v. 12.

ILE D'IMBROS.

Cette île, un peu plus étendue que celle de Samothrace, s'élève moins au-dessus de la mer; et lorsqu'on sort de l'Hellespont, on découvre par-dessus l'île d'Imbros le mont Saoce : il paraît qu'elle a constamment suivi le sort des îles voisines : comme celles-ci, elle fut consacrée aux dieux Cabires (*), et conquise par des Pélasges qui en restèrent les maîtres jusqu'à l'année 511 avant J.-C., époque à laquelle un des généraux de Darius, fils d'Hystapes, subjugua Lemnos et Imbros. Miltiade s'en empara, expulsa les chefs Pélasges, et soumit ces deux îles aux Athéniens. Ce fut à Imbros qu'il trouva un refuge, lorsqu'il fut poursuivi par les vaisseaux phéniciens de la flotte de Darius; il ne perdit qu'un seul bâtiment, c'était celui qui portait son fils aîné Métiochus. Ce jeune homme fut conduit en Perse, où son vainqueur le combla de bienfaits, lui donna une épouse d'une naissance distinguée, et de riches domaines (**). Quatre ans après, le peuple d'Athènes et celui de Sparte firent périr les hérauts que ce même souverain leur envoyait sous la sauve-garde des dieux et des droits des nations (***).

Imbros resta sujette des Athéniens jusqu'au rè-

(*) Eustath. ad Dionys., v. 524. Steph., verb. Ἴμβρος.

(**) Herodot. Lib. VI, cap. 41. M. Larcher place cet événement 497 ans avant J.-C.

(***) Herodot. Lib. VII, cap. 133. Voyez la traduction de M. Larcher, T. V, p. 87, et la note, p. 352.

gne de Philippe, qui s'en rendit maître : Antigone la leur rendit. Sans doute elle rentra depuis sous la domination des rois de Macédoine, puisque nous voyons les Romains stipuler dans le traité qu'ils conclurent avec Philippe, avant-dernier roi, que l'île d'Imbros sera rendue aux Athéniens (*).

Antiochus-le-Grand relâcha dans cette île, lorsqu'il passa de l'Asie dans la Grèce, pour faire aux Romains une guerre qui, plus heureuse, eût posé des bornes à leur ambition ; mais Antiochus, malgré l'énergie qui lui fit balancer long-temps la fortune de Rome, ne put s'élever jusqu'à un genre de courage plus rare : il craignit de partager la gloire qu'il se flattait de saisir tout entière ; et cette faiblesse le priva du puissant secours que l'expérience, le génie, et le ressentiment d'Annibal le pressaient d'accepter (**).

Imbros vit reposer quelques instants sur ses rivages le chantre infortuné de Corinne, lorsqu'on le conduisait à cet exil, d'où il prodigua si long-temps ses déplorables hommages à l'oppresseur, qui n'en jouit que mieux de sa vengeance (***).

Imbros, Lemnos et Samothrace furent enlevées aux derniers empereurs grecs, par des princes de la famille Cantalusio, qui déjà régnait à Lesbos. Avec l'aide des Génois établis à Constantinople, ils s'étaient emparés de la ville d'Ænos ; bientôt après ils

(*) Thucydid. Lib. IV, cap. 28. Demost. Philip. I.

(**) Tit. Liv. Lib. XXXIII, cap. 30.

(***) Ovid. Trist. Lib. I, Eleg. 10.

devinrent maîtres des îles voisines. L'empire, démembré de toutes parts, était alors presque réduit à sa capitale; et d'avides étrangers accéléraient sa ruine, dans l'espoir d'en saisir les derniers débris. Les îles voisines de la Thrace, bien gouvernées, et protégées par une puissance maritime alors redoutable, eussent pu former un état riche, heureux, et utile au commerce général; mais le peuple destructeur qui ne connaissait d'autre droit que la force des armes, et d'autre moyen de richesse que le pillage, ne devait pas les laisser jouir long-temps des avantages de leur situation. La division, suite presque inévitable de la mauvaise fortune, se mit parmi des princes qui ne pouvaient trouver que dans leur union des moyens de résistance. Lucius Cantalusio, dernier souverain d'Imbros et de Lemnos, partagea les malheurs de son parent alors maître de Lesbos, dont il avait favorisé la cruelle ambition, en l'aidant à usurper les droits de son frère : vaincus tous deux par Mahomet II, ils furent emmenés captifs, outragés avec barbarie, et enfin mis à mort (*).

Imbros contient aujourd'hui trois mille habitants, distribués dans quatre villages : celui qui porte le nom de l'île est situé sur la côte orientale, et près d'une anse où l'on mouille par quinze et vingt brasses. La petite rivière s'appelait autrefois Ilissos, et l'on reconnaît encore les ruines de l'ancienne ville, et les vestiges d'un temple.

(*) Chalcod. Histor. p. 277.

Des bateaux prêts à exporter quelques productions de l'île, ou que le mauvais temps a forcés d'y relâcher; le bruit des ouvriers qui en radoubent ou en construisent d'autres, et les pêcheurs rentrant avec une riche récolte de rougets, de dorades et de coquillages dont chaque enfant vient solliciter sa part, répandent un peu de mouvement dans le petit port d'Imbros. Le voyageur repoussé de sa patrie, et qui lutte contre de douloureux souvenirs, ne peut encore s'y croire devenu tout-à-fait étranger aux malheurs du monde; il distingue les côtes de l'Asie et celles de l'Europe; il compte les navires qui cinglent vers la superbe Bysance, et y portent peut-être l'annonce de nouveaux désastres. Mais qu'il s'éloigne du rivage, qu'il se réfugie dans l'intérieur de l'île, il en trouvera toutes les hauteurs couronnées de bois où abondent des animaux de toute espèce; il parcourra des vallées délicieuses et de fraîches prairies qui pourraient nourrir de nombreux bestiaux : de telles solitudes sont un asile que le sort semble ménager à l'infortune contre ses propres rigueurs : de toutes parts des abris solitaires sont offerts à celui qui, fatigué des événements, voudrait oublier l'univers. Si des devoirs impérieux le rappellent parmi ces agitations auxquelles il avait un instant cru pouvoir se soustraire, du moins le souvenir de ces paisibles lieux le suivra partout où sa destinée va le conduire; et alors même qu'un accueil généreux console ses douleurs, son imagination lui retrace encore ces lacs où se réfléchis-

NUS.

Teuc a

2.

TIOCH
à Tel
Teuth

ODICÉE,
ariée
élicaon;
Anténor.

A

SC
aut

4

qui
fut pr
Grecs
Troie,
ville.

sent des forêts de figuiers chargés de fruits, ces masses de myrthes et de lauriers-roses, ou ces vieux ceps qui, embrassant le tronc et les branches des plus hauts platanes, sont parvenus déjà depuis un siècle à leurs sommets, les chargent et les décorent de superbes raisins, et n'en ressortent que pour passer sur les cimes voisines : il regrette surtout le calme et le repos, dernier terme de l'espérance, et dont l'ambition elle-même ne désavoue pas le désir.

PLANCHE 14.

Carte de l'île de Lemnos.

On a déjà trouvé, dans le premier volume de cet ouvrage, quelques notions sur Lemnos : elles étaient trop superficielles.

Des circonstances qu'alors je ne pouvais espérer m'ont procuré les moyens de faire lever une carte exacte de cette île, qui, par son étendue, sa fertilité, la beauté de ses ports, et sa situation près des côtes de Thrace, sera toujours une possession importante. Les Vénitiens l'ont conquise et perdue plusieurs fois; mais depuis 1636 elle est restée au pouvoir des Turcs : sous tout autre gouvernement que le leur, elle serait en même temps un utile entrepôt et un point redoutable de défense.

Le plus célèbre des géographes avait placé l'île de Lemnos vingt minutes ou cinq lieues marines trop

avant dans l'est, et n'avait pu indiquer que vaguement le dangereux banc de rocher qui s'étend, dans cette même direction, à près de dix mille toises (*). Le courant qui sort de l'Hellespont, et dont l'impulsion se fait sentir jusque sur les côtes de l'Attique, vient frapper sur ces récifs, d'autant plus terribles qu'ils sont recouverts par les vagues. Ces masses présentent un péril toujours menaçant aux navires qui sortent de l'Hellespont, ou à ceux qui, essayant d'y parvenir, rencontrent un vent trop faible, et sont, au milieu d'un calme plus funeste que la tempête, entraînés par le cours rapide des eaux.

La connaissance exacte de ces parages, si utile aux navigateurs, ne sera pas non plus sans quelque mérite aux yeux de ceux qui ne voyagent que sur les cartes ou dans les livres. C'eût été surtout une vraie jouissance pour d'Anville, de parvenir à se faire une idée plus juste de cette île de Lemnos, dont le nom se présentait sans cesse à lui dans l'histoire; de trouver en même temps la solution d'un de ces problèmes, seuls sujets d'inquiétude auxquels il permit de troubler son repos, en se voyant restituer une petite île de Chrysès, soustraite à ses longues recherches, et qui semblait pour toujours dérobée à la géographie.

Des traditions généralement admises par les anciens, et des noms, des étymologies qui sont aussi

(*) Voyez les cartes de d'Anville.

des traditions, quelquefois même de véritables titres, semblaient prouver l'existence d'un volcan à Lemnos : ce nom lui venait de la mer des dieux, que les habitants appelaient Λήμνη, mais elle se nommait aussi Æthalia, l'île brûlante (*). Vulcain, précipité du ciel, était tombé sur la montagne nommée Mosychlon, qui vomissait des flammes : Homère ne dit point formellement que le dieu du feu travaillait à Lemnos ses merveilleux ouvrages; il paraît même que c'est dans le ciel que Vulcain fabrique le filet fatal qui bientôt enveloppera son infidèle épouse; mais c'est à Lemnos qu'il feint alors d'aller pour la tromper et la surprendre, à Lemnos sa terre chérie, et le séjour qu'il préfère à tout autre lieu de la terre (**). Ces expressions prouvent assez qu'alors brûlaient déjà les feux dont on ne tarda pas à faire les forges de Vulcain; et, en effet, dans tous les poèmes postérieurs à Homère, Lemnos est un des ateliers de ce dieu (***).

La colline où l'on continue de prendre comme au-

(*) Steph. verb. Λῆμνος, et Αἰθάλη. Senec. in Hercul., v. 1359 Schol. Sophocl., in Philoct., v. 814. Eustath. ad Iliad. Lib. I, pag. 158.

(**) Εἴσατ' ἴμεν ἐς Λῆμνον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Ἥ οἱ γαιάων πολὺ φιλτάτη ἐστὶν ἁπασέων.

Odyss. L. VIII, v. 283.

Δεῦρο, φίλη, λέκτρονδε τραπείομεν εὐνηθέντε
Οὐ γὰρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλά που ἤδη,
Οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους.

Ibidem, v. 292.

(***) Dionys Perieg., v. 522. Nicand. Theriac., v. 472, et Schol. Ibid. Hesychius, verb. Μόσυχλον. Valer. Flaccus, Lib. II, v. 78.

trefois avec des cérémonies religieuses, l'argile célèbre à laquelle on accorde depuis tant de siècles la faculté de guérir des maux cruels, offre bien tous les caractères d'un sol consumé par un feu souterrain; cependant ces cratères dont parle Cicéron (*), et que rappellent aussi Eustathe et le scholiaste de Sophocle (**), ne se retrouvaient point. De premières recherches dirigées vers l'intérieur de l'île, et vers les parties les plus élevées, avaient été toutes infructueuses : on n'y avait reconnu ni cratères, ni laves, ni verres de volcan. On avait seulement trouvé des pierres ponces; mais elles pouvaient avoir été apportées par les flots sur le rivage, ou lancées autrefois par les volcans qui ont évidemment brûlé dans d'autres îles peu distantes.

Une reconnaissance plus exacte des récifs dont il importait à la navigation que l'étendue fût soigneusement déterminée, m'apprit que ces bas-fonds sont une partie de l'île de Lemnos, qui s'est affaissée sous les eaux. C'est là qu'était le volcan; les feux intérieurs ont miné les fondements de ce promontoire maintenant recouvert par les flots : la montagne brûlante qui menaçait d'anéantir l'île entière,

(*) Cicer. de Nat. Deor. Lib. III, cap. 22.

(**) Ὦ τέκνον ὦ γενναῖον, ἀλλὰ συλλαβὼν
Τῷ λημνίῳ τῷ δ' ἀνακαλουμένῳ πυρὶ
Ἔμπρησον, ὦ γενναῖε.

Sophocl. in Philoct. v. 814.

Ἐν Λήμνῳ ἐργαστήριον τοῦ Ἡφαίστου, ἔνθα καὶ κρατῆρες πυρός.

Schol. Ibid. Eustath. ad Iliad. Lib. 1, p. 158.

a péri, et elle a entraîné dans sa chute les terres voisines.

En multipliant les sondes sur cette surface que recouvrent les flots, et où, dans les temps calmes, se montrent quelques pointes des rochers dont elle est hérissée, on a reconnu un passage étroit qui divise les récifs en deux parties très-distinctes, et qu'un bâtiment adroitement conduit pourrait suivre pour les traverser. Cette circonstance qui étonna les marins chargés de sonder ces parages, me fit reconnaître sous les eaux l'île de Chrysès, que l'infortune de Philoctète a rendue célèbre, et qui ne se retrouvait plus. Sur cet écueil inhabité, Jason et les hardis Argonautes avaient élevé un autel avant de s'engager dans le Pont-Euxin, dont ils allaient les premiers braver les dangers. Hercule et Philoctète avaient sacrifié sur ce même autel, lors de leur expédition contre Troie : les oracles prescrivirent aux Grecs réunis sous Agamemnon, de mériter par les mêmes sacrifices la protection des dieux. C'est en leur indiquant cet autel, et en essayant de le dégager des ronces qui le couvraient, que Philoctète fut piqué par un serpent, et délaissé par le conseil du perfide Ulysse, durant dix années de souffrances et de misère (*).

Du temps d'Appien, c'est-à-dire au commencement du second siècle, on montrait encore dans

(*) Sophocl. in Philoct., v. 197. Schol. Ibid. Pausan. Lib. VIII, cap. 33. Philostr. Icon. p. 889.

cette île déserte l'autel de Philoctète, sa cuirasse, un serpent d'airain, et des bandelettes, témoins des longues douleurs du héros (*). Mais Pausanias, qui écrivait peu d'années après, nous apprend que l'île fut engloutie dans le même temps où l'île d'Hiéra sortit du sein des eaux (**); c'est-à-dire vers l'an 197 avant J.-C., époque que j'ai déterminée en décrivant l'île de Santorin.

Il est curieux d'observer que la destruction de l'île de Chrysès avait été prédite depuis plusieurs siècles. Le philosophe Onomacrite s'était permis d'introduire furtivement parmi les oracles du Musée quelques vers de lui, qui annonçaient que les îles voisines de Lemnos seraient un jour englouties par la mer. Hippias, alors maître d'Athènes, quoique

(*) Οὐάριον δὲ καὶ Ἀλέξανδρον καὶ Διονύσιον περὶ Λῆμνον ἐν ἐρήμῳ νήσῳ καταλαβὼν ὁ Λούκουλλος, (ἔνθα δείκνυται βωμὸς Φιλοκτήτου, καὶ χάλκεος ὄφις, καὶ τόξα, καὶ θώραξ ταινίαις περίδετος, μήνυμα τῆς ἐκείνου πάθης) ἐπέπλει μὲν αὐτοῖς, etc.

App. de Bell. Mithrid.

(**) Ἐπιδείκνυται καὶ ἐν τῷδε ἔτι τὴν ἰσχὺν μείζονα καὶ θαύματος πλείονος ἢ κατὰ συμφορὰς καὶ εὐπραγίας πόλεων· Λήμνου γὰρ πλοῦν ἀπεῖχεν οὐ πολὺν Χρυσῆ νῆσος, ἐν ᾗ καὶ τῷ Φιλοκτήτῃ γενέσθαι συμφορὰν ἐκ τοῦ ὕδρου φασί· ταύτην κατέλαβεν ὁ κλύδων πᾶσαν, καὶ κατέδυ τε ἡ Χρυσῆ καὶ ἠφάνισται κατὰ τοῦ βυθοῦ. Νῆσον δὲ ἄλλην καλουμένην Ἱερὰν, τόνδε οὐκ ἦν χρόνον.

Paus. Lib. VIII, cap. 33.

C'est cette même île de Chrysès que désigne Cicéron, lorsqu'il dit : « Saxum Lemnium clamore Philoctetæo, funestatum. » L'orateur romain, s'il eût voulu parler de la belle et fertile Lemnos, n'eût pas employé une expression faite pour en donner une si fausse idée.

Cicer. de Finibus, Lib. III, cap. 29.

zélé pour les arts et pour les lettres, ne crut pas devoir également protéger les prédictions d'une physique trop hardie. Le philosophe fut banni comme un perturbateur du repos public : il est mort dans l'exil, déplorant sans doute sa prévoyance; et c'est vingt siècles après que je me trouve appelé à le justifier. Onomacrite fut d'autant plus à plaindre, que ce ne sont pas, pour l'ordinaire, des imprudences de cette nature qui provoquent le courroux du pouvoir; il sait placer plus utilement ses rigueurs (*).

La petite île de Chrysès était à l'extrémité du promontoire, auquel elle tient par ses racines, et dont elle n'était séparée que par un détroit de neuf à dix brasses de profondeur : elle s'est donc nécessairement affaissée avec les bases qui la portaient. Ainsi, par un sort commun, sont abîmés sous les flots, et ce stérile rocher, triste asile de Philoctète, et ce vaste promontoire qui vomissait des torrents de flammes : les dauphins se jouent sur les cimes éteintes des forges de Vulcain ; et le pilote, tremblant d'être jeté sur ces écueils, regrette souvent, dans les terreurs d'une nuit obscure, le redoutable fanal qui pendant des siècles éclaira la route de l'Hellespont.

Quelques passages contradictoires d'auteurs anciens pourraient faire penser que l'île de Chrysès est aussi appelée Neæ (**) ; et il ne serait pas impos-

(*) Herod. Lib. VII, cap. 36.

(**) Plin. Lib. II, cap. 87; Lib. IV, cap 12. Steph. et Suid. verb. Νέαι. Antigon. Hist. Mirab., cap. 9.

sible de soutenir cette opinion par l'autorité d'Étienne de Bysance, par celle de quelques vers de l'autel de Dosiades, et du commentaire de Saumaise sur cette production (*) : mais l'on aimera

(*) Cl. Salmasii ad Dosiadæ aras, Simmiæ Rhodii ovum, securim, Theocriti fistulam, notæ. Lutetiæ, 1619. On serait d'abord tenté de croire qu'il est ici question d'un de ces marbres épargnés par les siècles, et sur lesquels des inscriptions ont conservé le souvenir de quelques événements. Les autels, tels que ceux de Dosiades, étaient d'un autre genre : ce sont des monuments singuliers de cette active imagination des Grecs, qui, s'agitant en tous sens, cherchait de nouveaux aliments dans le pénible et frivole mérite de surmonter des difficultés sans objet. L'autel de Dosiades, que je viens de citer, est une pièce de vingt-six vers, lesquels, de mesures inégales et combinées, offrent sur le papier le dessin d'un autel avec sa corniche, ses moulures et sa base. On se plut à former ainsi diverses figures, des œufs, des haches, des ailes, des flûtes de Pan; et Théocrite lui-même permit à sa muse ce genre de badinages, dont les anciens se sont excusés en les appelant Παίγνια, jeux d'enfants. Ces écarts de l'esprit, que le goût ne tolère que dans ses moments d'indulgence, durent se multiplier dans la décadence des arts : les Grecs s'occupèrent alors à se créer et à vaincre des obstacles bien plus étranges encore, et dont on s'étonne qu'on ait même pu concevoir l'idée : ils firent des vers qui offrent les mêmes mots, soit qu'on les lise, suivant l'usage de leur langue et de la nôtre, de gauche à droite; soit que l'on commence par la dernière lettre du vers en remontant vers la première, à la manière des Hébreux et des Arabes; et ils les nommèrent Καρκινικὰ, Karciniques, du mot Καρκῖνος, crabe, parce que ces vers semblent imiter la marche particulière à ce crustacé.

Les Grecs charment encore leurs loisirs avec de tels amusements, qui du moins exercent l'esprit, réveillent ses facultés, et donnent au talent une flexibilité dont il peut ensuite faire un plus utile usage.

On a imprimé à Vienne, il y a quatre ans, un poème de quatre cent seize vers karciniques, dont le sujet est la peinture des troubles de Pologne. L'épître dédicatoire adressée à l'empereur de Russie, offre la même difficulté vaincue que le poème, dont il suffira de rapporter les premiers vers, pour donner une idée de ce genre de versification :

Νέαν ᾄσω μελίφωνον, ὦ φίλε, μῶσαν ᾀέν.
Ῥυπαρὰ, ἄνομα τὰ, ἅτα μόνα, ἅρα πῦρ.

mieux sans doute adopter, de pure confiance, l'opinion de M. Barbié du Bocage, qui reconnaît la petite île d'Agio-Strati pour celle de Neæ. Voyez la planche 13.

Dans Lemnos étaient deux villes considérables, ce qui lui avait fait donner le surnom de Dipolis; Myrina sur la côte occidentale, et Hephæstia sur le rivage opposé.

Hephæstia, la ville de Vulcain ou du Feu, était la plus voisine des rivages brûlants dont elle recevait son nom (*) : elle fut construite par une troupe de Pélasges qui, chassés d'Athènes, vinrent chercher un refuge à Lemnos : il paraît que la partie orientale de l'île était alors déserte, sans doute à cause de l'effroi qu'inspirait le redoutable voisinage

Ἔθνη, ἧ νομῇ πᾶσα πημονὴ ἦνθε
Νέα αἰνὰ τὰ νῦν, ἅτ' ἀνιᾶ ᾀέν,

Nos acrostiches, qui nous viennent au reste de ces mêmes Grecs, nos triolets, nos virelais, et même nos logogryphes, sont bien peu de chose en comparaison de semblables merveilles.

Peu de personnes savent sans doute qu'il existe à Paris un vers karcinique sur un monument public : autour d'un bénitier placé dans une petite église de la rue Neuve-Saint-Étienne, à l'Estrapade, ont lit ce vers :

Νίψον ἀνομήματα μὴ μόναν ὄψιν.

Lave tes péchés, et non pas seulement ton visage.

(*) Les Grecs appelaient Hephaistos le dieu du feu, ou plutôt le feu déifié. On a donné de ce mot, ainsi que du mot Mosychlon, diverses étymologies assez invraisemblables et peu analogues au génie de la langue. Vid. Phavorini Lexic. et Etymolog. mag. Ne pourrait-on pas supposer avec plus de raison, que ces dénominations appartiennent à l'ancienne langue des premiers habitants antérieurs aux Hellènes, de ces Sintiens ἀγριοφώνων ?

du volcan. Les naturels avaient dû préférer les fertiles cantons et les vastes prairies qu'offre l'autre moitié de l'île. Ces anciens habitants furent longtemps désignés sous le nom de Sintiens, c'est-à-dire malfaisants; les Hellènes qui vinrent s'établir chez eux ne leur pardonnaient pas de vouloir conserver leur indépendance et la terre qui les avait enfantés : ce furent des barbares, puisqu'ils ne parlaient pas grec; des rebelles, puisqu'ils osaient se défendre.

Près d'Hephæstia est la colline Mosychlon, où jadis une prêtresse suivie d'un brillant cortége allait recueillir la terre sacrée : elle n'y faisait point de sacrifices sanglants; mais implorant les dieux en faveur de la patrie, elle répandait de l'orge et du froment, symboles de prospérité. Cette terre était ensuite apportée au temple, lavée, purifiée, et divisée en petites masses empreintes de la figure d'une chèvre, suivant Dioscoride (*), et de celle de Diane, suivant Galien (**). Celui-ci fut témoin de cette cérémonie; il recueillit, des personnes les plus instruites de l'île, une suite d'observations qui attestaient l'efficacité du remède; et il assure en avoir fait lui-même une longue et heureuse expé-

(*) Dioscor. Lib. V, cap. 113.

(**) Galen. de Simpl. Med. temp. Lib. IX, cap. 2. Galien n'est pas le seul médecin que la renommée de la terre de Lemnos ait attiré sur les lieux qui la produisent; ils furent visités, vers le milieu du 16e siècle, par le docteur Étienne Albacario, alors attaché à l'ambassadeur Busbec, célèbre par les lettres instructives et élégamment écrites, qu'il nous a laissées.

L'Egeo redivivo, etc., di F. Piazenza, Napolitano, 1688.

rience dans le traitement des ulcères et de plaies causées par des morsures venimeuses.

Lorsque je parlai la première fois de cette terre sigillée de Lemnos, ce fut avec ce mépris des anciennes opinions, qu'à l'âge où j'étais alors on prend si souvent pour de la supériorité. Je me demande aujourd'hui s'il est probable qu'un remède employé depuis trois mille ans, avec une confiance qui n'a jamais souffert d'altération, soit absolument sans aucune vertu, et ne doive sa réputation qu'à une perpétuelle erreur. Le savant Galien, qui alla exprès à Lemnos pour examiner sur les lieux mêmes ce remède alors si accrédité, et qui entre dans les détails des succès qu'il a obtenus, se serait-il constamment trompé? Cette question mérite du moins d'être examinée; et si l'on rapproche les récits des anciens d'expériences récentes, peut-être ne rejettera-t-on pas l'idée qu'une terre volcanique peut produire quelques effets salutaires sur des maux extérieurs.

Si la confiance que l'on accorde à la terre sigillée de Lemnos ne lui est pas due, il faut convenir qu'il n'y eut jamais d'usurpation plus heureuse : la colline Mosychlon a vu la mer engloutir les forges de Vulcain et en éteindre les feux; un vaste promontoire, une île entière ont disparu; Bysance, devenue la capitale du monde, a plusieurs fois changé de maîtres : la renommée de la terre de Lemnos est seule restée inaltérable depuis Philoctète jusqu'à nos jours. Le culte antique des dieux de Lemnos a été anéanti, mais la religion qui le remplace s'est prêtée

aux habitudes des peuples; elle daigne consacrer aussi, par ses pieuses cérémonies, le remède dont on remercie annuellement le ciel depuis plus de trente siècles.

Le 6 août, les prêtres de la ville qui s'appelait jadis Hephæstia, viennent en cérémonie dans une chapelle élevée sur les fondements d'un petit temple antique : c'était, ou le monument élevé à Philoctète, près de la caverne dans laquelle on prétendait qu'il avait habité, ou un temple de Mercure, auquel une partie de cette montagne était consacrée (*). Les notables de l'île, les habitants des villages voisins, et les Turcs eux-mêmes, réunissent leurs prières à celles du clergé; on fouille l'ouverture qui, l'année précédente, avait été recouverte et comblée avec soin; et lorsque les ouvriers sont parvenus à la veine précieuse, on en extrait une quantité peu considérable, et toujours à peu près la même (**). Rapportée à l'église, on en forme, comme autrefois, de petits pains sur lesquels le chiffre du Grand-Seigneur remplace l'image de Diane qui jadis les distinguait. La plus grande partie de cette terre ainsi préparée est envoyée à Constantinople, pour la pharmacie du sérail.

(*) Sophocl. in Philoct., v. 1493.

(**) Belon, observ. de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, etc. 1555.

Baile a rassemblé avec son érudition ordinaire, tout ce que les anciens et les modernes avaient dit jusque-là sur l'île de Lemnos. Voy. son Dictionnaire, art. Lemnos.

Les feux qui s'exhalaient de ces lieux sont assoupis, mais ne sont pas éteints; de violentes secousses font craindre fréquemment de nouvelles catastrophes. Le sol de la colline s'est recouvert, avec le temps, d'une légère couche de terre végétale qui produit des légumes et des fruits en abondance: sa fécondité actuelle fait oublier aux cultivateurs les dangers passés et ceux qui les menacent encore. Près de là se retrouve la fontaine consacrée à Apollon-Lycius (*); ses eaux forment un petit ruisseau qui descend à la mer dans le port d'Hécaton-Kephalès. Ce port, qui prend son nom d'un beau village qui le domine, a son entrée dans un golfe, qui lui-même est déjà un abri sûr pour les bâtiments: un peu plus loin, au fond de la baie, est un autre port que les Grecs appellent Bourgna.

Les navigateurs étrangers qui fréquentent ces mers ont souvent donné aux ports, aux montagnes, des noms analogues aux sensations qu'ils y éprouvaient, ou bien ils les ont placés sous la protection des saints qui obtenaient le plus leur confiance: le temps a confirmé, au moins pour eux, ces dénominations qu'ils se sont transmises; leurs cartes les ont consacrées; et les habitants à qui ils les ont apprises, croient souvent se faire mieux entendre, s'ils s'en servent avec les voyageurs.

Mes cartes ayant pour premier objet d'être utiles à la navigation, j'ai dû associer ces noms nouveaux,

(*) Sophocl. in. Philoct., v. 1596.

et qu'on peut dire supposés, aux noms grecs, les seuls véritables : c'est ainsi que le port de Bourgna, où tant de fois les marins ont béni le ciel d'avoir pu trouver un abri, est aussi le port Paradis, et que celui de Moudros, le plus beau de tous, est dédié à Saint-Antoine.

Ce port immense, si vaste, si profond, où la fureur des vents ne peut jamais pénétrer, serait facile à défendre par des forts et des batteries que l'on construirait sur les hauteurs qui en dominent l'entrée : il offre dans son prolongement les sinuosités, les îlots, toutes les circonstances locales, toutes les facilités désirables pour former un grand établissement de marine. Une des anses intérieures n'est séparée que par un isthme de huit cents toises, d'un autre port moins vaste, mais sûr, et ouvert au seul vent de sud-ouest, dont il serait même facile de le défendre par une courte jetée. Cet isthme, presqu'au niveau de la mer, n'a pas toujours existé : formé par les terres qu'a charriées la rivière, il pourrait sans de grands travaux être coupé par un canal, et l'on établirait ainsi une communication entre le grand port de Moudros et le port de Koudia. Au reste, toutes les côtes de l'île offrant également des rades et des ports, les bâtiments y peuvent aborder par tous les vents, et trouver ainsi toujours des abris contre la tempête, ou contre un ennemi supérieur.

La montagne de Therma doit son nom à une source d'eau chaude qui sort de sa base du côté du

nord-est ; son sommet, le plus élevé de l'île, est cent soixante-quatorze toises et demie (*) au-dessus du niveau de la mer : les eaux thermales ont fait monter le thermomètre de Réaumur à trente et un degrés ; elles ne paraissent point contenir de principes sulfureux, mais seulement du fer, dont tous les terrains voisins sont abondamment chargés, et qu'on pourrait même exploiter avec succès. L'aiguille aimantée décline sur le sommet du mont Therma, de vingt-deux degrés plus à l'ouest que sur le bord de la mer à l'est du port Saint-Antoine : observation répétée dans deux voyages différents, et dont le résultat a toujours été le même.

Du sommet du mont Therma, la vue s'étend sur toutes les îles du nord de la mer Égée, ainsi que sur la côte de Thrace, et plonge sur le port de la ville de Myrina, qui dans les temps modernes a pris le nom de Lemnos, ou plutôt n'a retenu que celui-ci, car il paraît que cette ville était également désignée par ces deux noms (**). Fondée par le roi Thoas, elle avait reçu le nom de Myrine sa femme, fille de Créthéus, princesse qui ne doit pas être confondue avec la reine Amazône dont nous avons déjà rappelé la mémoire. C'est à Myrina qu'abordèrent les Argonautes après leur départ de Thessalie. Jason, invité à descendre du vaisseau qui les porte, est introduit dans la ville et conduit au palais d'Hyp-

(*) Trois cent trente-huit mètres.

(**) Le poète l'appelle Lemnos, ville bien bâtie, Λῆμνον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον. Odyss. Lib. VIII, v. 283.

sipyle ; il traverse de superbes portiques, et s'assied près de la reine, sur un siége richement orné. Le poète qui chante les exploits de ces hardis navigateurs, était autorisé par les expressions d'Homère, à supposer quelque magnificence aux édifices de la ville de Myrina (*).

Les Argonautes arrivaient à Lemnos dans une circonstance où cinquante-deux héros ne pouvaient manquer d'être accueillis; les Lemniennes, punies par Vénus, dont elles avaient négligé les autels, et abandonnées de leurs époux, avaient, dans leur fureur, immolé le même jour tous ceux qui se trouvaient dans l'île. A l'approche des Argonautes, elles crurent d'abord voir en eux de redoutables vengeurs; mais après un léger combat, revenues de leur erreur, elles surent faire oublier à ces étrangers les fatigues de la mer, et même quelque temps le but de leur brillante entreprise : ils restèrent deux années entières à Lemnos, et y laissèrent des gages de leurs amours, assez nombreux pour former une nation distincte sous le nom de Myniens. Quatre générations après, ceux-ci furent chassés de Lemnos par les Pélasges, et allèrent chercher un asyle chez les Lacédémoniens, qui les reçurent par respect pour la mémoire de Castor et Pollux ; mais ces étrangers ayant donné de justes sujets de mécontentement à leurs hôtes, furent obligés de quitter cette contrée :

(*) Apollon. Rhod. Lib. I. Αἤμνον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον.
Hom. Odyss. Lib. VII, v. 285. Sophocl. in Philoct. v. 1596.

ils s'établirent dans l'île de Callisté, nommée ensuite Théra, et aujourd'hui Santorin.

L'île de Lemnos est une des mieux peuplées de l'Archipel, en raison de son étendue; et d'après des renseignements assez probables, si je ne puis dire parfaitement sûrs, il paraît que l'on peut porter jusqu'à trente mille le nombre de ses habitants.

Le port de Myrina, ou de Lemnos, offre tous les avantages que l'on peut désirer; la ville l'entoure, et un fort avancé le protége. On y construit des bâtiments de toute espèce, et même des vaisseaux de guerre, avec des bois apportés des côtes de la Thrace et de la Macédoine. Le fort est ordinairement occupé par une très-faible garnison turque : le reste de l'île jouit assez paisiblement des abondantes productions du sol le plus fertile, et de nombreux troupeaux se multiplient dans toutes les parties qui ne sont pas aussi favorables à la culture. De vastes prairies s'étendent au nord du port de Moudros; ce sont sans doute ces pâturages que Strabon appelle Eubœa, nom qui indique un endroit propre à nourrir des bœufs (*). A l'orient de cette prairie sont des terrains montueux, couverts de vignes, où l'on rencontre plusieurs villages qui n'ont pas été déterminés sur le terrain, et que l'on n'a pas placés sur la carte.

De toute cette côte l'on aperçoit le mont Athos : les poètes et les historiens se sont accordés pour célébrer son extrême élévation.

(*) Strab. Lib. X, p. 449.

Ἄθως σκιάζει νῶτα Λημνίας αλός.

« L'Athos, dit Sophocle, couvre de son ombre « la surface de la mer de Lemnos. »

Ingenti tellurem proximus umbrâ
Vestit Athos, nemorumque obscurat imagine pontum.

STAT. *Theb.* Lib. V, v. 51.

Les navigateurs qui traversent ces parages sont frappés de ce spectacle, et observent un effet commun, il est vrai, à toutes les côtes élevées derrière lesquelles se couche le soleil, mais bien plus sensible lorsque c'est une montagne isolée qui projette le cône de son ombre sur la surface de la mer.

« Le matin, dit le chantre des Argonautes, on « découvrit le mont Athos. Il est éloigné de Lemnos, « du chemin que peut faire un vaisseau léger, de- « puis le matin jusqu'à midi : l'ombre de son sommet « couvre une partie de l'île, et s'étend jusqu'à la « ville de Myrina (*). »

Pline et Solin confirment cette assertion (**), et Plutarque ajoute que l'ombre du mont Athos attei-

(*) Ἄθω ἀνέτελλε κολώνη
Θρηικίη, ἣ τόσσον ἀπόπροθι Λῆμνον ἐοῦσαν,
Ὅσσον ἐς ἔνδιόν κεν ἐΰστολος ὁλκὰς ἀνύσσαι
Ἀκροτάτῃ κορυφῇ σκιάει καὶ ἐσάχρι Μυρίνης.

Apollon. Rhod. Lib. I, v. 608.

(**) Plin. Lib. IV, cap. 12. Solin. cap. 11. Salmas. ad Solinum. Etymol. mag. verb. Ἄθως.

gnait une vache de bronze qui ornait la place publique de Myrina (*).

De ces témoignages, qu'il est difficile de révoquer en doute, on a cru pouvoir inférer quelle est la hauteur de l'Athos : il faudrait pour cela connaître avec précision son éloignement de Lemnos, l'angle que fait cette distance avec le méridien du lieu de l'observation, et la figure de la montagne. Ces observations sont au nombre des matériaux que j'ai perdus avant d'en avoir déduit les résultats.

La seule connaissance positive que l'on me doive relativement à cette question, c'est la position de Myrina et celle de la côte nord de Lemnos, jusqu'à présent incertaines.

La carte indique une ligne tirée de la montagne de Therma, au sommet du mont Athos : une ligne semblable tirée d'un autre point nous eût fait connaître la distance de l'Athos à Myrina ; elle n'existe pas sur la minute qui a été conservée de cette carte. Du mont Saint-Antoine on a tiré une autre ligne ; mais au lieu d'être dirigée vers le sommet de la montagne, elle l'est sur le cap sud-ouest de la presqu'île, et il faudrait, pour en tirer parti, n'avoir pas perdu la carte de cette côte, qui nous eût donné la distance de l'axe de l'Athos au cap sud-ouest.

Ces données certaines, et qui eussent conduit à

(*) Ἄθως καλύπτει πλευρὰ λημνίας βοός.
Ἐπιβάλλει γὰρ ἡ σκιὰ τοῦ ὄρους (ὡς ἔοικε) τινὶ βοιδίῳ, μῆκος ἀποτείνουσα διὰ τῆς θαλάττης οὐκ ἔλαττον ἑπτακοσίων σταδίων.

Plutarch. de facie in orbe lunæ.

la solution du problème, n'existent plus pour moi ; je ne puis donc m'aider que des passages des anciens qui indiquent cette distance. Il est impossible de rien inférer des expressions beaucoup trop vagues d'Apollonius ; on ne saurait non plus accorder une pleine confiance aux longitudes et aux latitudes de Ptolemée, presque toujours défectueuses. Suivant ce géographe, Myrina serait éloignée de l'Athos de 1° 1' 56", et le calcul démontre qu'il faudrait alors environ 800 toises (*) de hauteur à la montagne, pour que son ombre parvînt à Myrina vers la fin d'avril, au coucher du soleil. Les astronomes grecs les plus habiles n'avaient aucun moyen de déterminer, à une demi-heure près, les longitudes : Ptolemée lui-même s'est constamment trompé d'un quart de degré sur la latitude de son propre observatoire d'Alexandrie, et il se trompe de plus d'un degré sur la latitude de Lemnos. Je crois donc devoir préférer la distance de 87,000 pas assignée par Pline, quoiqu'elle ne puisse être regardée comme une mesure rigoureuse, puisque les anciens n'avaient pas de moyens pour mesurer le sillage d'un vaisseau ; nous n'en avons nous-mêmes encore que de très-inexacts.

Lemnos, dit Pline, est éloignée de l'Athos de 87,000 pas (**). Je remarquerai que la mesure

(*) Mille cinq cent cinquante-neuf mètres.

(*) Lemnos quæ ab Atho LXXXVII passuum....... Oppida habet Hephæstiam et Myrinam, in cujus forum solstitio sol ejaculatur umbram.
Plin. Lib. IV, cap. 12.

énoncée en pas par l'auteur latin, est probablement traduite d'une mesure qui lui avait été indiquée en stades : Pline a supposé que c'étaient des stades olympiques ; mais je suis fondé à croire que l'auteur dont il empruntait ces détails avait employé des stades plus courts, tels que ceux dont se sert Hérodote, et que d'Anville a fixés à 76 toises (*) ; il faudrait donc alors réduire la distance indiquée par Pline, dans le rapport du stade olympique au stade d'Hérodote, c'est - à - dire de 94 toises 3 pieds à 76 toises. Je suis d'autant plus fondé à soupçonner la réalité de ce mécompte, que je prouverai bientôt, en décrivant l'isthme de l'Athos, que Pline est tombé dans cette même erreur, lorsqu'il évalue en pas romains les douze stades donnés par Hérodote à cet isthme ; et il est bien probable qu'il avait pris dans un même auteur la longueur de l'isthme et l'éloignement de Lemnos.

Nous adopterons donc la distance donnée par Pline, en la rectifiant et la réduisant à 69,967 pas. Le pas romain a été évalué par M. Gosselin, à 4 pieds 6 pouces 8 lignes $^{730}/_{1000}$, ou 4 pieds $^{361}/_{1000}$ (**); d'après laquelle évaluation, les 69,967 pas romains égalent 53,186 toises (***) ; telle est donc la distance

(*) Cent quarante-huit mètres.

(**) Géographie de Strabon. tom. I. pag. lix.

M. d'Anville l'avait auparavant évalué à 4 pieds 6 pouces 5 lignes (*) : une si légère différence entre les opinions de ces deux savants est indifférente à la question qui nous occupe.

(***) Environ dix myriamètres.

que l'on supposait du temps de Pline entre Lemnos et le mont Athos : elle est d'autant plus vraisemblable qu'elle se trouve confirmée par Plutarque, qui la compte de 700 stades, lesquels, à 76 toises, feraient 53,200 toises, somme presque égale à celle que donne l'énoncé de Pline rectifié. Cette conformité présente un rapprochement curieux, et devient un motif de plus de probabilité.

La distance indiquée par Pline et par Plutarque n'exige que 713 toises (*) de hauteur, pour que l'ombre de l'Athos puisse arriver à Myrina; et ce doit être à peu près sa véritable élévation, ce qui fait de l'Athos une montagne moins élevée que les sommets de l'Auvergne et ceux des Pyrénées, moins haute que l'Olympe de Thessalie, auquel Bernoulli donne 1,017 toises (**) : mais l'Athos ne fait point, comme celui-ci, partie d'une chaîne de monts dont les masses collatérales atténuent la hauteur apparente; il est isolé; l'œil embrasse à la fois son sommet et la ligne horizontale des eaux; il en paraît plus gigantesque : et d'ailleurs sa cime chargée d'épaisses nuées est souvent le foyer des orages; par sa position, il offre aux navigateurs des dangers dont le souvenir se réveille à son aspect dans les jours mêmes les plus sereins : faut-il s'étonner qu'il ait été jugé avec un peu d'exagération, et que la frayeur

(*) Mille trois cent quatre-vingt-dix mètres.

(**) Mille neuf cent quatre-vingt-deux mètres.

Buffon. Époque de la Nature, p. 303.

qu'il inspire soit devenue pour lui un moyen de grandeur et de renommée?

L'admiration que l'Athos avait inspirée aux anciens a engagé plusieurs modernes à s'en occuper; malheureusement ce n'était pas sur les lieux : tous ceux qui de leurs cabinets ont voulu découvrir ses dimensions, se sont plus ou moins trompés : les uns n'ont pas eu égard, dans leur calcul, à la courbure de la terre; d'autres n'ont point tenu compte de l'étendue que présente aux rayons du soleil couchant l'épaisseur de la montagne depuis sa base jusqu'aux deux tiers de sa hauteur; et ils semblent l'avoir considérée comme une véritable colonne: aucun n'a réfléchi que la place publique de Myrina était probablement exhaussée de quelques toises au-dessus du niveau de la mer, et la vache de bronze encore au-dessus du sol de la place : par une suite de ces inadvertances ils ont obtenu de leurs calculs des résultats d'après lesquels l'Athos serait plus élevé que le Chimborazo, le point le plus exhaussé du globe, et dont le dernier sommet est resté inaccessible au plus intrépide des voyageurs (*).

(*) Physionomie de Végétaux, pag. 67.

Le Chimborazo a été mesuré par le célèbre M. d'Humboldt, dont les sciences ont reçu et attendent encore de si grands services : il a déterminé la hauteur totale de cette fameuse montagne, à 3350 toises (**) au-dessus du niveau de la mer. Malgré la difficulté de respirer qui lui avait déjà causé de violents accidents, il était parvenu à la hauteur de 3015 toises (***), et s'efforçait de continuer sa marche pénible, lorsqu'il s'est trouvé invinciblement arrêté par des précipices, des crevasses et des neiges trop peu solides pour le soutenir.

(**) 6529 mètres 27 centimètres. (***) 5866 mètres 35 centimètres.

Il n'y avait eu d'observation faite à Lemnos que par le P. Angelo Loredano, en 1658 ; mais ce jésuite n'était pas un Père Parennin, ou un Père Boscovich, et il n'avait point d'ailleurs les moyens qu'exigent de telles observations : il n'est même pas dit qu'il eût une montre, instrument à cette époque encore assez rare ; et, s'il en avait une, il serait aisé de prouver qu'elle était fort mal réglée. Riccioli rapporte l'observation du P. Loredano, et en tire des conséquences assez justes, mais il n'a pas su reconnaître l'erreur provenant du moment du coucher du soleil, mal saisi par l'observateur (*).

M. Kæstner, savant professeur de Goettingue, dans un long Mémoire sur cette question, n'a pu que discuter avec sagacité ce qui avait été dit avant lui (**).

Pour approcher de la vérité autant qu'on le peut lorsqu'on ne réunit pas les données nécessaires, il fallait que cet objet appelât quelques instants l'attention d'un astronome, que sa supériorité dans les sciences exactes pourrait dispenser d'être encore un littérateur distingué, et qui, sous ce double rapport, est l'organe le plus digne que pût choisir une compagnie qui compte parmi ses membres des Lagrange, des Laplace, des Cuvier, etc.

Le ton d'assurance que je me suis permis, en dé-

(*) Geographia reformata. Lib. IV, cap. 15, de altitudine absolutâ montis Athi, ex ejus solstitiali umbrâ vespertinâ exacte determinatâ.

(**) Beschreibung der Ebene von Troja, etc., p. 231. Ueber Hœhe und Schatten des Athos, Leipzig, 1792.

terminant la hauteur de l'Athos d'après la distance indiquée par Pline et Plutarque, a déjà dû faire soupçonner que je me sentais soutenu d'un puissant auxiliaire dont les calculs commandent la confiance. En effet, M. Delambre a daigné venir à mon secours, et résoudre toutes les difficultés qu'offre la discussion dans laquelle je m'étais témérairement engagé. Sa réponse à mes questions est un excellent Mémoire que je regrette de ne pouvoir transcrire ici en entier. De son travail résulte la certitude que l'Athos ne peut être compté parmi les grandes montagnes de notre globe, quand bien même la distance de Lemnos à cette presqu'île serait plus forte que je ne l'ai estimée ; et il en résulte également que les circonstances rapportées par les anciens n'ont rien qui ne soit possible, et même vraisemblable.

M. Delambre ne s'est pas contenté de dissiper tous les doutes, de rectifier toutes les erreurs, et d'apprécier les probabilités qui lui étaient soumises; il a voulu conclure d'avance les résultats des observations qui pourront être faites un jour : la table suivante, en remplissant cet objet, prouve que quand même la distance de Lemnos à l'Athos se trouverait plus forte que je ne l'ai supposée, l'ombre de cette montagne pourrait encore parvenir à Myrina, sans que pour cela l'Athos eût une très-grande élévation.

« Les 700 stades de Plutarque, dit M. Delambre, en les supposant de 76 toises, font environ 56 minutes de degré d'un grand cercle de la sphère : si on les supposait de 94 toises et demie, ils ne fe-

raient pas 1° 10' ; je supposerai pour la distance des valeurs différentes, les unes au-dessous, les autres au-dessus de ces valeurs extrêmes, les autres intermédiaires ; et nous verrons que dans toutes ces suppositions, le mont Athos n'aura jamais qu'une hauteur médiocre et très-admissible. »

DISTANCES SUPPOSÉES, EXPRIMÉES EN MINUTES, D'UN GRAND CERCLE DE LA TERRE.	MÊMES DISTANCES, EXPRIMÉES EN TOISES.	HAUTEUR INVISIBLE DU MONT ATHOS.	HAUTEUR VISIBLE.	HAUTEUR TOTALE.	DÉCLINAISON DU SOLEIL.	ÉPOQUES DE L'ANNÉE.	OBSERVATIONS.
0° 52' 53 54	49339 50288 51237	284 t. 283 282	374 t. 389 404	658 t. 672 686	17° 54' 17 54 17 53	9 ou 10 Mai, et 1er ou 2 Août	Ces deux dernières colonnes supposent l'angle de direction, ou l'azimut du mont Athos de 66°. En diminuant cet angle, on augmenterait la déclinaison du soleil, et l'époque du phénomène se rapprocherait du solstice autant qu'on voudrait. Mais si l'on conserve l'angle de 66°, alors depuis le 10 mai jusqu'au 1er août, le soleil étant plus élevé que le sommet de la montagne, quand il arrive au même azimut, l'ombre n'atteindrait plus Lemnos, et se perdrait dans la mer.
55 56 57	52186 53135 54084	281 279 277	419 434 450	700 713 727	17 53 17 52 17 52		
58 59 60	50032 55981 56930	275 273 271	466 481 497	741 754 768	17 51 17 51 17 50		
61 62 63	57879 58828 59776	268 265 261	514 531 549	782 796 810	17 50 17 50 17 49		
64 65 66	60725 61674 62623	257 253 249	567 585 603	824 838 852	17 49 17 49 17 49		
67 68 69	63572 64521 65470	245 242 236	621 640 658	866 881 894	17 48 17 48 17 48		
70 71 72	66418 67367 68316	231 226 221	677 697 717	908 923 938	17 47 17 47 17 47		

« Les deux premières colonnes renferment les distances supposées entre Athos et Myrina : la pre-

mière exprime ces distances en degrés, et la seconde les exprime en toises.

« La troisième colonne exprime la hauteur cachée par la convexité de la terre.

« La quatrième colonne montre la hauteur visible, c'est-à-dire la partie de la montagne qui s'élève au-dessus de l'horizon de Myrina, la seule par conséquent qui puisse faire ombre.

« La cinquième colonne, somme des deux précédentes, est la hauteur totale du mont Athos, suivant les diverses suppositions de distances. Toutes ces hauteurs sont médiocres; et comme il y a tout à parier que la distance n'est pas au-dessous de 50,000 toises (*) ni au-dessus de 68,000 (**), il en résulte que la hauteur du mont Athos est au-dessus de 600 toises (***), et au-dessous de 900 (****).

(*) Quatre-vingt-dix-sept mille quatre cent cinquante-deux mètres.

(**) Cent trente-deux mille cinq cent trente-quatre mètres.

(***) 1169 mètres. (****) 1754 mètres.

« M. Delambre indique comment il a calculé cette table, pour qu'on puisse la vérifier et la continuer, si on le juge à propos.

« Je prends pour donnée, la distance en minutes du grand cercle, et je suppose le degré de 56,930 toises (*****), c'est à fort peu près ce qu'il doit être entre 39 et 40° de latitude suivant nos mesures. Cette distance donnée, je calcule la distance du pied du mont Athos au zénith de Myrina, et cette distance est toujours = 90° + ½ distance de Myrina au mont Athos; ainsi, en supposant 52' pour la distance terrestre, la distance du zénit sera 90° 26'.»

« Je suppose ensuite que le centre du soleil est à même distance du zénit de Myrina; je diminue cette distance de 16', j'ai la distance du bord supérieur du soleil au zénit de Myrina. Je calcule la réfraction du bord supérieur du soleil, je la retranche de la distance vraie du bord au

(*****) Cent dix mille neuf cent cinquante-neuf mètres.

« Je crois, ajoute M. Delambre, le problème « éclairci autant qu'il a besoin de l'être. La hauteur « du mont Athos n'est que médiocre, et cependant « il peut étendre son ombre sur Myrina, aux envi- « rons du solstice. Si l'on veut que la durée du phé-

zénit, j'ai la distance apparente. Je suppose à présent que la montagne est justement assez haute pour cacher le soleil tout entier. Pour trouver la hauteur de la montagne au-dessus de l'horizon, ou la partie visible, je multiplie la distance en toises de Myrina au mont Athos, par la cotangente de la distance du bord du soleil au zénit. A cette hauteur j'ajoute la partie de la montagne qui est cachée par la convexité de la terre, et qui se trouve par cette formule; *rayon de la terre* × *tangente de la distance terrestre* × *tangente de la* $\frac{1}{2}$ *distance terrestre.* Je fais le rayon de la terre 3,271,900 toises (*). L'incertitude qui reste sur le rayon ne peut affecter sensiblement la hauteur.

« Je suppose ici, comme Apollonius, que c'est le sommet du mont Athos qui jette son ombre; mais si ce sommet était fort aigu et moins large que la partie supérieure du disque solaire, cette partie trop étroite ne donnerait pas d'ombre, ce à quoi personne ne paraît avoir pensé. Ainsi, dans le cas où la montagne finirait en pointe, tout ce qui serait moins large que la corde correspondante du disque solaire, ne serait pas compris dans mon calcul, et tous mes nombres seraient trop faibles; mais il est presque impossible qu'il y ait 100 toises (**), peut-être même 50, à ajouter à mes hauteurs totales; et peut-être même n'y a-t-il pas d'erreur. Cependant il serait bon d'avoir la figure de la montagne telle qu'on la voit de Myrina.

« Dans mes hypothèses, l'ombre du mont Athos s'étendrait indéfiniment; mais si l'on veut qu'elle se termine au forum de Myrina, il suffira d'ôter quelques toises de mes hauteurs. Le bord supérieur du soleil enverra des rayons qui, rasant le sommet de l'Athos, iront tomber dans le forum de Myrina; ou bien comme l'ombre doit tomber sur les flancs de la vache, et que cette vache peut être élevée de quelques toises sur le sol du forum, et le forum lui-même de quelques toises au-dessus de la mer, il est inutile de rien retrancher de mes hauteurs: l'ombre ira tomber sur la vache, où elle se terminera. »

Lettre de M. DELAMBRE.

(*) Six millions trois cent soixante-dix-sept mille cinquante-trois mètres.

(**) Cent quatre-vingt-quinze mètres.

« nomène se prolonge jusqu'au jour du solstice, on « donnera plusieurs milles à la base de la montagne, « ce qui n'a rien que de très-naturel.

« On pourrait multiplier les calculs à l'infini, « mais sans aucun avantage réel. Il n'y avait « qu'une question qui présentât quelqu'intérêt : com- « ment concilier les récits sur l'ombre du mont « Athos, avec la hauteur probable de cette monta- « gne? Cette question me paraît pleinement réso- « lue. »

Au reste, tous les doutes, s'il en reste encore, seront bientôt éclaircis. Le mont Athos va être observé et décrit par un voyageur zélé, qu'un style élégant et pur place déjà parmi les écrivains appelés à conserver les vrais principes du goût dans les circonstances périlleuses où il se trouve. M. Alexandre de Laborde a formé le projet courageux d'aller passer six mois au mont Athos, pour y bien reconnaître cette péninsule, de tout temps consacrée au culte de la divinité ; pour observer cette république religieuse qui, au milieu d'un empire souvent déchiré par l'anarchie et livré aux plus affreux désordres, présente au malheur et au repentir un asyle révéré des Musulmans eux-mêmes.

Les recherches de M. de Laborde pourront avoir plus d'un genre d'utilité ; peut-être lui devrons-nous la découverte de quelques manuscrits échappés au zèle plus ardent que bien dirigé de M. de Villoison. Cet académicien, qui m'avait accompagné en 1784 à Constantinople, fit l'année suivante un assez long

séjour au mont Athos : il s'y rendit muni de toutes les recommandations qui devaient le faire accueillir dans les monastères, et lui ouvrir les portes de leurs bibliothèques ; mais il ne suffisait pas d'y porter cette même passion du travail qui lui avait valu, presque au sortir de l'enfance, une grande renommée : il fallait encore y joindre l'art non moins précieux de ne pas effaroucher la confiance, de ne pas laisser deviner ses préventions contre les Grecs actuels jusque dans le sanctuaire de leur croyance : comment a-t-il pu paraître pénible à un si savant helléniste de montrer quelque bienveillance pour les enfants de ceux dont les écrits faisaient ses délices et sa gloire?

PLANCHE 15.

Isthme du mont Athos.

En attendant que nous connaissions la position précise et la hauteur du mont Athos, je puis du moins attester la vérité d'un fait rapporté par Hérodote, que plusieurs autres historiens ont confirmé, et auquel les poètes et les orateurs ont souvent fait allusion.

La flotte de Darius avait été dispersée, et en grande partie détruite par une violente tempête, en essayant de doubler le promontoire de l'Athos. Xerxès, pour éviter un pareil malheur, résolut de percer l'isthme, et fit passer sa flotte par un canal que creusa son armée. Cette opération, qui présente d'abord à l'esprit une idée gigantesque, ne paraîtra plus invraisemblable, lorsqu'on connaîtra la nature du terrain et les facilités qu'il offrait.

Commençons par relire le passage entier d'Hérodote.

« On avait fait des préparatifs environ trois ans d'avance pour le mont Athos, parce que dans la première expédition la flotte des Perses avait essuyé une perte considérable en doublant cette montagne. Il y avait des trirèmes à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse. De là partaient des détachements de tous les corps de l'armée, que l'on contraignait à coups de fouet de percer le mont Athos, et qui se succédaient les uns aux autres. Les habitants de cette montagne aidaient aussi à la percer. Bubarès, fils de Mégabyse, et Artachéès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à cet ouvrage.

« L'Athos est une montagne vaste, célèbre et peuplée, qui avance dans la mer et se termine du côté du continent, en forme de péninsule, dont l'isthme a environ douze stades. Ce lieu consiste en une plaine, avec de petites collines qui vont de la mer des Acanthiens jusqu'à celle de Torone, qui est vis-à-vis. Dans cet isthme, où se termine le mont Athos, est une ville grecque nommée Sané. En-deçà de Sané, et dans l'enceinte de cette montagne, on trouve les villes de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Thyssos, et de Cléones. Le roi de Perse entreprit alors de les séparer du continent.

« Voici comment on perça cette montagne. On aligna au cordeau le terrain près de la ville de Sané, et les barbares se le partagèrent par nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux

qui étaient au fond continuaient à creuser, les autres remettaient la terre à ceux qui étaient sur les échelles : ceux-ci se la passaient de main en main jusqu'à ce qu'on fût venu tout au haut du canal ; alors ces derniers la transportaient et la jetaient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs une double peine. Cela devait arriver nécessairement, parce que le canal était sans talus, et aussi large par haut que par bas. Si les Phéniciens ont fait paraître du talent dans tous leurs ouvrages, ce fut surtout en cette occasion. Pour creuser la partie qui leur était échue, ils donnèrent à l'ouverture une fois plus de largeur que le canal ne devait en avoir, et à mesure que l'ouvrage avançait ils allaient toujours en étrécissant, de sorte que le fond se trouva égal à l'ouvrage des autres nations. Il y avait en ce lieu une prairie dont ils firent leur place publique et leur marché, et où l'on transportait de l'Asie une grande quantité de farine.

« Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer le mont Athos par orgueil, pour faire montre de sa puissance, et pour en laisser un monument. On aurait pu, sans aucune peine, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre, par-dessus l'isthme ; mais il aima mieux faire creuser un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front (*). »

(*) Herod. Lib. VII, cap. 21 et seq. Traduction de M. Larcher.

Le désastre éprouvé par la flotte de Darius, et qui avait décidé du sort d'une guerre entreprise avec tant d'éclat, devait avoir laissé de profondes impressions dans les esprits : il n'est pas étrange que Xerxès en ait été vivement frappé ; qu'il ait cherché les moyens de soustraire aux mêmes dangers une flotte qui devait suivre la côte pour soutenir l'armée, et lui fournir des vivres dans sa marche périlleuse à travers des nations guerrières : un coup de vent, en supposant qu'il ne causât pas tous les malheurs dont le souvenir était encore récent, pouvait disperser les vaisseaux, et les jeter sur des parages ennemis, sur les côtes des îles Cyclades ou de l'Eubée.

Un cap avancé est même aujourd'hui difficile à doubler ; il faut souvent lutter des semaines entières avant d'y réussir ; les trirèmes des anciens, ainsi que nos galères modernes, étaient en pareil cas forcées de céder à la violence d'un vent contraire, et d'aller chercher un refuge dans les ports où il pouvait les conduire. Les vents du nord soufflent quelquefois deux mois de suite dans les mers de la Grèce ; et une si longue absence de la flotte eût pu causer la perte, ou du moins le découragement des troupes.

L'Athos est une masse énorme dont la large base tient au continent ; mais originairement la montagne en était, ou plutôt en paraissait séparée par une vallée étroite et peu profonde que remplissaient les eaux de la mer. Ce court détroit faisait de l'Athos une île véritable, telle qu'en offrent si souvent les

parties saillantes des côtes ; telle que sur la côte de France le mont Saint-Michel, dont les basses marées découvrent l'isthme sablonneux.

Les terres dont les orages ont dépouillé le mont Athos, et celles qu'a charriées une petite rivière, torrent impétueux en quelques saisons de l'année, ont comblé le détroit, et ont fait de l'Athos une péninsule : cette gorge de nouvelle formation offre une surface assez unie, et presque partout de deux ou trois pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Quoiqu'antérieur aux temps historiques, ce changement n'en est pas moins certain. On conçoit donc qu'il ait été facile de creuser dans ces sables un canal assez large pour laisser passer deux galères, et que la nature mobile d'un terrain sans consistance ait exigé les précautions dont les seuls Phéniciens prévirent d'abord la nécessité. Cette circonstance prouve qu'il régnait de la confusion dans l'armée perse, que ses opérations étaient bien mal dirigées, puisque ce travail auquel le roi prenait un si vif intérêt, n'était pas soumis à un ordre uniforme, et que chacune des divisions exécutait à sa manière la partie dont elle était chargée.

Ce ne fut point, comme le dit Hérodote, par ostentation, et pour faire une vaine montre de sa puissance, que Xerxès préféra la construction d'un canal, au moyen que l'historien juge plus facile, et qui eût entraîné de grands inconvénients. Il n'était pas impossible, il est vrai, de faire passer les galères sur l'isthme avec des rouleaux et des cabestans.

On m'a montré dans les hécatonnèses un isthme de la même nature que celui de l'Athos, mais à la vérité un peu moins large, qu'un corsaire maltais parvint à franchir dans une nuit. Il était bloqué par des vaisseaux turcs, qui, au coucher du soleil, avaient mouillé à l'entrée du port, et dont les chefs, dans leur indolente sécurité, remirent au lendemain à s'emparer de leur faible ennemi. Les gens de l'équipage, nombreux, déterminés, et n'entrevoyant que cette seule voie pour échapper à une dure captivité, peut-être aussi aidés par les habitants tous chrétiens, parvinrent à faire couler leur léger chébek sur les sables, et à gagner la rive opposée : un vent favorable les éloignait et les sauvait déjà, lorsque les capitaines turcs se préparaient encore à saisir une proie qu'ils avaient crue certaine.

Si, dans ce cas particulier, le désespoir a pu faire un effort extraordinaire, on n'en peut rien conclure pour une flotte de plusieurs milliers de bâtiments, dont un grand nombre eût éprouvé des avaries dans une si pénible manœuvre. Le canal n'était pas d'ailleurs uniquement destiné au passage momentané de la flotte; des renforts et de fréquents convois devaient se succéder, et l'on avait le même intérêt à les préserver de tout danger.

Les vestiges du canal se distinguent encore, quoique les sables l'aient comblé en beaucoup d'endroits : sa direction a été parfaitement reconnue par M. de Chanaleilles et M. Racord, qui ont levé le plan de l'isthme ; c'est donc faute d'avoir cherché avec assez

d'intelligence, que Belon et Thevet assurent qu'on n'en voit plus aucunes traces (*). Je les soupçonne d'avoir partagé l'incrédulité de Juvénal, qui dit avec peu de ménagement pour les Grecs, ses maîtres en poésies,

Creditur olim
Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax
Audet in historià (**);

ou d'avoir été trompés par les expressions exagérées des poètes et des orateurs, qui, prises trop littéralement, feraient croire que les flottes passaient à travers les flancs mêmes du mont Athos. Ces voyageurs y auraient en effet cherché vainement les traces de ce fabuleux ouvrage.

Nous apprécierons bientôt ce qu'était dans la réalité cette mer nouvelle, sur laquelle, dit Catulle, on vit l'élite des barbares naviguer et traverser l'Athos:

Quum Medi peperere novum mare, quumque juventus
Per medium classi barbara navit Athon (***).

Hérodote, comme on l'a déjà vu, s'exprime avec plus de mesure et de sagesse; et l'examen de ce passage sera un nouvel hommage rendu au père de l'histoire. Il dit que l'isthme avait douze stades, c'est en effet son exacte largeur, puisqu'il a neuf

(*) André Thevet, Cosmographie universelle. T. II, L. XVIII, p. 810. Observation de P. Belon, Lib. III, chap. 35.

(**) Juvénal, Sat. X, v. 173.

(***) Catul. de Coma Beren. v. 45.

cents et quelques toises, et que les stades employés par Hérodote, ne sont que de soixante-seize toises (*), comme d'Anville l'avait déjà pensé. Cette évaluation du savant géographe se trouve ainsi confirmée par une preuve incontestable.

Le canal est un peu plus long que l'isthme n'est large, parce qu'il n'a pas été tracé en ligne directe : pour éviter des terrains qui eussent offert plus de résistance, et se maintenir dans la gorge jadis comblée, on en a suivi les sinuosités encore apparentes.

Il ne sera pas très-facile d'établir avec une parfaite certitude la largeur et la profondeur du canal. Dans les parties qui subsistent encore, le fond est rempli par des sables ; les bords sont entièrement éboulés, et nulle part on ne peut avec précision juger quel était l'éloignement des deux rives. Deux galères pouvaient y passer de front ; nous devons supposer qu'elles n'étaient point alors conduites à la rame, et qu'on les halait du rivage, ce qui était plus prompt et bien moins pénible ; il ne sera donc pas nécessaire d'ajouter à la largeur du bâtiment la longueur de deux rangs de rames.

On ne m'accusera point sans doute de vouloir atténuer le mérite de Xerxès, si je cherche quelques rapports entre son ouvrage et le monument à jamais célèbre du siècle de Louis XIV, si je consulte les proportions de ce canal dû au génie de Riquet, qui joint l'Océan à la Méditerranée, se fait réellement

(*) Cent quarante-huit mètres.

jour à travers des montagnes, et porte ses eaux et de grandes barques sur leurs sommets : il n'a que soixante pieds (*) de largeur à la superficie de l'eau; nous donnerons ces mêmes soixante pieds au fond du canal de Xerxès, ce qui, en supposant les talus pratiqués sur un angle de quarante-cinq degrés, pour qu'ils aient la plus grande solidité, et en accordant douze pieds (**) d'eau, portera la largeur supérieure à quatre-vingt-dix pieds (***). Aux douze pieds d'eau, il faut ajouter les trois pieds (****) dont le terrain est élevé au-dessus du niveau de la mer, ce qui fera quinze pieds (*****) de profondeur totale. Ces mesures paraîtront bien fortes, si l'on observe que les galères de France et de Malte n'avaient que dix-huit à vingt pieds (******) de largeur ; que les galéasses de Venise, certainement bien plus grandes que les trirèmes des anciens, n'en avaient que trente (*******), et ne tiraient que 7 à 8 pieds (********) d'eau : cependant, malgré l'évidente exagération des données que nous consentons à adopter, il en résulte qu'un pareil canal de mille toises (*********) de longueur n'offre, d'après un calcul exact, que 31,250 toises cubes (**********) de terre à enlever. Deux hommes peuvent, dans un jour, enlever une toise

(*) 19 mètres 50 centimètres.

(**) 3 mètres 90 centimètres environ.

(***) 29 mètres 25 centimètres environ.

(****) Un mètre.

(*****) 4 mètres 87 centimètres.

(******) 5 mètres 85 centimètres à 6 mètres 50 centimètres.

(*******) 9 mèt. 75 cent. environ.

(********) 2 mètres 27 centimètres à 2 mètres 60 centimètres.

(*********) 195 mètres.

(**********) 297595 mètres.

cube (*) de terre, et même la transporter, s'il est nécessaire, à quelque distance des bords de l'excavation. Il n'a donc fallu que 62,500 journées d'ouvriers pour terminer le canal de l'Athos, en le supposant même plus large qu'il n'était probablement. L'historien nous apprend que l'on s'était préparé long-temps pour l'exécution de ce grand projet. Il sera permis de croire qu'il n'y fut employé que peu de travailleurs, puisque deux mille hommes auraient pu l'exécuter en trente ou quarante jours.

Cette entreprise n'exigeait donc pas des forces aussi prodigieuses que celles dont disposait le grand roi. Sans traîner tant de nations à sa suite, et sans traiter ses troupes avec autant de rigueur que le prétend Hérodote, il aurait pu étonner la Grèce par ce spectacle nouveau pour elle, et qui fit sur les esprits une impression si vive et si durable.

En effet, l'Athos entr'ouvert, l'Athos donnant à travers ses flancs passage à une mer nouvelle, montrant tout à coup des milliers de voiles dans son sein, et tant d'autres exagérations non moins fortes, devinrent des métaphores usuelles, des objets de comparaison familiers aux poètes, et même aux orateurs : presque point de discours où cet événement ne fût rappelé, présenté comme le dernier terme de l'industrie humaine et le plus grand effort du pouvoir.

Ce sont Lysias, Eschine, Aristide, Maxime de

(*) Sept mètres quarante centimètres.

Tyr, qui exaltent les prodiges opérés par Xerxès, et nous présentent l'Athos comme l'éternel monument qui en consacre le souvenir à la postérité (*).

Les Grecs, fiers d'être échappés aux fers dont les avait menacés le souverain d'un empire immense, entendaient volontiers exagérer des opérations infructueusement dirigées contre leurs ancêtres, et se plaisaient à voir rappeler des revers fameux qui faisaient la gloire de leur patrie. Les souvenirs de l'Hellespont et du mont Athos étaient des trophées qu'on leur présentait toujours avec succès; et Lucien fut le seul qui, devenu agréable au peuple d'Athènes par la licence même de ses plaisanteries, osa le faire rire de ces lieux communs fastidieusement répétés.

Dans le traité où il donne des conseils si piquants et d'une critique si spirituelle aux rhéteurs de son temps, en feignant de leur indiquer des moyens certains pour charmer la multitude, « N'allez pas, « leur dit-il, imiter le bavardage d'Isocrate, ou le « style de ce Démosthènes, auquel la nature a dé- « nié toute espèce de grâce, encore moins les froi- « des conceptions de Platon; mais pénétrez-vous de « nos auteurs modernes...... Gardez-vous de rien « écrire, de rien préparer; ce serait une preuve de « faiblesse; dites sans hésiter tout ce qui s'offre à « vous : qu'importe l'ordre dans les idées? ce n'est

(*) Lysias. Orat. XXXI, p. 502. Æschin. de Coronâ. Orat. græc. Tom. III, p. 522. Aristid. de Dict. civili, p. 170. Max. Tyr. Dissert. XX, tom. I, p. 392.

« pas là ce qui fait l'orateur; il s'agit de parler; en-
« tassez, précipitez vos paroles; tout vaut mieux
« que de se taire.... Nul ménagement pour les au-
« tres, nulle pudeur pour vous-même; elle vous
« perdrait.... Enrichissez votre mémoire de quinze,
« tout au plus de vingt mots bien inconnus, ou au
« moins bien inusités ; qu'ils soient bizarres ou inco-
« hérents, ne vous en inquiétez pas; parsemez-en
« abondamment vos périodes. Ce n'est pas assez :
« jetez en avant quelques barbarismes ; et c'est alors
« que la foule émerveillée vous applaudira... N'ou-
« bliez pas ces grands noms dont un orateur ne sau-
« rait se passer; rappelez sans cesse Marathon,
« Salamine et Platée; montrez toujours l'éclat du
« soleil obscurci par les flèches des Perses, la fuite
« honteuse de Xerxès ; et que surtout dans vos
« phrases sonores, l'Hellespont soit constamment
« passé à pied sec, et l'Athos navigué par des flot-
« tes (*). »

Les sarcasmes du satirique ne découragèrent point le zèle et les habitudes des rhéteurs; le mont Athos ne perdit, ni ses droits auprès d'eux, ni sa place dans leurs déclamations; et Libanius, Themistius, Dion Chrysostôme, jusqu'à des Pères de l'Église (**), continuèrent de célébrer avec emphase les immenses

(*) Lucian, Rhetorum Præcept.

(**) Liban. Declam. XXI, p. 534, edit. Morel. Dio Chrysost. Orat. III, p. 41. Themist. Orat. VI, p. 79. Greg. Naz. Orat. LXXXIII, p. 84, edict. Benedict.

travaux et les inutiles efforts du grand roi. Si des hommes d'un talent distingué se permettaient encore ces moyens déjà décriés, on peut juger avec quelle confiance ils étaient employés par les orateurs vulgaires. Il y a, chez toutes les nations, de ces comparaisons rebattues, qui semblent une propriété publique, un champ commun à tous, et où les indigents persistent long-temps à chercher des ressources qui leur manquent ailleurs.

Il ne paraît pas qu'après la retraite des Perses, les habitants de la presqu'île aient eu le bon esprit d'entretenir le canal : il aurait été cependant pour eux un grand moyen de prospérité; leur pays serait devenu l'entrepôt des productions de la Thrace, et la route habituelle du riche commerce de toutes ces côtes. La nécessité de doubler la montagne est encore aujourd'hui, pour les petits bâtiments, un motif d'inquiétude, et même un danger réel constaté par de fréquents naufrages.

Nous venons de voir dans Hérodote qu'il y avait cinq villes sur le mont Athos, sans compter celle de Sané placée sur l'isthme : elles existaient toutes encore du temps de Thucydide; mais au siècle de Pline et de Pomponius Mela, quelques-unes de ces villes n'étaient plus les mêmes, ou plutôt elles avaient changé de nom. L'ancienne Acroathos, bâtie sur le sommet de la montagne, se nommait alors Apollonia; et il paraît que Sané prit le nom d'Uranopolis, lorsqu'une nouvelle ville fut élevée sur ses ruines par Alexarchus, frère de Cassandre, roi de

Macédoine (*). Thucydide et Pline autorisent cette opinion, en disant, le premier, que Sané est en-dedans de l'isthme et près du canal; le second, en ne nommant pas Sané, et en citant Uranopolis, dont nous avons retrouvé des médailles sur le même emplacement qui convient à Sané (**).

J'ai fait graver une médaille d'Uranopolis : d'un côté est un astre; de l'autre on lit ces mots ΟΥΡΑΝΙΔΩΝ ΠΟΛΕΩΣ, autour d'une figure de femme assise sur un globe : elle élève la main droite, dont elle tient une couronne; et sur sa coiffure se remarque un objet terminé en pointe, qui peut-être indique les plumes dont les Piérides ont souvent la tête ornée : cette figure serait alors celle de la muse Uranie. Si, au contraire, c'est une étoile dont le temps a effacé les rayons divergents, on peut la prendre pour Vénus Uranie. D'autres médailles du même coin éclairciraient cette petite question, mais elles sont fort rares, et assez endommagées pour que l'on ait pu facilement se tromper en les décrivant. Dans tous les cas, la couronne que tient la figure indique des jeux solennels, probablement ceux qui furent célébrés pour l'inauguration de la nouvelle ville. M. Visconti avait déjà prouvé que les couronnes placées dans les mains de Minerve et de Jupiter, sur les médailles de Philétaire et de Nicomède, rappellent les jeux qui se célébraient à Per-

(*) Athen. Lib. III, cap. 20. Pomp. Mela. Lib. IV.

(**) Thucid. Lib IV, cap. 109. Plin. Lib. IV, cap. 10.

game et à Nicomédie, en l'honneur de ces deux divinités (*).

La ville de Sané, depuis Uranopolis, avait été conquise sur les Thraces par des colons sortis d'Andros et de Chalcis, qui s'étaient réunis pour cette expédition, et qui ne dûrent leur succès qu'à une perfidie (**). Ils y habitèrent ensemble; et la seconde année de la 31e Olympiade, 655 ans avant J.-C., ils se rendirent maîtres d'Acanthos, ville située de l'autre côté de l'isthme; mais cette nouvelle possession fut un long sujet de discorde pour eux et pour les arbitres qui essayèrent de les concilier (***).

Xerxès passa dans Acanthos. Les habitants, comme ceux de toutes les villes qui se trouvaient sur sa route, furent tenus de le recevoir avec une magnificence dont ils conservèrent long-temps le pénible souvenir. En dédommagement des frais que sa présence ruineuse leur avait causés, le grand roi leur permit de se compter au nombre de ses amis, et fit présent à la ville d'un habit à la manière des Mèdes, inventé jadis par Sémiramis (****).

(*) Iconogr. Pl. II, chap. 8 et 9.

(**) Plutarch. Quæst. Græc. Tome II, pag. 298. Steph. Verb. Ἄκανθος.

(***) Thucyd. Lib. IV, cap. 84. Scymnius Chius., pag. 37. Apud Geog. Min. Græc. Tome II. Euseb. Chronic. ad Olympiad. XXXI. Larcher, Chronol. d'Hérodote. Tome VII, pag. 604.

(****) « Dans tous les lieux où l'armée arrivait, on tenait prête une tente où Xerxès allait loger : les troupes campaient en plein air. L'heure du repas venu, ceux qui régalaient se donnaient beaucoup de soins, et les

Cette ville fut, trois siècles après, pillée par les Romains, dans la guerre contre Philippe (*), mais elle ne fut pas détruite : elle existait sous les empereurs, puisqu'on la trouve nommée par Pomponius Mela, par Pline et Ptolemée (**). La notice d'Hiéroclès la désigne comme un évêché dépendant de Thessalonique ; et dans Constantin Porphyrogénète, elle fait partie de la préfecture de Macédoine (***). Depuis cette époque, son nom ne se présente plus dans l'histoire. Le bourg élevé sur le même emplacement s'appelle aujourd'hui Hiérissos. C'est le siége d'un évêque suffragant de Thessalonique, et qui étend sa juridiction sur toute la presqu'île du mont Athos (****).

conviés, après avoir bien soupé, passaient la nuit en cet endroit. Le lendemain ils arrachaient la tente, pillaient la vaisselle et les meubles, et emportaient tout sans rien laisser.

« On applaudit à ce sujet un propos de Mégacréon d'Abdères. Il conseilla aux Abdérites de s'assembler tous dans leurs temples, hommes et femmes, pour supplier les dieux de détourner de dessus leur tête la moitié des maux prêts à y fondre ; qu'à l'égard de ceux qu'ils avaient déjà soufferts, ils devaient les remercier de ce que le roi Xerxès n'avait pas coutume de faire deux repas par jour ; car si ceux d'Abdères avaient reçu l'ordre de préparer un dîner semblable au souper, il leur aurait fallu fuir l'arrivée du prince, ou être ruinés de fond en comble. »

HERODOT. Lib. VII, cap. 119. Trad. de M. Larcher.

(*) Tit. Liv. Lib. XXXI, cap. 45.

(**) Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2. Plin. Lib. IV, cap. 10. Ptolem. Geog. Lib. III, p. 82.

(***) Notit. Hierocl., p. 614. Constantin. Porphyrogen. de Them. Lib. II, Them. 2.

(****) Oriens Christ. Tom. II, col. 99—102.

La médaille d'Acanthos, gravée près de celle d'Uranopolis, offre un lion dévorant un taureau, et au-dessous le mot ΑΛΕΞΙΟΣ, épithète du dieu protecteur de la ville; au revers, une aire carrée, au milieu de laquelle sont quatre élévations de forme pyramidale : on lit autour, le mot AKANΘΙΟΝ, pour AKANΘΙΩΝ. L'oméga, et sans doute aussi les autres lettres longues, n'étaient donc pas encore admises dans cette ville à l'époque où cette médaille fut frappée : on sait qu'elles n'existaient point dans l'ancien alphabet grec, et qu'elles ne furent introduites à Athènes, au moins dans les monuments publics, que sous l'archontat d'Euclide, l'an 403 avant Jésus-Christ. Il paraît que déjà depuis plusieurs années, ces doubles lettres, dont le besoin se faisait sentir, avaient été adoptées dans l'écriture courante, et peut-être même dans quelques inscriptions gravées pour des particuliers (*); mais elles ne furent employées dans les décrets et les monuments, qu'après l'expulsion des trente tyrans, lorsque Archinus, l'un des auteurs de cette noble et glorieuse révolution, rendit à sa patrie son gouvernement et ses anciennes lois : cependant il est possible que la ville d'Acanthos ait conservé quelque temps encore l'ancienne orthographe. Dans ce cas, cette médaille ne serait pas d'une époque tout-à-fait aussi reculée qu'elle le semble d'abord.

(*) Athen. Lib. X, p. 454.
Dissertation de l'abbé Barthélemy sur le marbre de Choiseul, p. 79 et suiv.

PLANCHE 16.

Pierres gravées inédites, et Médailles des villes de Thrace.

N° 1. Ce Camée, d'un beau travail, représente Philoctète blessé, écartant les mouches de sa jambe avec une aile de pigeon. Les malheurs de ce héros tiennent à une époque devenue pour les arts une source féconde de sujets auxquels le temps n'a rien fait perdre de leur intérêt. Troie ne devait succomber sous les efforts des Grecs, que lorsqu'ils auraient avec eux les flèches d'Hercule possédées par Philoctète ; c'était une des conditions imposées par le destin.

Philoctète avait éludé ses serments en montrant du pied la sépulture d'Hercule, qu'il avait juré de ne jamais découvrir; et c'est en punition de cette faiblesse qu'il fut piqué par un serpent, ou blessé par une des flèches empoisonnées que lui avait léguées son ami; car on attribua son infortune à l'un ou à l'autre de ces accidents.

Ce sujet, auquel la tragédie de Sophocle avait donné une nouvelle célébrité, a été souvent traité par les graveurs; et le seul cabinet de Stoch contenait plusieurs pierres où Philoctète était représenté ; sur l'une, on le voit découvrant l'autel de Minerve, d'où sort un serpent qui s'élance vers lui; sur une autre, Philoctète est représenté debout, la jambe

enveloppée, s'appuyant sur un bâton, et tenant son arc et ses flèches (*).

Le nom du graveur se lit sur la pierre, dont le dessin est ici publié pour la première fois.

N° 2. Sur un assez grand nombre de médailles des villes de Thrace, et principalement sur celles de Thessalonique, on voit une figure vêtue à la Romaine, et tenant les attributs propres aux premières divinités de ces contrées.

Le culte de Samothrace, admis dans toute la Grèce comme première base de la religion, avait été porté en Italie par les colonies pélasgiques ; mais la métropole de ce culte fut toujours l'île où ses mystères avaient acquis leur première célébrité ; et les habitants de la côte de Thrace se distinguèrent constamment par une ferveur particulière envers les dieux Cabires. Passés sous la domination des Romains, ces peuples, d'autant plus abjects dans la servitude qu'ils s'étaient montrés jusque-là plus épris de la liberté, voulurent profiter de tous les avantages de leur position ; et lorsque chacun s'efforçait de faire distinguer son avilissement par quelque hommage nouveau, ceux-ci ne crurent pouvoir mieux faire que de placer les empereurs au rang de leurs antiques divinités. Thessalonique montra sur ses monnoies l'image de ses maîtres, avec les attributs des dieux tutélaires que l'on invoquait contre la foudre et les naufrages.

(*) Cabinet de Stoch, N°s 299 et 300, p. 386. Winckelmann, Monum. Ined., N°s 118 et 119.

Telle est la seule manière plausible d'expliquer la figure vêtue à la Romaine que l'on voit sur les médailles de cette ville. J'en ai fait graver ici une qui tient d'une main le vase originairement fait d'une corne de bœuf, et qui se nommait Rhiton, de l'autre le marteau, symbole distinctif de ces Cabires, premiers artisants de la Grèce, et dont les mystères semblent s'être perpétués jusqu'à nos jours, sans perdre leurs anciens attributs.

La conjecture que vient de faire naître l'habillement romain des figures cabiriques qui se voient sur les médailles de Thessalonique, paraît confirmée par une autre médaille de cette ville, sans doute antérieure à ce genre de déification des maîtres de Rome : la corne et le marteau sont portés par une figure nue, c'est-à-dire par le véritable dieu Cabire, dont un Domitien ou un Caracalla prirent ensuite la place. Sur des médailles de Syrie, on lit ΘΕΟΙ ΚΑΒΙΡΟΙ ΣΥΡΙΩΝ ; mais les figures qui accompagnent ces mots sont celles des Dioscures (*).

Dans les antiquités d'Herculanum, on a gravé une figure nue avec un bonnet pointu, et l'on suppose que c'est un Cabire : rien ne constate cette opinion ; ce peut être également un Vulcain ou un Mercure (**).

N° 3. Hercule tuant Diomède. Le travail de cette gravure a de la sécheresse et de la roideur ; elle n'est

(*) Mélanges de Médailles, par Pellerin. T. I. p. 77 et suiv.

(**) Mus. Hercul. T. VI, pl. 23.

cependant pas sans mérite, et n'a d'ailleurs jamais été publiée : ceux qui se livrent à ce genre de recherches, aimeront à la comparer aux autres pierres déjà connues, sur lesquelles le même sujet est traité. Une cornaline du cabinet de France, assez mal gravée dans l'ouvrage de Mariette, tome 1er, pl. 77, représente le même sujet; mais les deux figures sont seules et sans accessoires. Une pâte antique décrite par Vinckelmann, offre Hercule auprès d'une des cavales de Diomède, et levant sa massue; sur une autre, on voit ces animaux dévorant le jeune Abdérus, favori du demi-dieu. Enfin, ce même sujet est empreint sur des médailles d'Hadrianopolis, d'Héraclée, de Nicée, de Prusa en Bithynie, etc.; mais sur aucune de ces médailles, ou de ces gravures, le sujet n'est représenté avec autant de détails, et aussi complétement que sur la pierre dont je donne ici le dessin.

On sait qu'un des travaux d'Hercule fut la punition du tyran qui nourrissait, dit-on, ses chevaux de chair humaine, ou qui, plus probablement, sacrifiait au dieu de la guerre, dont le cheval était un des attributs, les malheureux étrangers naufragés sur le rivage de la Thrace.

MÉDAILLES.

De Myrina. N° 1. Cette médaille est unique, c'est-à-dire que l'on n'en connaît aucune du même coin; et c'est en même temps la seule que l'on ait encore pu attribuer avec certitude à Myrina, ville

de l'île de Lesbos : elle représente d'un côté la tête de Pallas; de l'autre, la chouette, et une branche d'olivier avec les syllabes ΜΥΡΙ, type qui indique en même temps le culte de Minerve et la dépendance où cette ville était des Athéniens. Il se pourrait bien au reste, que, parmi les médailles attribuées jusqu'à présent à la ville de Myrina en Éolide, il y en eût quelques-unes qui appartinssent à la capitale de Lemnos : il n'est pas toujours possible d'éviter ce genre d'incertitude.

D'Hephæstia. N° 2. M. Pellerin avait déjà fait connaître, tom. III, pag. 80, pl. 102, deux médailles de cette ville; j'en avais fait graver une troisième dans la vignette qui termine le quatrième chapitre de mon ouvrage. Celle-ci, qui appartient au cabinet de France, est inédite, et présente d'un côté la tête de Vulcain; de l'autre, une lampe avec les bonnets des Dioscures, le caducée, et les lettres initiales ΗΦ.

N° 3. Autre médaille d'Hephæstia, absolument semblable à celle de Myrina.

D'Imbros. N° 4. D'un côté, la tête de Pallas; de l'autre, une Muse tenant une lyre et une patère, avec le mot ΙΜΒΡΙΩΝ.

N° 5. D'un côté, une tête de femme; de l'autre, un Priape debout avec le mot ΙΜΒΡΟΥ. Médaille inédite.

De Samothrace. N° 6. L'abbé Eckell attribue à l'île

de Samothrace trois médailles portant le mot ΣΑΜΟ, avec des noms de magistrats : ce savant antiquaire peut également avoir eu raison ou s'être trompé. Celle que je fais graver ici ne permet aucun doute, puisqu'elle porte le mot entier ΣΑΜΟΘΡΑΚΩΝ. D'un côté est une tête fort endommagée et sans légende, et de l'autre un belier, avec un nom propre dont la première lettre manque.

Le mot ΤΡΙΩΒΟΛΟΝ en indique la valeur.

N° 7. Autre médaille inédite, dont parle Pellerin (*), mais qu'il avait mal lue : elle offre d'un côté la tête de l'empereur Hadrien ; de l'autre, la fortune avec ces mots : CΑΜΙΩΝ ΕΝ ΘΡΑΚΗ. Voilà donc une seconde médaille qui est certainement de Samothrace, et qui avait été méconnue : ce sont les seules que l'on connaisse jusqu'à présent.

D'Abdères. N° 8. D'un côté, un griffon qui indique le culte d'Apollon apporté de Téos ; de l'autre, une aire sacrée, avec ces mots désignant le magistrat, ΕΠΙ ΜΕΛΑΝΙΠΠΟ, sous Mélanippe. Cette médaille est inédite. L'abbé Eckell a pensé que le griffon tourné à droite désigne Téos, et que tourné à gauche, il désigne Abdères ; cette opinion est contrariée par les médailles de cette dernière ville que nous publions ici, et sur lesquelles le griffon est présenté dans les deux positions.

(*) Recueil de Médailles, T. I, p. 194.

N° 9. Le même griffon; au revers, une figure debout, qui pourrait être le jeune Abdérus. On lit autour ΑΝΑΞΙΠΟΛΙΣ, nom de magistrat.

N° 10. Le griffon avec le nom du magistrat, ΕΠΙ ΠΑΥΣΑΝΙΩ ; au revers, la tête d'Apollon avec le mot ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ.

N° 11. Le griffon; au revers, la même tête que sur la précédente, avec ces mots ΕΠΙ ΔΙΟΝΥΣΑΔΟΣ. Cette médaille, fort belle, n'a jamais été publiée.

N° 12. Le griffon avec le mot ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ; au revers, dans une aire carrée, un lion avec les mots ΕΠ. ΟΡΓΑΙΟ, sous Orgeus. C'est au moins ainsi que je crois devoir lire ce mot, dont il paraît que deux lettres sont effacées.

N° 13. Médaille inédite ainsi que la précédente, et dont le revers porte une tête de bœuf, symbole des pâturages qui contribuaient à la prospérité d'Abdères.

De Dicæa. N° 14. Médaille d'argent mal lue par Pellerin, qui l'attribue à l'île Icaria, tom. III, pl. 94, N° 1, p. 45. Sur celle-ci mieux conservée, on lit ΔΙΚΑΙ.

N° 15. Autre médaille de la même ville; elle est de bronze, et présente d'un côté une tête de Cérès ou de Proserpine; de l'autre, un bœuf autour duquel on lit ΔΙΚΑΙΟΠΟΛ. Ces deux médailles, les seules de cette ville qui aient été publiées jus-

qu'à présent, font partie de la belle collection de M. Cousinery.

De Maronée. N° 16. On a un grand nombre de médailles de cette ville : celle-ci paraît d'une haute antiquité; on y lit le nom du fondateur Maron en Boustrophédon.

N° 17. D'un côté, un cheval avec une roue; de l'autre, un ceps de vigne avec le mot ΜΗΤΡΟΦΩΝ, nom de magistrat.

N° 18. La tête de Bacchus, et au revers un ceps de vigne. Cette médaille est moins ancienne que les deux premières.

N° 19. La tête de Bacchus, et au revers la figure d'Esculape.

N° 20 et 21. Superbes médaillons d'argent, qui tous deux offrent la tête de Bacchus, et au revers la figure du même dieu tenant une grappe de raisin et deux thyrses. Autour se lisent ces mots : ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΣΟΤΗΡΩΣ, le Bacchus sauveur.

N° 22. Médaille de Commode; au revers la figure de Bacchus.

N° 23. Le buste de Julia Domna, ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΣΕΒ., femme de Septime Sévère, mère de Caracalla et de Geta.

N°s 24 et 25. Deux petites médailles à peu près semblables aux précédentes.

N° 26. Autre médaille un peu plus ancienne.

N° 27. Très-petite médaille, présentant d'un côté la tête de Pallas, et de l'autre un vase.

D'Ænos. N° 28. Médaille très-ancienne; d'un côté la tête de Mercure; de l'autre, une chèvre et une coquille avec le mot AINIA, en Boustrophédon. La chèvre indique la nature du territoire; la coquille, les pêcheries toujours aussi abondantes que dans ces temps reculés.

N° 29. Tête de Mercure; au revers, la chèvre avec le mot ANIAΔΔΑΣ, nom de magistrat.

N° 30. Très-belle médaille, offrant la tête de Mercure vue de face; au revers, la chèvre, un casque, et le mot AINION.

N° 31. Tête de Mercure, couverte d'un chapeau de forme bizarre; au revers, un caducée et un foudre.

N° 32. Tête de Jupiter; au revers, la figure de Mercure avec le mot AINIΩN.

N° 33. D'un côté, la tête de Mercure; de l'autre, un Esculape.

N° 34. Tête de Mercure vue de face; au revers, un pressoir.

N° 35. Tête de Mercure; au revers, une chèvre et un flambeau.

N° 36. Petite médaille très-ancienne; les lettres

initiales y sont placées en Boustrophédon auprès du caducée.

De Cypsela. N° 37. Médaille inédite de Cypsela, ville de la Thrace, peu éloignée d'Ænos, et sur l'Hèbre : cette médaille présente d'un côté une tête de femme; au revers, un vase avec les syllabes ΚΥΨΕ.

INSCRIPTIONS.

Si les médailles sont des monuments précieux, également utiles à l'histoire et à la géographie, on doit attacher plus de prix encore à ces marbres auxquels les anciens confièrent leurs lois, leurs décrets, et les hommages rendus aux citoyens bienfaiteurs de la patrie. Les inscriptions nous reportent aux époques qu'elles furent chargées de transmettre à la postérité; et nous éprouvóns quelque satisfaction, en voyant que l'attente des anciens n'a pas toujours été trompée : les conserver, c'est acquitter une obligation qu'ils léguèrent aux générations appelées à jouir du fruit de leurs travaux; c'est payer une dette de la riche succession que nous ont laissée ces siècles de gloire qui nous offriront à jamais des modèles. Et qui pourrait sans une vive émotion retrouver ces mots sublimes, qui sur les Thermopyles rappelaient au voyageur les trois cents héros morts pour la patrie? Qui lirait sans un profond intérêt, sur un cippe funèbre, le nom de Mil-

tiade, ou sur une colonne, les décrets obtenus par l'éloquence de Démosthènes?

Ce fut une belle victoire remportée sur le temps, que la découverte des marbres de Paros, monument unique qui fixe pour toujours les grandes époques de l'histoire des Grecs jusqu'au règne d'Alexandre.

Si toutes les inscriptions qui nous ont été conservées ne réveillent pas de tels souvenirs, et ne fournissent pas d'aussi importantes notions, elles offrent presque toutes des détails instructifs sur la forme du gouvernement, sur la religion, les mœurs et les connaissances des anciens : elles servent à rectifier l'histoire; et ce sont les titres les plus précieux de la géographie, dont elles fixent les incertitudes. Recueillies et interprétées par les savants qui, depuis la renaissance des lettres, ont le plus contribué à leur éclat, les inscriptions ont donné lieu à de rares efforts d'érudition et de sagacité; toutes ont donc des droits à notre curiosité, et celles même qui ne paraîtraient pas au premier aspect dignes d'être publiées, peuvent un jour aider à en expliquer de plus précieuses.

INSCRIPTION COPIÉE A SERRHÈS.

La ville que les étrangers appellent Serrhès, et les Grecs Σέῤῥαι, est située sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, dans le canton jadis appelé terre Odomantique, près du Strymon, et au-dessus d'Amphipolis : c'est là que Paul Émile

reçut la première lettre, par laquelle Persée, réfugié dans le temple de Samothrace, implorait la pitié du vainqueur (*). Tite-Live dit que le Consul ne put refuser des larmes au malheur d'un roi naguère si puissant; Paul Émile était trop véritablement grand pour n'être pas humain et généreux; mais il triomphait pour un gouvernement dont l'ambition insatiable et toujours calculée, n'admettait ni pitié ni justice : le successeur d'Alexandre ne put obtenir de réponse, parce qu'il osait, après sa défaite, conserver encore le titre de roi; et ce fut vainement qu'il consentit ensuite à s'en dépouiller lui-même, dans l'espoir d'être écouté. Nous avons rappelé, à l'article de Samothrace, la fin tragique de ce monarque, qui, placé à la tête d'une nation belliqueuse, pouvait du moins lutter quelque temps contre la puissance romaine, et périr avec gloire, ressource qui trop souvent reste seule au courage.

Étienne de Bysance nous apprend qu'il était parlé de la ville de Serrhès dans le XX[e] livre de l'histoire de Théopompe, qui ne nous a point été conservée : il la nommait Σίῤῥα, *Syrrhà ;* Tite-Live écrit *Siræ :* elle est nommée *Serræ* dans les cartes de d'Anville, d'après l'*Oriens Christianus.*

L'inscription suivante, qui constate la position long-temps douteuse de l'ancienne Syrrha, est conservée dans la maison de l'évêque.

(*) Tit. Liv. Lib. XLV, cap. 4.

ΟΙ ΝΕΙΟ
ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΚΑΙ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ
ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ
ΡΧΙΡΕΑ ΔΕ ΚΙΑ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΜΗΠΠΟΛΕΙΤΩΝ ΠΟΛΕΩΣ
ΠΡΩΤΟΝ ΔΕ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ ΤΗΣ
ΣΙΡΡΑΙΩΝ ΠΟΛΕΩΣ ΔΙΣ ΕΚ ΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ
ΤΙ ΚΛΑΥΔΙΩΝ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ ΥΙΟΝ
ΚΥΡΙΝΑ ΔΙΟΓΕΝΗ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ
ΕΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΟΣ ΚΑΣΑΝΔΡΟΥ
ΤΟΥ ΚΑΣΑΝΔΡΟΥ.

« Les jeunes gens, à la vertu de Tibérius Clau-
« dius Diogène, fils de Diogène, de la tribu de Qui-
« rina, qui a été pontife agonothète de la communauté
« des Macédoniens et de la ville d'Amphipolis, et
« premier agonothète de la ville des Syrrhéens. Il a
« été deux fois gymnasiarque à ses propres frais.
« Cassandre, fils de Cassandre, a été chargé de
« l'exécution de ce monument. »

L'agonothète, ainsi que son nom l'indique, était chargé de la disposition et de la police des jeux : les jeunes gens avaient décerné à celui-ci ce témoignage de leur reconnaissance.

La ville de Serrhès est aujourd'hui l'entrepôt d'un commerce très-considérable en cotons et en tabacs. La fertile plaine qui les produit s'étend depuis le lac d'Amphipolis jusqu'à la ville de Mélénick : elle a

plus de quinze lieues (*) de longueur sur trois à quatre de largeur ; elle est arrosée par le Strymon sorti du mont Scomius, l'une des cimes de la chaîne qui se termine au mont Pangée.

Cette belle vallée n'est qu'une partie des riches possessions du Bey de Serrhès, qui gouverne toute la contrée avec un pouvoir absolu, et travaille sans relâche à s'agrandir encore. Né dans une famille distinguée, Ismaël-Bey fut d'abord victime de son ambition, et forcé par ses rivaux de s'expatrier; mais depuis vingt ans il n'en connaît plus dans la province où il est rentré avec des troupes albanaises, dont le dévoûment assure son autorité. Il a mieux fait, au reste, que de vaincre, il a su conquérir l'opinion, rétablir l'ordre et la confiance, et faire recevoir comme des bienfaits les moyens les plus sûrs pour lui d'assurer son pouvoir nouveau. La Porte n'a pas osé lui refuser le gouvernement de Salonique pour son fils, qu'il sera désormais impossible de destituer ; et il communique ainsi avec le redoutable Ali-Pacha, allié d'autant plus constant, que ce chef suprême de toute l'Albanie regarde avec raison les forces du possesseur de Serrhès, comme son premier rempart contre la puissance ministérielle : mais si Ismaël est parvenu à se rendre réellement indépendant, s'il n'est plus un sujet soumis à son souverain, il est toujours l'un des plus zélés défenseurs de l'empire, toujours le premier marchant aux frontières dès qu'elles sont menacées. Il en est de

(*) Environ sept myriamètres.

même de presque tous les pachas, qui profitent de la faiblesse actuelle du gouvernement, pour se soustraire à l'influence du Sérail : ils désobéissent aux ordres du Grand-Seigneur, mais avec les formes respectueuses que leur commande la religion : ils prennent, souvent même d'assez bonne foi, des guerres civiles pour de simples tracasseries de cour, et, les armes à la main, ils protestent de leur fidélité; c'est une manière plus formelle d'exprimer qu'ils sont mécontents du ministère : ils s'emparent d'une province, comme moyen de faire parvenir la vérité au pied du trône, et toujours sous prétexte d'y réformer les abus. Le nouveau gouverneur, s'il est un peu consciencieux, envoie au trésor impérial les tributs d'usage; le grand-visir se résigne alors facilement à sanctionner ces promotions forcées; et sa politique, toujours bornée aux vues du moment, lui fait même voir sans peine de grands vassaux, trop redoutables s'ils étaient d'accord, s'attaquer et s'épuiser mutuellement. L'empire le plus despotique n'est aujourd'hui, dans la réalité, qu'un état fédératif en désordre, et dont l'anarchie n'est encore contenue que par l'utile ascendant d'une même croyance, et par une longue habitude de respect pour une race illustre : le jour où périrait le dernier des princes ottomans, serait probablement une de ces époques fécondes pour l'histoire, et désastreuses pour des générations entières. Combien de destinées reposent sur cette tête, unique rejeton des Amurath et des Solyman !

C'est une opinion généralement accréditée parmi les Turcs, qu'au défaut des descendants d'Othman, le pouvoir suprême doit passer à ceux de Gengis-Kan, à cette dynastie qui régna six cents ans sur les Tartares, et que nous avons vu succomber en 1783, sous la fortune et le génie de Catherine II; mais le trône de la Crimée était, pour parvenir à celui de Constantinople, un degré qui n'existe plus. Pour y porter un des princes, aujourd'hui sans états, sans armées et sans moyens de séduction, il faudrait, dans le peuple, l'enthousiasme religieux encore armé de toute son énergie, et dans les grands de l'empire, un accord qu'on ne peut, après les troubles qui viennent de l'ébranler, attendre de leur ambition exaltée par la fureur des partis. La politique européenne a corrompu les Musulmans sans les éclairer; et les liens qui unissent tant de nations divisées de mœurs, d'opinions et de langage, déjà depuis long-temps cèdent et se déchirent de toutes parts. Tant qu'il existera un fantôme de souverain, il sera un signal de ralliement; et presque tous les pachas se feront un devoir d'envoyer quelques secours contre l'ennemi commun: la haine du nom chrétien survit en eux au fanatisme et à l'obéissance: en défendant l'empire, c'est eux-mêmes qu'ils défendent; mais l'extinction de la famille ottomane les restreindrait au seul intérêt de leur conservation, et légitimerait l'usurpation des provinces qu'ils s'habituent dès ce moment à regarder comme leur patrimoine.

L'empire Turc expirant de décrépitude et de faiblesse, se trouverait ainsi partagé par la seule loi de la nécessité, et avec plus de droit que ne le fut celui d'Alexandre au sein de la victoire. De nouvelles dynasties régneraient sur les contrées que leur position met à l'abri des invasions étrangères, et seraient même protégées par l'intérêt bien entendu d'un utile commerce. Les pachas de Damas et de Bagdad conserveraient les beaux pays qu'ils gouvernent dès aujourd'hui en véritables souverains; les agas de la riche Asie-Mineure se confédéreraient avec l'appui et à l'exemple des enfants de Cara-Osman. Les Serviens réuniraient à eux la plus grande partie de la Thrace, peuplée de Bulgares qui se vantent d'une même origine, et brûlent de les imiter; Ali-Pacha affermirait son pouvoir sur les belliqueux états de Pyrrhus, dont il prétend descendre : et tandis que les puissances appelées par leurs forces à donner la loi au monde, se disputeraient peut-être trop long-temps la superbe Bysance ou la fertile Égypte, les îles de Crète, de Rhodes ou de Chypre, pourquoi les Grecs, au milieu de ces sanglants débats, n'obtiendraient-ils pas la liberté sous l'égide d'un puissant empire, qui recueillerait les premiers fruits de leur affranchissement et de leur prospérité? C'est un rêve consolant, que l'espoir de voir Athènes renaître de ses ruines; justifier par des efforts qui ne sauraient être sans succès, son antique renommée, et rétablir des écoles, où de toute l'Europe on irait apprendre

la langue d'Homère, tandis que ses jeunes artistes viendraient admirer et étudier en France les immortels chefs-d'œuvre, deux fois conquis à vingt siècles d'intervalle.

INSCRIPTION TROUVÉE DANS L'ÎLE DE THASOS.

Quoique l'île de Thasos ne soit point comprise dans les cartes que je publie en ce moment, je donnerai ici une inscription que je m'y étais procurée. Ce marbre a été détruit à Smyrne dans un incendie, avec un grand nombre d'antiquités précieuses, que j'avais été forcé d'y laisser en dépôt.

ΕΠΙ ΤΩΝ ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ ΤΟΥ ΣΑΤΥΡΟΥ... ΟΜΕΝΟΥΣ
ΤΟΥ ΑΜΩΜΗΤΟΥ........ ΤΟΥ....
ΤΟΥ ΒΙΤΙΩΝΟΣ ΘΕΥΡΙΑΝ ΕΓΡΑΨΑΝ... ΗΡΙΔΗΣ ΣΙΜΑΛΙΩΝΟΣ ΕΥΠ-
ΡΙΛΛΟΣ..... ΑΡΕΥΣ ΤΙΜΟΚΛΕΟΥΣ......
.. ΟΙΒΟΥ ΚΑΤΑ ΨΗΨΙΣΜΑ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΔΗΜΟΥ ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΕΠΕΙΔΗ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΣ Ο ΙΣΤΙΑΙΟΥ ΠΡΟΣΤΑΤΗΣ
ΩΝ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΑΝΗΡ ΑΓΑΘΟΣ ΓΕΓΕΝΗΤΑΙ ΠΕΡΙ
ΤΗΝ ΠΟΛΙΝ ΤΗΗ ΘΑΣΙΩΝ ΚΑΙ ΠΡΟΣ ΤΑ ΔΥ-
ΝΑΤΑ ΑΓΑΘΥΝΩΝ ΚΑΙ ΚΟΙΝΗΙ ΚΑΙ ΙΔΙΑΙ ΤΟΥΣ ΕΝΤΥΓΧΑΝΟΝΤΑΣ
ΑΥΤΩΙ ΔΕΔΟΧΘΑΙ ΤΗΙ ΒΟΥΛΗΙ ΚΑΙ
ΤΩΙ ΔΗΜΩΙ ΕΠΑΙΕΝΕΣΑΙ ΜΕΝ ΠΟΥΑΡΗΤΟΝ ΙΣΤΙΑΙΟΥ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕ-
ΚΕΝ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΗΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΟΛΙΝ ΚΑΙ ΔΗΜΟΝ
ΘΑΣΙΩΝ ΚΑΙ ΕΙΝΑΙ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΝ ΠΟΛΙΤΗΝ ΚΑΙ ΤΟΥΣ ΠΑΙΔΑΣ ΤΟΥ
ΙΣΤΙΑΙΟΥ ΤΟΥ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΥ ΠΟΛΥΑΡΗΤΟΝ
ΚΑΙ ΑΝΤΙΓΕΝΗ ΚΑΙ ΙΣΤΙΑΙΟΝ ΚΑΙ ΤΑΣ ΘΥΓΑΤΕΡΑΣ ΠΑΡΜΕΝΟΥΣΑΝ
ΚΑΙ ΝΙΚΗΝ ΚΑΙ ΓΕΝΟΣ ΕΞ ΑΥΤΩΝ ΓΕ-
ΝΟΜΕΝΟΝ ΚΑΙ ΜΕΤΕΙΝΑΙ ΑΥΤΟΙΣ ΠΑΝΤΩΝ ΩΝ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΑΛΛΟΙΣ
ΘΑΣΙΟΙΣ ΜΕΤΕΣΤΙΝ ΕΙΝΑΙ Δ'ΑΥΤΟΙΣ ΚΑΙ

ΠΑΤΡΗΝ ΗΝ ΑΝ ΠΕΙΘΩΣΙΝ ΑΝΑΓΡΑΨΑΙ ΔΕ ΤΟΔΕ ΤΟ ΨΗΦΙΣΜΑ
ΤΟΥΣ ΘΕΥΡΟΥΣ ΕΠΙ ΤΟ ΤΗΣ ΑΘΗΝΑΙΗΣ ΙΕΡΟΝ ΙΝΑ
ΑΝ ΑΠΟΔΕΙΞΩΣΙΝ ΟΙ ΑΡΧΟΝΤΕΣ ΟΤΙ Δ᾽ΑΝ ΑΝΑΛΩΜΑ ΕΙΗ ΕΙΣ ΤΑΥΤΑ
ΔΟΥΝΑΙ ΤΟΝ ΙΕΡΟΜΝΗΜΟΝΑ ΕΞ-
ΕΙΝΑΙ ΔΕ ΥΠΕΡ ΤΟΥΤΩΝ ΜΗΔΕΝΙ ΜΗΤΕ ΕΙΠΕΙΝ ΜΗΤ᾽ΕΠΕΡΩΤΗΣΑΙ
ΥΠΕΡ ΛΥΣΙΟΣ ΜΗΤ᾽ΕΠΙΨΗΦΙΣΑΙ ΚΡΑΤΕΙΝ ΔΕ ΠΑΝ-
ΤΑ ΤΑ ΕΨΗΦΙΣΜΕΝΑ ΟΣ Δ᾽ΑΝ ΠΑΡΑ ΤΑΥΤΑ ΕΙΠΗΙ Η ΕΠΕΡΩΤΗΣΗΙ
Η ΕΠΙΨΗΦΙΣΗΙ ΤΑ ΤΕ ΔΟΞΑΝΤΑ ΑΚΥΡΑ ΕΣΤΩ ΚΑΙ ΧΙ-
ΛΙΟΥΣ ΣΤΑΤΗΡΑΣ ΟΦΕΙΛΕΤΩ ΙΕΡΟΥΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΤΩΙ ΥΙΘΠΙΩΙ
ΧΙΛΙΟΥΣ ΔΕ ΤΗΙ ΠΟΛΕΙ ΔΙΚΑΣΑΣΘΩΝ ΔΕ ΟΙ ΑΠΟ-
ΛΟΓΟΙ ΑΝ ΔΕ ΜΗ ΔΙΚΑΣΩΝΤΑΙ ΑΥΤΟΙ ΟΦΕΙΛΟΝΤΩΝ ΔΙΚΑΣΑΣΘΩΝ
ΔΕ ΑΠΟΛΓΟΙ ΟΙ ΜΕΤΑ ΤΟΥΤΟΥΣ ΑΙΡΕΘΗΣΟΜΕΝΟΙ
ΔΙΚΑΣΑΣΘΩΝ ΔΕ ΚΑΙ ΤΩΝ ΑΛΛΩΝ ΚΑΙ ΑΝ ΙΔΙΩΤΗΣ ΝΙΚΗΣΗΙ ΜΕ-
ΤΕΙΝΑΙ ΑΥΤΩΙ ΤΟ ΗΜΙΣΥ ΤΗΣ ΚΑΤΑΔΙΚΗΣ.

« Aristoclès fils de Satyros, et Aristomène fils « d'Amomète, et. . . . . fils de Bition, étant ar- « chontes, ... éridès fils de Simalion, et Eupriale « fils de . . . . . et. . . . arée fils de Timoclée, « et . . . . . fils d'. . . . œbe, ont écrit cet acte sa- « cré, conformément au décret du sénat et du « peuple.

« A la bonne fortune.

« Poliarète, fils d'Histiée, prostate et bienfaiteur « de la ville, lui ayant rendu les plus grands ser- « vices, et ayant fait tout ce qui dépendait de lui « pour être utile à tous en commun et en parti- « culier, le sénat et le peuple ont décrété de louer « Poliarète, fils d'Histiée, à cause de sa vertu et de « son dévouement à la ville et au peuple des Tha- « siens; de nommer citoyens lui et ses enfants, « qui sont Poliarète Antigène, et Histiée, et avec

« eux ses filles Parménuse et Nica, et toute sa pos-
« térité. Ils auront tous les droits dont jouissent les
« autres Thasiens, et ils sont autorisés à entrer dans
« la tribu dont ils obtiendront le consentement. Les
« théores feront graver ce décret dans le temple de
« Minerve, à l'endroit qui sera indiqué par les ar-
« chontes. L'hiéromnémon fournira aux frais néces-
« saires. Il est défendu à qui que ce soit de parler,
« ou de provoquer aucune disposition contre ce dé-
« cret (*), ni de faire retourner au scrutin; cette
« décision doit rester immuable. Si quelqu'un, en
« opposition à cette volonté, veut parler contre ce
« décret, provoquer des dispositions contraires, ou
« faire retourner au scrutin, ses tentatives seront
« nulles; et il devra payer mille statères, qui seront
« consacrés à Apollon Pythien, et mille autres sta-
« tères à la ville. Les apologues seront chargés de

(*) Le magistrat ou le citoyen qui proposait une loi, un décret quelconque, à un conseil ou à une assemblée du peuple, était tenu d'énoncer nettement sa proposition, afin qu'on pût l'admettre ou la rejeter par *oui* et par *non :* c'est ce que les Grecs exprimaient par le mot ἐπερωτῆσαι, et les Latins par *rogare, perrogare*.

Ἐπιψηφίζειν, signifie faire aller aux voix, au scrutin, du mot ψῆφος, caillou, parce que c'était avec des cailloux noirs et blancs que l'on marquait son opinion. Le même mot ψῆφος a aussi été employé pour *nombre, calcul*, parce qu'on comptait avec des cailloux, comme on a fait depuis avec des jetons : les Latins, ayant le même usage, ont adopté une expression semblable, d'où nous est venu notre mot *calcul*, auquel la médecine a seule conservé sa signification primitive.

Les Prostates étaient des agents, des protecteurs que les villes grecques se ménageaient auprès des puissances étrangères dont elles avaient intérêt d'obtenir ou de conserver la bienveillance.

Les Apologues étaient des magistrats chargés de la comptabilité, ainsi nommés du verbe ἀπολογίζεσθαι, *rendre compte*.

« l'exécution de ce décret : s'ils ne poursuivent pas « cette affaire, ils seront condamnés à payer la « même somme; et les apologues qui leur succéde- « ront seront tenus de faire les poursuites contre « eux et contre les autres. Tout citoyen peut entre- « prendre ce procès : et si c'est un particulier qui le « gagne, il recevra la moitié de l'amende. »

Voilà des précautions bien nombreuses, bien prévoyantes, pour assurer l'effet d'un décret dicté par la reconnaissance nationale. Des mesures si habilement combinées n'étaient cependant encore que de faibles garanties contre la mobilité de l'opinion; et l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait ainsi cherché à la maîtriser, lorsqu'on se rappelle combien de fois l'admiration, ou la flatterie, se sont promptement rétractées; combien de statues élevées au milieu des acclamations, ont été renversées par une lâche ingratitude, ou par un juste ressentiment.

Hercule et Bacchus étaient les divinités spécialement honorées à Thasos; ce sont leurs images que l'on voit sur les nombreux tétradracmes que cette île faisait frapper avec le produit de ses mines : et cependant c'est à un temple d'Apollon que les amendes sont appliquées dans l'inscription que je viens de traduire. On doit en conclure que les temples d'Hercule et de Bacchus avaient été détruits à l'époque des malheurs de Thasos, sous Lysandre, ou lorsque l'île fut prise par Philippe V, roi de Macédoine, et que l'inscription est postérieure à ces événements.

INSCRIPTIONS ISOPSÈPHES.

En citant quelques expressions d'un des autels de Dosiades commentés par Saumaise, j'ai rappelé d'autres productions du même genre, qu'enfantèrent l'activité du caractère national et cette inquiétude d'esprit qui survit aux époques de grandeur. Les Grecs, subjugués par les Romains, ne furent point brusquement dénaturés par un despotisme aveugle : s'ils ne purent se soustraire à l'ambition d'un ennemi trop supérieur, ils furent protégés dans leur malheur par la séduction de leurs talents : ils charmèrent les vainqueurs auxquels ils n'avaient pu résister, se rendirent nécessaires à leurs plaisirs, et finirent par attirer dans leur patrie les maîtres du Capitole: semblables à ces esclaves chéries qui entrent en gémissant dans les sérails de l'Orient, et parviennent bientôt à gouverner l'empire. Mais le désir, le besoin perpétuel de plaire et de séduire, durent facilement égarer des esprits habitués à se jouer de la vérité par leurs subtils arguments; et la souplesse dont les avait doués la nature, les amena sans résistance à un goût moins pur, comme à des mœurs nouvelles.

Tandis que dans Bysance, l'éloquence antique se réfugiait au pied des autels, et n'osait se faire entendre que par la voix des pontifes, forts de la sainteté de leur ministère, la servitude d'une cour corrompue interdisait au talent des efforts trop

élevés : les bagatelles, plus à la portée du vulgaire, des princes et des courtisans, acquirent alors un nouveau prix; elles obtenaient des succès du moment, auxquels il est toujours si rare que l'on sache se refuser. Il n'est donc pas surprenant qu'on ait vu se multiplier parmi les Grecs ces vains et frivoles jeux d'esprit, qu'ils avaient du moins le bon goût d'appeler des jeux d'enfants : mais il est cependant vrai de dire qu'ils ne firent en cela que suivre, avec trop peu de discernement, une route qui déjà leur avait été tracée à des époques plus heureuses. Dans cette même ville d'Alexandrie, où tant d'habiles littérateurs consacraient leur respect pour les grands modèles, on avait déjà vu souvent le goût s'égarer; et l'ambition subalterne de se distinguer en trouvant des routes inconnues, était descendue à de futiles productions, qui sans doute n'obtenaient pas l'approbation des vrais adorateurs d'Homère.

Peut-être même le genre particulier de difficultés vaincues, dont je vais citer quelques exemples, remonte-t-il plus haut qu'on est d'abord tenté de le croire; il serait antérieur à tous les autres, si, comme il semble permis de le présumer, il avait dû naissance au besoin qu'avaient les oracles de se ménager tout à la fois des moyens d'obscurité et des ressources pour donner ensuite divers sens aux mots qui semblaient d'abord n'en offrir aucun (*).

(*) Artémidore nous apprend que cette manière arithmétique d'envisagerl es mots était employée par les devins et les interprètes des son-

Expliquons clairement, s'il est possible, ce que les Grecs entendaient par les mots Στίχοι ἰσόψηφοι, *vers isopsèphes*, c'est-à-dire de nombre égal. On sait que, n'ayant point de signes particuliers pour exprimer les quantités, ils faisaient servir à cet usage leurs lettres, dont chacune avait une valeur numérique lorsqu'on l'employait dans le calcul : chaque mot considéré sous le rapport arithmétique, pouvait donc donner un nombre formé de l'addition des différents nombres indiqués par chacune des lettres de ce mot.

On imagina de renfermer le sens que l'on voulait exprimer, dans des vers, ou plutôt dans des lignes dont toutes les lettres, prises comme valeurs numériques, donnassent une somme égale.

Ainsi, lorsque par exemple on avait choisi ou rencontré le nombre trois mille pour la première ligne, il fallait que chacune des lignes suivantes produisît la même somme. L'on tourmentait sa pensée et ses

ges : c'était en effet des chances infinies qu'ils se ménageaient. La lettre ρ, vue en songe, résout elle seule une foule de questions : si l'on est inquiet sur l'issue d'une entreprise, elle en présage le succès, parce qu'elle est isopsèphe de ἐπ' ἀγαθὰ, c'est-à-dire que cette lettre vaut numériquement la même somme 100 que toutes les lettres réunies des deux mots cités. Attend-on le retour d'un ami absent, elle offre la même valeur que le mot ἀγγελία, *annonce*, *nouvelles :* est-on incertain si l'on doit faire un voyage par terre ou par mer, elle ne se présente dans le sommeil que pour dire Πεζῇ, *à pied :* si l'on hésite à partir, elle répond Μένε, *restez*. Cet utile ρ a bien d'autres propriétés encore, dont l'énumération serait trop longue; et si l'on tirait un si grand parti d'une seule lettre, on peut juger quelles ressources offrait l'alphabet entier.

Vid. Artemid. Lib. III, cap. 34. Lib. IV, cap. 24.

expressions jusqu'à ce qu'on fût parvenu à ce résultat désiré : il est permis de croire qu'en cherchant sans cesse des équivalents et des mots qui offrissent les valeurs exigées, on arrivait le plus souvent, à force de recherches et d'additions, à se rendre à peu près inintelligible : et cependant nous avons la preuve que ces bizarres efforts n'ont pas toujours été également malheureux ; on s'étonne parfois de les comprendre assez facilement.

Tel est l'effet que produisent les vers isopsèphes de Léonidas d'Alexandrie, les seuls qui nous avaient été conservés jusqu'à présent, et qui ne sont, ni aussi obscurs, ni aussi mauvais qu'on est en droit de le supposer ; on en rencontre même quelques-uns qui ne manquent pas d'une sorte d'élégance. Dans une partie de ces épigrammes, il faut comparer les vers entre eux, un à un ; mais dans quelques autres, ce sont les vers pris deux à deux qui offrent l'égalité numérique dont le poète s'est fait un pénible devoir.

Les amateurs de vers isopsèphes cherchèrent à s'étayer de grands exemples : ils parvinrent à découvrir dans Homère quelques distiques dont les vers, analysés, ou plutôt calculés à leur manière, offrent en effet des valeurs semblables. Ce fut assez pour se croire le droit de compter parmi eux le père de la poésie. L'immortel génie qui savait si bien peindre et les passions des hommes, et les grands effets de la nature, n'avait pas prévu, sans doute, qu'il serait exposé à de tels hommages, et qu'on

l'accuserait d'être descendu du sommet de l'Olympe, pour recueillir dans d'obscurs sentiers un tribut si peu digne de lui.

Les trois inscriptions que je vais faire connaître, ont été trouvées dans les ruines de Pergame, où probablement elles étaient réunies dans le même édifice.

I.

ΑΡΧΙΤΕΚΤΩΝ	ΒΡΠϹ
ΘΙΟΙΣ ΑΙ ΤΕΧΝΕΙΤΑΙΣ ΙΕΡΟΙΣ	ΒΡΠϹ
Ι ΝΕΙΚΟΔΗΜΟΣ ΑΓΑΘΟΣ ΑΜΑ ΔΗ Ο ΚΑΙ ΝΕΙΚΩΝ ΝΕΟΣ	ΒΡΠϹ
ΗΣΦΑΛΙΣΑΑΤΟ ΚΑΙ ΚΟΣΜΗΣΕ ΑΠΑΣΙ	ΒΡΠϹ
ΑΓΟΡΑΝΟΜΙΟΝ ΠΕΡΙΠΑΤΟΝ ΙΔΙΗΙ ΦΙΛΟΤΙΜΙΗΙ	ΒΡΠϹ
ΕΝ ΒΙΩ ΔΕ ΚΑΛΟΝ ΕΡΓΟΝ ΕΝ ΜΟΝΩΝ ΕΥΠΟΙΙΑ.	ΒΡΠΕ

« Le généreux architecte Nicodème, nommé aussi « Nicon le jeune, a fait restaurer et embellir à ses « propres frais une salle d'assemblée pour l'usage « des artistes toujours sacrés et divins. Il n'y a de « vraiment beau dans la vie que la bienfaisance. »

Il paraît que cette salle, ou plutôt cette galerie, était consacrée par Nicodème aux artistes, qui s'y rassemblaient pour traiter de leurs intérêts, pour acheter et vendre les objets relatifs à leurs professions (*).

(*) *Ἀγορανόμιον περίπατον*, *galerie agoranomienne*. On appelait agoranomes, du mot grec *agora*, marché, et *nomos*, loi, des officiers publics chargés de la police des ventes, et qui maintenaient le bon ordre dans les marchés.

Toutes les lignes de cette inscription, si l'on additionne les valeurs numériques des lettres, donnent chacune la somme de 2186, nombre que l'on a eu soin d'indiquer sur le marbre. Sans cette précaution, on aurait pu, en effet, ne jamais soupçonner ce mérite particulier; et les peines de l'auteur eussent été doublement perdues.

On remarque le même soin dans un manuscrit de Léonidas, conservé à la bibliothèque du Vatican; les sommes y sont indiquées à côté de chaque distique.

Dans le second vers, le mot ΑΕΙ est écrit ΑΙ, suppression qu'exigeait la mesure, et qu'autorisait la prononciation : cet iotacisme se trouve plusieurs fois dans la troisième inscription que nous examinerons bientôt.

II.

ΔΙΑΤΑΓΕΙΣΑ ΙΔΙΑ ΓΝΩΜΗ	ΑΥΞΑ
ΑΙΛ ΙΣΙΔΟΤΟΣ Ο ΠΡΑΟΣ ΙΔΙΑ	ΑΥΞΑ
ΓΕΩΜΕΤΡΗΣ	ΑΥΞΑ
ΙΔΙΗ ΔΕ ΙΣΗ ΚΑΛΗ ΜΕΤΡΙΟΤΗΤΙ	ΑΥΞΑ
ΕΤΙΜΗΘΗ ΤΗ ΔΙΚΑΙΟΣΥΝΗ.	ΑΥΞΑ

« En vertu d'une décision particulière, Ælieus « Isidotus, géomètre, distingué par sa douceur, « a été justement honoré pour sa modération et sa « bonté. »

A l'extrémité de chaque vers est gravé le nombre 1461, que chacun d'eux contient en effet. Dans l'inscription suivante, les trois premiers vers donnent le nombre 2156; tous les autres, le nombre 3000.

III.

ΕΠ ΑΓΑΘΑ ΤΟΙΣ ΤΕΧΝΙΤΑΙΣ	ΒΡΝϚ
ΤΗΝ ΔΙΑΤΡΙΒΗΝ ΕΠΟΙΗΣΕ ΝΕΙΚΩΝ	ΒΡΝϚ
ΕΝΠΕΙΡΟΙΣ ΑΙ ΤΗΣ ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ	ΒΡΝϚ
ΘΕΙΑ ΚΑΘΟΛΟΥ ΦΥΣΕΩΣ ΑΜΑ ΗΔΕΙΑΣ	͵Γ
ΑΕΙ Ο ΚΩΝΟΣ Η ΣΦΑΙΡΑ Ο ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ	͵Γ
ΕΙ ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ ΠΕΡΙΛΑΜΒΑΝΕΙ ΑΜΦΟΤΕΡΑ	
ΘΙΓΜΑ ΗΔΕΙΑ ΕΠΑΦΗ	͵Γ
ΕΣΤΑΙ ΣΦΑΙΡΑΣ ΑΝΟΙΓΜΑ Η ΔΙΑΜΕΤΡΟΣ	
ΙΣΗ ΠΑΣΙΝ	͵Γ
ΕΝΚΥΚΛΙΟΙΣ ΔΙΑΜΕΤΡΟΙΣ ΑΛΛΑ	
ΙΔΙΑ ΔΗ ΚΑΙ ΥΨΕΣΙ	͵Γ
ΑΜΙΛΛΑ Ο ΛΟΓΟΣ ΚΑΙ ΕΝ ΣΤΕΡΕΩ	
ΕΣΤΙ ΠΡΟΚΟΠΗ ΑΒΓ	͵Γ
ΓΕΝΝΙΚΗ ΘΕΙΑ ΤΙΣ ΕΞΙΣΩΣΙΣ	
ΑΛΛΑ ΚΑΙ ΣΥΜΠΑΘΙΑ	͵Γ
ΤΩΝ ΣΤΕΡΕΩΝ ΑΙ ΛΟΓΟΣ Α Β Γ	͵Γ
ΚΑΛΑ ΔΕ ΚΑΙ ΘΑΥΜΑΣΙΑ ΕΙΗ ΑΝ ΣΤΕΡΕΑ	
ΤΡΙΑ ΣΧΗΜΑΤΑ	͵Γ
ΑΙΔΙΗ ΓΑΡ ΛΟΓΟΝ ΙΣΟΝ ΠΟΙΕΕΙ ΚΑΙ	
ΣΤΕΡΕΟΙΣ ΚΑΙ ΟΛΑΙΣ ΕΠΙΦΑΝΙΑΙΣ	͵Γ
Ο ΚΥΒΟΣ ΚΑΙ ΕΙ ΕΝΑΡΜΟΖΟΙ ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ	

ΑΛΛΑ ΙΔΙΑ ΚΑΙ ΘΕΙΑ ΣΦΑΙΡΑ ⌐Γ
ΑΠΑΣΙΝ ΗΓΗΜΑ ΚΥΒΟΣ ΜΕΝ Μ. Β
ΚΥΛΙΝΔΡΟΣ ΔΕ ΑΓ ΣΦΑΙΡΑ ΔΕ Κ Β ⌐Γ
ΙΔΙΑ ΔΕ ΤΟΙΟΣΔΕ ΤΟΥΤΩΝ ΕΙΗ ΛΟΓΟΣ ⌐Γ
ΘΕΙΟΣ ΚΑΙ ΕΝ ΣΤΕΡΕΩ ΑΜΑ ΚΑΙ ΕΝ ΤΗ
ΟΛΗ Δ ΕΠΙΦΑΝΕΙΑ ⌐Γ
ΓΕΝΟΣ ΤΙ ΚΑΙ ΑΛΛΟ ΗΔΕΙΟΝ
ΟΥΔΕΝ ΕΝ ΒΙΩ ΕΘΑΥΜΑΣΑ ⌐Γ
ΩΣ ΚΑΣΜΟΥ ΑΜΑ ΕΠΙΔΡΟΜΠ
ΑΛΕΚΤΟΝ ΑΕΙΚΕΙΝΗΣΙΑΝ ⌐Γ
ΚΑΙ ΤΟΥ ΗΛΙΟΥ ΑΝΑΒΑΣΕΙ ΗΔΕΙΑΝ
ΑΙΔΙΗ ΥΠΕΝΑΝΤΙΑΝ ΚΕΙΝΗΣΙΝ ⌐Γ
ΚΑΙ ΑΜΑ ΔΗ ΦΩΣ ΑΓΑΘΟΝ ΠΑΝΤΩΝ ⌐Γ
ΠΑΓΙΟΝ ΤΡΟΦΗ ΑΠΑΣΙ ΚΑΙ ΖΩΟΙΣ
ΚΑΙ ΓΕΝΗΜΑΣΙΝ ⌐Γ
ΟΡΩΝ ΑΡΧΕΙ ΓΕΩΜΕΤΡΙΑ. ⌐Γ

Le sens des deux inscriptions précédentes était assez facile à saisir : celle-ci est beaucoup plus longue, et traite d'objets qui auraient demandé le style le plus clair, le plus dégagé de toute entrave. On a besoin de s'armer d'indulgence pour les termes impropres et forcés qui s'y rencontrent ; mais on pourra parvenir à les entendre ; et l'on s'étonnera de trouver sur ce marbre des connaissances en géométrie, qu'aucun des ouvrages conservés jusqu'à ce jour, n'exprimait d'une manière aussi simple et aussi facile à retenir. Examinons en détail cette inscription.

Ἐπ' ἀγαθὰ τοῖς τεχνίταις
τὴν διατριϐὴν ἐποίησε Νείκων
ἐνπείροις αἴ τῆς μνήμης χάριν.
Θεῖα καθολου φύσεως ἅμα ἡδεῖας
ἀεὶ ὁ κῶνος, ἡ σφαῖρα, ὁ κύλινδρος.

« Pour l'avantage des artistes habiles, et pour
« perpétuer les notions suivantes, Nicon a fait cette
« dissertation.

« Le cône, la sphère et le cylindre sont des choses
« divines, et présentent des formes agréables. »

Εἰ κύλινδρος περιλαμϐάνει ἀμφότερα, θίγμα ἡδεῖα ἐπαφῇ.

« Si le cylindre circonscrit les deux autres corps,
« le contact est doux. »

L'auteur veut dire, sans doute, que les points de contact offrent à l'œil un aspect agréable ; mais il faut convenir que cela n'est ni bien rendu, ni fort instructif.

Ἔσται σφαίρας ἄνοιγμα ἡ διάμετρος ἴση πᾶσιν.
ἐνκυκλίος διαμέτροις. Ἀλλὰ ἰδίᾳ δὴ καὶ ὕψεσιν.

« L'ouverture de la sphère offrira un diamètre
« égal à tous les diamètres du cercle ; il sera parti-
« culièrement égal aux hauteurs. »

C'est-à-dire que le diamètre du grand cercle de la sphère, celui de la base du cône, celui des bases

des cylindres, seront tous égaux entre eux, et à la hauteur des corps ; ce qui est vrai.

Ἅμιλλα ὁ λόγος καὶ ἐν στέρεῷ ἐστὶ προκοπῇ ά β' γ'.

« De plus, il existe entre les solides un rapport « progressif, tel que 1, 2, 3. »

Le cône est en effet un tiers du cylindre ; la sphère en est les deux tiers. Si le cône vaut 1, la sphère vaut 2, et le cylindre 3.

Γεννικὴ θεία τις ἐξίσωσις, ἀλλὰ καὶ συμπάθεια
τῶν στερεῶν αἵ λόγος, ά β' γ'.

« C'est une loi générale de la nature, une sym- « pathie divine entre ces trois solides, qui sont entre « eux dans le même rapport que les nombres 1,2,3. »

Cette vérité est assez naturellement exprimée.

Καλὰ δέ καὶ θαυμάσια εἴη ἂν στερεὰ τρία σχήματα·
αΐδίῃ γὰρ λόγον ἴσον ποιέει καὶ στερεοῖς καὶ ὅλαις ἐπιφανίαις
ὁ κῦϐος, καὶ εἰ ἐναρμόζοι κύλινδρος, ἀλλὰ ἰδίᾳ καὶ θεία σφαῖρα
ἅπασιν ἥγημα, κῦϐος μὲν μϐ', κύλινδρος δὲ λγ', σφαῖρα δὲ κϐ'.
Ἰδίᾳ δὲ τοῖόςδε τούτων εἴη λόγος
θεῖος καὶ ἐν στερεῷ, ἅμα καὶ ἐν τῇ ὅλῃ δ' ἐπιφανείᾳ.

« Trois figures sont belles et dignes d'admiration, « car elles présentent toujours égalité de rapport « entre les solides et les surfaces entières ; le cube, « le cylindre inscrit au cube, et surtout la divine

« sphère, qui est la première de toutes les figures, « celle qui se présente à leur tête. Le cube est 42, « le cylindre 33, et la sphère 22. C'est une chose « remarquable que le rapport de ces figures se « trouve le même, soit que l'on considère les solides, « soit que l'on considère les surfaces entières. »

Cet article est le plus curieux de tous : c'est M. Delambre qui veut bien encore venir à mon secours, et en donner l'explication.

Si le rayon de la sphère est 1, la hauteur du cylindre, ou le côté du cube circonscrit sera 2; la face du cube 4 : les six faces du cube seront 24.

La surface de la sphère sera quatre fois celle du grand cercle, ou. . . . . 12,5664.

Ajoutez-y deux fois le grand cercle. . 6,2832.

La surface entière du cylindre sera 18,8496.

Au lieu de 24, prenons 42 pour la surface du cube, c'est-à-dire, multiplions 24 par $^{7}/_{4}$, nous aurons pour le cube . . . . 42.

Multiplions également le cylindre par $^{7}/_{4}$, nous aurons $18{,}8496 \times {}^{7}/_{4} = 32{,}9868$, ou . . . . 33.

Multiplions la sphère par $^{7}/_{4}$, nous aurons $12{,}5664 \times {}^{7}/_{4} = 21{,}992$, ou 22.

Voilà donc l'énoncé de Nicon vérifié, quant aux surfaces entières, qui sont entre elles comme les nombres 22, 33 et 42; du moins en négligeant les centièmes.

Quant aux solidités, celle du cube = 2.2.2. = 2^3 = 8 : celle de la sphère = $^1/_3$ de la surface = $^{12.5664}/_3$ = 4,1888. Enfin celle du cylindre $^3/_2$ fois celle de la sphère, ou 6,2832.

Voyons si ces nombres sont entre eux comme 22, 33 et 42.

On voit d'abord que 8 : 42 : : 1 : 5,25. Multiplions donc nos trois nombres par 5,25.

La solidité					Les surfaces étaient
de la sphère sera	4,1888	×	5,35	= 21,9912....	21,9912.
du cylindre sera	6,2832	×	5,25	= 32,9868....	32,9868.
du cube sera...	8.....	×	5,2	= 42,0000....	42,0000.

Les rapports sont donc les mêmes entre les trois corps, soit que l'on considère leurs solidités, ou leurs surfaces; et ces rapports sont sensiblement ceux des nombres 22, 33 et 42; approximations assez remarquables, et qui ne paraissent pas avoir été observées jusqu'à ce jour. Il a été facile aujourd'hui de vérifier l'énoncé de Nicon; mais comment ce géomètre avait-il découvert ces rapports numériques, qui n'ont été aperçus par aucun auteur moderne? Les anciens ne connaissaient pas la théorie des fractions continues, inventées par lord Brounker, pour réduire une fraction composée en une fraction beaucoup plus simple, et suffisamment exacte. Il est vrai que l'on trouve dans les Commentaires de Théon sur l'Almageste de Ptolémée, des réductions à peu près du même genre, et qui sont assez heureuses; mais Théon ne donne que les

quantités réduites, sans expliquer comment il y était parvenu : ce n'était sans doute que par de nombreux tâtonnements. Archimède avait aussi donné dans sa Mesure du cercle, des rapports de cette nature, dont le souvenir, conservé par tous les géomètres, est un hommage constant rendu à sa mémoire (*).

Γένος νι καὶ ἄλλο ἥδεῖον οὐδὲν ἐν βίῳ ἐθαύμασα,
ὡς κόσμου ἅμα ἐπιδρομῇ ἄλεκτον ἀεικειληησίαν,
καὶ τοῦ ἡλίου ἀναβάσει ἠδεῖαν ἀϊδίῃ ὑπεναντίαν κίνησιν

« Mais ce qui a constamment excité le plus mon « admiration, c'est la marche non interrompue du « monde, et cette perpétuelle rotation, mouvement « toujours opposé à l'ascension du soleil. » C'est-à-dire au mouvement du soleil.

La rotation ou révolution continuelle du ciel se fait en sens contraire de celui par lequel le soleil monte et descend le long de l'écliptique. On dit ordinairement que le mouvement propre du soleil est contraire au mouvement de révolution diurne ; c'est la même vérité, seulement mieux exprimée.

Καὶ ἅμα δὴ φῶς ἀγαθὸν πάντων
πάγιον τροφὴ ἅπασι καὶ ζώοις καὶ γενήμασιν.

« Et en même temps la lumière toujours existante « contribue à nourrir tous les êtres vivants, et « toutes les productions de la terre. »

(*) Lettre de M. Delambre.

Au bas de l'inscription sont gravés en plus gros caractères ces mots, dont les deux premiers étant endommagés, peuvent donner lieu à quelque incertitude.

ΟΡΩΝ ΑΡΧΕΙ ΓΕΩΜΕΤΡΙΑ.

« La géométrie exerce sa puissance sur les li-
« mites. »

C'est-à-dire sur les lignes qui bornent, qui circonscrivent les surfaces et les solides.

Un très-habile helléniste m'a proposé de lire, au lieu de ὅρων ἄρχει, ces mots : Στεῤῥεῶν ἄρξει, qui donnent aussi le nombre de trois mille; mais ces expressions ne me paraissent pas beaucoup plus heureuses que les premières; et dans toutes les suppositions, l'on conclura, sans doute, que l'habile architecte Nicon eût mieux fait d'adopter un langage moins pénible pour lui et pour ses lecteurs.

Sur le bord supérieur du marbre qui porte cette longue inscription, sont trois vers du même genre, relatifs à des questions de physique : je ne les rapporterai point : ils supposent des vers antécédents, et gravés sur un autre marbre qui n'a pas été retrouvé : ils ne présentent, ainsi séparés, que des difficultés sans intérêt.

Ces inscriptions sont les seules de ce genre que l'on connaisse, et qui peut-être même aient jamais existé; car il est difficile de croire que l'on ait eu souvent la bizarre idée d'exprimer dans un langage

ennemi de toute clarté, de toute précision, des notions destinées à la postérité. Les oisifs d'une grande ville pouvaient s'amuser quelques instants d'inutiles et laborieux efforts; mais on ne gravait point sur le marbre les frivoles productions de ces martyrs volontaires de la littérature, assez semblables aux faquirs, qui, dans l'Inde, recherchent la considération par les supplices qu'ils s'infligent, et au défaut de vertus, espèrent, en se chargeant de chaînes et à force de tourments, obtenir l'immortalité.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

PLANCHE 17.

Carte de l'Empire de Priam.

En parcourant les îles du nord de l'Archipel, nous avons été conduits à rechercher les époques les plus reculées de l'histoire. Nous avons vu des peuples Scythes, déjà maîtres de toute la Thrace, passer dans les îles, et dans les contrées qui depuis furent cette Grèce si fameuse. Ces hordes conquérantes parvinrent à former de nombreux établissements sur les côtes de l'Asie, comme sur celles de l'Europe : leurs tentatives, qui n'eurent pas toutes le même succès, prolongèrent les troubles, les désordres, et entretinrent cet esprit de brigandage et de piraterie dont Thucydide a tracé le tableau. Cet historien nous montre les habitants de ce beau pays sans demeures assurées, sans commerce, sans moyens com-

muns de défense; les uns ne cultivant que pour un instant des terres, dont une horde plus forte ne tardait pas à les expulser; les autres courant les mers, s'honorant du titre de pirates, sans lois et sans frein, ne conservant pour toute religion que quelques pratiques bizarres, et tous éprouvant ou inspirant une terreur qui ne permettait d'habiter que loin des côtes, sur les sommets les plus escarpés, et dans les montagnes inaccessibles (*).

La Crète avait été préservée par sa position, des invasions étrangères, et par l'énergique prudence de ses rois, des troubles de l'anarchie : ce fut à Minos, qui sut rendre sa marine redoutable, que les autres îles et les mers de la Grèce durent le retour de quelque sécurité : mais, malgré tous ses efforts, il ne put que réprimer, et non pas étouffer l'esprit de pillage, qui fut long-temps la passion dominante des peuples établis dans la Grèce, le premier mobile de leurs entreprises. Long-temps ils n'avaient pu attaquer que leurs voisins, détruire des récoltes, et s'essayer à enlever de frêles bateaux; c'étaient les premiers essais de la piraterie, l'enfance de l'art de la guerre. Lorsque la civilisation eut fait chez eux quelques progrès, qu'un commencement d'aisance eut étendu leurs besoins, et que chacun eut des propriétés à conserver, il s'établit entre ces petites puissances une sorte d'équilibre qui suspendait ou modérait les guerres intérieures : il fallait cepen-

(*) Thucydid. Lib I.

dant un aliment à leur inquiète ardeur; alors ils se réunirent pour de plus grands exploits. L'opulence des contrées lointaines excita leur cupidité, ou, pour parler leur langage, les enflamma d'une noble ambition.

L'expédition des Argonautes est la première de ce genre dont le souvenir nous ait été conservé. Malgré tout l'éclat poétique qui l'environne, ce ne fut bien probablement qu'un armement de corsaires, dont l'audace tenta de pénétrer dans une mer inconnue, entourée de riches contrées, vers lesquelles les feux d'un volcan avaient ouvert un passage long-temps redoutable.

Les succès de cette expédition, et les merveilles qu'en racontèrent ces célèbres navigateurs, inspirèrent de nouvelles espérances : on ne rêva plus qu'excursions et conquêtes; et environ un siècle après, la Grèce entière s'arma contre les opulents rivages de l'Asie-Mineure (*).

Déjà l'établissement formé par Dardanus, près de l'Hellespont, avait appelé l'avidité des aventuriers qui couraient les mers; et si la fable accuse des premiers malheurs de Troie Hercule irrité contre Laomédon, il en faut conclure que cette colonie, encore faible et incapable de résistance, avait été pillée par l'un de ces guerriers, dont les exploits réunis composèrent la renommée du

(*) Joseph Scaliger. Animadversiones in Eusebium, p. 46. Trad. d'Hérodote, par M. Larcher, Chronologie, T. VII, p. 352.

demi-dieu, célèbre par ses pénibles et glorieux travaux.

La grande expédition dirigée depuis contre ces mêmes rivages, fut l'ouvrage des Atrides, la famille la plus puissante du Péloponèse : ils surent faire adopter leurs projets et leurs espérances par les princes dont le concours leur était nécessaire ; mais il paraît que cette confédération employa aussi la violence pour grossir ses forces, et que parmi tous ces Grecs qui marchèrent contre Troie, plusieurs ne quittaient qu'à regret leurs foyers (*). Jusque-là nul accord n'avait régné parmi ces bandes belliqueuses, que la dénomination générale d'Hellènes n'unissait pas encore ; elles vivaient, elles combattaient, indépendantes et séparées d'intérêt, sans commerce, et sans aucun des rapports qui constituent un corps politique. La prépondérance d'Agamemnon, et l'espoir d'un riche butin, les déterminèrent pour la première fois à se rapprocher, à diriger leurs efforts vers le même but.

Plusieurs années furent employées par les Atrides à former cette ligue redoutable, et par les peuples confédérés, à fabriquer des vaisseaux. Ils partirent enfin, entassés sur de frêles bâtiments incapables de résister aux orages, et ils parvinrent d'île en île, et toujours en les pillant, jusque sur les côtes de l'Asie; ils y trouvèrent une longue et vive résistance ; et ce ne fut qu'après neuf années de combats,

(*) Iliad. Lib. XIII, v. 669. XXIII, v. 295. XXIV, v. 400.

que Priam, successivement dépouillé de la plus grande partie de son empire, vit les Grecs attaquer les murs de sa capitale.

On a dit que l'enlèvement d'Hélène était l'unique cause de cette guerre mémorable, et du soulèvement de tant de princes, de tant de nations : pour supposer que le malheur de Ménélas avait inspiré un intérêt universel et si vif, il faudrait ignorer combien les Grecs, à cette époque, étaient rarement sensibles au sentiment, né depuis dans les loisirs d'une civilisation plus avancée, qui fait de l'objet aimé un trésor sans prix, et de sa perte un malheur irréparable. Mais si l'on réfléchit à la stérilité de la Grèce encore sauvage et couverte de forêts, aux mœurs de ses habitants, à la détresse de tant de hordes errantes, qui ne pouvaient subsister que de rapines; et en même temps à l'opulence des nations asiatiques, à la fécondité de leur sol, aux riches produits des arts, qu'avaient introduits parmi elles leurs relations avec les peuples les plus anciennement civilisés de l'Orient, on ne pourra plus méconnaître le véritable but de cette confédération, qui porta tous les maux de la guerre dans le pays vaincu, souffla la discorde parmi les vainqueurs, et toutefois a valu à la postérité les plus sublimes productions de l'esprit humain. Homère lui-même laisse souvent entrevoir le motif qui guidait ses héros sur les rivages troyens : c'est lui qui nous apprend que les Grecs partirent pour leur expédition, sans s'être assuré aucuns moyens de subsistance;

qu'ils ravagèrent, pour s'en procurer, les pays les plus étrangers aux torts de Pâris, toutes les îles, toutes les contrées qui se trouvaient sur leur passage. Achille pille Lesbos, Lyrnesse, Pédase, et vingt autres villes, dont aucune n'avait appelé sa vengeance (*). Les Grecs ne vivaient que du produit de leurs incursions sur les pays voisins : et ce ne fut que lorsque ces terres dévastées ne purent leur fournir des vivres avec la même abondance, qu'ils pensèrent à ensemencer les terres de la Chersonèse, dont ils s'étaient rendus maîtres, tant le pillage était le premier de leurs besoins. Aussi ne cherchent-ils point, après la conquête de l'empire de Priam, à former des établissements dans ces belles contrées : on les voit au contraire emporter précipitamment leur butin et leurs esclaves, se confier sans prévoyance et sans accord, à l'inconstance des mers, à tous les hasards de la destinée qui les attendait, et surtout s'inquiéter assez peu de l'épouse de Ménélas.

Que de raisons pour croire que ces Grecs, malgré l'éclat attaché depuis aux noms d'Achille et d'Agamemnon, ou plutôt malgré l'Iliade, n'étaient que des aventuriers audacieux, emportés par l'ardeur du butin, cherchant, si l'on veut, une Hélène qui était comme le premier cri de guerre, mais cherchant surtout à revenir chez eux chargés de riches

(*) Δώδεκα δὲ ξὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ ἀνθρώπων,
Πεζὸς δ' ἕνδεκά φημι κατὰ Τροίην ἐρίβωλον.

Iliad. Lib. XIX. 328.

et nombreuses dépouilles. Les nations qui ne connaissent ni le droit public, ni les délicatesses de l'honneur, ne nous retracent-elles pas cet état primitif, où l'on ne combattait que pour piller? La vengeance put bien ne pas être étrangère à l'expédition des Grecs; il paraît que du moins elle en fut le prétexte: peut-être aussi ne se crurent-ils pas plus obligés d'alléguer des motifs de leur invasion, que les Normands, lorsqu'ils venaient au neuvième siècle ravager les côtes de France, ou les Espagnols lorsqu'ils faisaient la conquête du Mexique, et les Anglais celle de l'Inde.

Je n'ai pas, au reste, l'ambition de fixer avec certitude les causes qui purent, il y a trois mille ans, engager le puissant roi de Mycènes et le sage Nestor à s'éloigner si long-temps de leurs états: je me sens découragé par l'exemple de tant d'historiens d'époques moins anciennes, qui se sont prétendus si bien instruits des secrètes pensées de tous les souverains; et je m'en tiens prudemment aux faits, qu'un scepticisme outré ose seul révoquer en doute, quand ils sont attestés par toute l'antiquité.

Quoiqu'il soit difficile de décider si la ville de Troie avait été prise le vingt-trois du mois thargélion, comme le croit Denys d'Halicarnasse, ou vingt-quatre heures après, comme le prétend Plutarque (1); quoique Clément d'Alexandrie ait même

(*) Dyonis. Halic. Lib. I. Plutarch. in Camillo. Clem. Alexand. Strom. I.

recueilli des autorités qui pourraient faire croire que la ville était déjà emportée dès le douze, et qu'on ait, il faut l'avouer, pendant une vingtaine de siècles, agité très-ridiculement de pareilles questions, il n'en est pas moins vrai que la guerre de Troie est attestée par une tradition générale, constante, et soutenue d'âge en âge. Cet événement est devenu pour la Grèce, pour les peuples alors en évidence sur la scène du monde, une époque commune et à peu près invariable de leur chronologie; et à travers les contradictions, les erreurs, et les ornements fabuleux dont on l'a surchargée, on retrouve toujours le fait également admis, également consacré : c'est une de ces anciennes colonnes historiques, cachée sous un amas de lierres, de ronces et de fleurs, mais qu'il est possible de dégager, et qui porte des caractères profondément gravés qu'on ne saurait méconnaître.

Quelle est donc la question qui peut raisonnablement nous occuper en visitant la Troade? Celle-ci uniquement, ce me semble : Homère, chantant les exploits des vainqueurs d'Ilion, a-t-il adapté à la nature et aux divers accidents du terrain, les faits que lui transmettait une tradition encore récente, et même jusqu'aux brillants détails dont il s'est plu à enrichir ses poétiques récits? Homère, dans le cours d'un long ouvrage, où avec un art admirable il a su consacrer toutes les connaissances, toutes les opinions de son siècle, ne s'est-il égaré dans aucun

moment sur les champs Troyens, que sa muse parcourt en tout sens avec tant de rapidité? Les tableaux qu'il fait briller de couleurs si vives, ne seront-ils plus désormais pour nous de pures fictions; et sommes-nous destinés à trouver dans plusieurs passages de l'Iliade, au lieu des seuls produits de sa riche imagination, les fidèles images des sites que le poète avait sous les yeux? Est-il enfin bien vrai que les voyageurs, qui porteront à l'avenir leurs hommages sur les ruines d'Ilion, pourront se flatter d'en retrouver les vestiges, de reconnaître, je n'ose encore dire, quelques-uns des monuments nommés par Homère, mais, du moins, les principaux lieux qu'il a décrits, et sur lesquels il place ses dieux et ses héros?

Hâtons-nous d'aborder sur ces rivages sacrés, dont l'aspect peut seul éclaircir nos doutes et réaliser nos espérances; mais, tandis qu'un vent favorable nous y conduit des îles de Samothrace et d'Imbros, où nous étions restés, employons quelques instants à nous rappeler quel fut l'empire de Priam; et rapprochons, pour nous en faire une juste idée, les notions que les anciens nous en ont transmises.

C'était chez les Troyens une ancienne tradition, que leur plaine avait été jadis couverte par les eaux de la mer (*). L'inspection des lieux confirme cette opinion; et si vous embrassez de l'œil le contour des hauteurs qui enferment cette surface égale, et

(*) Strab. Lib. I, p. 51. édit. Casaub.

maintenant bien cultivée, elle vous présente l'aspect d'un de ces golfes profonds qui, dans l'île de Lesbos, offrent des ports abrités de tous côtés, et semblent aux navigateurs parvenus dans cet asile, une petite mer intérieure, dont ils ne distinguent plus l'étroite entrée (*).

Au moment de la rupture du Bosphore de Thrace, lorsque les eaux du Pont-Euxin se précipitèrent dans la longue vallée qui forme aujourd'hui l'Hellespont, elles entrèrent avec violence par l'ouverture que laissent entre eux les caps Sigée et Rhéthée, et remplirent le bassin qui se trouvait prêt à les recevoir; les flots arrivèrent jusqu'aux pieds des montagnes : mais lorsque le niveau des deux mers se fut établi, les eaux se retirèrent de l'extrémité la plus haute de la plaine submergée; elles n'occupèrent plus que la baie, dans laquelle les Grecs, plusieurs siècles après, entrèrent avec leurs vaisseaux, et qui, depuis cette époque, a été successivement comblée par les terres qu'entraînent les torrents descendant des montagnes.

Teucer, suivi d'une troupe de Crétois, vint s'établir dans cette contrée alors presque déserte; mais cette première colonie n'habita que l'intérieur des montagnes, ne cultiva que les vallées assez élevées pour n'avoir point été atteintes par l'inondation, et qui, par leur position, étaient d'ailleurs d'une défense plus facile (**).

(*) Voyez p. 140 de ce volume.

(**) Plat. de Legib. Lib. III. Schol. ad. Lycophr. Vers. 72 et 73.

Dardanus, sorti d'abord de l'Arcadie, et ensuite de l'île de Samothrace, avec une nouvelle troupe de colons et de fugitifs; se réunit à Teucer, épousa sa fille, et fut après lui le chef de cet établissement, qu'il consolida, qu'il agrandit, et auquel il donna son nom.

Déjà les Curètes, les Cabires et les Telchines, car on leur donna ces différents noms, sortis originairement de la Phénicie, et dans la suite de la Crète par eux civilisée, avaient introduit leurs dogmes religieux dans quelques îles de la mer Égée, sur les monts Ida, et dans la haute Phrygie : ils y avaient porté, avec leurs bruyantes superstitions, la connaissance de quelques arts utiles; entre autres, celui de fondre et de forger le fer, métal plus rebelle que le cuivre, avec lequel long-temps encore on fabriqua les armes.

Dardanus régna, dit-on, soixante ans; son fils Erichthonius quarante-six; Tros à peu près le même nombre d'années; et ce fut lui qui, se rapprochant de la mer, s'établit le premier sur une des dernières hauteurs de l'Ida, à l'entrée de la plaine. Il y jeta les fondements de la ville célèbre, où son fils Ilus construisit une citadelle. Laomédon entoura la ville de fortes murailles, qui dans la suite passèrent pour l'ouvrage de Neptune et d'Appollon (*).

Tros avait eu trois fils, Ganymède, enlevé ou tué

(*) Iliad. Lib. VII, 452. XXI, 445. Virgil. Æneid. Lib. IX, 144. Ovid. Metam. Lib. XI. Apollod. Lib. II. Hygin. cap. 89. Tzetz. ad Lycophr. Banier. Mythol. T. III, p. 429.

par Tantale, roi de Lydie; Ilus, qui hérita des domaines de Troie; et Assaracus, qui eut en partage la Dardanie, premier établissement de Dardanus, et patrie d'Énée.

On s'est depuis long-temps occupé de constater l'origine d'une famille dont les Césars prétendaient sortir; et il m'a semblé qu'un tableau des descendants de Dardanus pourrait aider à l'intelligence de plusieurs faits, auxquels le poète fait allusion.

Nous avons dit qu'Assaracus conserva la Dardanie, premier berceau de l'empire Troyen, et qu'Ilus eut en partage la plaine arrosée par le Simoïs et le Scamandre. La race d'Ilus, devenue odieuse à Jupiter, fut punie de l'injustice de Laomédon, et du crime de Pâris (*) : elle périt tout entière sous les coups des Grecs. La famille d'Assaracus continua de régner, du moins si l'on adopte la prédiction qu'Homère fait prononcer par Neptune, et qui semble, en effet, un hommage rendu par le poète aux princes alors certainement sur le trône, puisque les grands talents s'occupaient de les célébrer. Les prédictions faites après l'événement sont un des priviléges de la poésie :

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

Iliad. Lib. XX, 307.

(*) Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων.

Iliad. Lib. XX, 306.

On tenta dans la suite, à Rome, d'altérer ces titres homériques; et il ne fallut pour cela que changer un seul mot dans l'un des vers que nous venons de rappeler: Au mot Τρώεσσιν, aux Troyens, on substitua *πάντεσσιν*, à tous: trouvant alors précisément le contraire de ce qu'on avait lu jusque-là dans tous les manuscrits, quelques-uns crurent, et les autres feignirent de croire, qu'Homère avait prédit la grandeur future des Romains et leur domination universelle:

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris;
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

Æneid. Lib. III, 97.

Les maîtres du monde n'ont pu cependant faire adopter sans quelques réclamations leur descendance de cet Énée dont la piété égale le courage, que les décrets du Ciel appellent à régner, et que les Dieux mêmes ennemis de Troie se font un devoir de soustraire aux dangers où sa valeur l'entraîne (*).

On sait quel prix attachait Jules-César à la tradition qui lui donnait une origine céleste; à *Venere Julii*, disait-il, *cujus gentis familia est nostra* (**). Il fallut bien passer cette prétention au vainqueur de Pompée, encore plus à ses successeurs; et Néron ne trouva point de contradicteurs, lorsqu'il établit sa généalogie dans un discours que Sénèque lui fit

(*) Iliad, Lib. XX, 321.

(**) Suet. in Cæsare. cap. 6. edit. Delph, p. 5.

prononcer à l'âge de seize ans, en faveur des habitants d'Ilion (*) : mais le voyage d'Énée n'en resta pas moins au nombre des faits qu'on est tacitement convenu de ne point approfondir. Ce fut, pour les Romains, une de ces légendes que la foi la plus résignée ne se croit pas obligée d'admettre intérieurement, mais que de justes égards défendent d'attaquer, et dont on ne doit jamais disputer les illusions à une innocente crédulité.

Les exploits du fils de Vénus reçurent d'ailleurs des beaux vers de Virgile un caractère sacré; et le poète maîtrisa l'opinion bien plus victorieusement que n'eût pu faire toute la puissance des empereurs. Mais celui qui se prévaut du titre plus grave d'historien ne doit pas espérer tout-à-fait les mêmes complaisances; et parmi les gens les plus instruits de Rome, quelques-uns laissèrent échapper des signes d'incrédulité, en voyant Denys d'Halicarnasse s'évertuer, dans ses efforts adulateurs, à prouver ce qui, depuis si long-temps, se passait si bien de preuves (**). Au reste, les esprits conciliants avaient trouvé le moyen d'accorder le sens naturel, et presqu'évident des vers d'Homère, avec des prétentions qu'on ne contestait pas sans quelque peine. Si le pieux Énée n'avait jamais porté ses pénates sur les côtes du Latium, et si ses descendants avaient au contraire régné long-temps sur la Dardanie, il n'en

(*) Tacit. Annal. Lib. XII, cap. 58.

(**) Dionys. Halic. Antiq. Roman. Lib. I.

était pas moins certain que l'Italie avait reçu, dans les siècles les plus reculés, des colonies de Grecs qui y répandirent leurs dogmes, leurs mœurs et leur langue. De ces faits incontestables naquit, sans une trop forte invraisemblance, l'opinion que Tithon, frère de Priam, ayant quitté les rivages troyens par l'ordre de son père, pour tenter fortune ailleurs, était allé s'établir près de Gaëte. C'est cette tradition que rappelle Virgile, lorsqu'il dit,

Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.
Georg. Lib. III, 48.

et dans le même poème,

Nec non Ausonii, Troia gens missa, coloni.
Lib. II, 385.

Le père Hardouin adopte cette opinion avec une confiance à laquelle on ne s'attend pas en pareille matière; mais ce n'était pas, suivant lui, Jules-César qui descendait de Tithon, c'était Octave-Auguste qui avait seul le droit d'être appelé *Assaraci proles* (*). On me pardonnera sans doute de ne point discuter une question dans laquelle je pourrais facilement me faire honneur d'une érudition empruntée à Bochart et à Méziriac, mais qui sortirait des bornes que je dois me prescrire.

Ce serait d'ailleurs avoir grand tort, que d'avoir

(*) Hardouin; Apologie d'Homère, p. 70.

trop raison contre le chantre d'Énée. Malgré tous les calculs de la froide et sévère chronologie, n'en doutons point, Didon a brûlé pour le fils de Vénus : en dépit des plus anciennes traditions, l'hymen de Lavinie a fondé l'empire du monde; c'est aux inspirations de la plus sublime poésie qu'il faut croire avant tout; et si jamais il fut une fable qui pût usurper les honneurs de l'histoire, c'est celle qu'a consacrée le talent le plus pur et le plus enchanteur. J'en atteste Pindare, lorsqu'il défend de jamais résister au pouvoir des Muses, surtout à la Grâce, leur compagne fidèle, et qu'il s'écrie : « C'est elle seule qui, charmant les mortels, sait donner à tout un nouveau prix, et prête souvent à de douces illusions les couleurs et les droits de la vérité : les temps, témoins révérés, viennent dans la suite passer sur ces fictions, et déposent en leur faveur (*). »

J'ai donc tout accordé aux prétentions romaines dans mon tableau généalogique de la famille troyenne des Empereurs : je suis même tenté de croire avec Ovide, que Vénus avait ambitionné l'honneur de donner des ancêtres au plus grand des Romains, et

(*) Χάρις δ' ἅπερ ἅπαντα τεύ-
χει τά μείλιχα θνατοῖς
ἐπιφέρουσα τιμὰν,
καὶ ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν
ἔμμεναι τὸ πολλάκις.
Ἁμέραι δ' ἐπίλοιποι
μάρτυρες σοφώτατοι.

Pindar. Olymp. I, v. 48 et seq.

n'avait été séduite que par un si noble motif, lorsque s'égarant dans les belle retraites de l'Ida, elle mit tant d'ardeur à séduire un simple mortel,

> Assaraci qui nurus dicta est ; ut scilicet olim
> Magnus Iulos Cæsar haberet avos.
> *Ovid. Fast. Lib. IV*, 123.

A l'aide du tableau que je viens de donner, on peut embrasser d'un coup-d'œil toute la postérité d'Anchise, jusqu'à Numitor et Amilius, dont on fit descendre la famille des Jules, lorsqu'elle fut devenue l'une des plus puissantes de Rome : j'ai cru devoir rapprocher les opinions des anciens sur la postérité d'Énée : il est assez simple qu'ils ne soient pas parfaitement d'accord, en rapportant une généalogie de ce genre ; et il serait difficile d'alléguer aujourd'hui les motifs plausibles de préférence en faveur de l'opinion de Tite-Live, ou de celle d'Eusèbe ; encore moins de se déclarer ouvertement pour celle d'Ovide, qui probablement ne s'était pas cru obligé de faire, sur cette question, des recherches bien profondes.

Après nous être fait une idée assez claire, si elle n'est pas bien certaine, de la noble maison issue de Dardanus, qui a fait tant de bruit dans le monde, et dont les titres ont péri sans que sa célébrité en ait souffert, nous chercherons quelles étaient les possessions des princes, les uns soumis au chef suprême de leur nombreuse famille, les autres alliés du souverain, dont la puissance faisait leur sûreté, et qui,

tous réunis par un intérêt commun, formaient l'empire de Priam, ou avaient envoyé des troupes à son secours.

L'état fédératif compris entre l'île de Lesbos, la Phrygie et l'Hellespont, était divisée en neuf provinces, ou états distincts, régis par des chefs particuliers (*); la Dardanie, la Troade proprement dite, la province d'Arisba, l'Adrastie, la Lycie sous l'Ida, les Lélèges, les Ciliciens soumis à Éétion, ceux que gouvernaient Minès, et l'île de Lesbos.

I. La Dardanie, Δαρδανίη, Teucer, sorti de l'île de Crète pour chercher une nouvelle patrie dont il fut le chef, s'était établi dans les montagnes de l'Ida : son gendre Dardanus étendit ses domaines le long des trois fleuves, l'Æsepus, le Caresus et le Granique, qui découlent du mont Gargare, et se dirigeant au nord-est, vont se jeter dans la Propontide. La contrée reçut le nom de ce prince; et pour honorer sa mémoire, on le donna également à la ville bâtie depuis sur le rivage de l'Hellespont : ses mânes n'ont pas à se plaindre de la postérité, puisque ces lieux le portent encore.

Je me permets pour cette fois de n'être pas de l'avis de M. Barbié du Bocage sur une question géographique. Je ne saurais admettre, à l'époque

(*) Ὅσσον Λέσβος ἄνω Μάκαρος ἕδος ἐντὸς ἐέργει,
Καὶ Φρυγίη καθύπερθε, καὶ Ἑλλήσποντος ἀπείρων.

Iliad. Lib. XXIV, 544.

Strab. Lib. XIII, p. 584 et seq.

de la guerre de Troie, l'existence de la ville maritime appelée Dardanus, Δάρδανος : quoique mon savant confrère l'ait marquée sur sa carte, je la crois d'une origine moins ancienne que le temps auquel nous nous reportons. Homère ne la nomme point, comme l'ont cru trop légèrement presque tous les traducteurs, plusieurs commentateurs, et ceux qui les ont copiés (*). Les mots κτίσσε Δαρδανίην employés par le poète ne me paraissent nullement signifier que Dardanus fonda la ville depuis connue sous son nom, mais bien qu'il établit la colonie, l'état de la Dardanie. Les fondements d'Ilion ne furent jetés que par son petit-fils, et le poète fait entendre qu'il n'existait encore aucune ville dans la contrée : il dit positivement que les bases de l'Ida étaient seules habitées, et que les nouveaux colons s'étaient d'abord concentrés dans l'intérieur des montagnes, dont les vallons sont fécondés par de nombreux ruisseaux (**).

Si mon opinion est nouvelle, du moins elle aura un défenseur ancien, et d'un grand poids; car c'est évidemment dans ce même sens que Thucydide emploie l'expression d'Homère, lorsqu'il dit d'Am-

(*) Heyne. Observ. ad Lib. XX, p. 53. Me Dacier, Trad. de l'Iliade. Tom. III, p. 309. Bitaubé, ibid. Tom. III, p. 157. in-8°. Banier, Mythol. Lib. V, chap. VII, p. 429. édit. in-4°.

(**) Κτίσσε δὲ Δαρδανίην, ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
Ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπιδάκου Ἴδης.

Iliad. Lib. XX, p. 216.
Strab. Lib. XIII, p. 592.

philochus, ἄκτισεν Ἀμφιλοχίαν, il fonda l'état, la province d'Amphilochie; ce prince donnait en même temps le nom d'Argos à la ville construite dans sa nouvelle possession, et aucune autre ville ne porta le sien; le sens de Thucydide n'est donc pas douteux (*). Le scholiaste de Lycophron, aux vers 72 et 73, emploie avec la même intention le mot κτίζω; et sans doute on pourra trouver beaucoup d'autres exemples favorables à mon opinion.

Erichthonius parvint à une opulence qu'Homère exprime avec une forte exagération, en disant qu'il devint le plus riche de tous les hommes : il avait trois mille cavales dans ses prairies; c'est la richesse des cosaques du Don et des Tartares de la Bucharie (**).

Tros, se rapprochant de la plaine, avait fondé la ville d'Ilion, dont la position, facile à défendre, donnait en même temps les moyens d'étendre la culture dans une riche campagne, et de communiquer avec la mer. C'était un nouvel établissement que ce prince formait en faveur d'un de ses fils, tandis que l'autre devait conserver le patrimoine de ses pères, et le fruit de leurs premiers travaux.

(*) Ἄργος τὸ Ἀμφιλοχικὸν καὶ Ἀμφιλοχίαν τὴν ἄλλην ἔκτισε μετὰ τὰ Τρωϊκὰ.... Ἀμφίλοχος ὁ Ἀμφιάρεω..... ὁμώνυμον τῇ ἑαυτοῦ πατρίδι Ἄργος ὀνομάσας.

Thucyd. Lib. II, cap. 68.

(**) Δάρδανος αὖ τέκεθ' υἱὸν Ἐριχθόνιον βασιλῆα
Ὃς δὴ ἀφνειότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων.

Iliad. Lib. XX, p. 229.

La Dardanie devint donc, après la mort de Tros, le partage d'Assaracus, père d'Anchise. On montra long-temps l'endroit des monts Ida, où Vénus s'était éprise de ce jeune prince veillant sur ses troupeaux (*). Jupiter en courroux punit le trop fortuné mortel, qui, long-temps combattu par ses terreurs religieuses, avait enfin cédé aux avances de la déesse, mais qui, à la vérité, n'avait pas été ensuite aussi discret que l'exigent de si hautes aventures. Le père des dieux, par un genre de justice quelquefois à l'usage des souverains, frappa le bel Anchise de ses foudres, en pardonnant à sa fille.

Au défaut de son père hors d'état de combattre, Énée, secondé par les deux fils d'Anténor, conduisait les troupes dardaniennes contre l'ennemi commun (**) : elles formaient une grande partie de l'armée divisée en trois corps, les Troyens, les Dardaniens et les alliés. Homère ne manque jamais de les distinguer, de les nommer particulièrement; et lorsque Priam, Hector, ou quelque autre chef, s'adresse à l'armée entière, c'est en disant :

Κέκλυτέ μευ, Τρῶες, καὶ Δάρδανοι, ἠδ' ἐπίκουροι,

Écoutez, Troyens, Dardaniens, et vous alliés.

Iliad. Lib. VII, v. 348. XV. 425.

Nous ne prêterons point l'oreille aux calomnies qui ont attaqué la réputation du pieux Énée, et sous

(*) Hymn. in Vener. Vers. 210 et seq.

(**) Iliad. Lib. II, v. 819.

lesquelles il aurait peut-être succombé sans les puissants défenseurs que les Muses lui ont donnés. Nous ne nous permettrons jamais de croire, qu'ennemi secret de Priam, il ait trahi sa patrie et facilité la prise d'Ilion (*). Certainement Énée ne se retira du combat que lorsqu'il n'y eut plus aucun moyen de résister. Sauvant alors, à travers les flammes, son père, son fils et ses dieux, il se réfugia, avec une nombreuse troupe de Dardaniens, dans l'intérieur des montagnes (**); et tout ce que nous pouvons accorder, c'est qu'il fit alors une capitulation honorable avec les Grecs, qui lui permirent, ou de rester dans le pays, s'il est vrai que ses descendants y aient régné, ou d'aller chercher une nouvelle patrie, si l'on adopte l'opinion contraire.

Dans tous les cas, un héros doit être à l'abri de soupçons injurieux, lorsqu'il a Homère et Virgile pour garants de ses principes : d'excellents vers ne sont-ils pas les titres impérissables d'une éternelle renommée, et l'égide la plus sûre sous laquelle puisse se reposer une grande réputation ? Si le règne d'Auguste a fait oublier les fureurs d'Octave, c'est surtout aux poètes dont il récompensa les hommages, que sa mémoire en a l'obligation. Sans les vers d'Horace, de Virgile, de Tibulle, et même ceux d'Ovide, pour lequel il fut si cruel, il n'y aurait point

(*) Heyne. ad Æneid. Lib. IV, p. 362. Strab. Lib. XIII, p. 608. Darès Phryg. cap. XXXIX, edit. Dacier, p. 340.

(**) Dionys. Halic. Lib. I, cap. XLVI, edit. Hudson. p. 36.

de siècle d'Auguste : leurs voix ont prévalu ; et seules elles en ont proclamé la gloire. Les prosateurs, plus calmes, se sont de tout temps montrés plus difficiles ; et l'on est aussi moins indulgent à leur égard. Ne pouvant attendre que rarement des succès pareils à ceux des souples et heureux enfants d'Apollon ; découragés d'ailleurs par le peu de confiance accordé aux panégyristes contemporains, il se rencontre souvent parmi eux des esprits sombres, qui, à tort ou à raison, dédaigneux des suffrages vivants, se résignent à n'ambitionner que l'estime de la postérité, et lui confient trop exactement, quelquefois même avec un peu d'aigreur, des détails que dissimulerait, ou dénaturerait la poésie en vertu de son droit de fiction.

II. La Troade, Τροίη. En nous rapprochant de la mer, nous entrons sur le territoire de Troie, dans les propres domaines de Priam, dont Hector devait hériter, et que défendait sa valeur. C'est sur cette terre sacrée pour tous ceux qui chérissent les arts, et leur demandent quelques instants de bonheur ou de consolation, que nous allons chercher les traces du poète dont les chants ont si glorieusement traversé les siècles, et atteint l'époque où l'art conservateur des productions du génie lui assure d'éternels hommages.

Cette contrée va devenir l'objet particulier de nos recherches ; et plusieurs cartes, aussi exactes que détaillées, nous la feront bientôt connaître. Nous nous bornerons pour le moment à fixer nos idées

sur sa position et son étendue ; à remarquer qu'elle est traversée par le Simoïs, qui découle du point le plus élevé de la longue chaîne des monts Ida. Le Xanthe, ou Scamandre, sort par des sources très-rapprochées, de la base du morne qui portait Ilion, et qui termine une des branches latérales de cette chaîne, que Strabon compare à un scolopendre armé de ses nombreuses pattes (*). Ce ruisseau si fameux reçoit à peu de distance de sa source les eaux du Simoïs, et tous deux réunis coulent vers l'entrée de l'Hellespont. C'est sur ce rivage, qu'après une guerre de plusieurs années, et la destruction des villes maritimes de l'empire de Priam, les Grecs débarquèrent, et s'établirent dans un camp retranché. Nous verrons bientôt comment était fortifié ce camp devenu une espèce de ville, d'où ils sortaient pour des expéditions particulières, et où ils rapportaient leur butin. Ilion, par sa position et par ses hautes murailles, était à l'abri de leurs attaques : vainement Ajax et les deux Atrides essaient trois fois de surprendre la ville par le côté le plus faible (**); c'était à de telles tentatives que se bornaient les premiers efforts des Grecs. Ils n'avaient encore aucune machine qui pût renverser des remparts, que leur solidité faisait attribuer aux Dieux ; mais ils dévastaient toute la contrée : aussi cette guerre devint-elle la cause générale de toute l'Asie-Mineure, celle

(*) Strab. Lib. XIII, p. 583.

(**) Iliad. Lib. VI. v. 435.

de tous les peuples policés qui voyaient leurs possessions menacées de pareils ravages. La ville ne fut jamais entourée; jamais les Grecs ne purent lui couper ses communications avec les montagnes qui lui fournissaient des vivres; mais après des combats meurtriers, qui diminuèrent le nombre de ses défenseurs, et surtout après la mort d'Hector, les murailles d'Ilion furent enfin renversées; soit que le fameux cheval de bois fût une machine qu'on appelait ἵππος, cheval, comme depuis, par une plus juste allusion, elle fut nommée belier; soit qu'une des portes, sur laquelle on voyait une figure de cheval, ait été livrée par trahison; soit enfin que les Grecs se fussent cachés, pour surprendre la ville, sur une montagne nommée Hippios : car on a donné ces diverses explications de la plus invraisemblable des fictions recueillies par Homère, de la seule peut-être qui eût effrayé le goût de Virgile, si cette fable n'eût été consacrée par une sorte de tradition religieuse (*).

Un écrivain ingénieux et savant a remarqué que les princes Troyens, issus de Dardanus, étaient d'origine grecque, et que les chefs les plus puissants de la confédération qui les attaqua, étaient de race Phrygienne, puisqu'ils descendaient de Tantale, père de Pélops, lequel, expulsé de l'Asie, était allé s'établir en Europe, dans la presqu'île à laquelle

(*) Homer. Odyss. Lib. VIII, 509. Virg. Æneid. Lib. II, in init. Serv. ibid. Pausan. Lib. I, cap. 23. Hygin. Fab. CVIII, edit Munker. p. 170.

ce dernier donna son nom ; en sorte que dans cette lutte si célèbre, c'étaient des Grecs originaires d'Europe, qui défendaient la Phrygie, ou du moins la contrée voisine, et des Phrygiens qui les attaquaient et voulaient rentrer dans leurs anciennes possessions (*) ; mais on ne donnera pas à cette observation plus d'importance qu'elle ne mérite, si l'on se rappelle que ces Grecs et ces Phrygiens avaient une origine commune, la même religion, les mêmes mœurs, et que cette expédition contre Troie pouvait être regardée comme une guerre civile entre les hordes conquérantes descendues du Nord. Il paraît, au reste, que le Président de Brosses confondait la Phrygie avec la Troade, dont celle-ci fit bien depuis partie, mais qui alors en était très-distincte.

C'est, suivant toute apparence, dans la Troade proprement dite qu'était la ville de Pedæum, habitée par Imbrius, l'un des gendres de Priam, et qui, combattant pour sa défense, fut tué par Teucer (**) ; mais on ne peut déterminer la position de cette ville, sans doute alors bien peu considérable, et qui, une seule fois nommée par Homère, n'a jamais paru dans l'histoire.

III. Arisba, Αρίσϐη. Au nord des domaines personnels de Priam, était la province d'Arisba. Cet

(*) Hist. de la Rép. Rom. par le Président de Brosses. Tom. III, pag. 27.

(**) Iliad. Lib. XIII, v. 170. Eustath. Ib. p. 895.

état, si heureusement situé sur l'Hellespont, comptait, dès le temps de la guerre de Troie, plusieurs villes qui depuis ont long-temps brillé dans l'histoire; Arisba qui existait encore lors du passage d'Alexandre (*); Percote, Abydos et même Sestos; ce qui prouve que les domaines d'Asius s'étendaient dans la Chersonèse. Ce prince était venu au secours de Priam avec de superbes chevaux nourris sur les bords du fleuve Selleïs, et il périt en voulant, malgré les sages avis de Polydamas, franchir le fossé qui couvrait le camp des Grecs (**). Sous Asius combattait Pidytès de Percote, qui fut tué par Ulysse (***), et Axylos, cher aux dieux et aux hommes, qui exerçait dans Arisba la plus généreuse hospitalité (****) : il faisait jouir tous les malheureux de son opulence; mais ses vertus et ses bienfaits lui furent inutiles, dit le poète, qui semble reprocher aux dieux de ne l'avoir pas soustrait aux coups du terrible Diomède (*****).

Le fleuve Practius se jette dans l'Hellespont entre Abydos et Lampsaque (******); il n'y eut point de ville de ce nom. L'embouchure du Rhodius est

(*) Arrian. de Expedit. Alex. Lib. I, cap. 12.

(**) Iliad. Lib. II, v. 835. XII. 100.

(***) Iliad. Lib. VI, v. 30.

(****) Id., ib. v. 11.

(*****) Id., ib. v. 11 et seq.

(******) Strab. Lib. XIII, pag. 883. Iliad. edit. Venet. Lib. II, ad vers. 542.

entre Dardanos et Abydos, auprès du château des Dardanelles. On retrouve ces lieux en remontant l'Hellespont; et nous nous y arrêterons alors plus long-temps, avec le secours d'une carte, produit d'un long travail, et qui offrira, pour la première fois, la véritable configuration des côtes de ce détroit.

IV. L'Adrastie, Ἀδράστεια. Au nord de la Dardanie était l'Adrastie, gouvernée par Mérops, fils de Percosius (*). Ce vieux prince, savant dans toutes les méthodes d'interroger le destin et de sonder l'avenir, avait vainement tenté de retenir près de lui ses fils Adraste et Amphios, bientôt victimes du courage qui leur avait fait mépriser les avis paternels (**).

Homère indique trois villes dans ce petit état, Adrasteia, Apæsus, et Pytyea. La première, qui donnait son nom à la province entière, paraît l'avoir reçu d'un temple de Némésis, où cette terrible divinité était adorée sous le nom de Ἀδράστεια, l'inévitable. Cette étymologie me paraît, du moins, plus vraisemblable que toute autre. Le temple n'existait plus du temps de Strabon; on en avait transporté les matériaux à Parium. Apæsus était au nord, à l'entrée de l'Hellespont; ses habitants l'abandonnèrent dans la suite pour se réunir à ceux de Parium. Les uns et les autres descendaient de co-

(*) Iliad. Lib. II, v. 838.

(**) Iliad. Lib. VII, v. 36.

lons Milésiens transportés par Gygès, roi de Lydie, qui avait étendu ses conquêtes jusque sur les rivages de la Propontide.

Sur la côte, et au pied du mont Térée, Τηρίης ὄρος, était la ville de Pytyea, ainsi appelée de la grande quantité de pins qui croissaient sur son territoire (*).

V. La Lycie, Λυκία ὑπὸ Ἴδην. A l'est de l'Adrastie était une province habitée par des Lyciens, et arrosée par l'Æsepus : elle obéissait à Pandarus, ce fils de Lycaon, qui, séduit par Minerve, décocha un trait contre Ménélas, après le combat singulier dans lequel Vénus avait soustrait Pâris à la supériorité de son adversaire (**).

Homère appelle ce peuple Ἀφνειοὶ Λύκιοι (***) : veut-il faire allusion à la richesse de leur territoire, ou les nommait-on ainsi parce qu'ils habitaient les bords du lac Aphnitis? Les opinions sont partagées, et probablement le seront long-temps : cependant l'acception qui indiquerait leur opulence serait justifiée par l'extrême fertilité de leur territoire, qu'arrosent plusieurs rivières, et par les débouchés faciles qu'offrent les côtes de la Propontide. Sans

(*) Eustath. ad Iliad. Lib. II, v. 829.

(**) Iliad. Lib. IV, v. 95.

(***) Οἱ δὲ Ζέλειαν ἔναιον ὑπαὶ πόδα νείατον Ἴδης
Ἀφνειοί, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσήποιο.
Iliad. Lib. II, v. 824.

doute ils possédaient aussi l'île sur laquelle fut depuis la superbe Cysique.

Ces Lyciens, faisant partie de l'état fédératif soumis à Priam, étaient venus de la grande Lycie, et avaient ainsi une origine commune avec les descendants de Teucer, puisqu'ils étaient tous également sortis de l'île de Crète. La capitale, ou peut-être l'unique ville des Lyciens établis sous l'Ida, était Ζέλεια, placée près du fleuve Tarsius, à l'extrémité de la chaîne des montagnes.

Non loin de l'embouchure de l'Æsepus, était le tombeau de Memnon (*). Ce prince, appelé fils de l'Aurore, parce qu'il était venu des contrées de l'Orient, n'est cité qu'une seule fois par Homère; et c'est dans l'Odyssée, où il célèbre sa beauté (**). Suivi d'une nombreuse troupe de Perses et de Syriens, il n'arriva au secours de Troie que la dernière année de la guerre, fit des prodiges de valeur, tua Antiloque, fils de Nestor, et succomba sous les coups d'Achille. Jupiter, à la prière de l'Aurore désolée, voulut que du moins quelque prodige signalât les funérailles de son fils; et l'on vit sortir des débris enflammés de son bûcher, des oiseaux qui, après en avoir fait trois fois le tour, se séparèrent en deux bandes, et se livrèrent un sanglant combat. De semblables oiseaux y revenaient tous les ans,

(*) Strab. Lib. XIII, p. 587.

(**) Κεῖνον δὴ κάλλιστον ἴδον μετὰ Μέμνονα δῖον.

Odyss., Lib. XI, v. 521.

au même jour, s'immoler ainsi eux-mêmes aux mânes du guerrier, que sa mère à jamais inconsolable pleure encore tous les matins, au moment où elle vient annoncer aux mortels le retour de la lumière (*). Mais ces fables sont bien postérieures à Homère, et prouvent seulement qu'au temps de Strabon, de Pausanias et d'Ælien, on montrait encore le tombeau d'un prince mort aux champs de Troie. Son nom l'a quelquefois fait confondre avec le monarque égyptien dont la statue colossale étonne encore les voyageurs sur les bords du Nil; mais cette erreur n'a pas été adoptée par Cointus, comme on pourrait d'abord le penser d'après ce vers,

Μέμνων κυανέοισι μετ' Αἰθιόπεσσιν ἀνάσσων.

Les Grecs ont long-temps désigné par le nom d'Éthiopiens tous les peuples plus ou moins brûlés par l'ardeur du soleil, soit en Asie, soit en Afrique; et d'ailleurs Cointus dit positivement que Memnon conduisait les troupes sacrées de Solyme, ἀργαλέων Σολύμων ἱερὸν στρατόν. On lisait dans les annales d'Assyrie, que les soldats de Memnon, après avoir brûlé son corps, en avaient rapporté les cendres à Suze, où elles furent déposées dans un superbe tombeau. Il paraît que les Syriens qui avaient combattu sous ses ordres, élevèrent aussi dans leur

(*) Pausan. Lib. X, cap. 31. Ælian. Hist. Animal. Lib. V, cap. I. Coint. Smyrn. Lib. II.

pays un monument à sa mémoire (*). Celui qui recouvre les débris de son bûcher, sur les bords de l'Æsepus, existe peut-être encore ; et j'ai eu tort de ne pas le faire chercher.

VI. Les Lélèges, Λέλεγες. Au midi de la Troade étaient établis des Lélèges, sous l'autorité d'Altès, gendre de Priam. Cette peuplade, composée de familles errantes, et dont le nom lui était commun avec d'autres fugitifs réunis en divers lieux, occupait toute la vallée que termine à l'ouest le cap Lecton, et qu'arrose le fleuve Satnioeis : près de ses rives, et sur une hauteur escarpée, était la ville de Pedasus, qu'Achille pilla sans la détruire, avant de débarquer à l'entrée de l'Hellespont, et dont l'emplacement ne saurait être déterminé avec précision (**).

Les Lélèges, conduits par Altès, combattirent pour la défense de Troie sous les ordres d'Hector ; plusieurs de leurs chefs y périrent (***) : Agamemnon tue Élatus, qui habitait la haute citadelle de Pedasus ; Ajax, fils d'Oïlée, frappe Satnius, fils d'Énops et d'une nymphe qu'il avait, en faisant paître ses troupeaux, rencontrée sur les bords du fleuve (****).

Quelques auteurs anciens ont confondu ces Lé-

(*) Diod. Sicul. Lib. II. Mémoir. de Litt. T. XXXIV, p. 237.

(**) Iliad. Lib. XX, v. 92.

(***) Iliad. Lib. XXI, v. 86.

(****) Iliad. Lib. VI, v. 34, XIV, v. 443.

lèges avec les Cariens, dont il était venu quelques troupes au secours de Troie : Homère les a cependant bien distingués; mais cette erreur s'explique par les rapports que ces deux peuples eurent ensemble après cette époque ; un grand nombre de Lélèges s'étant établis en Carie, et confondus avec ses premiers habitants (*).

VII. Les Ciliciens de Éétion, Κιλίκιοι Ἠετίωνος. Le pays occupé par les Ciliciens établis dans l'empire de Priam, était divisé en deux états distincts. Le plus voisin de la Dardanie était gouverné par Éétion, père d'Andromaque, qui périt, avec tous ses fils, sous les coups d'Achille, mais à qui ce héros fit des funérailles honorables après avoir détruit sa capitale, Θήβη ὑποπλακίῃ (**). Cette ville ne s'était jamais relevée de ses ruines, qu'on reconnaissait encore du temps de Strabon, à 60 stades d'Adramytti, et à 70 d'Astyra (***).

Homère nomme dans cette province deux autres villes; Cylla, qui avait reçu son nom de l'écuyer de Pelops (****); et Chrysa, célèbre par son temple d'Apollon, surtout par la captive devenue si célèbre, que son père vint réclamer dans le camp des Grecs. La statue du dieu fut, dans la suite, transportée sur le bord de la mer près d'Hamaxitus; et l'ancienne Chrysa fut abandonnée.

(*) Iliad. Lib. X, v. 428. Strab. Lib. XIII, p. 909.

(**) Iliad. Lib. VI, 397.

(***) Voyez pag. 131 de ce volume.

(****) Eustath. ad Iliad. Lib. I, p. 33. Pausan. Lib. V, cap. 10.

VIII. Ciliciens de Mynès, Κιλίκιοι Μύνητος. Homère ne dit point formellement que le peuple gouverné par Mynès fût composé de Ciliciens, ainsi que celui d'Éétion, mais Strabon l'assure; et il appuie cette opinion de quelques détails qui ne permettent point d'en douter (*). Nous ne trouvons dans leur territoire qu'une seule ville, Lyrnessus, Λυρνησσὸς, qui fut pillée par Achille, et d'où il enleva cette belle Briséïs, que son amour et sa vengeance ont immortalisée (**).

Quelques-uns des auteurs anciens et modernes qui ont travaillé sur la géographie d'Homère, ont cru devoir regarder comme une des provinces dépendantes de Priam, la contrée arrosée par le torrent Κήτιον, qui se jette dans le Caïcus, et qui peut avoir donné son nom à ces braves Cétéens que commandait Eurypyle, fils de Télèphe (***).

Homère ne nomme ces Cétéens qu'une seule fois, et c'est dans l'Odyssée, lorsque Ulysse, descendu aux enfers, instruit l'ombre d'Achille des hauts faits de son fils Néoptolème:

Ἀλλ' οἷον Τηλεφίδην κατενήρατο χαλκῷ
Ἥρω' Εὐρύπυλον, πολλοὶ δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
Κήτειοι κτείνοντο, γυναίων εἵνεκα δώρων.

Odyss. Lib. XI. v. 519.

(*) Strab. Lib. XIII, pages 877, 910 et 916.

(**) Iliad. Lib. II, v. 691; XIX, 295; XX, 92, 191.

(***) Voyez la page 90 de ce volume.

C'est dans Eustathe qu'on peut voir la variété des opinions que ces mots ont fait naître, soit sur le nom de Cétéens, qui pouvait bien n'être qu'une épithète prise de la force et de la bravoure de ces guerriers, soit sur l'idée qu'il faut attacher à ces dons de femmes qui leur furent funestes, et dont sans doute la richesse provoquait l'acharnement de leurs ennemis (*). Strabon renonce à expliquer ces énigmes, que tous les efforts des grammairiens, dit-il, n'ont pu résoudre (**) : je suis donc bien dispensé de m'en occuper. J'observerai seulement qu'Eurypyle pouvait combattre à la tête d'une troupe de soldats levés dans un pays voisin, sans qu'il soit nécessaire de lui assigner un état distinct, et d'en faire une des provinces de l'empire Troyen. Nous allons en compléter le nombre, sans recourir à d'incertaines possessions, et je m'écarterai dans cette seule occasion de l'avis des savants éclairés, auxquels nous devons d'utiles recherches sur la géographie d'Homère (***).

IX. Lesbos, Λέσϐος. L'île de Lesbos, soumise à Priam, était trop importante, pour ne pas être comptée au nombre de ses provinces. Guillaume Sanson avait déjà réclamé en faveur de cette île des droits chèrement achetés, puisque c'est à ce titre

(*) Eustath. ad Odyss. Lib. XI, v. 519.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 616.

(***) MM. Schlichthorst, Schlegel et Schœnemann, qui ont tous trois concouru avec honneur pour le prix proposé sur ce sujet, en 1787, par l'académie de Goettingue.

qu'elle fut saccagée par Achille, ainsi que les autres contrées vassales de Priam. Ce géographe fait de Lesbos la neuvième province de l'empire Troyen, dans une carte publiée en 1741, et dont la rédaction, quoique nécessairement très-défectueuse, dépose cependant en faveur de ses lumières. Il a, le moins mal qu'il fut alors possible, deviné un pays dont on ne connaissait ni l'étendue, ni la nature, et dont les côtes mêmes n'avaient jamais été déterminées (*).

ALLIÉS ET AUXILIAIRES DE PRIAM.

Après avoir reconnu l'empire de Priam, nous jetterons un coup-d'œil rapide sur les peuples qui, justement effrayés des dangers auxquels toutes les côtes de l'Asie-Mineure étaient exposées, vinrent combattre d'odieux agresseurs. Ces peuples, encore grossiers, et totalement étrangers aux calculs d'une politique plus avancée, ne se réjouirent point des malheurs qui menaçaient une puissance voisine : ils prirent parti pour les opprimés, et n'abandonnèrent point une cause sacrée pour se joindre aux heureux destructeurs de Troie, et partager avec eux ses dépouilles.

Toutes les nations voisines, apprenant les ravages que la formidable armée des Grecs commettait dans les provinces troyennes, sentirent que ces conqué-

(*) Trojanum Regnum, novem dynasteias complectens. Ex conatibus geographicis Guillelmi Nicolai Sanson, 1741.

rants seraient encore plus à craindre pour elles-mêmes, après la ruine de la famille de Priam : toutes voulurent contribuer à sa défense; il vint de la Thrace, des guerriers de diverses peuplades, des Cicons, des Péoniens; de l'Asie, des Mysiens, des Méoniens, des Hénètes, des habitants du Mont-Sipylus, des Paphlagoniens, des Halizons, des Phrygiens, des Cariens et des Lyciens. Ces derniers, plus nombreux qu'aucune autre troupe auxiliaire, donnaient leur nom à la division formée de tous les corps étrangers réunis sous le commandement de Sarpedon : par le mot Λύκιοι, Lyciens, le poète entend presque toujours la totalité des troupes auxiliaires (*).

Nous ignorons la force des contingents fournis par tant de nations : ils étaient certainement peu considérables, puisque l'armée Troyenne, malgré ces secours, n'en resta pas moins très-inférieure à celle des Grecs, ainsi qu'Homère le dit formellement (**). Les états de Priam, fondés depuis quelques générations seulement, ne pouvaient posséder qu'une faible population. La culture était peu active; le facile entretien des troupeaux faisait la vraie richesse, et à peu près l'unique occupation de ces peuplades revenues, dans leur isolement, à des mœurs plus douces.

Il n'en était pas de même des nombreuses bandes

(*) Eustath. ad Lib. XII, v. 330, p. 869.

(**) Iliad. Lib. II, v. 122—133. Lib. VIII, v. 56 et 558.

pélasgiques, superflu d'une population étrangère, essentiellement conquérantes, souvent renforcées par des émigrations successives de la Thrace, éprouvant le besoin des entreprises les plus téméraires, comme toutes les nations déplacées et enhardies par la victoire, ennemies des paisibles travaux de la terre, et préférant à la fatigue d'en faire naître les produits, l'audace et le danger de les ravir.

Les fils des premiers conquérants de l'Attique et du Péloponèse étaient encore bien peu civilisés, puisqu'ils se formaient si facilement en nombreuses armées : là où règnent l'ordre, le travail, l'industrie, et par conséquent l'abondance, d'heureux citoyens préfèrent un bien-être assuré aux périlleuses chances qui les menacent loin de leurs foyers.

Cette observation, bien constatée par l'histoire, paraît avoir échappé à un savant Anglais, qui, se jouant de son érudition et de son esprit, semble avoir voulu reconnaître les dernières limites de la faveur à laquelle peuvent prétendre les plus bizarres systèmes (*). Entre beaucoup d'autres paradoxes, M. Bryant soutient qu'à l'époque où l'on suppose l'expédition des Grecs, ces peuples n'avaient, ni les moyens de rassembler une forte armée, ni ceux de la transporter. Il lui paraît impossible que les Grecs armés contre Troie fussent aussi nombreux qu'on

(*) Dissertation, concerning the war of Troy, and the expedition of the grecians, as described by Homer : schewing, thet no such expedition was ever undertaken, and that no such eity of Phrygia existed, By Jacob Bryant. London, 1799.

l'a prétendu, et que les Atrides eussent pu réunir plus d'hommes et de vaisseaux, que la Grèce parvenue à un haut degré de civilisation n'en arma depuis contre les Perses, lorsqu'il s'agissait de défendre son existence, et de se soustraire au joug des barbares. M. Bryant ne voit pas, ou plutôt ne veut pas voir, que c'est précisément parce que la culture des terres, les sciences et les arts, avaient fait, à cette dernière époque, de si grands progrès dans la Grèce, que le métier des armes n'était plus l'unique ressource de ses habitants. Si les Cimbres et les Teutons se fussent établis dans les fertiles contrées où Marius les extermina, leurs descendants, adoucis par l'influence de ce beau ciel, et plus encore par les progrès de la civilisation, n'eussent point, quelques siècles après, reproduit ces masses prodigieuses qui firent alors trembler l'empire Romain encore dans toute sa force : mais à cette observation susceptible de trop grands développements, il vaut mieux en joindre ici une autre non moins incontestable, et qui répond plus directement aux objections de l'auteur anglais; c'est que Xerxès, attaquant la Grèce, avait su intimider ou séduire les peuples qui pouvaient les premiers lui opposer une utile résistance. Il ne faut pas oublier qu'aucun accord ne régna entre plusieurs états, qui, obstinés dans leur imprévoyance, et tardifs dans leurs armements, attendirent pour s'ébranler, que l'ennemi fût déjà près d'eux, ou même qu'il eût envahi leur territoire. Les colonies de l'Asie avaient fourni des troupes et des

vaisseaux aux Perses; presque toutes les îles, qui jadis avaient pris part à l'expédition contre Troie, joignirent alors leurs forces à celles du grand roi; tous les peuples de la Thrace et de la Macédoine accrurent son armée; les Thessaliens, effrayés de ses menaces, et n'ayant pas obtenu des villes grecques les secours qu'ils leur demandaient, ouvrirent à Xerxès les passages de l'Olympe, et se virent même forcés de lui fournir leur cavalerie; la plus grande partie des Béotiens passa de son côté; enfin bien moins de nations concoururent alors à la défense commune, que l'on n'en avait comptées sous les ordres d'Agamemnon : l'espoir du pillage avait été plus puissant que ne le fut depuis l'amour même de la liberté.

M. Bryant compare le nombre des galères qui combattirent à Artemisium et à Salamine, avec les 1,186 bateaux qu'Homère nous peint rangés sur le rivage de l'Hellespont; et le nombre de ceux-ci lui paraît incroyable. Il est vrai qu'à la bataille d'Artemisium, les Grecs ne purent rassembler que 271 galères, et 378 à celle de Salamine; mais ces galères étaient des trirèmes; et ces bâtiments armés par l'état, et uniquement destinés à la guerre, étaient bien différents des faibles embarcations sur lesquelles s'étaient entassés les destructeurs de Troie (*).

(*) Les trirèmes n'ont été inventées que très-long-temps après la guerre de Troie, par les Corinthiens, dont un riche commerce avait accru la puissance. La première bataille navale fut livrée entre les Corinthiens et les Corcyréens, 260 ans avant la fin de la guerre du Péloponèse;

C'est ainsi que les sauvages habitants des côtes du Pont-Euxin et des îles du Borysthène, vinrent, en 904, sur d'innombrables et frêles barques, piller Constantinople, et que les Scandinaves parcoururent et dévastèrent les rivages de l'Océan, tant que la France et l'Angleterre n'eurent pas construit des vaisseaux, moins nombreux sans doute que les leurs, mais plus redoutables : en concluera-t-on que les historiens du temps supposent aux Cosaques et aux Normands des flottes supérieures à celles que possèdent aujourd'hui les grandes puissances? ou faudra-t-il repousser leur témoignage, et les accuser d'imposture, lorsqu'ils parlent des milliers de bateaux, sur lesquels ces pirates, les uns descendant le Bosphore, les autres remontant la Seine, vinrent rançonner deux grandes capitales? Lorsqu'on discute de bonne foi, ces distinctions si nécessaires pour juger sainement, se présentent d'elles-mêmes; on se borne à présumer que la renommée, ou la poésie, très-probablement l'une et l'autre, ont bien pu se permettre d'exagérer les forces d'Agamemnon; mais on n'en infère pas, comme l'auteur anglais, que jamais il n'y eut d'empire troyen, de ville d'Ilion, d'armée grecque, et qu'Homère, né sur les

c'est-à-dire 664 ans avant J.-C., et 606 ans après la prise d'Ilion, que nous plaçons avec M. Larcher 1270 ans avant l'ère chrétienne. Jusque-là les Grecs n'avaient point eu de marine militaire; ils se bornaient à transporter leurs troupes sur les rivages ennemis, et les pirates infestaient seuls les mers; l'art de détruire n'avait pas encore acquis sa perfection.

bords du Nil, n'a fait que traduire ou imiter la production d'une prêtresse égyptienne.

Un plus long examen des idées de M. Bryant me paraît, du moins pour le moment, très-inutile; et je terminerai cet article en observant avec quel soin Homère, dans tous les passages relatifs aux possessions de Priam, et à celles de ses alliés, a su toujours se reporter à l'époque qu'il célébrait. Il ne lui échappe aucune erreur, pas le moindre anachronisme : jamais il ne se laisse abuser par les changements qu'avaient éprouvés ces contrées, lors de l'établissement des Eoliens et de plusieurs autres peuplades thraces ou grecques, passées dans cette partie de l'Asie après la ruine d'Ilion, et avant Homère.

PLANCHE 18.

Carte générale de la Troade.

La carte précédente a déjà pu donner une idée générale de la totalité de l'empire Troyen, et de ses rapports avec les nations voisines : voici une autre carte bien plus détaillée, et qui, heureux résultat de longs et pénibles travaux, présente le tableau fidèle des contrées tout à la fois les plus célèbres et les moins connues. Les autres cartes placées à la suite de celle-ci en sont autant de développements, et laisseront, ce me semble, peu de chose à désirer pour l'intelligence de l'Iliade : serais-je accusé

de trop de présomption, si j'osais laisser entrevoir qu'elles me paraissent le plus précieux hommage qui ait encore été déposé sur les autels du père de la poésie ? De nouvelles recherches pourront, sans doute, les perfectionner ; et moi-même je voudrais retourner une troisième fois sur les ruines d'Ilion, pour y réparer mes négligences, et fixer quelques incertitudes qui me tourmentent encore ; mais quel est l'admirateur d'Homère qui, dès ce moment, ne se félicite de pouvoir embrasser d'un coup d'œil le théâtre des événements dont, faute d'un tel secours, il ne pouvait toujours suivre la marche et reconnaître la liaison ? Quelles conséquences ne tirera-t-il pas de la justesse avec laquelle vont s'appliquer sur le terrain tous les détails du poème, ainsi justifiés et rendus en quelque sorte à l'histoire ?

Le lecteur qui verra cette carte avec un véritable intérêt, et avec quelque désir d'en profiter, cherchera d'abord à concevoir la disposition générale du pays ; il remarquera qu'offrant toutes les contrées comprises entre l'Hellespont et le golfe d'Adramytti, elle contient la Troade proprement dite, presque toute l'ancienne Dardanie, et la plus grande partie des deux provinces jadis habitées par des Ciliciens. Il reconnaîtra au midi cette longue et étroite vallée arrosée par le fleuve Satnion ou Satniois, et qu'il a déjà vue sur la planche 8. Le fleuve se nomme aujourd'hui Tousla-Tchaï, rivière des Salines, parce que ses eaux répoussées par la masse du cap Lectum, et dirigées vers le nord-ouest, se jettent à la

mer près de ces salines naturelles, où le sel était formé, comme nous l'apprend Strabon, par le souffle des vents Étésiens : elles n'ont jamais depuis cessé de fournir aux besoins des habitants, toujours en possession de cette branche d'industrie (*).

Nous trouvons dans Athénée une anecdote, on pourrait dire un apologue, dont la morale aurait depuis trouvé son application, si les souverains eussent été dans l'usage de tenir un peu plus compte des apologues (**). Lysimaque, frappé des abondants produits des salines voisines d'Hamaxitus, les jugea dignes de l'attention du gouvernement, et les greva d'une forte imposition. Cette loi, ou si l'on veut employer le terme technique, cette disposition administrative fut pour la nature une défense de produire. On prétendit que par un prodige, interprète de la justice divine, le sel avait tout à coup refusé de naître sous l'haleine des vents. Le monarque, quoique instruit dans l'art de régner par un conquérant devant qui tout avait cédé, céda lui-même à la voix de la raison, craignit de tarir une ancienne source de prospérité par un nouvel impôt, et ne voulut point faire payer à ses sujets un bienfait qui leur semblait accordé par le ciel : il donna l'utile et rare exemple d'un souverain reconnaissant son erreur; ce fut là le véritable miracle.

(*) Strab. Lib. XIII, p. 605. Plin. Lib. XXXI, cap. VII. Ces salines étaient nommées Τραγεσαῖον ἁλοπήγιον.

(**) Athen. Deipn. animad. III, cap I.

Sans nous laisser distraire par des souvenirs que réveilleraient trop tôt presque tous les points de ces nobles rivages, nous commencerons par observer les principales masses des montagnes, les diverses directions des branches de l'Ida, les plaines qu'elles enferment, et surtout le cours des fleuves qui, une fois bien reconnu, donnera les plus grandes facilités pour prendre une idée juste du pays, et démêler quelques obscurités du texte de Strabon, ou plutôt de Démétrius de Scepsis; car le premier n'avait point visité la Troade; et la description qu'il en donne est entièrement extraite d'un ouvrage de Démétrius, qui ne nous a point été conservé. Ce grammairien, contemporain de Cratès et d'Aristarque, était né à Scepsis, Σκῆψις, ville de l'intérieur des monts Ida : il avait vu la plaine de Troie dans sa jeunesse, et composa depuis à Alexandrie, un long commentaire intitulé Διάκοσμος Τρωικὸς, sur l'énumération des troupes troyennes, laquelle termine le second livre de l'Iliade : on ne peut guère le soupçonner de n'avoir pas approfondi son sujet, quand on sait qu'il avait composé trente-six livres de notes et d'observations sur une soixantaine de vers : au risque de trouver l'auteur un peu diffus, nous serions bien heureux de posséder un travail qui jetterait tant de lumières sur la topographie de la Troade et sur les nations qui s'efforcèrent de la défendre.

La réputation dont jouissait ce savant critique dans une école célèbre, où l'on faisait une étude

particulière des poèmes d'Homère, lui donnait de grands droits à la confiance; et en effet, sa description de la plaine de Troie, copiée en grande partie par Strabon, paraîtra fort exacte à quiconque prendra la peine de la lire avec soin, et en comparera les expressions au tracé fidèle du terrain. Une seule erreur, dont l'auteur n'a pas su se défendre, parce qu'elle était, de son temps, généralement adoptée, embarrasse son récit, et le jette lui-même dans une incertitude qu'il est loin de dissimuler. S'il n'a pas su reconnaître et éviter la méprise populaire qui prolongeait sur l'ancien Simoïs le nom de Scamandre, et le faisait prendre alors pour la partie supérieure de ce dernier fleuve, Démétrius a, du moins, le mérite de soupçonner cette erreur; il annonce ses doutes, se plaint des contradictions qui le frappent, et semble demander de nouvelles lumières à ceux qui verront ces lieux après lui. C'était encourager et justifier d'avance le voyageur qui, après les avoir parcourus et long-temps médités, croit avoir aujourd'hui trouvé la solution de ce problème : elle n'aurait pas, sans doute, échappé à Démétrius, si, lorsqu'il composait son Commentaire, il n'eût été, déjà depuis bien des années, loin du pays qu'il décrivait.

Nous reviendrons sur cette question, après avoir achevé une première reconnaissance générale de la Troade, sans laquelle il serait difficile de saisir les détails que j'exposerai successivement. C'est du mont Cotylus, l'une des cimes du Gargare, que

sortent les faibles, mais nombreuses sources du Simoïs; et ce mont Cotylus, père à peu près inconnu des ruisseaux les plus célèbres du monde, verse en même temps au nord-est les eaux du Granique. Tous les filets argentés qui sillonnent ses flancs, et portent ensuite, durant quelques heures, de si beaux noms, avant d'aller se perdre dans la mer, lui sont fournis par les sommets voisins, encore plus élevés, et qui, toujours couverts de neiges, ou enveloppés d'épaisses nuées, reçoivent sans cesse les vapeurs condensées dans l'atmosphère.

Le Gargare est la masse centrale des monts Ida, les points d'où partent les diverses chaînes qui s'abaissent à mesure qu'elles s'en éloignent; c'est le réservoir qui distribue les eaux destinées à fertiliser ces contrées. Les sources du Simoïs se réunissent d'abord en deux faibles courants qui se confondent près du village de Tsatal-khan, dans l'ancienne Cébrénie : un peu plus avant, il reçoit le ruisseau nommé par les anciens, Andrius; et il coule ensuite de l'est à l'ouest, à travers les montagnes, jusqu'au bourg d'Énaï : alors grossi des tributs que plusieurs vallées amènent successivement dans son lit, il se dirige vers le nord, et vient, dans un profond ravin, ceindre, du côté de l'est, l'emplacement de l'antique Ilion, pour se joindre ensuite, dans la plaine, au Xanthe ou Scamandre. C'est ce dernier qui, sorti des racines de la montagne que couronnait la ville de Priam, conservait son nom au cours des deux fleuves réunis, et se jetait entre les caps

Sigée et Rhétée, dans un golfe de l'Hellespont (*) ; mais en conservant son nom, le Scamandre perdait son indépendance : le torrent inégal et impétueux auquel il venait de s'unir, lui imprimait son caractère, lui faisait partager ses variations et ses fureurs.

En effet, le Simoïs une fois sorti des montagnes, n'étant plus contenu par les ravins et les rochers qui jusque-là lui commandaient sa route, a souvent changé de lit. On reconnaît encore, en quelques endroits, les anciennes traces de son passage; et je ne doute point, d'après ces indices et une inspection soigneuse du terrain, que le confluent des deux fleuves n'ait été jadis plus haut dans la plaine, c'est-à-dire moins éloigné d'Ilion. C'est le propre des torrents de se creuser successivement différents lits, lorsqu'ils coulent sur une surface égale qui ne maîtrise pas leur cours, et ne peut contrarier leurs caprices. Les sables qu'ils entraînent s'accumulent alors de préférence à l'endroit où un autre courant vient, par son impulsion, retarder la marche des eaux et des matières qu'elles charrient vers la mer. Les débris descendus des montagnes s'arrêtent plus facilement encore dans la saison où le torrent s'affaiblit, et quelquefois même cesse entièrement de couler. Les sables se consolident pendant les séche-

(*) . . . . ἀλλὰ Σκάμανδρος
Οἴσει δινήεις εἴσω ἁλὸς εὐρέα κόλπον.

Iliad. Lib. XXI, v. 125.

resses de l'été : les flots à leur retour trouvent l'obstacle qu'ils se sont eux-mêmes créé, se détournent, et vont chercher, souvent dans une direction toute nouvelle, la pente que leur offrent les plus légères inégalités du terrain.

C'est ainsi que le Simoïs s'est égaré successivement en diverses directions, à travers la plaine de Troie, et que le point de réunion de ses eaux avec celles du Scamandre a probablement varié plusieurs fois. C'est ainsi qu'après leur jonction, le fleuve formé par les deux fleuves réunis a eu jadis son embouchure près du cap Rhétée, a comblé la partie orientale du golfe compris entre les deux caps, et s'est ensuite rejeté sur sa gauche, pour déposer ses sables aux environs du Sigée, et achever de remplir la baie qui reçut, il y a trois mille ans, la flotte des Grecs. Nous ferons bientôt ces observations locales sur une carte plus détaillée de la plaine de Troie; mais il faudra souvent recourir à celle-ci dans le cours de nos recherches; ces cartes s'éclairciront mutuellement, et aideront à entendre ce que, sans leur secours, je n'aurais peut-être pas su expliquer avec assez de clarté.

Lorsqu'en 1784, je retournai à Constantinople; lorsque je revis de loin les monts Ida, et ces rivages d'éternelle mémoire, leur aspect renouvela mes regrets, et me rappela le découragement que j'y avais éprouvé quelques années auparavant. Je m'interdis d'abord de consacrer à de nouvelles et incer-

taines recherches, des loisirs et des efforts qui me semblaient pouvoir être employés plus utilement. J'avais, en effet, dans l'été de 1776, traversé toute la Troade à pied, depuis le cap Lectum jusqu'au cap Sigée. Après deux jours de marche, j'étais venu passer la nuit dans les ruines d'Alexandria-Troas; et la journée suivante avait été employée à parcourir les environs de cette ville; mais persuadé, d'après l'ouvrage de M. Wood, que cette contrée avait éprouvé des changements qui ne permettaient plus d'y reconnaître les lieux peints par Homère, ou même ceux qui sont décrits dans Strabon, je n'osais me flatter d'obtenir un succès refusé aux vastes connaissances et au zèle d'un savant dont la réputation me paraissait avec raison si imposante. Il me semblait alors que c'était assez pour moi de pouvoir dire: et moi aussi, j'ai parcouru le théâtre des exploits chantés par le prince des poètes : je ne me doutais pas que, dans ce moment même, j'acquérais sur cette fameuse contrée des droits que la fortune me destinait à faire valoir un jour; assez semblable à ces navigateurs qui, abordant sur une terre inconnue, constatent à tout hasard leur prise de possession, sans savoir quels avantages ils en pourront retirer dans la suite.

A l'époque de cette première course, je ne m'avançai point assez vers les montagnes; je me bornai à jouir sur ces rivages poétiques, des souvenirs et des sensations dont leur aspect est une source féconde. Je passai près du tombeau d'Ilus, que je ne

sus pas alors reconnaître; et je vis de loin, à l'extrémité de la plaine, la hauteur qui portait jadis la citadelle d'Ilion, mais sans lui rendre hommage, sans prévoir qu'un jour j'y éprouverais de si vives émotions, et que je pourrais la signaler à tous les admirateurs d'Homère.

Après avoir vu le château que les Turcs ont construit sur une pointe de sables sous le cap Sigée, je vins examiner l'embouchure de la rivière, ne sachant lequel des deux noms si connus du Simoïs ou du Scamandre, je devais lui donner. Mon incertitude était augmentée par les assertions contradictoires de quelques Grecs au-dessus de la classe commune, qui, ne pouvant s'accorder, m'assuraient en même temps, que par une tradition constante parmi eux, l'un et l'autre de ces noms avaient été conservés au large torrent dont je voyais les eaux peu abondantes en cette saison, ne couler que lentement à travers les îlots de sable qu'elles ont formés.

Ne prévoyant pas que je dusse revoir ces rivages, j'avais alors renoncé, non sans un vif regret, à l'espoir de jamais connaître le véritable emplacement de la ville de Priam; mais lorsque huit ans après je retournai dans ces contrées; lorsque ma position me donna les moyens de commencer de nouvelles recherches, et de m'occuper de travaux suivis sur la topographie de la Grèce, je ne pus lutter long-temps contre le désir de faire sur la Troade de nouvelles tentatives; et je voulus du moins acquérir sur son

état actuel une parfaite certitude, que je ne trouvais point dans la description de M. Wood.

Je me hâtai de faire lever avec la plus grande précision la carte de l'embouchure de l'Hellespont et de la côte de Troie. Ces premières opérations suffirent pour démontrer l'imperfection de la carte de Wood : j'espérai pouvoir bientôt me convaincre qu'il y avait eu un peu de ma faute, si quelques années auparavant, je n'avais pas mieux su reconnaître les traces des héros grecs. Je me sentais encouragé par l'insuffisance même et par la légèreté de mes premières recherches.

Je ne pouvais, il est vrai, prévoir quelle serait ma propre opinion sur l'accord plus ou moins exact, et encore inconnu, des récits d'Homère avec l'état actuel de la plaine de Troie; mais le résultat de mes travaux ne pouvait être indifférent à ceux qui aiment à le suivre dans ces champs fameux : j'allais leur offrir la facilité de voyager dans la Troade sans sortir de leur cabinet, et jusqu'aux moyens de combattre mes propres conjectures. Je ne négligeai donc rien pour me dédommager de ce que je n'avais pu faire en 1776 dans un rapide voyage; je sentis le besoin d'obtenir cette fois d'un travail persévérant les cartes les plus exactes de la contrée entière. C'était à ce prix que je pouvais adopter l'espoir de jeter quelque jour sur les nombreux passages de l'Iliade, dont la lecture me présentait sans cesse des difficultés renaissantes : heureusement je n'avais pas su les prévoir toutes; plus instruit, j'en eusse sans

doute été effrayé ; et peut-être aurais-je trop tôt renoncé à les combattre, sans invoquer, sans attendre les utiles secours qui vinrent soutenir mon zèle.

L'illustre auteur d'Anacharsis se plut à me diriger avec une bonté dont chacune de ses lettres est une preuve bien précieuse pour moi : sa tendresse presque paternelle ne l'aveuglait pas toujours ; ses justes et lumineux avis me firent sentir combien le sujet que j'osais traiter exigeait de nouvelles méditations, et quel tort j'aurais de précipiter la publication d'un ouvrage que je n'avais pas encore, à beaucoup près, assez approfondi. Les circonstances ne sont que trop venues à l'appui de ces sages conseils : elles m'ont fait perdre, il est vrai, la satisfaction d'annoncer le premier le résultat de mes travaux ; mais aussi combien d'erreurs, de méprises ne m'ont pas épargnées ces délais involontaires ? Ne suis-je pas trop heureux qu'un autre ait bien voulu s'en charger ?

Les cartes sur lesquelles on va reconnaître l'empire de Priam et les domaines de ses vassaux, sont dues aux efforts de plusieurs collaborateurs. J. Racord, officier de marine, et A. Tondu, astronome, ont déterminé les côtes, les sommets des montagnes, et les principaux villages. L'ingénieur Kauffer a ensuite terminé les cartes par les opérations trigonométriques les plus multipliées, et en figurant les terrains avec une rare précision : ils sont morts tous trois, jeunes encore, et n'ont point vu les fruits de leurs talents et de leurs peines ; mais du moins, j'en aurai fait honneur à la mémoire de ces estimables

compagnons de travail, dont l'attachement ne s'est jamais démenti. Si le tribut que je leur paie avec tant de plaisir réveille des souvenirs différents, je cherche à les écarter, et je crains d'affliger, lors même qu'on m'a blessé. Je crois même quelquefois concevoir comment, au milieu des événements qui ont bouleversé l'Europe, on m'aura cru perdu pour les arts; comment alors des matériaux encore informes ont pu, lorsqu'il n'y avait plus en France de propriétés assurées, paraître une sorte de bien commun qui appartenait aussi au premier occupant; et surtout, je me répète, qu'après tant de malheurs qui ont désolé des millions de Français, il y aurait bien de la mauvaise grâce à regretter avec trop d'amertume les prémices d'une dissertation géographique.

PLANCHE 19.

Carte de la plaine de Troie.

La plupart des voyageurs qui dans les temps modernes s'étaient arrêtés quelques instants sur les côtes de la Troade, n'avaient vu que les ruines d'Alexandria-Troas; et par une erreur inexcusable, presque tous les avaient prises pour celles d'Ilion. Instruits par les habitants qu'il n'existait dans l'intérieur aucuns restes d'anciens édifices, ils ne sentirent pas de quel prix seraient des recherches géographiques sur cette contrée; et l'on pourrait même

les soupçonner d'avoir regardé avec un trop faible intérêt cette plaine fameuse, immortalisée par tant de souvenirs.

Belon, Pietro della Valle, Grelot, ne jetèrent qu'un coup d'œil rapide sur la Troade; et Sandys, qui peut-être l'aurait mieux examinée, n'osa s'éloigner de la mer (*). On ne voit pas d'abord sans étonnement que, de tous les voyageurs qui n'avaient fait qu'apercevoir cette contrée, lady Wortley Montagu ait seule désigné avec assez de justesse plusieurs points de la côte, et distingué la véritable direction du Simoïs et du Scamandre. Il est vrai que, se bornant à contempler le pays du haut du cap Sigée, et n'indiquant que les objets les plus apparents, elle a dû échapper aux erreurs de détail : on pourrait même soupçonner qu'elle a moins reconnu les lieux tels qu'ils sont réellement, qu'elle ne s'est rappelé les tableaux présentés à son imagination par la lecture de l'Iliade (**); mais enfin elle a eu le mérite, ou le bonheur de bien juger; et ce qui est plus rare encore, lorsqu'on raconte, elle a su s'arrêter à ce qu'elle avait pu voir. Il faut savoir gré de cette réserve, à une femme qui réunissait tous les genres de prétentions, et qui, avant tout, voulait éblouir par son esprit et par la grâce de son style : elle aurait pu profiter des recherches déjà publiées par un de ses compatriotes.

(*) A Relation of a journey, containing a description of the Turkish empire. London, 1627.

(**) Lettres de lady Mary Wortley Montagu, lettre 44ᵉ.

Les seules observations, en effet, qui, à cette époque, fussent de quelque prix, étaient dues à l'infatigable docteur Pockocke : c'est lui qui, en 1737, parcourut la Troade avec les connaissances qu'exigeait un pareil voyage, et c'est en marchant sur ses traces, en profitant de ses instructions, que j'ai pu, ou éclaircir ce qu'il n'avait pas su énoncer assez clairement, ou ajouter à ses recherches (*). J'ai dû faire mieux, parce que je suis venu après lui, et, surtout, parce que j'avais des moyens et des secours que sa position ne lui donnait pas; mais il jugea bien les objets qui s'offraient à sa vue; il sut appliquer sur les lieux une grande partie des notions conservées dans Strabon; il reconnut l'existence, et annonça l'antique origine des tombeaux long-temps méconnus; et je n'aurais eu probablement qu'à confirmer ses récits par mes cartes et mes dessins, s'il eût passé quelques jours de plus dans la plaine de Troie, s'il eût trouvé les sources du Scamandre, et saisi cet indice certain de l'emplacement de la ville d'Ilion. Je m'étonne que sa relation, malgré tout ce qu'elle laisse à désirer, n'ait pas été plus utile à Robert Wood : celui-ci a sans doute été découragé par l'obscurité, par le défaut absolu de méthode qu'on peut reprocher à son savant compatriote, et qui souvent rendent pénible la lecture de son ouvrage.

(*) A Description of the East and some others Countries, by Richard Pockocke. London, 1743. Tom. II, part. II, p. 109.

M. Wood était un des trois voyageurs anglais qui se réunirent en 1750 pour visiter tout l'Orient, et rendre à l'antiquité le plus bel hommage qu'elle eût jamais reçu. Avant de quitter la Grèce pour aller constater les richesses que Palmyre conserve au milieu des sables du désert, ils voulurent lire Homère sur les lieux célébrés par ce poète immortel; et Wood a tenté de les décrire à la suite d'un essai sur le génie original d'Homère, ouvrage plein d'intérêt et même de charme, dans lequel, malgré quelques erreurs, le goût et le savoir présentent à chaque page des observations ingénieuses et d'heureux rapprochements (*). On a dû toutefois regretter que celui qui sert si bien la gloire du père de la poésie, qui semble même ajouter à sa renommée, en le montrant tour à tour comme poète, comme philosophe, comme historien, comme géographe, se soit borné à tracer, d'après la seule inspection du terrain, une carte, ou plutôt une esquisse nécessairement incorrecte, de la contrée qu'il parcourait, au lieu d'opérer avec la précision géométrique qui peut seule donner des résultats certains. Mais il faut observer, à la louange de ce modeste et judicieux écrivain, que, loin de se faire aucune illusion sur le mérite d'un travail trop superficiel, il n'avait publié, ni la carte, ni le dernier chapitre entièrement consacré à la topographie de la Troade. Cette

(*) An Essay on the original Genius of Homer, 1775. Traduit en français, 1777, chez Debure, 1 vol. in-8°.

espèce de supplément condamné par l'auteur lui-même à rester dans son portefeuille, n'a été imprimé que dans une seconde édition faite après sa mort, et par le zèle indiscret de ceux qui en ont été chargés.

Le dessin tracé par Wood servira seulement aujourd'hui à démontrer, que, si les noms que j'assigne aux objets déterminés sur la nouvelle carte se trouvent justifiés, le voyageur anglais n'avait retrouvé, ni les sources du Scamandre, ni l'emplacement d'Ilion, ni ces fameux tombeaux décrits dans l'Iliade, et que cependant Richard Pockocke lui avait indiqués.

En 1765, un voyageur non moins célèbre de la même nation, M. Richard Chandler, à qui l'on doit une description de l'Asie-Mineure et de la Grèce, qui m'a guidé toujours utilement, s'arrêta sur le rivage de Troie : il vit les ruines d'Alexandria-Troas, et monta sur le cap Sigée ; mais on lui fit craindre de s'avancer dans l'intérieur de la contrée (*). Il se borne à dire qu'en descendant pour se rembarquer à Koum-Kalé, il passa entre deux tombeaux situés dans des vignes ; puis il ajoute sans hésiter, que l'un est celui d'Achille et de Patrocle ; l'autre celui d'Antiloque, fils de Nestor : il est un peu moins décidé sur un troisième tombeau qu'il présume pourtant être celui de Pénélée : il vit et reconnut de loin celui d'Ajax. On a pu s'étonner que le docteur Chan-

(*) Travels in Asia-Minor, etc., p. 42.

dler, rencontrant des objets si propres à exalter l'imagination, en parlât comme de la rencontre la plus naturelle, et sans appuyer son opinion d'aucun raisonnement; mais l'assertion d'un homme très-éclairé, et, comme on voit, étranger à tout enthousiasme, n'en est pas moins pour moi une autorité dont il m'est permis de me prévaloir.

Si M. Chandler a depuis combattu, et même avec chaleur, d'autres idées auxquelles je ne crois pas devoir renoncer, je puis dire que jusqu'à présent elles ne lui étaient parvenues que bien défigurées, sans mon aveu, et long-temps avant que je les eusse rectifiées : si j'étais condamné à le trouver aujourd'hui parmi mes propres adversaires, ne me serait-il pas permis de soupçonner qu'il entre dans sa résistance quelques regrets d'avoir été desservi par le hasard, ou même un peu d'humeur, assez excusable sans doute, d'avoir vu lui échapper, en ma faveur, un succès bien mieux dû à son rare mérite et à sa vaste érudition? C'est un de ces passe-droits auxquels on se résigne toujours difficilement; et celui qui en profite serait bien habile, ou bien heureux, s'il réussissait à se le faire entièrement pardonner.

Telles étaient sur la Troade les notions des voyageurs qui l'avaient aperçue avant que je m'en occupasse avec tant de constance. Il n'était pas facile de démêler l'erreur qui produit quelques obscurités, et même des contradictions apparentes, dans la description d'ailleurs exacte de Démétrius, et d'ex-

pliquer cette extension du nom de Scamandre sur le Simoïs, que je viens d'annoncer dans l'article précédent.

Lorsque j'aurai présenté successivement, et mes travaux, et tous les rapprochements qu'ils m'ont donné lieu de faire, on verra avec surprise sans doute, mais j'espère aussi sans incertitude, que Démétrius de Scepsis, décrivant un pays où il était né; qu'un des plus grands géographes de l'antiquité, donnant l'extrait de cet ouvrage et discutant son opinion; que Pockocke si savant et si laborieux, négligeant quelques recherches qui eussent achevé de l'éclairer; que Wood, voyageur instruit et littérateur distingué, examinant les lieux sans les reconnaître, se sont tous plus ou moins trompés : la vérité s'est refusée à ceux qui avaient de si grands droits sur elle; et ce qui est inexplicable sans doute, c'est à moi qu'était réservé le bonheur de la saisir : nouveau caprice du hasard dont les préférences sont parfois si bizarres. Le résultat des recherches que je publie, est la veine précieuse qui, dans une mine déjà vainement fouillée par d'industrieux propriétaires, s'offre enfin aux efforts de celui qui leur succède avec moins de talents, mais avec plus de persévérance.

Lorsque j'annonce le théâtre de l'Iliade retrouvé sur les champs troyens, je n'ai pas besoin d'avertir que le genre des preuves sur lesquelles je m'appuie, n'a point et ne peut avoir les caractères d'une démonstration mathématique. A la distance de trois

mille ans, lorsque les lieux ont tant de fois été dévastés, le problème doit paraître résolu aussi complétement qu'il est possible, si d'abord les principales indications consignées dans Homère s'accordent exactement avec les sites et les débris qui subsistent encore; et si, quant aux autres points d'une moindre importance, il se présente pour chacun d'eux une explication plausible, à défaut des monuments, ou des localités que le temps a fait disparaître : on ne peut exiger, on ne saurait même désirer davantage.

Ces preuves ne pouvant être exposées que successivement, peut-être emploierai-je quelquefois à l'avance, et pour ne pas embarrasser la discussion, des noms qui ne seront pas entièrement constatés pour le lecteur; mais ces anticipations seront peu nombreuses; et ce que j'aurai d'abord supposé ne tardera pas à être établi : on verra que les dénominations n'ont pas été jetées au hasard; et l'on concevra comment, ayant à parler des monuments et des sites qui les environnent, je ne puis me faire entendre qu'en supposant ces lieux et ces objets déjà en possession des titres que je leur ferai bientôt recouvrer.

Mais je me hâte d'arriver dans les champs troyens. Un violent vent du nord m'avait conduit de Constantinople à l'entrée de l'Hellespont, sur la plage même où abordèrent les Grecs : je ne puis la méconnaître. La haute montagne de Sigée, qui la termine à l'ouest, est trop bien désignée par Homère,

quoiqu'il ne la nomme pas; et les Grecs la connaissent encore sous l'antique dénomination qu'alors elle portait déjà, ou qu'elle reçut bientôt après. La pointe opposée, quoique moins haute, et ne se dessinant pas au-dessus de l'horizon, se distingue après un léger examen; c'est le cap Rhétée : ces marais qui entourent l'embouchure actuelle du fleuve, et cette surface dont une partie se refuse encore à la culture, pourront indiquer l'étendue du golfe que les sables ont comblé. Les voilà donc déployés devant moi, ces lieux chantés par Homère : mais comment en reconnaître les détails, en marquer les limites? Comment discerner ces fleuves et leur assigner leurs noms véritables? comment saisir leurs caractères, retrouver leur origine et leur direction primitive? où replacer la ville d'Ilion et sa haute citadelle? Ces sites variés, ces restes de monuments sont-ils bien les mêmes que consacrent les vers du poète, et que les anciens ont constamment vénérés comme tels durant plusieurs siècles? Je me demande si je pourrais déterminer la profondeur de ce golfe qui a disparu; où je dois me figurer le camp des Grecs, et placer les troupes troyennes prêtes à l'attaquer; si je distinguerai la colline appelée Callicolone, Καλλικολώνη, le Throsmos, Θρωσμὸς πεδίου, ces sources du Scamandre qu'Homère nous montre près d'Ilion; surtout les tombeaux destinés à transmettre aux siècles futurs le souvenir des héros qui périrent sur ces bords.

Dirigé par ces antiques monuments qui existent

encore, parce qu'aucun intérêt ne portait à les détruire, et par la configuration du terrain qui n'a subi que des changements faciles à distinguer de son état antérieur, je crois pouvoir donner la solution de presque toutes les difficultés que je me proposais alors à moi-même : on partagera l'étonnement, dont l'habitude et une longue réflexion ne me défendent pas encore, lorsqu'on reconnaîtra sur mes cartes les lieux qu'Homère s'était plu à décrire : il les avait peints avec assez d'ordre et de précision pour que l'on pût s'en créer une juste idée, même sans les avoir vus; et ce sera sans doute rendre en même temps hommage à l'auteur de l'Iliade, et au poète moderne qui en a su transmettre les beautés dans sa langue, que d'engager le lecteur à revoir et à vérifier l'idée que l'illustre Pope s'était faite de ces lieux. On ne peut le soupçonner des mêmes préventions qu'un voyageur : une lecture réfléchie lui avait seule fait concevoir la disposition générale des objets nommés dans le poème; et cependant, quoique la carte gravée à la tête de sa traduction soit très-défectueuse, quoiqu'il ait été également mal servi par le dessinateur et par le graveur, quoiqu'il soit lui-même tombé en d'évidentes et nombreuses erreurs, on sera frappé des rapports qui se trouvent entre ce que Pope avait supposé et ce que j'ai retrouvé : c'est la première fois que des opérations géographiques auront appelé en témoignage la brillante imagination d'un littérateur, et qu'elles en auront reçu un appui réel.

En rapprochant les passages topographiques de l'Iliade, on pouvait donc se former une idée générale des lieux immortalisés par Homère. Sur la côte d'Asie, à l'entrée de l'Hellespont, était le golfe qui reçut la flotte des Grecs (*) : ils tirèrent leurs vaisseaux sur le rivage, les placèrent sur plusieurs rangs (**), et couvrirent leur camp formé de navires et de cabanes, par un mur et un large fossé (***). Achille avec ses troupes était du côté du cap Sigée ; Ajax à l'autre extrémité vers le cap Rhétée ; Ulysse occupait le centre ; et c'est près du vaisseau de celui-ci que se plaçait Agamemnon pour assembler les chefs et tenir conseil (****) : de là, selon le poète, qui prête toujours à ses héros des forces surnaturelles, il élevait la voix et se faisait entendre jusques aux deux extrémités du camp (*****). Sur le bord de la mer, à quelque distance du quartier des Myrmidons, furent ensuite élevés le monument funèbre de Patrocle, celui d'Achille, qui, par sa situation et sa hauteur, était remarqué de tous les navigateurs (******),

(*) Iliad. Lib. II, 92. Lib. VIII, 86 et seq. Lib. IX, 360. Lib. XII, 30. Lib. XV, 238. Lib. XVII, 432.

(**) Iliad. Lib. II, 92. Lib. IV, 248. Lib. XIV, 30 et seq. Lib. XV, 650 et seq.

(***) Iliad. Lib. VII, 338 et seq. 435 et seq.

(****) Iliad. Lib. VIII, 222 et seq. Lib. XI, 5 et seq. Lib. XIV, 36.

(*****) Iliad. Lib. VIII, 222 et seq.

(******) Iliad. Lib. XXIII, 126. Lib. XXI, 247. 256.

et près du cap Rhétée, le temple et le tombeau d'Ajax (*). Un peu plus à l'est, dominait une belle colline, Callicolone, sur laquelle viennent se placer les dieux protecteurs des Troyens, tandis que Neptune et Minerve s'établissent sur les hauteurs qui bordent le rivage de la mer Égée (**). Le Scamandre, après avoir reçu les eaux du Simoïs, se jetait dans le golfe (***). Le premier était une rivière paisible et toujours égale, dont les sources, voisines d'Ilion, offraient des phénomènes particuliers qui bientôt nous la feront reconnaître, s'ils existent encore (****). Le second, torrent impétueux, sortait des montagnes, et roulait avec ses flots précipités les sables qu'il avait arrachés des flancs de l'Ida (*****). En avançant le long du Scamandre, on trouvait le Throsmos où les chefs troyens tiennent conseil au dixième livre de l'Iliade, et sur lequel était le tombeau d'Ilus (******). Enfin, au fond de la plaine, la ville d'Ilion s'élevait sur une hauteur battue des vents (*******) ; et du sommet de

(*) Strab. Lib. XIII, p. 596.

(**) Iliad. Lib. XX, 49 et seq. 145 et seq.

(***) Iliad. Lib. V, 4. Ibid. 774.

(****) Iliad. Lib. V, 36. Lib. XIV, 433. Lib. XXI, 8. 350. Lib. XXII, 147 et seq.

(*****) Iliad. Lib. XII, 22. Lib. XXI, 314.

(******) Iliad. Lib. X, 160. Id. 415. Lib. XI, 56. 166. Lib. XX, 3. Lib. XXIV, 349.

(*******) Iliad. Lib. XX, 216. Lib. III, 305. Lib. IX. 419. Lib. XXII, 411.

la citadelle, la vue s'étendait d'un côté jusqu'à l'Hellespont, de l'autre sur Ténédos et la mer Egée (*).

Telles sont les principales indications que pouvait fournir la lecture de l'Iliade à celui qui cherchait à se rendre compte du terrain sur lequel Homère fait mouvoir successivement les Grecs, les Troyens, et les dieux intervenus dans leurs querelles. Mais toutes ces circonstances locales n'étaient-elles pas le produit de la seule imagination du poète, et pouvait-on supposer que les tableaux dont son poëme est enrichi, eussent été fidèlement copiés sur la nature? Nous allons les comparer aux objets que nous rencontrerons; et c'est sur les lieux mêmes que nous déciderons cette question, en rapprochant du texte d'Homère les passages de Strabon, de Pline, et de tous les anciens qui pourront nous guider. De leur temps, la plupart des monuments, que protégeaient des souvenirs religieux, existaient encore; les traditions étaient fidèlement conservées; et le pays lui-même n'avait pas subi de grands changements. Le golfe où avaient débarqué les Grecs, n'était du temps de Strabon qu'à demi-comblé par les sables. Ce géographe, après avoir indiqué la position de la ville de Rhétée et celle du tombeau d'Ajax, ajoute : « Au-delà est la ville de Sigée, au-« jourd'hui détruite; et dans cet espace sont le port « des Achéens, l'emplacement où furent leurs vais-

(*) Iliad. Lib. IV, 508.

« seaux et leur camp, le lac qui communique avec « la mer, et l'embouchure du Scamandre. Le Si- « moïs et le Scamandre, qui se réunissent dans la « plaine, charient beaucoup de limon, et l'entassent « sur la côte : la bouche du fleuve est obstruée, et « les eaux jointes à celles de la mer forment des « lacs et des marais (*). » Ces attérissements ont continué de s'étendre depuis cette époque, et ont achevé de remplir le golfe, en présentant toujours le même aspect marécageux.

Parfaitement assuré que j'avais reconnu, sous les sables qui le couvrent, l'ancien port des Grecs, je me hâtai de rechercher les vestiges du tombeau d'Ajax sur le cap Rhétée : il subsiste presqu'entier; mais il nous suffit pour le moment de l'avoir reconnu; nous reviendrons ensuite l'examiner; hâtons-nous de passer au pied du cap Sigée, pour nous assurer de l'existence de ces autres tombeaux célébrés dans l'Iliade, vus par Pockocke, par Chandler, et dont après des recherches suivies je constaterai peut-être la nature et l'origine, mieux que ne l'ont pu faire ces habiles voyageurs dans une course rapide.

(*) Μετὰ δὲ τὸ Ῥοίτειόν ἐστι τὸ Σίγειον κατεσπασμένη πόλις, καὶ τὸ ναύσταθμον, καὶ ὁ Ἀχαιῶν λιμὴν, καὶ τὸ Ἀχαϊκὸν στρατόπεδον, καὶ ἡ Στομαλίμνη καλουμένη, καὶ αἱ τοῦ Σκαμάνδρου ἐκβολαί. Συμπεσόντες γὰρ ὅτε Σιμόεις καὶ ὁ Σκάμανδρος ἐν τῷ πεδίῳ, πολλὴν καταφέροντες ἰλὺν, προσχοῦσι τὴν παραλίαν, καὶ τυφλὸν στόμα τε καὶ λιμνοθαλάττας, καὶ ἕλη ποιοῦσι. Strab., Lib. XIII, p. 595. Voyez les notes de l'édition de Casaubon, sur ce passage, et celle du IVe Liv., p. 184, sur les mots Λιμνοθάλαττα, et Στομαλίμνη.

Au pied du cap Sigée sont en effet deux monticules, ou masses coniques, évidemment construites avec des terres amoncelées, et en tout semblables à ces anciens tombeaux que j'ai déjà comparés, pages 46 et 47, à ceux des Scythes. Le plus rapproché du cap est le plus élevé, le plus considérable; et je ne dissimulerai point, que dans le premier moment je le pris pour le tombeau d'Achille. Tous les détails consignés dans l'Odyssée semblaient autoriser mon erreur : ce n'est que lorsque je suis parvenu à le faire ouvrir, que j'ai été désabusé par l'inspection des objets qu'il renfermait; ils ne permettent pas d'attribuer à ce monument une si grande antiquité; et je ne doute point que ce ne soit celui que Caracalla fit élever à son favori Festus (*).

Un peu plus à l'est, à 220 toises (**) de distance, est un autre monticule de la même forme, mais moins haut, et dont le sommet paraît avoir souffert plus long-temps l'action des pluies et des vents. Il me semble très-probable que c'est le monument, le Σῆμα élevé sur l'emplacement du bûcher de Patrocle, et qui ne devait pas être loin du tombeau d'Achille, dont mes recherches ultérieures me firent enfin découvrir quelques vestiges. Nous verrons dans la suite avec quel soin Homère indique, et l'emplacement, et le genre de construction de ces tombeaux, consacrés dans les siècles suivants par un culte public, constant, et qui n'a cessé qu'avec le Paga-

(*) Herodian. Lib. IV, cap. 14.

(**) Environ 429 mètres.

nisme. « Le temple et le tombeau d'Achille, dit « Strabon, sont près du promontoire Sigée; on y « voit aussi les monuments de Patrocle et d'Anti- « loque : les habitants d'Ilium honorent d'un culte « religieux tous ces héros, ainsi qu'Ajax (*). » Nous n'avons aucun indice positif de la situation du monument d'Antiloque; mais il nous reste plusieurs tombeaux sans noms, parmi lesquels pourront choisir ceux qui ne veulent rien laisser dans une incertitude, si naturelle cependant en de telles questions.

Près du tombeau d'Achille, un temple avait été élevé aux mânes du héros. Les faibles débris de quelques marbres épars en indiquent aujourd'hui la place, et ont fait remarquer la base du tombeau, qui fut sans doute rasé, en même temps que le temple, par les empereurs chrétiens, empressés d'anéantir les pratiques superstitieuses des habitants. Les matériaux de cet édifice, sûrement peu considérable, seront entrés dans la construction de la forteresse turque, ou bien ils auront servi à faire les cippes funéraires des Musulmans ensevelis dans cette base du tombeau d'Achille, devenu un de leurs cimetières.

Ainsi, dans ce premier et rapide aperçu, nous avons déjà retrouvé le port comblé par les sables;

(*) Τοῦ μὲν οὖν Ἀχιλλέως καὶ ἱερόν ἐστι, καὶ μνῆμα πρὸς τῷ Σιγείῳ, Πατρόκλου δὲ καὶ Ἀντιλόχου μνήματα· καὶ ἐναγίζουσιν οἱ Ἰλιεῖς πᾶσι καὶ τούτοις καὶ τῷ Αἴαντι.

Strab. Lib. XIII, p. 596.

à l'est, sur le cap Rhétée, le tombeau d'Ajax; à l'ouest, les monuments d'Achille et de Patrocle. Aidés par ces premières notions, nous entrerons dans la plaine, en nous dirigeant au sud, vers les monts Ida, dont une des croupes, beaucoup moins haute que les autres et plus rapprochée de nous, portait jadis la fameuse Ilion. Nous ne pouvons encore que présumer vaguement, d'après la nature du terrain, jusqu'où le golfe s'enfonçait, et où s'étendait le camp des Grecs : mais si le même bonheur qui nous a conservé le tombeau d'Ajax, et quelques restes, du moins, de celui d'Achille, avait aussi préservé d'une entière destruction le tombeau que les Grecs élevèrent à tous les guerriers tués dans la bataille précédente, et qui était un peu en avant des vaisseaux, τυτθὸν ἄπο πρὸ νεῶν (*), nous pourrions alors nous former une idée assez juste de la place qu'occupait le retranchement construit par le conseil de Nestor. Nous adopterions l'opinion d'Aristarque, que paraît nous avoir conservée l'archevêque de Thessalonique (**); et nous tracerions l'ancien rivage cinq stades en arrière de la muraille et du fossé, qui devaient enfermer dans leur enceinte le tombeau commun, ἄκριτον τύμβον, pour ne pas laisser aux Troyens l'avantage que cette hauteur voisine leur aurait procuré.

En remontant le long du fleuve, environ à 2400

(*) Iliad. Lib. VII, v. 334.

(**) Eust. ad Lib. XXIII, 358, p. 1420. edit. Basil.

toises (*) de son embouchure actuelle, on aperçoit dans le marais que forment les eaux stagnantes, un petit pont de pierres, sur lequel on peut passer à cheval dans le fort de l'été. Je crus voir à peu de distance de ce pont, au milieu des roseaux, quelques marbres, et les restes informes d'un tertre en partie détruit par les eaux; et je jugeai, peut-être assez légèrement, qu'il avait été autrefois semblable aux tombeaux déjà reconnus. J'imaginai d'abord que c'était le monument que je cherchais avec tant d'ardeur, comme un moyen de fixer mes idées; mais je ne tardai pas à rejeter cette supposition, en trouvant à l'extrémité opposée, près de Koum-Keui, un véritable tombeau, bien conservé, et dont la position répond beaucoup mieux aux circonstances rapportées par Homère. En effet, c'est à la gauche du camp que s'étaient alors livrés les combats; c'est dans cette partie que les guerriers avaient péri: il serait donc peu vraisemblable qu'on eût transporté leurs corps à l'extrémité opposée de la ligne pour les brûler, et qu'on leur eût élevé un monument devant les troupes d'Achille, qui seules n'avaient point combattu. Je me trouve ici appuyé de l'opinion de M. Heyne, qui, sans savoir qu'il existe un pareil monument à la gauche du camp, présumait cependant que là devait avoir été le tombeau commun, ἄκριτος τύμβος (**); et ce savant ne faisait que

(*) Quatre mille six cent soixante-dix-huit mètres.

(**) Debuit hic tumulus in locis versus Simoëntem situs esse, in

suivre l'opinion de plusieurs anciens scoliastes.

Les Grecs et les Troyens sont convenus d'un armistice pour rendre les derniers honneurs aux guerriers qui viennent de périr dans les deux armées. Nestor presse ses compagnons de remplir ce pieux devoir, et d'enlever promptement les corps avec des chariots : « Nous les brûlerons, dit-il, un peu « en avant des vaisseaux, et nous pourrons en rap- « porter les os à leurs enfants, lorsque nous retour- « nerons dans notre patrie : sortons et élevons sur « la plaine un tombeau qui leur soit commun. » Plus loin le poète ayant décrit les funérailles faites aux Troyens par les soins de Priam, ajoute : « De « l'autre côté, les Grecs affligés plaçaient leurs « morts sur le bûcher ; aussitôt que le feu les eut « consumés, ils retournèrent sur leurs vaisseaux. « Durant cette dernière partie de la nuit où l'aurore « n'a point encore paru, mais où l'obscurité com- « mence à s'affaiblir, une troupe choisie veilla près « du bûcher ; et les Grecs élevèrent ensuite sur la « plaine un tombeau commun à tous (*). »

læva castrorum parte. Observ. in Iliad. Lib. VII, Tom. V, p. 364.

Credendum est vallum inde a dextra tumuli seu australi latere exordia habuisse, ut inde procederet ante frontem castrorum. Ibid. p. 366.

(*) Iliad. Lib. VII, v. 433 et seq.

Le scoliaste A de l'édition de Villoison jette des doutes sur l'authenticité des vers 334 et 335, dans lesquels Nestor dit qu'on pourra reporter les os des guerriers morts à leurs enfants ; il demande comment on pourra reconnaître ces os confusément brûlés, et comment on les reportera en Grèce, s'ils sont ensevelis dans un même tombeau.

Les difficultés qui frappent le scoliaste s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsqu'on sait, ainsi que nous aurons les moyens de nous en convaincre

Les Grecs, persuadés par les sages avis de Nestor, construisent ensuite un mur avec de hautes tours, dans lequel ils pratiquent des portes assez larges pour laisser passer les chars; au-delà ils creusent un large et profond fossé, qu'ils arment d'un rang de pieux : ce retranchement défendait les vaisseaux tirés sur la grève, et couvrait nécessairement aussi le tombeau commun. Puisque nous croyons avoir trouvé ce monument, nous pouvons déterminer avec assez de précision, la position de ces lignes qui s'étendaient de la gauche à la droite du camp, et qui, du temps d'Homère, étaient déjà détruites, et recouvertes par les sables.

Placé sur l'Acritos-tymbos, je vois à ma gauche une colline étendue, qui s'élève par des pentes successives, ne serait-ce pas celle que sa beauté avait, au temps d'Homère, fait nommer Callicolone, Καλλικολώνη, et où le poète suppose que Mars et Apollon s'étaient placés pour jouir du spectacle des combats, tandis que les divinités qui formaient des vœux contraires, se tenaient de l'autre côté de la

quand nous nous occuperons des funérailles de Patrocle, qu'on éteignait le feu dès que les chairs étaient entièrement consumées, et les os blanchis par la flamme, qu'on les recueillait pour les enfermer dans une urne; que les tombeaux de terres amoncelées, en grec τύμβοι, en latin *tumuli*, ne contenaient souvent que les restes du bûcher et les débris des objets qu'on y avait jetés; qu'enfin c'était plutôt des monuments consacrés à la mémoire des morts, que de véritables tombeaux, puisqu'il ne paraît pas que leurs os y fussent toujours renfermés. Quoique dans la circonstance dont il s'agit ici, on eût brûlé un grand nombre de corps à la fois, il n'en était pas moins possible de distinguer les restes de chacun de ces guerriers, par la place qu'ils occupaient sur un amas de bois très-étendu.

plaine, sur les rochers qui bordent la mer Égée? Sur une des proéminences qui forment la base de Callicolone, j'aperçois un haut tombeau; c'est sans doute celui d'Æsyétès, sur lequel un fils de Priam, distingué par son agilité, venait se placer pour découvrir les mouvements des Grecs : Politès peut seul risquer de s'avancer ainsi près de leur camp; la rapidité de sa course ne leur permettra pas de lui couper le chemin de la ville, s'il est découvert (*).

Sans céder au désir de pousser plus loin, de ce côté, ces premières reconnaissances, il faut repasser le fleuve, dont le lit sablonneux est arrosé par un courant assez faible en ce moment, mais que tout annonce se grossir en d'autres saisons : le point de réunion du Simoïs et du Scamandre ne doit pas être éloigné. Je ne vois d'abord que la continuation du marais qui m'a déjà opposé un obstacle insurmontable; il couvre tout l'espace compris entre la rive gauche du fleuve et les hauteurs qui bordent le rivage de la mer Égée. Ce n'est qu'en m'avançant, et en profitant de quelques faibles élévations, que je découvre sur ma droite une rivière dont les eaux me paraissent se perdre dans le marais. Je promène ma vue sur ces champs troyens, qu'enferme la chaîne de l'Ida; je les vois arrosés par deux fleuves de nature bien différente : à l'ouest le Scamandre, comment le méconnaître? promène ses eaux tranquilles entre deux rives couvertes de fleurs, à travers une

(*) Iliad. Lib. II, 791.

campagne fertile; j'apprends qu'il sort du pied de cette hauteur encore assez éloignée, qui s'avance sur la plaine; que deux sources bien distinctes lui donnent naissance, et que bientôt je pourrai, en les voyant jaillir sous mes yeux, les comparer à la description qu'en fait Homère.

A l'est, ce sont les traces d'un torrent redoutable, qui, sorti d'une gorge profonde, présente l'idée de la destruction, et le souvenir des ravages qu'il a causés pendant l'hiver; il étale une surface en quelques endroits large de cent toises (*), remplie de cailloux, de troncs d'arbres, de rochers arrachés des flancs de la montagne. Des sables amoncelés en embarrassent le cours, le divisent, et forment des îles, qui élargissent encore son lit inégal et désordonné. Dans l'automne, lorsque les vents du nord ont amené du Pont-Euxin ces nuages formés, ou grossis par l'évaporation des eaux qu'y versent tant de grands fleuves; ou vers le printemps, lorsque les vents opposés, apportant les premières chaleurs des contrées du midi, viennent à fondre les neiges entassées sur la cime des montagnes; alors le torrent, méconnu des habitants, mais que les vers d'Homère nomment encore aux voyageurs, reçoit toutes ces eaux, les vomit dans la plaine; et les flots précipités roulent jusqu'à la mer, doublement accélérés par la hauteur d'où ils descendent, et par leur passage entre les rochers qui les resserrent.

(*) Cent quatre-vingt-quinze mètres.

L'année même où j'ai vu le Simoïs, il avait causé les ravages décrits dans l'Iliade; et ses eaux débordées avaient inondé la campagne, déraciné des arbres, et noyé des bestiaux.

Le Scamandre ne pouvait, ni déployer les mêmes forces, ni exercer de semblables fureurs : aussi, lorsqu'irrité contre Achille qui a souillé la pureté de ses eaux, il veut le combattre, se sentant trop faible pour arrêter seul ce héros, il appelle le violent Simoïs à son secours : « Mon frère, lui dit-il, « joignons nos forces pour résister à cet ennemi « terrible ; ouvrez toutes vos sources, réunissez tous « vos ruisseaux, toutes vos fontaines, entraînez les « arbres, les rochers; précipitez vos torrents; « inondez la campagne; que tout retentisse du bruit « effroyable de vos eaux (*). » Fiction ingénieuse dont la nature différente de ces deux fleuves a fourni l'idée au poète, toujours exact, toujours vrai, lors même qu'il semble s'abandonner le plus à sa brillante imagination.

Il devient facile d'expliquer les changements qu'ont éprouvés ces lieux. Le Scamandre, rencontrant les sables qu'a déposés le Simoïs, ne parvient plus dans le lit qui leur était commun; ses eaux retenues vers le confluent sont forcées de se reverser sur la plaine, et ce n'est que dans les grandes sécheresses que l'on peut encore distinguer le lit dans lequel elles ont coulé. C'est vainement qu'un commandant turc a

(*) Iliad. Lib. XXI, v. 308.

essayé de les détourner en creusant un canal dans lequel il croyait recevoir le Scamandre tout entier, et le conduire jusqu'à la mer Égée, à l'aide d'un petit ruisseau qui lui eût formé une nouvelle embouchure : il espérait ainsi dessécher le marais, et fournir en même temps des eaux plus abondantes à un moulin construit à quelque distance de la mer; mais cette intention n'est que bien faiblement remplie, soit que le canal n'ait pas assez de pente, soit plutôt qu'à son origine, là où il reçoit les eaux du Scamandre, on n'ait pas pris les moyens nécessaires pour les entraîner vers la route nouvelle qui leur était offerte : il n'en passe donc qu'une partie par ce canal; et ce travail bien conçu, mais mal exécuté, laisse toujours subsister l'inondation. Les habitants n'ont pu dire à quelle époque cette entreprise fut tentée : nous savons seulement qu'elle est antérieure au voyage de Wood; il en parle dans le dernier chapitre de son ouvrage, lorsqu'il essaie de décrire l'état actuel de la Troade, et qu'il méconnaît le véritable Scamandre coulant sous ses yeux. « Bounar-Bachi, dit-il, signifie la source : il y a « un joli ruisseau qui donne ce nom au village com- « posé d'une demi-douzaine de cabanes : l'eau qui « se précipite d'un rocher forme tout à coup un « courant plus considérable que celui que nous « avons trouvé dans le canal du Scamandre : mais « ces eaux ne se joignent pas au fleuve ; elles restent « stagnantes parmi les roseaux d'un marais, quoi- « qu'un gouverneur turc ait fait un dessèchement

« pour les conduire à la mer Egée. » Si Wood n'eût consulté d'autre guide qu'Homère, il ne se fût pas ainsi trompé, et les épithètes que le poète emploie eussent suffi pour le désabuser.

Le savant voyageur n'aurait pas pris pour le Scamandre fleuri, Σκάμανδρος ἀνθεμόεις, toujours égal, toujours tranquille, un torrent presqu'à sec en été, roulant l'hiver des rochers, et jetant au loin sur ses bords les sables qu'il entraîne, ainsi que lui-même le dépeint : il se serait méfié des expressions de Démétrius de Scepsis, qui place la source de ce prétendu Scamandre dans le mont Cotylus, l'une des cimes du Gargare ; ou, comme lui du moins, il se serait fait des objections fondées sur l'autorité d'Homère, dont les récits ne peuvent se concilier avec cette fausse et moderne dénomination. Mais comment, dira-t-on, expliquer une pareille erreur dans un littérateur grec, uniquement occupé d'éclaircir quelques passages de l'Iliade, qui avait fait un volumineux commentaire sur un petit nombre de vers, et qui avait l'avantage si rare d'être né sur les lieux mêmes ?

Les erreurs ont par leur propre nature tant de moyens de naître et de se multiplier, que lors même qu'on les signale avec le plus de certitude, on ne peut pas toujours découvrir le concours de circonstances qui les a produites ; souvent on les reconnaît pour ce qu'elles sont, sans se rendre compte de leur origine ; mais ici nous ne sommes point dans cet embarras ; et il ne nous sera pas impossible d'ex-

pliquer comment, déjà long-temps avant Démétrius, on avait confondu des noms si distincts dans Homère.

Le Simoïs et le Scamandre se réunissaient dans la plaine : le premier perdait alors son nom, et c'était le Scamandre qui conservait le sien jusqu'à la mer, soit qu'il ne tînt cette préférence que du caprice des habitants, soit qu'il la dût à la nature de son cours toujours égal; tandis que, durant une partie de l'année, le Simoïs à sec ne versait plus ses eaux dans le lit commun, où seules alors coulaient celles du Scamandre. Mais le cours de celui-ci se trouva dans la suite embarrassé, et presque interrompu par les sables qu'entraînait le violent Simoïs : ces sables s'accumulèrent vers le confluent des deux fleuves, barrèrent le cours paisible du Scamandre, le forcèrent de refluer dans la plaine, et d'y former le marais qui existe aujourd'hui. Alors la partie supérieure de ce petit fleuve devint étrangère à l'embouchure vers laquelle il cessait de couler. Le Simoïs se trouva seul en possession du lit qui lui était auparavant commun avec le Scamandre : les navigateurs et les colons éoliens qui s'étaient emparés du pays, ne voyant plus qu'un seul fleuve qui passait près de leur nouvelle Ilion, s'accoutumèrent insensiblement à prolonger sur la totalité de son cours le nom d'abord affecté à la partie inférieure au confluent, et la plus voisine de la mer. Le Simoïs perdit entièrement son nom pour recevoir celui du Scamandre, et ce nom usurpé remonta jusqu'à sa source dans le mont Cotylus. Ce qui démontre la

vérité de cette explication, c'est que la partie supérieure du véritable Scamandre s'appela le vieux Scamandre, *Palæ-Scamander* (*); et que les fontaines qui le produisent, continuèrent de s'appeler les sources du Scamandre. Aussi Démétrius se fait-il des objections très-fondées qu'il ne peut résoudre; et ces doutes qu'il se proposait à lui-même, étaient peut-être produits, moins par ses propres souvenirs que par les incertitudes qu'avait déjà montrées une femme savante nommée Hestiée, dont l'ouvrage n'existe plus (**). L'embarras que leur faisait à tous deux éprouver le nom du Scamandre donné au Simoïs, ni les prétentions des habitants de la nouvelle Ilion, ne peuvent prévaloir sur le témoignage d'Homère : et n'est-ce donc pas lui qui a les premiers droits à notre confiance, lorsque nous avons le bonheur de nous trouver sur ses domaines? qui peut prétendre connaître mieux que lui-même ses propres états; et qu'importent quelques erreurs de ceux qui, plusieurs siècles après, ont essayé de les décrire? Ne prenons donc pour guide, au moins dans ce premier moment, qu'Homère lui seul; parcourons à sa suite les champs où fut Troie, et nous serons sûrs de ne point nous égarer.

Je remontai le long du Scamandre, à travers une plaine découverte, et sans arbres, pour arriver aux

(*) Stagnumque prius faciens Palæ-Scamander. Plin. Lib. V, cap. 30.

(**) Strab. Lib. XIII, p. 599. Schol Venet. ad Iliad. Lib. III. v. 64. Eustath. Ib.

sources fameuses qui déjà m'avaient été indiquées, et dont la position devait me fournir les moyens de retrouver l'emplacement de l'antique Ilion; mais quelle que fût mon impatience de parvenir à ce but désiré, il fallait, pour être plus sûr de l'atteindre, observer avec soin tous les objets propres à me guider; nous traversâmes Erkessi-Keui; ce village est bâti à l'extrémité d'une ramification de l'Ida, laquelle s'abaissant à mesure qu'elle s'avance, présente un plateau prolongé dont la forme demi-circulaire enferme de ce côté la plaine de Troie. Entre les villages d'Erkessi et d'Udjek, sur un tertre naturel, centre élevé de ce plateau, est une tombe plus haute que toutes celles dont j'ai déjà annoncé l'existence. Après quelques réflexions, ce monument me sert à reconnaître les lieux où je me trouve. En effet, si l'emplacement d'Ilion est, comme Homère ne me permet pas d'en douter, voisin des sources du Scamandre, qu'on me dit sortir des racines de cette montagne, sous ce village de Bounar-Bachi que je distingue parfaitement d'ici, je dois être près de la route que le poète fait suivre à Priam pour se rendre de la ville au camp d'Achille. Le tombeau haut de soixante pieds (*), recouvert de gazon, et qui ne paraît pas avoir jamais été ouvert, sera donc celui d'Ilus; et ce plateau qui domine la plaine sera le Throsmos, Θρωσμὸς πεδίου, où l'armée

(*) Dix-neuf mètres cinquante centimètres environ.

troyenne passa la nuit avant de recommencer l'attaque du camp (*).

C'était pour les Troyens, lorsqu'ils se trouvaient loin de leurs remparts, une position avantageuse qu'ils devaient se hâter d'occuper, et ils pouvaient y parvenir en tenant toujours les hauteurs; c'était un point d'appui sur lequel ils se retiraient après avoir attaqué les Grecs, et où ils ne couraient point le risque d'être tournés.

Il est certain que le Throsmos, situé en avant du camp des Grecs, en était peu éloigné. Le commencement du X° livre de l'Iliade en offre la preuve. Nestor, craignant que les Grecs ne soient surpris par les Troyens campés dans la plaine, et qui les ont battus la veille, va réveiller Diomède : « Levez-vous, lui dit-il, fils de Tydée; com« ment dormez-vous ainsi toute la nuit? ne savez« vous pas que les Troyens sont sur le Thros« mos de la plaine, en face de nos vaisseaux, et

(*) Suivant quelques scoliastes, Θρωσμὸς vient de θορῶ, ou θρώσκω, je saute, je m'élance. Θρωσμὸς τόπος βουνοειδὴς ἀφ' οὗ καταβαίνοντα θορεῖν ἐστί. Hesych. verb. θρωσμός. Cette expression, prise de la nature du terrain, était devenue le nom propre de cette hauteur dans la plaine de Troie ; et les habitants la nommaient Throsmos, comme ils appelaient Callicolone la hauteur opposée. D'autres étymologistes faisaient dériver ce nom de θεωρῶ je vois, je découvre; τόπος ὑψηλὸς ἐν τῷ πεδίῳ, ἀφ' οὗ ἦν καθορᾷν. Pseudo-Didym. ad Lib. X, vers. 160; et XI, 56. Vid. Eustath., p. 1266 et 1314. La dénomination usitée dans le pays, et consacrée par Homère, quelle que soit son origine, convient, dans tous les cas, au plateau élevé sur lequel existe encore le tombeau d'Ilus.

« qu'ils n'ont qu'un léger intervalle à franchir (*) ?

Cette position des Troyens sur le Throsmos, sur l'éminence de la plaine, est annoncée par le vers 56 du Livre XI, et ensuite clairement expliquée dans le commencement du Livre XX. Achille a consenti à reprendre les armes ; il est auprès des vaisseaux, entouré des Grecs avides de combattre, tandis que les Troyens occupent le Throsmos (**).

Je ne vois aucune élévation qui puisse mieux représenter le Throsmos d'Homère, que celle qui porte sur sa hauteur centrale le tombeau d'Ilus. Ce n'est pas, il faut l'avouer, sans quelque résistance, que l'imagination consent à reconnaître aujourd'hui un monument antérieur à la guerre de Troie. La mort d'Ilus, grand-père de Priam, est un fait bien reculé, et la conservation de son tombeau peut causer d'abord de la surprise, ou même de la méfiance ; mais si l'on y réfléchit, on conviendra qu'il est d'autres monuments dont nous admettons avec moins de peine l'existence, et qui cependant sont aussi anciens que celui-ci. Les faits relatifs à la guerre de Troie, ne nous étant connus que par les chants d'un poète, et du plus ancien de tous, en

(*) Οὐκ ἀΐεις ὡς Τρῶες ἐπὶ Θρωσμῷ πεδίοιο
Εἵαται ἄγχι νεῶν· ὀλίγος δ' ἔτι χῶρος ἐρύκει.

Iliad. Lib. X. 160.

(**) Ὣς οἱ μὲν παρὰ νηυσὶ κορωνίσι θωρήσσοντο
Ἀμφὶ σὲ, Πηλέος υἱὲ, μάχης ἀκόρητοι Ἀχαιοί·
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐπὶ Θρωσμῷ πεδίοιο.

Iliad. Lib. XX, 1.

reçoivent une teinte particulière de fiction et de vétusté : les idées fabuleuses qui les accompagnent les reculent encore dans la pensée, et les obscurcissent bien plus que ne ferait un récit purement historique. Les pyramides d'Égypte sont plus anciennes que les tertres élevés dans la Phrygie, et leur origine n'est pas beaucoup mieux constatée; mais ces masses enormes, qui récèlent les restes de ces souverains dont les noms ne nous sont même pas parvenus, imposent à notre faiblesse, tandis que les tombeaux troyens se montrent sous une apparence modeste, qui encourage à les méconnaître. Nous avons involontairement pour des monuments gigantesques le respect que commandent toujours la grandeur et la force; ceux-ci tiennent d'ailleurs aux annales du peuple le plus grave, le plus mystérieux. Les Égyptiens portent si haut leurs prétentions d'antiquité, qu'on finit par leur en accorder au moins une partie; et si l'on se croit souvent en droit de contester la vérité des faits à la poésie, qui, en les embellissant, peut être soupçonnée de les inventer, on n'ose également lutter contre l'histoire, lorsque surtout elle se présente comme sur les bords du Nil, avec l'imposant cortége des hiéroglyphes, des inscriptions et des sphinx.

Cependant comment pourrait-on se refuser à reconnaître dans ce grand tombeau élevé sur le Throsmos, celui qu'au temps d'Homère, on honorait comme le monument d'Ilus, puisque nous le re-

trouvons à la même place qu'il lui assigne dans tous les passages où il a occasion de le nommer?

Au Xe livre, Ulysse et Diomède sortent du camp pour aller reconnaître la position des ennemis, qui, après avoir tenté vainement de le forcer, passent la nuit à peu de distance. Les deux guerriers grecs traversent le fossé, et avancent dans la plaine où ils rencontrent et saisissent Dolon, espion troyen : celui-ci, dans l'espoir d'éviter la mort, les instruit que les Troyens occupent le Throsmos, et qu'Hector, avec les chefs dont il prend conseil, s'est retiré un peu à l'écart auprès du tombeau d'Ilus (*).

Lorsque les Grecs poursuivent les Troyens vaincus jusque vers l'Érinéos et sous les murs de Troie, ils passent, en traversant la plaine, devant le tombeau du vieux Ilus, fils de Dardanus (**).

Enfin si nous suivons la marche de Priam allant au camp des Grecs redemander le corps de son fils, nous le voyons arriver à la fin du jour à la hauteur

(*) Ἕκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν, ὅσοι βουληφόροι εἰσὶ,
Βουλὰς βουλεύει θείου παρὰ σήματι Ἴλου.

Iliad. Lib. X, v. 415.

(**) Οἱ δὲ παρ' Ἴλου σῆμα παλαιοῦ Δαρδανίδαο,
Μέσσον καππεδίον παρ' ἐρινεὸν ἐσσεύοντο,
Ἱέμενοι πόλεως.

Iliad. Lib. XI, 166.

Sur le sommet du tombeau d'Ilus, était une colonne contre laquelle s'appuie Pâris, lorsqu'il décoche une flèche qui perce le pied de Diomède. Lib. XI, 369. C'était l'usage des anciens de signaler les tombeaux

du grand tombeau d'Ilus (*), et, après l'avoir dépassé, s'arrêter pour laisser boire ses chevaux et ses mules dans les eaux du Xanthe ou Scamandre. Toutes ces circonstances s'accordent avec la position du tombeau qui se voit encore sur ce même emplacement. Ce n'est pas sans raison qu'Homère l'appelle *μέγα σῆμα*, puisqu'il est le plus élevé des tombeaux retrouvés dans la plaine de Troie.

Ces présomptions réunies, ces convenances locales, cette aptitude des lieux à se prêter aux récits d'Homère, qui déjà eussent suffi pour me persuader, ont été depuis, à ma grande surprise, confirmées par tous les habitants grecs, qui ne connaissent et ne désignent encore ce monticule que par son antique nom, *ὁ τάφος Ἴλου*, le tombeau d'Ilus : ainsi,

par un cippe, sur lequel on figurait quelqu'attribut de la profession que le mort avait exercée. C'est ainsi qu'Ulysse satisfait l'ombre d'Elpenor,

Τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλην ἐρύσαντες
Πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.

Odyss. Lib. XII, v. 14.

Virgile a imité ces détails, lorsqu'Énée, après avoir fait les funérailles de Mysène, sur le cap qui porte encore son nom,

Imponit suaque arma viro, remunque tubamque.

Æneid. Lib. VI, 234.

Cet antique usage est fidèlement conservé par les Turcs, et par presque tous les peuples de l'Orient.

(*) Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν μέγα σῆμα πάρεξ Ἴλοιο ἔλασσαν,
Στῆσαν ἄρ' ἡμιόνους τε καὶ ἵππους, ὄφρα πίοιεν
Ἐν ποταμῷ.

Lib. XXIV, v. 349.

depuis tant de siècles, cette dénomination n'a pas varié, quoique la plupart des paysans à qui le père de Laomédon est parfaitement inconnu, en fassent dans leur ignorance le tombeau du prophète Élie, oubliant que cet homme divin, échappé au sort commun, ne doit point avoir de tombeau sur la terre. Les Grecs, qui prononcent, l'H à peu près comme l'I, ont facilement substitué le nom du prophète Ἡλίας à celui du vieux roi Ἶλος : la seule terminaison diffère; et il arrive fréquemment aux gens du peuple de confondre les déclinaisons, de dire Βασικέας pour Βασιλεὺς, Μάρτυρας pour Μάρτυρ, etc. Le vingt juillet, vieux style, jour auquel l'église grecque honore la mémoire d'Élie, il se tient une grande foire de bestiaux sur le Throsmos, autour du tombeau d'Ilus.

Aucun des monuments dont l'authenticité n'a jamais été contestée, ne me semble avoir conservé des titres plus certains que celui-ci : aujourd'hui bien reconnu, il constate la nature et la position du Throsmos, dont les lecteurs d'Homère n'avaient encore pu se faire une juste idée.

Après avoir contemplé quelque temps, du sommet de ce tombeau toujours vénéré, le vaste tableau qu'offre la plaine de Troie; après m'être fait indiquer les villages, les montagnes, tous les objets que je découvrais au loin, et qui pouvaient éclaircir mes doutes et diriger mes idées, je descendis sur les bords du Scamandre; j'en suivis le cours, ravi de le trouver tel que le dépeint Homère, serpentant entre

deux rives verdoyantes et couvertes de fleurs. On traverse ainsi la plaine entièrement découverte et bien cultivée : nous étions brûlés par l'ardeur du soleil ; mais n'est-ce rien que de se désaltérer avec les eaux du Xanthe, fils de Jupiter? A 2200 toises (*) du tombeau d'Ilus, on rencontre un moulin : en cet endroit, le fleuve a trente pieds (**) de largeur ; et ses eaux resserrées passent dans un chenal de sept pieds (***) d'ouverture, sur dix-huit pouces de profondeur, construit en pierres, et destiné à donner au courant plus de rapidité. Cependant, si l'on avance, on trouve bientôt un grand nombre d'arbustes, puis des touffes de bois, des massifs de saules, d'ormes et de peupliers, dont les teintes variées contrastent avec les noirs sommets des roseaux, et les nuances plus claires des plantes de toute espèce qui croissent sur ces bords. Quelques arbres plus grands, plus vieux, s'élèvent et dominent : l'imagination les grandit, les vieillit encore ; elle se demande s'il n'en est pas quelques-uns qui ont couvert de leurs ombres les scènes que ces lieux rappellent ; et ce n'est pas sans un moment d'illusion que l'on aperçoit aujourd'hui sur le Scamandre un grand orme renversé, semblable à celui dont Achille se servit pour éviter la fureur du fleuve, dans le combat terrrible que lui livra ce dieu, indigné de voir souiller la pureté de ses eaux (****).

(*) 4228 mètres. (**) 5 mètres 3/4. (***) 2 mètres 27 c.

(****) Iliad. Lib. XXI, v. 242 et seq.

C'est un hasard heureux sans doute que celui qui reproduit, après trente siècles, les mêmes accidents que le poète se plaisait à copier dans ses vers.

Je ne sais si l'espèce d'enchantement qu'il est naturel d'éprouver sur les lieux les plus célèbres du monde, leur prêtait des charmes qu'ils n'ont réellement pas; mais il me semble avoir vu peu de ruisseaux qui, par la parure de leurs rives, et par la variété de leurs contours, offrissent de plus délicieux aspects.

Bientôt je m'affligeai de ne point partager les impressions que j'éprouvais, avec l'ami le plus digne de fouler ce sol poétique. Le brillant émule de Virgile s'était laissé enlever aux applaudissements de Paris; je l'avais conduit à Athènes, à Smyrne; et une année entière j'avais joui sur les rives du Bosphore de toutes les qualités de son cœur, de toutes les richesses de son talent. Il n'avait pu, en entrant dans l'Hellespont, que saluer de loin le mont Ida; et malheureusement il n'était plus avec moi lorsqu'il me fut possible de m'en rapprocher et de reconnaître les ruines d'Ilion : il obtenait alors de nouveaux succès dans cette même patrie, que bientôt il fut forcé de fuir, et dont les malheurs devaient montrer en lui la rare alliance d'un art enchanteur et du plus beau caractère. De quel enthousiasme ne se fût pas enivré le chantre de l'Imagination, en parcourant les champs où fut Troie? et quel plaisir pour lui de redire, à l'aspect du Xanthe

et du Simoïs, les beaux vers que sa muse lui avai inspirés pour le prince des poètes (*).

C'est par une suite de tableaux toujours variés que je parvins au plus intéressant de tous, à l'endroit où une source abondante s'échappe par des jets nombreux de diverses grosseurs, à travers les débris et les crevasses d'une ancienne construction. En montant encore près de deux cents toises (**), on retrouve un pareil groupe de sources, qui réunissent leurs eaux dans un bassin carré, dont les bords sont soutenus par quelques longues pièces de granit.

Ces eaux limpides, après avoir traversé un bocage charmant, se joignent, pour former le Scamandre, au ruisseau déjà sorti des premières fontaines.

(*) Lorsque je me félicitais de pouvoir rendre ce faible hommage à celui dont l'honorable et douce amitié répandit tant de charme sur les belles années de ma vie, nous possédions encore le grand poète, qui, par ses qualités personnelles, autant que par la supériorité de son talent, placé au-dessus de la jalousie contemporaine, occupait déjà le rang que lui confirmera la postérité. Il vient de nous être enlevé; et c'est une perte irréparable pour tous ceux qui l'ont connu : mais nous devons nous redire que jamais mortel n'a parcouru une carrière plus fortunée; que sa brillante et mobile imagination, en multipliant ses jouissances, l'a fait vivre des siècles. Riche de gloire et de vrais plaisirs, content de lui-même et des autres, toujours honoré, fêté, chéri, il a traversé la vie par des champs de fleurs, en jouant avec les couronnes qui de toutes parts lui étaient prodiguées; il a quitté la terre sans y laisser un reproche, sans imposer à l'amitié le besoin d'une excuse, sans avoir jamais affligé personne; ayant, comme il le disait lui-même, commencé vingt épigrammes sans pouvoir jamais en achever une. L'homme de génie a fini pur comme l'aimable enfance, dont, jusqu'à sa dernière heure, il eut l'innocence et la grâce.

(**) Trois cent quatre-vingt dix mètres environ.

Homère fait la description de ces deux sources : « L'une, dit-il, verse des eaux tièdes, d'où s'élève « une fumée semblable à celle d'un feu brillant; « l'autre, pendant l'été, roule des flots aussi froids « que la grêle, la neige, ou le cristal des eaux. Là « sont de larges et magnifiques bassins revêtus de « pierres, où les femmes et les aimables filles de « Troie allaient laver leurs précieuses robes pendant « la paix, avant l'arrivée des Grecs (*). »

Elles sont bien reconnaissables ces deux sources fameuses ; les débris de ces bassins, peut-être bien des fois réparés, subsistent encore : mais je ne retrouvais plus cette fontaine dont les eaux chaudes étaient couvertes d'une épaisse fumée.

Ce phénomène chanté par Homère était-il une pure invention? Trouvant toutes ses descriptions si fidèles, j'aimais mieux attribuer ce changement à des révolutions fréquentes dans les montagnes, à des éboulements intérieurs qui auraient détourné, ou absorbé ce courant d'eau thermale. J'avais autrefois observé dans cette même contrée, près d'Alexandria-Troas, des sources chaudes, jadis plus nombreuses, dont les habitants assurent que plusieurs ont disparu à la suite d'un tremblement de terre : cet exemple me paraissait une explication suffisante ; et je l'adoptais avec assez de légèreté pour ne faire même aucune question sur une circonstance que je supposais ne plus exister depuis plusieurs siècles :

(*) Iliad. Lib. XII, v. 147.

mais l'Aga de Bournar-Bachi, chez lequel j'étais logé, me dit de lui-même, que, si j'étais venu deux mois plus tard, j'aurais été témoin d'un phénomène particulier à ces deux sources, dont l'une acquiert toujours durant l'hiver une chaleur très-forte, et exhale une fumée très-sensible, tandis que l'autre fontaine acquiert un nouveau degré de fraîcheur pendant les chaleurs de l'été. On peut croire que je me fis répéter plus d'une fois ces détails précieux, complément de toutes les preuves que j'avais rassemblées, et que je ne m'en tins même pas à son témoignage sur un objet si intéressant. Je ne tarderai point à rendre compte de mes observations, et l'on ne pourra douter que ces sources ne soient bien les mêmes qu'Homère a décrites.

Parvenu aux sources du Scamandre, où les femmes de Troie venaient laver leurs robes, où périt Hector à la vue de sa mère, qui du haut des murailles implorait pour lui les dieux, nous ne devons pas être éloignés de l'emplacement de la ville : il est si bien caractérisé par toutes les expressions d'Homère, que sans témérité je puis espérer de le reconnaître. Du fond où sont les sources, on monte, en faisant un léger détour, au village de Bounar-Bachi, dont le nom signifie en turc, tête, sommet de la source.

Ce village, composé d'une belle métairie et d'une trentaine de maisons, est situé sur une hauteur à laquelle on parvient par une pente assez douce, et d'où l'on peut ensuite arriver au sommet de la mon-

tagne sur laquelle déjà tout me fait supposer que fut l'antique Ilion : plus on avance, et plus la pente devient rapide; nous quittons nos chevaux fatigués; nous continuons de gravir; et enfin nous voici parvenus sur le terrain qu'il sera désormais impossible de méconnaître; je ne doute plus de mon bonheur; chaque observation achève de m'en convaincre. Du côté de l'est, la montagne est ceinte par l'abîme circulaire au fond duquel coule le Simoïs; et du haut de ces rochers à pic, nous en mesurons avec effroi la profondeur. Cette profonde gorge se prolonge, et traverse la chaîne de montagnes qui sépare la plaine de Troie de la plaine d'Enay.

Ouvrons maintenant l'Iliade, et voyons si les détails topographiques de ce poème ne s'accordent pas tous parfaitement avec cette position; s'il ne serait même pas impossible de les appliquer à tout autre emplacement, dans cette contrée que mes cartes vont faire connaître.

Homère donne sans cesse à la ville d'Ilion les épithètes de *très-élevée*, de *battue par les vents*, αἰπὴ, ἠνεμόεσσα (*); partout il fait entendre qu'elle était séparée du camp des Grecs par une plaine vaste et fertile qu'arrosaient le Simoïs et le Scamandre; c'était dans l'espace compris entre ces fleuves, et sur leurs bords, que se livraient tant de combats

(*). Ἠνεμόεσσα. Iliad. III, 395; VIII, 499; XII, 115; XIII, 724; XVIII, 174; XVIII, 64, 97. Αἰπὴ, Iliad. Lib. XIII, v. 624; Ἴλιος ὀφρυόεσσα. Lib. XXII, 411.

entre les Troyens descendus de leur ville, et les Grecs qui sortaient de leur retranchement pour les provoquer.

Du sommet de la ville on découvrait toute cette plaine; et la vue s'étendait directement et sans obstacle jusqu'au rivage occupé par le camp ennemi : la fin du huitième livre ne permet pas d'en douter (*).

Hector victorieux a battu les Grecs jusque dans leur camp, et il allait brûler leurs vaisseaux, lorsque la nuit le force de suspendre le combat. Il se décide à la passer sur le champ de bataille; et se retirant à quelque distance des vaisseaux, sur les bords du Xanthe, il parle ainsi à ses troupes : « Troyens, Dardaniens, et vous fidèles alliés, écou- « tez-moi. Je m'étais flatté qu'en ce jour nous ren- « trerions dans la haute Ilion, après avoir vaincu « les Grecs et détruit tous leurs vaisseaux; mais « la nuit trop prompte est venue sauver nos enne- « mis, et couvrir de son ombre leur flotte sur le « rivage. Cédons aux ténèbres, et consacrons ces « moments à réparer nos forces. Dételez vos cour- « siers; qu'ils reçoivent leur nourriture auprès des « chars. Amenez promptement de la ville, des bœufs « et de grasses brebis; que de vos maisons on ap- « porte du pain, et le vin qui réparera vos forces. « Faites de nombreux amas de bois, afin que jus- « qu'au retour de l'aurore, nous entretenions des

(*) Lib. VIII, 489.

« feux dont l'éclat monte jusqu'au ciel, et que les « Grecs, profitant des ténèbres, ne puissent nous « échapper, et fuir sur le vaste dos des mers : ne « les laissons pas du moins remonter sur leurs vais- « seaux sans perte et sans danger; qu'atteints par « nos flèches, ou percés de nos lances, ils repor- « tent dans leur patrie de douloureuses blessures; « et qu'ils fassent craindre, par leur exemple, d'ap- « porter désormais le fléau de la guerre chez les re- « doutables Troyens.

« Vous, hérauts, ministres chéris de Jupiter, « allez ordonner que dans l'Ilion la jeunesse sortie « de l'enfance, mais encore inhabile aux combats, « et les vieillards, malgré leurs cheveux blanchis, « se réunissent tous sur les remparts et occupent « nos tours, ouvrage des dieux. Les femmes tien- « dront des feux allumés dans leurs maisons : qu'une « vigilance générale préserve des surprises de l'en- « nemi nos murs dépourvus de soldats. Tels sont « mes ordres, généreux Troyens; ils suffisent pour « le moment : demain je vous en donnerai de nou- « veaux; et j'espère, avec l'aide de Jupiter et des « dieux que j'invoque, chasser ces monstres qu'un « destin funeste apporta sur nos bords. Veillons « cette nuit : demain, dès l'aurore, nous irons, « couverts de nos armes, jusque dans leurs vais- « seaux, exercer nos vengeances. Je verrai si le « vaillant fils de Tydée me repoussera vers nos « murs, ou si, le perçant de ma lance, j'enleverai « son armure sanglante.....

« Méditant de si nobles projets, les Troyens veil« lent toute la nuit sur le terrain qui les sépare de « leurs ennemis ; des feux sont allumés, aussi nom« breux que les astres qui brillent dans une nuit se« reine.... Ainsi mille feux étincelants brûlent dans « la plaine, devant Ilion, entre les vaisseaux et le « cours du Xanthe (*). »

Ce passage prouve que la ville d'Ilion était en face du camp des Grecs, à l'extrémité de la plaine, et en arrière des positions que tenaient alors les Troyens, dans le dessein de renouveler, à la pointe du jour, l'attaque des retranchements.

Relisez actuellement le XVIII[e] livre, si étincelant des plus sublimes fictions, si riche des plus admirables effets auxquels se soit élevé le génie du poète, et vous trouverez toutes les expressions qu'il prête à Polydamas, parfaitement d'accord avec cette même disposition des lieux. Achille, furieux de la mort de

(*) Iliad. Lib. VIII, v. 549 et seq.

Je traduis les passages d'Homère que je suis dans le cas de citer : heureusement, le but de mon ouvrage ne m'impose point la nécessité de lutter contre la traduction brillante dont nous jouissons. Son auteur a voulu nous faire connaître les beautés poétiques de l'Iliade : moi, je n'ai d'autre objet que d'être fidèle, de saisir l'intention d'un mot en apparence indifférent, et d'y chercher l'indication d'une circonstance locale. Lorsqu'il est élégant, je n'aspire qu'à être exact, quelquefois même minutieux. Dans une description topographique, aucun mot n'est sans intérêt pour moi ; une syllabe peut m'être précieuse. Je recherche des détails que sa prose harmonieuse a pu négliger, ou que la délicatesse de notre langue a dû rejeter ; et si j'ai le bonheur d'obtenir quelques notions nouvelles qui lui aient échappé, je ne les devrai qu'à l'aspect des lieux qu'il n'a pu connaître : ce sont de légères parcelles d'or qui ne pouvaient se recueillir que sur les bords mêmes du Scamandre.

Patrocle, est enfin sorti de son camp; il n'a fait que se montrer, et son aspect redoutable a suffi pour frapper de terreur tous le Troyens : ils ont vu sa tête flamboyante jeter une clarté funeste; il a lancé un cri, et tous ont reculé; le sort de la guerre est changé; Achille se lève, il va combattre.

Le sage Polydamas, à qui la suprême prudence fut accordée par les dieux, conseille aussitôt de ne point attendre l'aurore dans la plaine, près des vaisseaux, mais de s'éloigner promptement et de regagner la ville : « Nous sommes loin, dit-il, de « nos murailles : tant qu'a duré le ressentiment « d'Achille contre Agamemnon, on pouvait vaincre « les Grecs; et moi-même j'étais d'avis de passer la « nuit près de leur flotte, assuré de bientôt la dé- « truire; mais en ce moment je redoute la force « indomptable et la fureur du terrible fils de Pélée. « Ne croyez pas qu'il s'arrête ici, dans cette plaine « où nous nous sommes tant de fois mésurés avec les « Grecs; c'est notre ville même, ce sont nos femmes « qu'il nous faudra défendre. Retirons-nous donc « dans nos murs; c'est l'unique parti qui nous « reste; la nuit seule le retient encore (*). »

L'intention de ce discours, et les expressions du poète, sont également d'accord avec les lieux que ma carte présente.

Nous avons déjà reconnu les sources du Scamandre : elles étaient voisines d'Ilion; les femmes y

(*) Iliad. Lib. XVIII, 255, 280.

allaient laver leurs robes lorsqu'elles jouissaient de la paix. Hécube, du haut des portes Scées, voyant le corps de son fils traîné dans la poussière, près des sources du Scamandre, déchire son voile, et s'arrache les cheveux (*). C'est près de ces mêmes portes, que, mêlant ses larmes à celles de Priam, elle avait conjuré son cher Hector de ne point se mesurer avec Achille.

Bientôt nous suivrons le poète dans les détails qu'il donne de ce combat, et nous verrons qu'il n'a pu les décrire que sur les lieux mêmes, que jamais la poésie ne s'est assujettie à des peintures plus fidèles.

Il est d'autres applications qui se présenteront d'elles-mêmes dans les articles suivants; il en est un bien plus grand nombre que j'abandonnerai, ou plutôt que je confierai à la sagacité de ceux qui se complairont en lisant Homère, à reconnaître, à suivre toutes les positions, et tous les mouvements indiqués par le poète.

(*) Iliad. Lib. XXII, 153.

FIN DU SECOND VOLUME.



